UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04050 3427

JOHN M. KELLY LIBRARY

Donated by
The Redemptorists of
the Toronto Province
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

BIBLIOTHECA
PROV. TORONTINAE
STUDENDATUS

TRANSFERRED

BIBLIOTHECA
Cons. ad Sae. Annae,
MARIANOPOLI.
TRANSFERRED

XVII

SAINT PAUL

ÉTUDIÉ

EN VUE DE LA PRÉDICATION

L. Lexmith

J. B. ROLLAND & Fils
NÉGOCIANTS
MONTREAL
TRANSFERRED

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

TYPOGRAPHIE

EDMOND MONNOYER

AU MANS (SARTHE)

SAINT PAUL

ÉTUDIÉ EN VUE

DE

LA PRÉDICATION

Par M. l'Abbé DOUBLET

CHANOINE HONORAIRE

Ancien professeur d'Écriture sainte et d'Histoire ecclésiastique
au Grand Séminaire d'Arras.

XVII.6

SIXIÈME ÉDITION

REVUE ET AUGMENTÉE

OUVRAGE APPROUVÉ ET RECOMMANDÉ PAR NN. SS. LES ÉVÊQUES D'ARRAS,
DE SAINT-BRIEUC, DE POITIERS ET D'AUTRES PRÉLATS

TOME DEUXIÈME

BIBLIOTHECA C. SS. R. ad S. Annae MARIANOPOLI TRANSFERRED

PARIS
BERCHE ET TRALIN, ÉDITEURS
69, RUE DE RENNES, 69.

1881

Propriété des Éditeurs, tout droit réservé

LIBRARY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

CHAPITRE SIXIÈME

L'ÉGLISE

I

CE QUE C'EST QUE L'ÉGLISE

I. — *En Jésus-Christ habite toute plénitude*[1] ; — *Vous êtes le corps du Christ*[2] : — *Le Christ est la tête de l'Église*[3] ; car Dieu *l'a donné pour tête à toute l'Église*[4], qui tout entière *dépend de lui*[5], reçoit tout de lui. *Cette Église est son corps, sa plénitude, à lui qui est la plénitude de tout en tous*[6].

1. Voilà en quelques mots la plus profonde idée que nous nous puissions faire de l'Église.

Quand le Verbe eut résolu de venir dans le monde, de converser avec l'homme, de vivre, de souffrir, de

[1] Coloss. I, 19. — [2] I Corinth. XII, 27. — [3] Ephes. I, 22. — [4] Ephes. I, 22. — [5] Ephes. I, 22. — Coloss. — [6] Ephes. I, 23.

mourir avec lui et pour lui, que fit-il? Comment cette nature divine si essentiellement inaccessible, se mit-elle en communication avec l'homme? Comment toucha-t-elle ses plaies, fit-elle entendre à son oreille les premiers accents de la miséricorde et de l'espérance, lui apparut-elle à la fois comme Sauveur et comme Dieu? Mon père, dit le Verbe, « voici que vous m'avez adapté un corps[1]. » Ce moyen est trouvé, le voilà. Cette nature humaine, Dieu s'en empare comme d'un organe à l'aide duquel il se fait visible, palpable; il parle, il agit : c'est Dieu et c'est l'homme tout ensemble : Dieu qui agit *corporellement*[2]. Le monde a devant lui un homme, mais cet homme est rempli, pénétré de Dieu, il est Dieu : c'est Dieu même apparaissant dans la réalité de la nature humaine. Ces lèvres de l'homme, quand elles s'ouvrent, transmettent au monde la parole d'un Dieu; ce doigt de l'homme, quand il se pose sur la création, lui communique des forces divines; à travers cette frêle enveloppe humaine, comme le soleil à travers un léger nuage, Dieu darde de tous côtés ses puissants rayons. La Divinité déborde de l'homme, s'en échappe en de mystérieuses influences, et les foules exprimant sans le savoir le plus profond mystère, s'écrient naïvement : « une vertu sort de lui et guérit tout[3]! »

Or ce n'est pas ici encore l'achèvement de l'œuvre, ni *la plénitude*[4] entière de Jésus-Christ : les trente-trois années de sa vie mortelle ne sont qu'un premier instant de son impérissable existence; les travaux de sa vie publique, une ébauche de son perpétuel apostolat; la

[1] Hebr. x, 5. — [2] Coloss. II, 9. — [3] Luc. VI, 19. — [4] Ephes. I, 23.

Judée, un vestibule où il ne doit s'arrêter qu'un moment. Bientôt les portes s'en ouvrirent, *velum scissum est*, et le monde apparut comme un vaste champ d'action, où le Christ ressuscité et désormais invisible, avait résolu d'agir jusqu'à la consommation des siècles. Voilà la scène devenue immense : le coin de terre de la Judée a fait place au monde : au lieu des foules de Galilée ou de Jérusalem, tous les peuples se lèvent, toutes les générations se pressent, le genre humain tout entier va faire suite au Dieu qui le vient enseigner et guérir. La conséquence, qui ne la voit? c'est maintenant un organe immense qu'il faut au Verbe incarné. Or cet organe, ce corps puissant et aussi vaste que le monde, sera une société entière, dont il agrégera toutes les parties, dont il unira tous les membres, dont il sera l'âme, la vie, la *plénitude*, et à l'aide de laquelle, atteignant d'une extrémité à l'autre de l'univers, il commencera un immense et perpétuel apostolat. Toutes les œuvres que la Judée aura renfermées un instant, éclateront dans dans le monde entier et à travers tous les siècles. Alors commencera à se faire entendre cette grande voix du Christ dont le prophète avait dit qu'elle retentirait d'un pôle à l'autre, et que pas un peuple n'en ignorerait le son. Alors sur tous les continents et les îles, et par delà les montagnes, et au travers des océans, et jusqu'aux plus inaccessibles plages, commenceront ces courses du Christ, courses victorieuses qui n'auront plus de terme dans le temps et ne s'arrêteront qu'au seuil même de l'éternité. De ce corps mystique s'échappent de merveilleuses vertus. Comme autrefois, Jésus-Christ prêche et les âmes sont illuminées; il absout, et les péchés sont remis; il ouvre le ciel, et l'on y entre; il touche les plaies vives, et toute infirmité est guérie;

il crie : *Lazare, veni foras* [1], et les morts reviennent à la vie. De même qu'autrefois sa divinité, dissimulée sous une enveloppe mortelle, ne trahissait sa présence que par les merveilleuses œuvres dont elle était le principe, ainsi maintenant sa divinité et son humanité cachées sous les dehors d'une société visible, l'Église catholique, s'y trahissent perpétuellement par toute la suite des prodiges dont le monde et les siècles sont remplis.

« Considérée à ce point de vue, l'Église est donc Jésus-Christ se renouvelant sans cesse, reparaissant continuellement sous une forme humaine : c'est l'incarnation permanente du Fils de Dieu [2]. » C'est le mot même de l'Apôtre : *l'Église est son corps, sa plénitude* [3], le corps auquel il donne la vie, le mouvement, les propriétés diverses et les diverses puissances ; la plénitude à l'aide de laquelle il remplit le monde entier et tous les siècles de sa divine action. Écoutons saint Thomas : « A quelqu'un qui demanderait pourquoi dans le corps naturel sont placés différents membres, comme les pieds, les mains, la bouche, etc., l'on répondrait que c'est afin de servir aux opérations diverses dont l'âme est le principe et qu'elle renferme virtuellement en soi. Car le corps est fait pour l'âme ; et à ce point de vue, le corps est la plénitude de l'âme, attendu que si le corps avec tous ses membres n'était pas au service de l'âme, celle-ci ne pourrait complétement exécuter ses opérations. Or il en est ainsi de Jésus-Christ et de l'Église. L'Église instituée pour Jésus-Christ devient sa plénitude : tout ce qui virtuellement est en Jésus-Christ, s'accomplit en quelque sorte dans les membres de

[1] Joan. XI, 43. — [2] Mœlher, *Symboliq.* lib. I, c. V. — [3] Ephes. I, 23.

l'Église; tout ce que possède l'Église de lumières, de grâces, de dons, lui vient de la source même qui est Jésus-Christ, et s'épanche en ses membres pour y recevoir un complet accomplissement, suivant ce mot qu'ajoute l'Apôtre : *Il accomplit tout en tous.* Cet homme membre de l'Église, il le fait sage de la sagesse qui est en lui ; cet autre, il le fait juste de sa propre et parfaite justice, et ainsi de suite [1].

Reproduction de Jésus-Christ, sa manifestation permanente, sa continuation selon tout ce qu'il est, l'Église sera donc à la fois divine et humaine ; elle aura nécessairement un côté divin et un côté humain. Comme son chef, elle aura deux natures, si l'on peut s'exprimer ainsi; et ces deux natures. ramenées en elle sans confusion à une parfaite unité, se pénétreront l'une l'autre et se communiqueront respectivement leurs prérogatives. L'Église sera un tout à la fois divin et humain; divin, car l'esprit du Christ la pénètre tout entière; humain, parce qu'elle se compose, comme corps, comme membres, d'une réunion d'hommes. Telles sont les belles et profondes idées que saint Paul nous donne de l'Église, il nous montre tout d'abord ce vaste ensemble animé divinement par l'esprit de Jésus-Christ. De cette tête, l'Église reçoit une vie et des influences qui circulent dans tous ses membres, se communiquent des uns aux autres, les agrégent tous, leur donnent à tous la force, le mouvement, la croissance, la plénitude et la perfection de la vie. *Jésus-Christ est la tête qui fait que le corps entier, uni et lié dans toutes ses parties, grâce aux jointures qui se prêtent un mutuel secours. reçoit par le fonctionnement de chaque*

[1] D. Thom. in cap. I ad. Ephes. lect. VIII.

membre dans une mesure proportionnée, la croissance qui le fait se développer et grandir par la charité[1]. — *Celui qui opère toutes ces choses, c'est l'Esprit qui distribue aux différents membres comme il lui plaît. Car de même que le corps est un, quoiqu'ayant plusieurs membres; de même que tous ces membres du corps, bien que multiples, ne sont pourtant qu'un seul corps, ainsi le Christ..... Ainsi vous êtes le corps du Christ, et membres d'un membre*[2].

2. Mais ce corps comment est-il constitué, et quels membres le composent ? « Ces liaisons et ces jointures[3]» par où circule la vie, quelles sont-elles?

L'Esprit distribue comme il veut; il y a donc diversité dans ses membres; il y aura de plus inégalité, il y aura hiérarchie. Comme il est de l'essence de toute société qu'une autorité en maintienne et en règle la vie, et que cette autorité doit reposer sur des mandataires choisis, il y a assurément dans l'Église de Jésus-Christ une hiérarchie de pouvoirs. L'hérésie jolouse et haineuse a nié obstinément l'institution divine de cette hiérarchie. Qu'elle écoute l'Apôtre.

Il commence par nettement établir une distinction radicale entre les différents membres de l'Église; il y a des princes et il y a des sujets. L'Église n'est point une démocratie confuse, bâtie sur une égalité chimérique, c'est une monarchie, où s'adjoint, sans l'altérer ni la détruire une forte aristocratie. Dans cet édifice que supporte invisiblement Jésus-Christ, il y a des fondements visibles : voilà les chefs. Puis, porté sur eux, le reste de l'édifice, c'est-à-dire les simples fidèles. *Vous êtes bâtis sur le fondement des Apôtres et des Prophètes.* En trois

[1] Ephes. IV, 16. — [2] I Cor. XII, 11, 12. — [3] Ephes. IV, 16.

mots, voici formulée nettement la distinction. Il y a le fondement qui supporte toutes les pierres de l'édifice; puis il y a ces pierres elles-mêmes, les simples fidèles, le peuple chrétien. Jésus-Christ porte tout l'ouvrage; sur Jésus-Christ reposent les fondements visibles, les pouvoirs sacrés; sur ceux-ci le peuple entier. Rappelons-nous la définition du saint Concile de Trente : « Si quelqu'un affirme que tous les chrétiens sans distinction sont prêtres de la nouvelle alliance; tous pourvus d'une puissance spirituelle égale, on voit qu'il ne fait autre chose que bouleverser la hiérarchie ecclésiastique si bien comparée à une armée rangée en bataille, et qu'il veut contrairement à l'Apôtre Paul que tous soient apôtres, tous prophètes, tous évangélistes, tous pasteurs, tous docteurs. En conséquence, le saint Concile déclare que par delà les autres degrés ecclésiastiques, les évêques successeurs des Apôtres appartiennent comme partie principale à cette hiérarchie; qu'ils sont préposés par l'Esprit-Saint, comme dit le même saint Paul, au gouvernement de l'Église de Dieu, qu'ils sont supérieurs aux prêtres[1]. » Saint Paul nous marque clairement ces degrés et ces différences; d'abord une hiérarchie dépositaire des pouvoirs, par laquelle est enseignée la doctrine, les sacrements sont administrés, et le peuple chrétien régi. *Jésus-Christ lui-même a fait les uns apôtres, les autres prophètes, d'autres évangélistes, d'autres pasteurs et docteurs*[2]. — *Dieu a établi dans l'Église, premièrement des apôtres, secondement des prophètes, troisièmement des docteurs, ensuite les miracles et la grâce de guérir, l'assistance, le don de gouverner, les langues diverses et l'interprétation des discours. Tous sont-*

[1] Conc. Trid. Sess. XXIII, c. IV. — [2] Ephes. IV, 11.

ils apôtres? tous sont-ils prophètes? tous sont-ils docteurs? tous opèrent-ils des miracles? tous ont-ils la grâce de guérir? tous parlent-ils les langues? tous interprètent-ils[1]? On le voit, cette hiérarchie admet elle-même bien des degrés différents, *à chacun de nous la grâce est donnée dans la mesure où la donne le Christ*[2]. — *Le Saint-Esprit distribue comme il lui plaît*[3]; et *tous n'ont pas une même fonction*[4]. — *Les Apôtres,* concentrant tous les pouvoirs, se partagent le monde et fondent partout avec les églises la sainte hiérarchie ecclésiastique. *Les pasteurs et les docteurs* sont avant tout les évêques, et sous eux *les prêtres* préposés aux paroisses, puis viennent *les diacres* que l'Apôtre peut désigner sous ce nom d'*Évangélistes,* chargés de lire et d'enseigner l'Évangile. La hiérarchie en laquelle se concentre l'autorité souveraine établie par Jésus-Christ, se compose des évêques unis au Pontife suprême. Héritier de l'autorité du chef des Apôtres, le Pape est tout ensemble le fondement et le faîte du principat sacré; il faut que les évêques lui soient unis et soumis. « Ainsi le mystère est entendu, tous reçoivent la même puissance et tous de la même source; mais non pas tous en même degré ni avec la même étendue; car Jésus-Christ se communique en telle mesure qu'il lui plaît, et toujours de la manière la plus convenable à établir l'unité de son Église. C'est pourquoi il commence par le premier; et dans ce premier il forme le tout, et lui-même développe avec ordre ce qu'il a mis dans un seul[5]. » Le Pape successeur de Pierre reçoit tout de sa « plénitude », déverse tout sur la hiérarchie sacrée dont il est la tête; et la puissance se répand

[1] I Cor. XII, 28. — [2] Ephes. IV, 7. — [3] I Cor. XII, 11. — [4] Rom. XII, 4. — [5] Boss. *Unité de l'Égl.*, Ier point.

ainsi de degré en degré sur tous les membres du saint clergé.

Ainsi se transmet la vie et s'opère la croissance du corps mystique de Jésus-Christ : *Ainsi se perfectionnent les saints, fonctionne le ministère, s'édifie le corps du Christ* [1]. Là est la force de l'Église catholique et le secret de son indéfectible existence. Sa hiérarchie toute pénétrée de l'Esprit-Saint, fait que *nous ne sommes plus comme des enfants qui flottent emportés çà et là au souffle de toute doctrine par la perversité humaine, qui circonvient et entraîne artificieusement dans l'erreur; mais pratiquant la vérité dans la charité, nous croissons en toutes choses en celui qui est le chef, Jésus-Christ* [2].

Au-dessous, et sans aucun pouvoir ni aucune juridiction, est le corps des laïques, où nul, fût-il prince, fût-il roi, n'a rien à prétendre des pouvoirs confiés à son Église par Jésus-Christ.

Mais quoi ! le simple fidèle se trouvera-t-il lésé? murmurera-t-il ? Quelle ingratitude et quel orgueil ! qu'il reconnaît mal l'immense honneur d'appartenir, n'importe à quel titre, au corps mystique de Jésus-Christ, et qu'il insulte au Dieu qui seul, et pour le bien général, dispense les diverses grâces et distribue les différents ministères! *Il y a diversité de grâces, mais c'est toujours le même Esprit; diversité de ministères, mais toujours le même Seigneur; diversité de fonctions, mais un même Dieu opérant tout en tous. Or c'est pour l'utilité de tous que sont accordées à chacun les manifestations de l'Esprit-Saint. A l'un l'Esprit donne la parole de sagesse; à l'autre le même Esprit accorde la parole de science ; à un autre la foi par le même Esprit ; à un autre par le même Esprit le*

[1] Ephes. IV, 12. — [2] Ephes. IV, 14.

don de guérir; à un autre le don des miracles ; à un autre celui de prophétie ; à un autre le discernement des esprits ; à un autre le don de parler diverses langues; à un autre de les interpréter : or tous ces effets, un seul et même Esprit-Saint les opère, distribuant ses dons comme il lui plaît. Car, de même que notre corps étant un est néanmoins composé de plusieurs membres, et que tous ses membres, bien que multiples, ne sont néanmoins qu'un seul corps, ainsi de Jésus-Christ; tous, en effet, dans un même esprit, nous fûmes baptisés pour ne former qu'un même corps, soit Juifs, soit Gentils, soit esclaves, soit hommes libres; et tous nous fûmes abreuvés d'un même Esprit. Aussi le corps n'est pas un seul membre, mais une réunion de membres. Si le pied disait : puisque je ne suis pas la main, je n'appartiens pas au corps, est-ce qu'il n'appartient pas au corps? Et si l'oreille disait : puisque je ne suis pas œil, je n'appartiens pas au corps, est-ce qu'en réalité elle n'est pas du corps ? Si le corps entier était œil, où serait l'ouïe? S'il était tout ouïe, où serait l'odorat ? Mais Dieu a placé dans le corps plusieurs membres, et chacun d'eux comme il a voulu. Si tous ils n'étaient qu'un seul membre, où serait le corps ? Mais il y a plusieurs membres, et un seul corps. Or l'œil ne peut pas dire à la main : Votre concours m'est inutile, ni non plus la tête aux pieds : je n'ai que faire de vous. Tout au contraire, les membres du corps qui paraissent les plus faibles, sont les plus nécessaires. Et ceux que nous jugeons moins nobles parmi les membres de notre corps, c'est eux que nous environnons de plus d'honneur; et ceux qui sont honteux, nous les traitons avec un respect plus grand. Nos parties nobles n'en ont aucun besoin. Mais Dieu a fait par un juste tempérament qu'on accordât plus d'honneur aux membres qui par eux-mêmes en avaient le

moins ; afin qu'il n'y ait pas division dans le corps, mais que les membres aient les uns pour les autres une égale sollicitude[1]. Admirable Eglise catholique ! En même temps qu'elle se fait la rigide gardienne du respect et de l'obéissance que les plus humbles de ses enfants doivent à leurs prêtres, à leurs évêques, au chef suprême, au pasteur souverain de tous, elle incline ceux-ci vers les petits, les faibles, les déshérités. Les plus humbles sont pour elle des fils privilégiés ; et ses plus hauts prélats, ses dignitaires les plus illustres, elle les fait tomber aux pieds de ses pauvres, laver les pieds de ses lépreux, recueillir toutes les misères et tous les rebuts dans l'étreinte du plus fraternel amour. Aussi quels intarissables flots de charité jaillissent de cette unité ! L'Apôtre continue : *Un membre éprouve-t-il une douleur ! tous les autres souffrent avec lui : Ou bien un membre est-il glorifié? tous se réjouissent avec lui. Or vous êtes le corps du Christ et membres d'un membre*[2].

II. — Bien saisie, cette notion ainsi exposée par l'Apôtre jette une clarté merveilleuse sur les propriétés de l'Église, sa vie au milieu du monde, sa place légitime, ses imprescriptibles droits, l'autorité de sa parole, l'immensité de ses bienfaits.

Continuation de Jésus-Christ, son corps, sa plénitude, quelles seront les propriétés de l'Eglise, et ce que la théologie appelle *ses notes*, ses signes distinctifs ? pas autres que ceux qui sont en son chef et que ce chef lui communique. En Jésus-Christ se trouvent excellem-

[1] I Cor. XII. — [2] I Cor. XII, 26.

ment l'unité, la sainteté, la catholicité, les trois premières notes de l'Église.

Il est notre paix, qui des deux fait un seul peuple[1]. — *Il s'est manifesté Fils de Dieu par l'Esprit de sainteté*[2]. — *Il est mort pour tous*[3], et *il veut que tous arrivent à la vérité*[4]; car *il est l'héritier universel*[5]; — *toutes les nations lui sont données*, et *son empire embrasse les confins de la terre*[6]. L'Église recevra donc de lui ces trois premières propriétés qui la sépareront à jamais de l'erreur, l'*unité*, la *sainteté*, la *catholicité*.

1. L'erreur ne veut pas de l'unité, parce que l'unité a une logique inexorable qui la tue. Le déiste imaginera un temple immense, où tous les cultes également accueillis de la divinité, lui voueront l'hommage des plus contradictoires symboles : Eglise universelle, mélange informe de négations et d'affirmations impertinentes. Insensé ! *Personne ne peut poser un fondement autre que celui qui a été posé, qui est Jésus-Christ*[7]. Nulle autre voix ne doit être écoutée, que celle du Dieu *qui dans les derniers temps, en ces jours-ci, nous a parlé par son Fils*[8]. Nul autre salut *que celui qui originairement nous fut prêché par Dieu*[9]. Une même communion réunirait tous les cultes, c'est-à-dire la vérité unique avec les innombrables erreurs qui la combattent, et voudraient l'anéantir ! Mais *quelle union peut-il y avoir entre la justice et l'iniquité ? quelle société entre la lumière et les ténèbres ? quel accord entre Jésus-Christ et Bélial ? quel commerce entre le*

[1] Ephes. II, 14. — [2] Rom. I, 4. — [3] II Cor. V, 15. — [4] I Tim. II, 4. — [5] Hebr. I, 2. — [6] Psal. II. — [7] I Cor. III, 11. — [8] Hebr. I, 2. — [9] Hebr. II. 3.

fidèle et l'infidèle? quel rapport entre le temple de Dieu et les idoles [1]?

Ce que fait le déisme pour tous les cultes, l'hérésie l'a constamment tenté pour les différentes sectes chrétiennes, et bien des intelligences, tristement abusées par elle, sont actuellement en travail d'une communion qui réunirait en une seule Église chrétienne tous les rameaux détachés et épars. Insensés! *Est-ce que le Christ se divise* [2]? Est-ce qu'on lui fait dire à lui, ou à son Église, qui est son organe et dont il est l'inspirateur, *le oui et le non* tout à la fois? *Fidèle est Dieu! notre prédication, telle qu'elle s'est fait entendre à vous, n'a pas consisté à dire le oui et le non. Le Fils de Dieu, Jésus-Christ, qui vous a été prêché par nous tous, par moi, par Sylvain, par Timothée, n'a jamais été le oui et le non. Ce qui est en lui, c'est le oui; tout ce qu'il y a de promesses divines, c'est le oui* [3]. Il n'y a qu'une église de Jésus-Christ; et dans cette Église tout est *un; — un seul corps dans le Christ* [4]; — *corps compacte, lié* [5], unifié, comme l'est le pain qui de tant de grains séparés n'est plus qu'une seule pâte. Telle est l'unité parfaite produite dans l'Église, pain mystérieux offert à Dieu en oblation. *Nous sommes un seul pain, un seul corps, nous tous qui participons au seul et même pain* [6] eucharistique. *Un seul corps et une même âme puisque tous vous êtes appelés à une même espérance; un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu pére de tous, dominateur de tous, providence de tous, résidant en tous* [7]. Et que demande-t-on du fidèle pour constituer cette unité? tout lui-même : son intelligence d'abord, puis son cœur. L'unité de

[1] II Cor. VI, 14. — [2] I Cor. I, 13. — [3] II Cor. I, 18, 20. — [4] Rom. XII, 4 — [5] Ephes. IV, 16. — [6] I Cor. X, 17. — [7] Ephes. IV, 5.

l'Église repose sur ce double fondement, unité de foi, unité de charité, *une même foi* [1], et *pas de schisme dans le corps* [2]. — *Soyez vigilants à garder l'unité de l'Esprit dans le lien de la paix* [3]. — *N'ayez tous qu'une même pensée, — fermes dans l'unanimité d'un même esprit* [4]; gardant *la société de l'Esprit* [5]. N'ayez tous qu'un même cœur : *Goûtez tous la même chose; n'ayez qu'un même amour; conservez les mêmes sentiments* [6]. Et cette double unité nous rattache à la pensée même et au cœur de Dieu; car *nous possédons nous autres la pensée du Christ* [7]; et ce que *ressentait le Christ, nous le ressentons en nous-mêmes* [8].

Que devient l'homme qui brisant le premier lien de l'unité, la foi, ne pense plus, ne croit plus comme l'Église? Le malheureux se précipite hors de la barque, tourbillonne dans les flots mobiles de la pensée humaine, *emporté au souffle de toute doctrine; — fait naufrage en la foi* [9], et, séparé de la barque qui seule mène au port, périt misérablement dans l'erreur. C'est l'hérétique, *qui se détache de la vérité* [10], qui professe volontairement, opiniâtrément l'erreur malgré des avertissements réitérés [11], que l'Église chasse de son sein et dont elle défend le commerce à ses fidèles. Comme l'hérésie, le schisme brise l'unité et sépare de l'Église. Ceux *qui désertent la réunion des fidèles* [12], qui refusent d'obéir aux ordres [13] de l'autorité divinement constituée, l'Église les *note* et défend à ses fils de communiquer avec eux [14]. Ainsi reste toujours pure, toujours immaculée, l'Épouse

[1] Ephes. IV, 5. — [2] I Cor. XII, 25. — [3] Ephes. IV, 3. — [4] Philip. I, 27. — [5] Philip. II, 1. — [6] Philip. II, 2. — [7] I Cor. II, 16. — [8] Philip. II, 5. — [9] I Tim. I, 20. — [10] II Tim. II, 18. — [11] Tit. III, 9, 10. — [12] Hebr. X, 25. — [13] II Thessal. III, 14. — [14] II Thessal. III, 14.

du Christ qui n'est pas seulement *une*, mais qui est *sainte*.

2. Et comment ne serait pas sainte l'Église de Jésus-Christ? Celui qui est *sa tête*, et fait circuler dans le corps entier une vie divine, sa propre vie [1], celui-là est le Dieu *saint et sanctifiant* [2]; celui-là *s'est livré lui-même afin de nous racheter de toute iniquité et de se faire un peuple immaculé qui puisse plaire à ses yeux* [3]. Déjà un décret éternel prédestinait ce peuple à la plus extraordinaire sainteté, jusque-là qu'il devait *reproduire l'image exacte du Fils de Dieu* [4]. Ah! n'en doutons pas, Dieu n'a pas en vain versé son sang : ce peuple immaculé existe; cette Eglise sainte envoie à Dieu perpétuellement *les suaves parfums de Jésus-Christ;* car Jésus-Christ *s'est livré pour l'Église, afin de la sanctifier... afin que lui apparût dans tout son éclat, l'Église sans tache, sans ride, sans souillure d'aucune sorte, mais toute sainte et toute immaculée* [5].

Et si l'Église sainte est pour le regard divin un ravissant spectacle, la terre est aussi appelée à en contempler la splendeur; car l'Église *est aussi en spectacle au monde, aux anges et aux hommes* [6]. La sève invisible se manifeste au dehors par une éternelle floraison, et « l'arbre se reconnaît à ses fruits [7]. » Mais cette floraison, quelle est-elle? c'est d'abord une doctrine pure et telle qu'elle peut venir *d'un Dieu qui exhorte par nous* [8], qui parle au monde et dont l'Église enseignante n'est

[1] Ephes. IV. — [2] Rom. — [3] Tit. II, 14. — [4] Rom. VIII, 29. — [5] Ephes. V, 25-28. — [6] I Cor. IV, 9. — [7] Matth. VII, 16. — [8] II Cor. V, 20.

que l'organe. C'est ensuite la noble et divine famille des saints, *qui brillent comme des astres étincelants au sein d'une nation perverse*[1] ; dont *la conversation est dans les cieux*[2] et qui pratiquent jusqu'à l'héroïsme, les préceptes et les conseils même de l'Évangile. C'est toute la suite des moyens de sanctification et de salut, qui soutiennent l'homme dans sa divine carrière. Puis viennent les miracles, infaillibles signes de la présence et de l'action de Dieu. L'hérésie, sans doute, ne peut pas contrefaire longtemps la sainteté : d'astucieux dehors trompent pourtant la foule, *et, transformé en ange de lumière, Satan*[3] se forme de dupes malheureuses des sectateurs et une église. Mais le miracle est là : domaine inaliénable, sceau incommunicable de Dieu, et par conséquent manifestation toujours victorieuse de la sainteté de la vraie Église. L'Apôtre prêchait : aussi zélée, aussi ardente, aussi austère, aussi sainte en apparence, l'hérésie prêchait à côté de lui. Où était la vie ? où était la mort ? Ah ! Dieu intervenait : le miracle tranchait d'une façon éclatante ce solennel débat : *Les signes de mon apostolat se sont montrés parmi vous, dans ma patience en toute sorte de souffrances, dans les miracles, dans les prodiges, dans les effets d'une extraordinaire puissance*[4]. — *Dieu a rendu témoignage par les miracles, par les prodiges, par les différents dons que l'Esprit-Saint distribuait à son gré*[5]. Où est le miracle, là est infailliblement l'action du Christ. Tout est jugé, quand une église peut dire au monde : *Je n'oserais parler d'œuvres que n'aurait pas accomplies en moi le Christ pour triompher des nations :* mais ces œuvres, ces marques de sa

[1] Philip. II, 15. — [2] Philip. III, 20. — [3] II Cor. XI, 14. — [4] II Cor. XII, 12. — [5] Hebr. II, 4.

présence et de ma sainteté, les voici : *une parole et des actes* tout divins ; l'irrésistible *force des miracles et des prodiges; l'action du Saint-Esprit*[1]. Ce qu'ajoute l'Apôtre, nous mène à une dernière manifestation de la sainteté de l'Église : *la fécondité*. Les conquêtes de l'Apôtre, l'Église les a continuées et étendues depuis dix-huit siècles, et le cri triomphal de Paul : *de Jérusalem à l'Illyrie, et dans les pays d'alentour, j'ai tout rempli de l'Évangile du Christ*[2] ! ce cri, elle le peut sans cesse pousser. Tandis que, rameau détaché du tronc, l'hérésie perd à l'instant la séve divine, se dessèche et demeure, jusqu'à l'heure où elle disparaît, frappée d'une irrémédiable stérilité, la sainte Église du Christ ne cesse pas de se couvrir de fleurs et de fruits. *Vierge chaste, épousée par le Christ*[3] et devenue féconde, l'Église engendre à travers les siècles une innombrable postérité. *Cette Jérusalem qui est la Jérusalem d'en haut est l'épouse libre, et c'est elle qui est notre mère. Selon ce qui est écrit : Réjouis-toi, stérile qui n'enfantes pas : éclate en transports, pousse des cris de joie, ô toi qui n'es point mère, parce que celle qui était délaissée compte plus d'enfants que celle qui a un mari*[4]. La synagogue, épousée de Dieu dans les jours où la Gentilité était abandonnée et stérile, n'eut jamais d'autre enfant que le peuple juif : mais épousée par le Christ, l'Église des nations a pour enfants tous les peuples du monde, et la troisième de ses prérogatives devient la catholicité.

3. L'antique oracle est enfin vérifié : *toutes les nations de la terre seront bénies en toi*[5]. Le Dieu triomphateur

[1] Rom. XII, 18. — [2] Rom. XV, 19. — [3] II Cor. XI, 2. — [4] Galat. IV, 27. — [5] Galat. III, 8.

qu'un prophète voyait venir des montagnes, «..... s'est arrêté et a mesuré la terre [1].» Elle est tout entière à lui, comme son héritage et son domaine [2]. Il en ouvre les immensités devant son Église conquérante [3]; sa parole ne sera plus enchaînée [4]; son Évangile parcourra le monde; sa foi sera annoncée dans tout l'univers [5]; dans tout l'univers elle fructifiera, elle croîtra [6], et qui pourra dire n'en avoir point ouï l'éclatante et universelle prédication ? *La foi vient par l'audition, l'audition par la parole du Christ; je le demande, n'ont-ils pas entendu ? mais par toute la terre a retenti leur voix, et jusqu'aux confins du monde le bruit de leur prédication* [7] ! Oui, oui, tous ont entendu, tous entendent encore, et *la plénitude des nations entrera* [8]. Après elles, le peuple juif lui-même consommera la catholicité de l'Église, et accomplira dans leur dernière plénitude les prophéties qui l'ont annoncée. *Réjouissez-vous, ô nations, avec son peuple ! et encore : louez Dieu, toutes nations ; que tous les peuples le glorifient ; et encore en Isaïe : il surgira un rejeton de Jessé, il sortira un roi qui régira les peuples ; en lui tous les peuples espéreront* [9].

4. La dernière note de l'Église est l'apostolicité. D'une multitude de pierres différentes, le ciment divin a fait un seul édifice : voilà l'unité. Cet édifice est habité, animé par un Dieu, et manifeste au dehors, par les plus éclatantes marques, l'hôte divin qui est en elle : voilà la sainteté. Cet édifice, vaste comme le monde, doit contenir tous les peuples, qui tous *d'un même cœur et*

[1] Habac. III. — [2] Psal. II. — Hebr. I. — [3] I Cor. XVI, 9. — [4] II Tim. II, 9. — [5] Rom. I. — [6] Rom. I. — [7] Rom. X, 18. — [8] Rom. XI, 25. — [9] Rom. XV, 10-13.

d'une même bouche y doivent glorifier Dieu, le Père de Notre Seigneur Jésus-Christ[1] : voilà la catholicité. Mais sur quoi repose cet édifice? *Vous êtes construits sur le fondement des Apôtres*[2] : voilà l'apostolicité, voilà la condition sans laquelle aucune Église ne saurait être l'Eglise de Jésus-Christ.

Or comment repose-t-on sur le fondement des Apôtres? En en recevant à la fois l'ordination et la doctrine. En remontant à eux par une succession non interrompue d'ordinations légitimes, en tenant ainsi véritablement de leurs mains les pouvoirs sacrés; en même temps, en conservant pure et entière la doctrine qu'ils ont enseignée. Voilà les deux sources d'apostolicité clairement exposées.

Saint Paul confère, avec la grâce du sacerdoce, tous les pouvoirs qui y sont attachés; voilà d'autres lui-même auxquels il pourra dire jusqu'à la fin des temps : *Ne négligez pas la grâce qui est en vous, qui vous a été conférée... par l'imposition des mains des prêtres*[3], — *par l'imposition de mes propres mains*[4].

Mais l'ordination ne suffit pas pour tenir au fondement apostolique, il faut de plus l'intégrité de la doctrine. Les Apôtres, fondés immédiatement sur Jésus-Christ, *sur la pierre angulaire elle-même*, disent : *Dieu dans son temps a manifesté son Verbe dans la prédication qui m'a été confiée selon le commandement du Sauveur notre Dieu*[5].— *Je vous déclare que l'Évangile que je vous ai prêché n'a rien de l'homme, et ce n'est pas de l'homme que je l'ai reçu ou appris, mais par la révélation de Jésus-Christ*[6]; et *me voici institué prédicateur et apôtre et*

[1] Rom. xv, 6. — [2] Ephes. ii, 20. — [3] I Tim. iv, 14. — [4] II Tim. i, 6. — [5] Tit. i, 3. — [6] Galat. i, 11.

maître des nations[1]. Voilà la source, voici l'écoulement. Cette doctrine qu'ils tiennent immédiatement de Dieu, les Apôtres la transmettent à leurs successeurs, à charge pour ceux-ci de la garder intacte ; sans quoi la succession apostolique ne saurait être recueillie. *O Timothée, garde le dépôt, évitant les profanes nouveautés de parole, et tout ce qu'oppose une doctrine parée d'un faux nom*[2]*; — garde l'excellent dépôt*[3] des divines vérités*; garde pour type de la vraie doctrine ce que tu as entendu de moi sur la foi et la charité de Jésus-Christ*[4]*. — Ce que tu as appris de moi devant tant de témoins, confie-le toi-même à des hommes sûrs et capables à leur tour d'en instruire d'autres*[5]. Mais il faut que toi comme tes successeurs, vous *restiez fermes dans les vérités apprises et confiées à votre garde, sachant de qui vous les tenez*[6]. Le successeur des Apôtres, l'évêque, sera donc un homme *fortement attaché à la doctrine fidèlement transmise et gardée, afin qu'il soit capable d'exhorter, en suivant la saine doctrine, et de confondre ceux qui la contredisent*[7]. Quant à l'hérétique sur le siége des Apôtres, il n'appartient plus « au fondement des Apôtres, » l'Apostolicité n'est plus. *Si quelqu'un enseigne une doctrine différente et n'acquiesce pas aux paroles de vérité de Notre Seigneur Jésus-Christ*[8].... ce n'est plus qu'un intrus dans la chaire apostolique, un docteur *qui ne sait rien, — un malade* aux rêves insensés, *un orgueilleux*[9] que l'Église ne reconnaît plus pour sien. Ainsi tout l'édifice repose sur les Apôtres ; les Apôtres eux-mêmes sur Jésus-Christ, tout se trouve ramené en l'unité ; et Jésus-Christ est *tout en toutes*

[1] II Tim. I, 11. — [2] I Tim. VI, 20. — [3] II Tim. I, 14. — [4] II Tim. I, 13. — [5] II Tim. II, 2. — [6] II Tim. III, 14. — [7] Tit. I, 9. — [8] I Tim. VI, 3. — [9] I Tim. VI, 3.

choses[1]. « Comprenez-vous maintenant cette immortelle beauté de l'Église catholique, où se ramasse ce que tous les lieux, ce que tous les siècles présents, passés et futurs ont de beau et de glorieux ? Que vous êtes belle dans cette union, ô Église catholique, mais en même temps que vous êtes forte ! Belle, dit le saint cantique, et agréable comme Jérusalem, et en même temps terrible comme une armée rangée en bataille[2]. »

III. — Voilà l'Église née de Dieu et remplie de son esprit, l'Église représentation vivante, continuation de Jésus-Christ à travers les siècles ; marquée au front des signes qui témoignent de sa divinité. C'est maintenant sa vie au milieu du monde qu'il nous faut étudier.

Que sera cette vie ?

Il nous est facile de le conclure de la vie même que mena Jésus-Christ. Deux traits la peignent tout entière. *S'il a été crucifié selon la faiblesse, il vit néanmoins par la force de Dieu*[3]. Voilà Jésus-Christ, composé ineffable d'abaissement et de grandeur, de faiblesse et de force, d'ombres et de lumière ; pauvre esclave et dominateur de toute la nature ; insulté tout le long de sa rude carrière, et traînant à sa suite les foules qui le veulent faire roi ; honni, conspué, bafoué par les derniers valets du prétoire, et plus grand sous sa pourpre sanglante et sa couronne d'épines que toute la grandeur de cette Rome qui l'envoie dédaigneusement mourir. Pilate, montrant à la foule la victime brisée et meurtrie, s'écriait : « Voilà l'homme[4] ! » et derrière l'officier

[1] Ephes. I, 23. — [2] Bossuet, *Unité de l'Égl.* Ier point. — [3] II Cor. XIII, 4. — [4] Joan. XIX, 5.

romain et la foule en délire, une immense postérité s'est levée qui a répondu : non, voilà Dieu[1]! attaché à la croix, il remua l'univers ; enfermé dans un sépulcre, gardé par tout un peuple, sous le sceau de la puissance romaine, il sortit de la tombe, victorieux à la fois et du péché et de la mort, et des Juifs, et de Rome, et du monde. *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat !*

Tel fut le Christ, telle sera l'Église ; traversant le monde et les siècles sous les sanglants stigmates d'une éternelle passion ; mais d'une passion triomphante, d'une ignominie remplie de gloire, d'une faiblesse toute de force, d'une mort pleine de résurrection et de vie. *Elle portera partout sur son corps la mortification de Jésus, afin qu'aussi la vie de Jésus soit manifestée en sa chair mortelle*[2].

Pénétrons avec l'Apôtre dans toute la profondeur de ce dessein de Dieu. L'Église continue l'œuvre de Jésus-Christ. Cette œuvre, quelle est-elle ? Racheter un monde perdu par l'orgueil, infatué de sa propre excellence, contempteur obstiné de Dieu. Si cet orgueil n'est pas abattu, le malade est inguérissable; Dieu donc l'abattra. Mais comment? En apparaissant à ces superbes dans l'éclat terrible de sa grandeur, les foudroyant du sommet d'un nouveau Sinaï ? Non, sa sagesse a trouvé un moyen de se montrer plus fort, plus dominateur, plus Dieu. Il vient, il descend, il se revêt de toutes les faiblesses, puis, devant ces faiblesses, il force le monde à s'agenouiller. Sous ces faiblesses, il fait apparaître son invincible force, et sa royale majesté : *Ce qui est folie en Dieu est plus sage que les hommes; ce qui est faiblesse en Dieu est plus fort que les hommes*[3]. Voyez Dieu former son

[1] Voy. Lacordaire, *Confér.*, année 1846. — [2] II Cor. IV, 10. — [3] I Cor. I, 25.

Église. Il ne lui plaît pas d'y appeler les Césars, ni les princes ou du glaive ou de la pensée, ni les grands, ni les puissants, ni les riches. *Voyez, mes frères, ceux qui ont été appelés : peu de sages selon la chair, peu de puissants, peu de nobles ; mais Dieu a choisi les insensés selon le monde, pour confondre les sages ; il a choisi les faibles selon le monde pour confondre les forts ; ce que le monde comptait de vil et de méprisable, des riens, des néants, Dieu a choisi tout cela pour détruire ce qui existait* [1], un immense empire, une puissante philosophie, tout un monde! Et le fond de la pensée de Dieu quel était-il? *Afin que nulle chair ne se glorifie devant lui.... et que, suivant ce mot de l'Ecriture, celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur* [2]. Voilà l'Église formée : formée de toutes les faiblesses et de toutes les ignominies; fille du calvaire, et descendant toute sanglante de la montagne où elle reçut avec la vie le baptême de la douleur.

La voici maintenant chargée de parler au monde. Elle parle. Que sera cette parole? Une nouvelle et plus profonde faiblesse. Elle évangélise; *mais non pas avec la sagesse de sa parole, pour ne pas anéantir la croix de Jésus-Christ. Car la parole de la croix est une folie pour ceux qui se perdent... Les Juifs réclament des miracles, les Gentils cherchent la sagesse, et nous autres nous prêchons le Christ crucifié, scandale aux Juifs, folie aux Gentils* [3]. L'Église *ne se présente pas avec la sublimité de l'éloquence ou de la philosophie, alors qu'elle vient témoigner de Jésus-Christ..., elle n'a point les arguments persuasifs de la sagesse humaine* [4], elle ne connaît, elle n'annonce qu'un crucifié [5], et ce crucifié, elle le dit un

[1] I Cor. I, 26. — [2] I Cor. I, 29. — [3] I Cor. I. — [4] I Cor. II, 4. — [5] I Cor. I, 2.

Dieu ! Et qui parle ? Un inconnu, un pauvre, un fils de pâtre ou d'artisan, que l'Église a pris un instant à part, a couché dans son temple, a touché de son huile, et qu'elle envoie dans le monde en lui disant : « Prêche[1] ! » monte sur le trône de la vérité, parle aux hommes, aux grands, au peuple. Sois le dépositaire, l'organe, le roi de la vérité sur la terre ! Est-ce assez extravagant ou assez divin ? Et ce n'est pas tout.

Une dernière faiblesse consomme toutes les autres : toutes les forces humaines vont se ruer sur l'Église ; César va l'étreindre, la briser de coups, la laisser pour morte, et s'en revenir tranquillement dans son palais, sûr de posséder désormais le monde à lui seul ! Vraiment oui, s'écrie l'Apôtre, *on nous dirait morts*, *quasi morientes*[2] ! — *Nous voilà comme des brebis destinées à l'égorgement*[3] : *Tout le jour*, *on nous tue*[4]. De combien de siècles fut ce jour ! Il fallait, comme nous l'a dit l'Apôtre, que l'Église portât sur elle *la mort du Christ*[5], pour laisser voir au monde stupéfait, dans cette mort, une inextinguible vie, et dans cette défaite un perpétuel triomphe.

Voilà l'Église depuis dix-huit siècles : toujours mourante, et vivant toujours ; toujours sous la force, toujours victorieuse de la force, et voyant un à un ses adversaires expirer à ses pieds ! le colosse romain s'est jeté sur elle : elle l'a renversé. Des nuées de Barbares l'ont assaillie, abattant ses premiers temples et massacrant ses derniers fils ; elle a posé sur eux sa main divine et en a fait ses plus dévoués enfants et ses plus solides soutiens. Plus que la force romaine,

[1] II Tim. — [2] II Cor. VI, 9. — [3] Rom. VIII, 36. — [4] Rom. VIII, 36. — [5] II Cor.

plus que l'aveugle fureur des Barbares, l'esprit humain fut terrible à l'Église. Quand l'Église eut réclamé pour elle le sceptre des idées, quand Paul eut lancé son programme inouï : *Nous réduisons toute intelligence en servitude, nous la faisons esclave du Christ* [1] ! Quand peu à peu se furent vidées les écoles des sages et que le même Paul se fut triomphalement écrié : *où sont les sages ? où les docteurs ? où les chercheurs de sagesse humaine ? Dieu n'a-t-il pas fait une insensée de la sagesse de ce monde* [2] ? Alors commença l'implacable guerre de l'esprit humain contre le *Credo* catholique ; guerre séculaire où la puissance des ennemis de l'Église n'est égalée que par leur défaite ! Ah ! qu'ils étaient forts les génies d'Athènes et de Rome ! qu'ils avaient de prestiges, et qu'ils étaient écoutés ! Et après eux, Arius, Nestorius, Pélage furent forts ! Et après eux, Luther et Calvin ; et après eux, Voltaire et les fils de Voltaire qui maintenant, sous nos yeux, rient le même rire, profèrent les mêmes blasphèmes, annoncent le même triomphe, et disparaissent un à un dans le même tombeau ! Et depuis dix-huit siècles l'Église dont on a prédit la chute, marche ainsi, se rendant à son éternité au milieu des tombes muettes de ses ennemis abattus ! *En tout la tribulation nous presse, sans nous accabler jamais; réduits à l'extrémité, nous ne succombons pas ; persécutés, nous ne sommes pas délaissés ; renversés, nous ne périssons pas* [3]. Quelle persécution a manqué à l'Église ? Dans quelle détresse ne s'est-elle pas vue engagée ? *Dans les tribulations, dans les dénûments, dans les angoisses, sous les coups, dans les cachots, au milieu des émeutes populaires,..... tantôt dans la gloire, tantôt dans l'ignominie, tantôt dans l'infamie, tantôt dans la réputa-*

[1] II Cor. x, 5. — [2] I Cor. I, 20. — [3] II Cor. IV, 8.

tion ; traités de séducteurs, véridiques comme nous sommes ; d'inconnus, nous que tous connaissent ; comme mourants, et nous voici pleins de vie : commes des châtiés, et exterminés jamais ! comme rongés de tristesse, et notre joie est éternelle ; comme des pauvres, et nous faisons la fortune d'un grand nombre ; comme des dénués, et nous possédons tout[1] ! Sublime antithèse, où se révèle toute l'Église, image du Dieu qui a triomphé dans le supplice et trouvé dans la mort une nouvelle et impérissable vie.

IV. — Immortelle par le Christ, par le Christ encore l'Église est reine au milieu du monde.

Le bon sens attribue tout d'abord et sans peine la royauté à l'Église, cette fille, cette sœur, cette épouse du roi : *Filia regis, sponsa Christi.* Mais la force a posé tant de fois sur elle une main sacrilége, et le sophisme s'est mis si constamment au service de la force, qu'il devient nécessaire de commencer par revendiquer pour l'Église, avant la royauté, la simple indépendance.

Née d'en haut[2], née de Dieu, introduite dans le monde par Dieu, placée par Dieu au milieu des peuples, l'Église ne peut dépendre du bon plaisir et de la permission de l'homme : *la Jérusalem d'en haut est libre et c'est notre mère*[3]. Nulle puissance au monde ne peut lui refuser le soleil et le sol pour s'y planter et y croître. Beaucoup l'ont tenté depuis dix-huit siècles. Qu'est-il advenu toujours ? Dieu a renversé la puissance persécutrice, et l'Église a continué de vivre, de prêcher, de sauver les âmes. Quand César la saisit et la jette vive dans ses cachots, *elle travaille jusque dans les fers* ; son âme, sa

[1] II Cor. vi, 4-11. — [2] Galat. — [3] Galat. iv, 26.

parole, sa puissance parcourent le monde, remportent de nouvelles victoires, comptent de nouvelles conquêtes, et du fond de sa prison elle pousse ce cri de joie et de force : *La parole de Dieu n'a pas été enchaînée*[1] ! Ainsi, *frères, nous sommes les fils de la femme libre, de cette liberté dont nous avons été faits libres par le Christ*[2].

Mais l'Église n'est pas indépendante seulement, elle est reine. Elle a un domaine où elle commande et où tous les siens doivent, sous peine de légitime répression, lui obéir. Osius disait à l'empereur : « Ne vous mêlez point des choses ecclésiastiques, et ne prétendez pas nous donner des ordres sur ces matières, mais apprenez plutôt de nous ce que vous avez à faire vous-même. » Quelle est l'étendue de cette domination de l'Église ? Deux actes souverains la remplissent : « l'Église est fondée sur le droit divin qui l'autorise à établir des lois pour le salut des fidèles et à punir les rebelles par des censures légitimes[3]. » Pouvoir législatif, pouvoir coercitif : tels sont ses deux grands pouvoirs.

Le premier trouve fréquemment dans les hommes d'État d'opiniâtres adversaires, parfois d'audacieux négateurs[4] ; mais Dieu, mais l'Église, mais l'histoire se lèvent pour faire justice de leurs sophismes et de leurs négations. Non certes ! il ne faut pas aux lois de l'Église la sanction des puissances séculières. Indépendante et souveraine dans la sphère d'action que Dieu lui a attribuée, quand l'Église porte une loi, nul n'en peut arrêter la marche ; et tous ses enfants, du plus obscur fidèle jusqu'au prince et au roi, tous s'y doivent également

[1] II Tim. II, 9. — [2] Galat. IV, 31. — [3] Bref de Pie VI à l'Assembl. nation. — [4] Voir l'Encycl. 8 déc. 1864. — Voir *Syllab.* XIX, XXIII, XXIV, XXV, XXVIII, XXIX, XLI, XLII, XLIV, LI, LV.

assujettir. *Les armes de notre milice..... sont puissantes en Dieu, renversant les remparts, détruisant les complots et toute hauteur dressée contre la science divine, réduisant en servitude toute intelligence pour qu'elle obéisse au Christ. Et nous avons en main le pouvoir de punir toute infraction*[1]. Et que sont ces lois sous lesquelles toute volonté doit plier? Ces lois regardent ce qui appartient à la discipline ecclésiastique et au gouvernement religieux. Le culte est réglé par elles[2], l'ordre à tenir dans les assemblées[3], qui y peut parler, qui s'y doit taire[4]. A l'Église encore de porter les règlements sur la liturgie, les rites sacrés[5], l'administration des sacrements[6]. Elle choisit ses ministres parmi *les hommes fidèles capables d'en enseigner d'autres*[7]. Elle les juge, elles les condamne, elle les absout[8]. Elle rassemble les veuves[9] et les vierges[10]; leur trace des lois et toute une manière de vie. Elle promulgue touchant les mariages une législation souveraine[11]. Elle se prononce sur le divorce[12], sur les empêchements[13]. Elle reçoit les vœux et leur donne sa sanction[14]. Dans les questions mixtes qui intéressent la société civile et la société religieuse, elle prononce un jugement souverain[15]. En un mot elle use dans toute l'étendue de son domaine, de la puissance qu'elle tient non pas des hommes, mais de Dieu.

Porter des lois sans puissance sur les infracteurs serait une dérision pour l'Église, et pour Dieu qui l'a constituée une contradiction absurde. Elle a donc aussi le pouvoir de punir. L'Apôtre est ici plus formel que jamais. *Nos*

[1] II Cor. x, 4-6. — [2] I Cor. xi, 34. — [3] I Cor. xiv. — [4] I Cor. xiv. — [5] I Cor. — [6] I Cor. — [7] II Tim. ii, 2. — [8] I Tim. v, 21 et suiv — [9] I Tim. v, 9. — [10] I Cor. vii. — [11] I Cor. vii. — [12] I Cor. vii. — [13] I Cor. vii. — [14] I Cor. vii. — [15] Rom. xiii.

armes sont puissantes à détruire toute force, à anéantir tout complot, à venger toute infraction[1]. — *Quand je me glorifierais plus encore de notre puissance que le Seigneur nous a donnée pour vous édifier et non pour vous détruire, je ne serais pas confondu*[2]. — *Voulez-vous que je vous vienne la verge à la main*[3] ! — *Voilà que pour la troisième fois je viens à vous ; tout se jugera sur le témoignage de deux ou trois témoins. Je vous l'ai dit: je vous le dis de nouveau, présent au milieu de vous, tout absent que je suis encore, ni pour ceux qui ont péché auparavant, ni pour tous les autres, je n'aurai plus, si je reviens, aucune indulgence. Cherchez-vous à expérimenter la puissance du Christ qui parle en moi?..... Je ne vous écris ceci, absent encore, qu'afin que présent je n'aie pas à user de sévérité, selon la puissance que le Seigneur m'a donnée*[4]. Ainsi l'Église punit ; comment punit-elle ? Deux sortes de peines sont clairement marquées dans les Épîtres. Les unes sont *spirituelles :* le coupable est noté par l'Église. Il est pécheur public ; il sera privé de plusieurs biens précieux dont jouissent les enfants fidèles, et portera aux yeux de tous une marque infamante. *Celui-là, notez-le*[5]. L'Église elle-même élève la voix, elle dénonce ce coupable infracteur de sa morale et de ses lois : *Nous avons appris que parmi vous se trouvent certains esprits inquiets, gens désœuvrés et qui se mêlent de tout..... si quelqu'un n'obéit pas à ce que nous ordonnons par cette lettre, notez-le, et n'ayez plus aucun commerce avec lui, afin de lui infliger la honte*[6]. Quand le crime est plus énorme et le scandale plus redoutable, le pécheur doit être entièrement chassé de la communauté chrétienne. Le clergé de

[1] II Cor. x, 4-7. — [2] II Cor. x, 8. — [3] I Cor. iv, 21. — [4] II Cor. xiii. — [5] II Thessal. iii, 14. — [6] II Thessal. iii, 14.

Corinthe a négligé ce devoir, l'Apôtre lui envoie ces brûlants reproches : Quoi ! *Vous n'avez pas été plongés dans le deuil ! vous n'avez pas chassé du milieu de vous l'homme qui a commis ce crime !..... vous ignorez donc qu'un peu de ferment corrompt la masse entière ; jetez l'ancien ferment..... arrachez le mal du milieu de vous* [1]. Le remède suprême est l'excommunication majeure, solennelle : l'Église s'assemble, ses princes prononcent la formidable sentence, la foule est là pour l'entendre et pour trembler. L'affaire a été entendue, le procès jugé, tous connaissent le coupable, la nature, la gravité de son crime : *Il n'est bruit parmi vous que d'une fornication, et d'une fornication telle que de semblables ne se commettent pas même parmi les païens : L'un de vous va jusqu'à avoir la femme de son père..... Eh bien ! moi, absent de corps mais présent d'esprit, j'ai déjà comme présent jugé celui qui a commis ce crime. Au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, réunis ensemble, mon esprit et vous tous, par l'autorité de Notre Seigneur Jésus, qu'il soit livré à Satan pour la mort de sa chair et le salut de son âme au jour de Notre Seigneur Jésus-Christ* [2].

Inutile, tant ce texte est clair, d'insister sur le pouvoir d'excommunication donné à l'Eglise ; mais les derniers mots soulèvent une grosse question, celle des peines *temporelles*. L'excommunié est ici livré à un exécuteur qui lui torture le corps pour éveiller en son âme un salutaire repentir : *in interitum carnis, ut spiritus salvus sit,* c'est bien ainsi que l'Église a compris l'étendue de sa puissance et la portée de sa mission. Rencontrant sur la route de l'éternité l'humanité blessée et gisante, chargée par Dieu de panser ses plaies profondes, elle y

[1] I Cor. v, 2, 6, 13. — [2] I Cor. v, 1, 3-6.

emploie tour à tour l'huile et le vin, la douceur et la force, le tempérament et l'excessive rigueur[1]. Quand l'âme frappée de ses peines spirituelles est revenue à la vie, elle n'a eu garde d'user de plus de rigueur; mais quand la blessure a résisté à un traitement trop doux, quand la gangrène et la mort son devenues imminentes, l'Église a usé de tous les moyens, elle a frappé le corps pour sauver l'âme, *in interitum carnis, ut spiritus salvus sit;* elle a, selon la formule consacrée, livré le coupable au bras séculier. *Elle est venue avec la verge*[2], car elle sait « que la verge et la correction donnent la sagesse[3]. » Peut-elle elle-même frapper du glaive temporel, quand le coup doit être violent, et la blessure mortelle? Nous laissons aux canonistes la question de principe; en fait, l'Église, dans les cas où des maux extrêmes réclamaient les peines corporelles les plus graves, s'est constamment servie du bras séculier. Les deux sociétés sont sœurs, toutes deux filles de Dieu; quand la plus noble, celle qui commande aux âmes, a eu besoin du glaive, la société civile dans tout le cours des âges chrétiens, le lui a fidèlement prêté, sachant qu'elle *ne portait pas en vain le glaive*[4] — *et qu'elle était ministre de Dieu pour le bien*[5].

Nous touchons ici aux rapports des deux sociétés entre elles. *Il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu. Or les puissances qui existent, ont été établies par Dieu*[6]. Quelles sont ces puissances? « Il y a deux puissances par lesquelles ce monde est gouverné : l'autorité sacrée des pontifes et la puissance royale[7]. » Toutes deux émanées de Dieu, quoiqu'à des titres divers,

[1] I Cor. IV, 21. — [2] I Cor. IV. — [3] Prov. XXIX, 15. — [4] Rom. XIII, 4. — [5] — Rom. XIII, 4. — [6] Rom. XIII, 1. — [7] *Syllab.*

elles sont par lui chargées des destinées du monde ; leurs missions diffèrent, les attributions sont distinctes, mais leur but suprême les rapproche, et tout divorce leur est à jamais interdit[1] par Celui qui les a unies et harmonisées. La séparation, en brisant le plan divin, condamnerait nos sociétés au désordre, aux convulsions, à l'épuisement et finalement à la mort sous l'écrasement du Césarisme. D'autre part, toute confusion, tout empiétement, toute absorption est également repoussée par l'idée divine. Le pouvoir civil demeure souverain dans son domaine propre, et la puissance ecclésiastique l'y laisse maître absolu, mais sans abdiquer des droits, une prééminence, des devoirs qu'il importe de bien préciser.

L'un des plus grands évêques de l'ancienne Église de France écrivait à Henri Ier d'Angleterre : « Rien ne s'administre bien si l'empire et le sacerdoce ne sont pas d'accord. De même que les sens doivent être soumis à la raison, de même la puissance temporelle doit être soumise au gouvernement ecclésiastique. Ce que devient le corps lorsqu'il n'est plus conduit par l'âme, la puissance terrestre le devient lorsqu'elle n'est plus éclairée et dirigée par l'enseignement de l'Église[2]. » Nous dirons tout à l'heure comment il faut entendre cette prééminence, en quoi elle se doit faire sentir, quels droits et surtout quels devoirs elle apporte à la puissance divine de l'Église ; laissons saint Thomas nous exposer avec sa profondeur de vue habituelle, la même forte doctrine : « Si l'homme pouvait par les forces naturelles parvenir à sa destinée, le roi aurait été chargé de l'y conduire, car dans l'ordre temporel le roi étant le supérieur le

[1] *Syllab.* — [2] Yves de Chartres, épître. 51.

plus élevé, à lui seul appartiendrait de conduire à la fin dernière tout ce qui est inférieur. En effet, partout nous voyons celui qui dirige vers le but final, présider à ceux qui fournissent seulement les moyens ; le marin dirige le constructeur de navires, l'architecte le maçon, le chef militaire l'armurier. Mais l'homme ne pouvant par des vertus seulement humaines, atteindre à sa fin qui est la possession de Dieu, il en résulte qu'il lui faut une direction, non pas humaine, mais divine; et le roi auquel cette direction appartient est Celui qui n'est pas homme seulement, mais Dieu-Homme, Jésus-Christ Notre Seigneur, par qui les hommes, faits enfants de Dieu, sont conduits au ciel[1]. »

Quoi de plus logique ? Quoi de plus sage ? Quoi de plus large ? Le sophisme crie à l'intolérance, à l'empiétement, à la théocratie ; qu'il s'apaise ! Nul ne parle ici d'une puissance divine, s'emparant des rênes du gouvernement, administrant l'État, et reléguant les pouvoirs civils au rang de pupilles. La société temporelle a un *chez-elle,* où elle est maîtresse : le pouvoir y règne, y administre, y règle tout ; mais les âmes sont à l'Église, et l'Église n'en peut perdre la direction. Elle aura donc le droit et le devoir d'apprendre aux princes ce qu'ordonne ou défend la loi de Dieu ; elle fera un commandement aux princes d'observer cette loi dans l'exercice de leur autorité; elle aura des reproches et des peines pour ceux qui violeront cette loi ; enfin, quand les consciences élèveront vers elle leurs voix anxieuses; quand elles lui demanderont à un moment de doute et de trouble « ce qu'il faut rendre à César, et ce qu'il faut rendre à Dieu[2], » l'Église donnera

[1] *De regimin.*, cap. 15. — [2] Math. XXII, 21.

une décision souveraine, devant laquelle le pouvoir civil devra s'incliner.

Et voilà la doctrine contre laquelle, d'un bout à l'autre de l'histoire, s'est trop souvent élevé au milieu des cours un frémissement de colère, et un cri de révolte. Cette doctrine reste pourtant la seule espérance des rois comme des peuples. César opprime l'Église, ou bien même la chasse comme puissance du milieu de la société : lequel des deux y va perdre ? Ah ! sans doute des jours de deuil se lèvent pour l'Église ; cette oppression, c'est la persécution, souvent même c'est l'impuissance. Mais enfin, immortelle, indéfectible, elle vivra, et Dieu lui préparera, dans le silence, des triomphes inattendus. Mais qu'est devenu César ? Ah ! l'insensé a écarté la seule main qui posait sur son front l'auréole de la vénération et de l'amour ; la seule d'où découlait l'huile qui donnait à son pouvoir une majesté plus haute que ce monde. Il a refusé la prière à laquelle l'Église conviait les peuples pour les habituer à voir Dieu derrière César, Dieu enveloppant César de sa protection souveraine, et faisant de lui un être inviolable et sacré. Quelle leçon pour la multitude, quand l'Église disait à ses pontifes ; *qu'avant tout, je vous conjure, il se fasse des supplications, des prières, des demandes, des actions de grâce... pour les rois, et tous ceux qui occupent les postes éminents*[1] ! L'Église allait plus loin, elle commandait la soumission, elle faisait de l'obéissance à César une obligation rigoureuse à tous ses fils : *Avertissez-les,* disait-elle à ses évêques, *d'être soumis aux princes et aux magistrats, et d'obéir à leurs ordres*[2]. Quelle force armée, quelle police, quel prestige pouvait valoir cette seule parole de l'Église ? car

[1] I Tim. II, 1. — [2] Tit. III, 1.

l'Église pénétrait jusqu'au plus profond de la volonté humaine ; elle saisissait l'homme par son côté le plus puissant : la conscience ; elle posait là son sceau inviolable ; elle faisait de l'obéissance une question de salut éternel : *propter conscientiam*[1]. Puis, faisant avec une inébranlable patience l'éducation du peuple, ce rude et difficile écolier, elle lui inculquait peu à peu les titres qu'avait le pouvoir à son respect et à son dévouement, et lui montrait les maux dont serait suivie pour lui-même la rébellion. *Que toute âme soit soumise aux puissances supérieures, car il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu, et celles qui existent sont établies par Dieu. Celui donc qui résiste aux puissances résiste à l'ordre établi par Dieu, et ceux qui résistent s'attirent à eux-mêmes la damnation. Les princes, en effet, ne sont point la terreur des bonnes actions mais des mauvaises. Voulez-vous ne craindre point les puissances ? Faites bien et d'elles vous tirerez votre gloire. Le prince, en effet, est le ministre de Dieu pour le bien. Mais faites-vous mal ? craignez : ce n'est pas vainement qu'il porte le glaive, car il est le ministre de Dieu, ministre de colère contre celui qui fait le mal. Ainsi ce n'est pas par terreur seulement qu'il est nécessaire d'obéir, mais aussi par conscience. Voilà pourquoi vous payez aussi aux princes des tributs, parce qu'ils sont les ministres de Dieu, appliqués à servir la société. Donc à tous rendez ce qui leur est dû ; à qui le tribut, le tribut ; à qui l'impôt, l'impôt; à qui la crainte, la crainte; à qui l'honneur, l'honneur*[2]. Quand l'Église eut pendant des siècles répété ces paroles à la multitude, la royauté chrétienne fut créée. Le pouvoir revêtu d'une pourpre et ceint d'une couronne qu'avait bénies l'Église, et dont elle gardait

[1] Rom. XIII. — [2] Rom. XIII, 1-8.

soigneusement la majesté, fut reçu, aimé, respecté, obéi. Pour prix de son respect à Dieu, il recevait sans murmure ni menace, le respect du peuple, et trouvait sa force et sa sécurité dans son titre *de ministre de Dieu*[1]. Il devait bénir, dans l'obéissance exigée de lui, la garantie de sa puissance; il s'en fatigua, il s'en irrita, il lui sembla que tout seul il se tiendrait debout L'Église repoussée dut se taire et laisser César à lui seul. Or ce qui arriva, le voici. Le peuple regarda bientôt César en face, et il ne lui parut plus qu'un homme, un homme qui n'apportait ni titres ni garanties; un homme dont le joug fatiguait, et trop souvent les vices étaient à charge. César commença à chanceler. Il ne rappela pas l'Église, mais eut une foi ridicule aux expédients. Il créa les prétoriens pour le garder, et jeta à la foule la pâture de toutes les corruptions pour faire taire ses cris en assouvissant ses instincts. Mais prétoriens et populace se firent un jeu d'abattre et de relever, d'asseoir sur le trône et de traîner aux gémonies César que Dieu ne sacrait et ne protégeait plus. Voilà, depuis son divorce avec l'Église, l'histoire de la puissance civile. Et la société passe, sans espérance, du césarisme qui l'écrase à la révolution qui la bouleverse, et qui bientôt exténuée par ses propres excès, ivre de fureurs et de violences, se livre à un nouveau César, qu'elle se propose de renverser demain! Nous voilà loin de *la vie tranquille*[2] que l'Église demandait à l'État, et que l'État était à son tour assuré de conserver par l'Église. L'État et l'Église, *puissances ordonnées par Dieu*[3], sont faites pour marcher ensemble et s'entre-secourir; la paix du monde est à ce prix. La folie de

[1] Rom. XIII. — [2] I Tim. II, 2. — [3] Rom. XIII.

nos sociétés modernes est d'empêcher obstinément l'Église de déverser sur elles, avec cette « paix[1], » ses autres et précieux bienfaits.

V. — Le premier de ces biens, c'est *la vérité* *. Seule l'Église peut dire au monde : « Je suis la vérité[2]. » Quand la raison humaine fatiguée de ses erreurs[3], effrayée des extravagances monstrueuses où elle s'était jetée, abattue de ses défaites, et *évanouie de ses propres pensées*[4], se prit à réfléchir sur l'espérance qui lui restait encore et sur le secours qui seul la pouvait sauver, elle fit entendre par l'organe du plus illustre des sages, ces mémorables paroles : « Il faut attendre que quelqu'un vienne vous instruire : il n'y a qu'un Dieu qui nous puisse éclairer[5]. » Ce *quelqu'un*, ce quelqu'un qui n'est autre qu'un Dieu parlant aux hommes par une bouche humaine, c'est l'Église catholique. En dehors d'elle, je vois l'homme, l'homme seul, l'homme sujet à l'erreur et capable de me tromper. L'homme veut-il m'imposer un symbole, pénétrer dans l'inviolable sanctuaire de ma conscience, courber mon intelligence devant un *credo*, et ma volonté devant un décalogue, je lui demande au nom de qui il me parle; si en lui je ne trouve que l'homme, je passe, et refuse justement ce que l'homme n'a pas droit d'exiger de moi. Sans doute, la foi humaine existe, parce qu'un enseignement existe, que cet enseignement est nécessaire, vénérable, qu'il a mission de faire la première éducation de l'homme, qu'il est à la base de toute science, et

[1] I Tim. II, 2. — [2] Joan. XIV, 6. — [3] Rom. I. — [4] Rom. I, 21. — [5] Platon, *Apol. Socrat.* — * Voir l'Appendice A.

que c'est lui qui va prendre pour l'éveiller l'âme encore endormie dans les impuissances du premier âge. Mais qui me donnera la vérité tout entière ? La vérité sur les plus obscurs problèmes dont ma destinée réclame impérieusement la solution ? La vérité sans hésitation, ni tâtonnement, ni contradiction ? La vérité sans erreur, sans défaillance ? La vérité enfin qui vienne à moi et me dise : tout ce que tu dois savoir, je vais te l'apprendre : mais toi, donne-moi ton âme entière sans en rien retenir : je t'interdis le doute et jusqu'à la plus légère oscillation ; *garde inébranlable la confession de ton espérance*[1] ? Quelle vérité peut promettre et exiger cela ? La vérité divine toute seule, c'est-à-dire la vérité catholique. Qu'est-ce que cette vérité ? qu'est-ce que cette révélation ? c'est la parole de Dieu sous la garde de l'Église qui la transmet au monde infailliblement.

Remontons à la source. Dieu parle, le Fils de Dieu « converse avec les hommes[2] ; » et après lui, achevant son œuvre, l'Esprit dépose dans des âmes choisies, dans des « témoins prédestinés » ces secrets du Très-Haut, et envoie au monde ces hommes illuminés des splendeurs divines, et préservés à jamais, par une assistance spéciale, des erreurs qui altéreraient l'intégrité de leur dépôt. Parole divine : dépositaires choisis : transmission sans altération possible, voilà tout le secret de l'infaillibilité de l'Église. *Dieu, après avoir autrefois parlé à nos pères bien souvent et de bien des manières, nous a dernièrement, en ces jours, parlé à nous-mêmes par son propre Fils*[3]. Ainsi la vérité catholique n'est autre que le texte authentique des colloques de Dieu avec l'homme. La vérité catholique *commence par être an-*

[1] Hebr. x, 23. — [2] Baruc. III, 38. — [3] Hebr. I, 1.

noncée par le Seigneur[1] : des lèvres divines, elle passe dans le cœur d'une société enseignante, où elle se fixe, se « confirme, « s'incarne, et sous la garde d'une spéciale intervention de l'Esprit-Saint, demeure dans une éternelle fraîcheur et une inaltérable intégrité, développant ses splendeurs de siècle en siècle, sans vicissitude ni changement. L'Église enseignante, c'est Dieu même continuant, par l'organe de l'homme, à parler au monde sa première parole.

Maintenant laissons approcher le rationalisme. L'infaillibilité dans un corps enseignant lui semble une folie, et la prétention de l'Église catholique de courber l'intelligence sous une infaillible parole, une suprême impertinence. Il nous mène au Vatican, il nous en ouvre le sanctuaire, et nous montrant là quelque frêle vieillard, il nous demande à quelle folie a pu monter notre fanatisme pour que là, là seulement, dans l'âme et sur les lèvres de cet homme, nous placions la vérité infaillible. Eh bien ! oui, elle est là ! et elle n'est que là. Et pourquoi elle est là, et là seulement, en voici la magnifique raison. *Nous ne nous prêchons pas nous-mêmes, mais bien Notre Seigneur Jésus-Christ : nous sommes vos serviteurs par Jésus-Christ. Le Dieu qui du milieu des ténèbres a commandé que la lumière resplendisse, le même Dieu resplendit dans nos cœurs afin que nous puissions illuminer*[2]. Ah ! nous sommes bien d'accord ! tant que nous n'aurons en face de nous qu'un homme, nous n'accepterons sa parole qu'en nous réservant le contrôle et en suspendant notre foi. Mais il ne sagit pas de l'homme ; Dieu est là ! *Dieu resplendit*[3] ; — *Dieu parle*[4] :

[1] Hebr. II, 3. — [2] II Cor. IV, 5, 6. — [3] II Cor. IV, 5, 6. — [4] Hebr. I, 1, 2.

— *nous nous acquittons, pour le Christ, d'une ambassade*, et *c'est comme si Dieu exhortait par nous*[1], tant c'est toujours sa parole que nous parlons, sa vérité que nous manifestons *sans l'adultérer*[2] d'aucune erreur. Pour annoncer infailliblement la vérité; pour se poser au milieu du monde, au sein des ruines de tant de philosophies détruites et de systèmes écroulés, avec la prétention de les remplacer tous, de *courber toute intelligence*[3] sous le joug d'un infaillible et immuable symbole, il faut être de Dieu, parler la parole de Dieu, et la parler sans l'altérer jamais : voilà certes qui est de toute évidence. Aussi écoutez l'Église catholique. *Je vous ai livré ce que moi-même j'avais reçu*[4] : car *je vous déclare, mes frères, que l'Évangile que je vous ai prêché n'a rien de l'homme : ce n'est pas de l'homme que je l'ai reçu, ni appris; c'est d'une révélation de Jésus-Christ*[5]. — *C'est par révélation que m'a été manifesté le secret*[6]. Nous nous disons infaillibles et nous exigeons la foi : je le crois bien! puisque Dieu est là, et *que votre foi repose, non pas sur une philosophie humaine, mais sur la puissance de Dieu. Nous parlons sagesse parmi les parfaits, mais une sagesse qui n'est pas de ce monde, ni des princes de ce monde qui périssent* emportant avec eux dans l'oubli de la tombe leurs fragiles philosophies : *nous parlons, nous autres, la sagesse de Dieu*[7]. Le miracle n'est pas que le pape soit infaillible; le grand miracle serait qu'il ne le fût pas, que l'Église catholique, *l'Église du Dieu vivant, la colonne et le fondement de la vérité*[8], fût la ruine de la vérité : qu'ayant *au cœur un Dieu tout étincelant*[9], elle

[1] II Cor. v, 20. — [2] II Cor. iv, 2. — [3] II Cor. x, 5. — [4] I Cor. xi, 23 ; — xv, 3. — [5] Galat. i, 11, 12. — [6] Ephes. iii, 3. — [7] I Cor. ii, 5, 6. — [8] I Tim. iii, 15. — [9] II Cor. iv, 6.

envoyât au monde les ombres de l'erreur; et que du foyer même de la lumière s'étendissent sur les intelligences les voiles de l'obscurité.

Concluons. Rien au monde de plus garanti et de plus infaillible que la vérité catholique. Rien non plus de plus universel.

2. *Dieu resplendit dans notre cœur*[1]. Creusons encore ce mot magnifique, il renferme bien d'autres richesses. Dieu renouvelle pour le monde des âmes, le bienfait dont il dota le monde matériel; le bienfait d'une universelle lumière. Supposons que Dieu enlève du firmament des âmes le soleil de la vérité catholique, et qu'il fasse de la vérité un trésor que chacun doit découvrir par ces seules investigations : ah! je le suppose un instant, les savants blanchis par l'étude atteindront à cette noble conquête; les hommes d'opulence et de loisirs y consacreront leur facile existence; les rois de l'intelligence en sauront glorieusement trouver les traces; mais les petits, mais les pauvres, mais l'artisan, mais le malade, mais l'homme qui doit chaque jour et pied à pied, disputer au besoin sa rude vie, et acheter de ses sueurs le morceau de pain qui l'empêche de mourir ? mais l'innombrable multitude des impuissants, les voilà donc réduits à vivre sans vérité, sans conviction, sans espérance, sans avenir? Ah ! s'écrie l'Apôtre: *Il n'y a pas de distinction..... Dieu est le Dieu de tous, riche pour tous*[2]. O admirable vérité catholique! En même temps qu'elle fait pâlir le génie devant ses abîmes, elle s'approche de l'enfant, lui ouvre ses bras maternels, lui parle une langue qu'il comprend, et le

[1] II Cor. IV, 6. — [2] Rom. X, 12.

laisse illuminé de ses plus riches splendeurs. Tous les hommes, à quelque point qu'ils se trouvent placés, le laboureur de la plaine, comme le pâtre des montagnes, aperçoivent le soleil; pour se soustraire à ses illuminations souveraines, il s'en faut volontairement exiler. De même du soleil des âmes, de la vérité catholique : à quelque degré de fortune ou de génie que l'homme se trouve placé, pâtre ou monarque, vaste intelligence ou humble compréhension, la vérité vient à lui et l'emporte avec elle sans effort comme sans danger, aux plus merveilleuses élévations. *L'homme spirituel juge de tout* [1]. Eh bien ! n'est-ce pas là un prodige comme Dieu seul les peut accomplir ? Là où les plus beaux génies se sont brisés sans espérance, le plus humble des enfants de l'Église trouve une vaste carrière où il s'engage et qu'il parcourt sans hésiter : *Nous osons toujours* [2] ! Où Platon reste muet, l'enfant chrétien jette en se jouant les plus sublimes réponses. Qu'est-ce que ce monde? au delà, dans l'immensité qu'y a-t-il? Et Dieu, qu'est-il en lui-même? Que suis-je moi-même? D'où viens-je, et où vais-je, atome perdu entre deux immensités? Qu'est-ce que mon âme? Où va-t-elle quand mon corps se dissout dans la tombe? Mais cette tombe elle-même, quel affreux mystère renferme-t-elle? Pourquoi la douleur? Pourquoi cette longue agonie qu'on nomme une vie? Pourquoi la mort? Et au delà ?.... Grand Dieu, quels problèmes ! Je le veux, l'homme plongé dans les sens, et qui n'a plus un regard pour ces questions formidables, peut parvenir à la tranquillité stupide de la brute que l'on mène inconsciente à la boucherie; mais l'âme dont le vol n'est pas encore brisé; l'âme qui, au

[1] I Cor. II, 15. — [2] II Cor. v, 6.

jour des mystérieuses tristesses et des secrètes anxiétés, se replie sur elle-même, se regarde, s'interroge, et veut percer l'avenir. Quelle situation, si la vérité catholique n'illumine pas sous son regard tant et de si effroyables abîmes! Voyez-maintenant *le fils de la lumière*[1]. Il sait tout, *il juge de tout*. Et comment s'est-il élevé à ces hauteurs d'une science dont les plus puissants esprits n'ont pu même approcher? Ah! le moyen est aussi simple que sublime; il s'est emparé de l'intelligence même de Dieu. *Qui n'a pu connaître la pensée de Dieu pour en être instruit? Nous avons, nous autres, la pensée du Christ*[2]. — *Dieu nous a fait des révélations par son esprit: l'esprit scrute tout, jusqu'aux profondeurs de Dieu. Qui des hommes sait ce qui est en lui? Ainsi de l'intérieur de Dieu: nul ne le connaît que l'esprit de Dieu. Or, nous autres, ce n'est pas l'esprit de ce monde que nous avons reçu, mais l'esprit de Dieu, par qui nous connaissons les biens dont Dieu nous a comblés*[3], — *les inscrutables richesses du Christ*[4]; et tous, nous *sommes illuminés par la révélation des secrets enfermés depuis les siècles en Dieu qui a tout créé*[5]. L'humanité chrétienne suit donc sa route, se rend à son éternité, sous les flots d'une immense et intarissable lumière : *fille de la lumière et du jour*[6]; — *lumière elle-même dans le Seigneur*[7], et projetant sur le monde la seule lumière qui puisse chasser l'horreur de sa nuit[8].

3. A la certitude et à l'étendue s'ajoute, comme troisième prérogative de la vérité catholique, l'inébranlable

[1] I Thessal. v, 5. — [2] I Cor. ii, 15. — [3] I Cor. ii, 16, 10-12. — [4] Ephes. iii, 8. — [5] Ephes. iii, 9. — [6] I Thessal. v, 5. — [7] Ephes. v. 8. — [8] Eohes. v. 13.

fermeté. Où les autres flottent incertains, entre l'erreur de la veille et celle du lendemain, seul le chrétien affirme, est sûr, n'hésite pas, inébranlable devant le sophisme, comme en face du glaive : il dit : *nous savons* [1] ! il dit : *nous avons le même esprit de foi, comme il est écrit : J'ai cru, et voilà pourquoi j'ai parlé ; et nous aussi nous croyons, et voilà pourquoi nous parlons* [2] ! Le chrétien parle, il récite son symbole, il expose sa foi, sans souci des rires, ou des sifflets, ou des tempêtes. Que lui importent vos négations ou vos doutes? *Il sait !* « J'en appelle à vous. Vous avez vu des catholiques ; sommes-nous des hommes de doute? Voyez-vous ce peuple entendant d'un côté la parole de l'Église qui affirme, et de l'autre votre parole qui nie ; le voyez-vous hésiter? L'enfant qui fait sa première communion est-il troublé par la crainte de se tromper ? Vous remuez le ciel et la terre contre des enfants, des paysans, des soldats, des femmes ; armés de pied en cap, chevaliers de l'erreur, vous montez à cheval, bardés et caparaçonnés, et vous descendez dans la lice contre la vile plèbe de l'humanité ; le peuple chrétien vous écoute-t-il ? Il passe son chemin, il va à l'éternité sans vous regarder, sans vous entendre ; est-ce là le doute [3] ? » Inébranlable, le dogme catholique est de plus immuable.

4. Immuable ! Comment ! alors que tout vieillit, se déforme, s'use, s'évanouit, *præterit figura.* Quoi ! l'esprit humain a lu à peine une page de son histoire qu'il tourne le feuillet pour trouver du neuf, fatigué des leçons de ses sages un instant à peine après les avoir reçues ! d'où vient à la vérité catholique toute son étrange immutabilité? Ah ! c'est que Dieu est là ! *Tout*

[1] B. Paul. *passim.* — [2] II Cor. IV, 13. — [3] Lacordaire, conf. XVIIe.

vieillira comme un vêtement..... mais toi, tu es le même, et tes années ne défailliront pas[1]. — *Le Christ était hier, il est aujourd'hui, il sera dans l'éternité*[2] ! Sa parole, après dix-huit siècles, n'a pas changé d'un « iota ou d'un point[3]. « Ce que Jésus-Christ affirmait, est affirmé ; ce qu'il niait, est nié ; ce qu'il révélait, est cru toujours ; et telle elle retentissait aux plages de la Galilée, dans les solitudes des déserts, au milieu du temple, telle sa divine parole retentit encore toute vive dans le monde entier, incorruptible aussi bien qu'immuable. Elle est sortie pure de l'épreuve du sang. Les sarcasmes des sages, les « adultères[4] » de l'hérésie, les doutes et les négations de l'incrédulité l'ont laissée immaculée ; et après tant de siècles et de vicissitudes, elle garde sur les lèvres de nos pontifes sa splendeur première et son intégrité.

Et ce n'est pas ici l'immobilité de la tombe; immuable, le symbole catholique donne pour garant de sa vie, ses magnifiques épanouissements à travers les siècles : « il s'augmente[5], » en déroulant les richesses dont il reçut la plénitude dès l'heure de sa création. Au premier instant où il fut conçu, Jésus-Christ était *la plénitude*[6], — *le trésor universel, renfermant toute sagesse*, *toute science,* « toute grâce, toute vérité[7] ; » pourtant, « il croissait et se fortifiait, plein de sagesse.....[8] » Qu'est-ce à dire, *il croissait ?* Sans doute, il montrait peu à peu au monde les merveilleuses grâces dont il n'avait jamais cessé d'être rempli. Ainsi en est-il du symbole catholique : complet dès sa première formation, il tire sans cesse de lui-même de nouvelles richesses, et ne cessera

[1] Hebr. I, 11, 12. — [2] Hebr. XIII, 8. — [3] Math. V, 18. — [4] II Cor. IV, 2. — [5] Ephes. IV, 16. — [6] Coloss. I, 19. — [7] Joan. — [8] Luc. I, 80.

de se développer, *jusqu'au jour où nous parviendrons tous à l'unité d'une même foi et d'une même connaissance*[1]. C'est ainsi que la vérité catholique oppose aux deux suprêmes misères de l'erreur, la fluctuation et la stérilité, deux suprêmes perfections : l'immutabilité et la variété.

5. La fécondité fait sa dernière gloire. Où le soleil ne jette pas son regard, tout languit et meurt ; un sol glacé garde sans les vivifier les semences qu'une main imprudente lui confie. Tel est infailliblement l'état des âmes qui ne sont pas *filles de la lumière*[2], et *où Dieu ne resplendit pas*[3]. Une stérilité désolante y règne, et la vertu n'y est plus même connue de nom. Certes, si nous regardions en arrière les brillantes civilisations du paganisme, ces sociétés *qui marchaient dans la vanité de leurs sens, dont l'intelligence était tout obscurcie de ténèbres*[4], avec quelle vérité sanglante nous apparaîtrait ce que nous venons d'avancer ! Mais non, plaçons-nous en plein dix-neuvième siècle, dans ce milieu où la vérité catholique est niée et poursuivie, et où *le Dieu de ce siècle aveugle les intelligences, pour que l'éclat de l'Évangile de la gloire du Christ, image de Dieu, ne les illumine pas*[5]. Ah ! il y a là sans doute de puissants esprits ; et quelles ressources sont les leurs ! Ils occupent tous les postes, concentrent les influences, font seuls retentir les chaires de l'État, sont les rois des académies, dirigent la presse, commandent en souverains à l'opinion publique, et plus encore que tout cela, se font les éducateurs officiels de la plus grande partie des jeunes gens. Eh bien ! leurs

[1] Ephes. IV, 13. — [2] I Thessal. V, 5. — [3] II Cor. IV, 6. — [4] Ephes. — [5] II Cor. IV, 4.

œuvres, où sont-elles? Où apparaissent les traces vives de leurs vertus? Quels rois ont-ils abattus aux pieds des pauvres? Dans quels hôpitaux leurs religieux et leurs religieuses vont-ils baiser les plaies saignantes, et vouer la fraîcheur de leur jeunesse à l'effroyable étreinte de la douleur? Qu'ils citent une institution, une seule, dont un héroïsme quelconque fasse le fond, et qui ne soit pas née au souffle de la vérité catholique? Ah! ils sont grands parleurs de devoir et de vertu! Volontiers, comme ce philosophe qui écrivait le panégyrique de la pauvreté sur une table d'or, ils composent d'élégants traités, sur le beau, le bon, le vrai, l'honnête. Mais saint Paul, de son impitoyable main, lève le voile, et montre, la nuit, prostituées dans la chair, ces intelligences que l'on croyait filles de la vérité et de la vertu. *Ce qu'ils font dans l'ombre est honteux même à dire*[1]! Seule la vérité catholique sait faire éclore les véritables et fécondes vertus: *vous voilà maintenant lumière dans le Seigneur, conduisez-vous en fils de la lumière; le fruit de la lumière, c'est toute sorte de bonté, de justice, de vérité*[2]. L'Église dit: « heureux les miséricordieux[3], » « les doux[4], » les charitables; et par milliers les fils de la vérité catholique s'en vont sur la route des douleurs humaines, recueillir toutes les misères, les presser sur leur cœur, et leur verser tous les baumes de la charité. L'Église dit: « Bienheureux les pauvres[5], » et partout la pauvreté volontaire fait voir au monde stupéfait des prodiges de force et d'abnégation. L'Église dit: « Bienheureux les hommes au cœur pur[6], » et de cette seule parole jaillit ce que la terre n'a jamais vu, des vierges vouées à un célibat perpétuel, un clergé

[1] Ephes. v, 12. — [2] Ephes. v, 8, 9. — [3] Math. — [4] Math. — [5] Math. — [6] Math.

vierge, une jeunesse chaste, un foyer domestique chaste, une humanité entière, ou gardant sans tache la chasteté, ou lui rendant dans les larmes puissantes son éclat premier. L'Église dit : « Bienheureux les humbles ! » et les plus furieuses des passions, l'ambition et l'orgueil, se trouvent tout à coup domptées. L'Église dit : « Bienheureux ceux qui pardonnent ! » et au cœur de l'homme, la haine, la vengeance, les amères rancunes, les sanglantes indignations font place à la bonté qui pardonne et à la magnanimité qui oublie.

Ainsi s'est faite par l'Eglise l'éducation divine d'un monde que l'orgueilleuse impuissance des sages avait achevé de pervertir. *C'est elle qui est notre mère*[1] ; mère bénie, mère céleste, qui nous enfante, nous allaite, nous fait grandir, nous apprend à bégayer de divines choses, nous illumine de ses clartés, nous façonne à l'héroïsme de ses vertus, et nous mène, après le pèlerinage du temps, dans son royaume de l'éternité.

II

LES COMBATS DE L'ÉGLISE.

Telle est l'Église, dans sa constitution intime, dans ses signes divins, dans sa royauté, dans son éclat, dans ses bienfaits. Il lui manque encore, pour qu'elle nous apparaisse sous les traits vivants de Jésus-Christ, la couronne d'épine, la pourpre dérisoire, les souffrances et les crachats, l'abandon des siens, la haine du monde, le sang

[1] Galat. IV, 26.

de la flagellation et le gibet du Calvaire. Alors, dépouillée, flétrie, sanglante, apparaissant devant d'implacables ennemis qui lui demandent : « Es-tu reine[1] ? »..... Si nous lui entendons répondre : « Oui je le suis, » et rester ferme, et rester dominatrice, et sortir de sa tombe et mourant toujours, ressusciter toujours, ah ! nous pourrons dire, nous frappant la poitrine : « Celle-ci est vraiment fille de Dieu[2] ! »

La persécution est la vie de l'Église et, pour ainsi parler, sa situation normale, *elle est faite pour cela*[3] ! Ecoutons Bossuet : « Le mystère de l'Évangile, c'est l'infirmité et la force unies, la grandeur et la bassesse assemblées. Ce grand mystère a paru premièrement en notre Sauveur, où la puissance divine et la faiblesse humaine s'étant alliées, composent ensemble ce tout admirable que nous appelons Jésus-Christ. Mais ce qui paraît en sa personne, il a voulu aussi le faire éclater dans l'Église qui est son corps. Considérez, en effet, les trois furieuses tempêtes qui ont troublé l'état de l'Église. Aussitôt qu'elle a paru sur la terre, l'infidélité s'est élevée et elle a excité les persécutions ; après, la curiosité s'est émue et elle a fait naître les hérésies ; enfin, la corruption des mœurs a suivi, qui a si étrangement soulevé les flots, « que la nacelle y a paru comme enveloppée[4]; » *ita ut navicula operiretur fluctibus*[5]. »

Ainsi trois ennemis doivent attaquer l'Église, l'ennemi du dehors, le monde; l'ennemi né dans son sein, mais qu'elle en a rejeté, l'hérésie ou le schisme; enfin l'ennemi intérieur qui, sous le nom de fils, désole sa mère par le scandale d'une indigne vie, c'est le pécheur.

[1] Math. XXVII, 11. — [2] Math. XXVII, 54. — [3] I Thessal. III, 3. — [4] Math. VIII, 24. — [5] Bossuet, *serm. p. le sam. des Cendres*, exorde.

Dès la naissance de son Église, Dieu la soumit à l'action dévastatrice de ces trois adversaires, et c'est aux prises avec eux trois que l'Apôtre va nous la montrer.

I. — Le monde païen organisa contre l'Église une double persécution : l'une armée du glaive et de tous les genres de supplices : la seconde plus formidable, qui appela à son secours la corruption de l'exemple et les sollicitations perfides de l'amitié. Ou le paganisme frappa du glaive, ou il tenta de corrompre en s'insinuant.

1. Le déshonneur, la haine, la mort ouvriront la plus effroyable des guerres.

La communauté chrétienne avec ses humbles dehors, ses vertus austères, son incompréhensible symbole, et son « crucifié pour Dieu [1], » excita tout d'abord parmi les beaux esprits de Rome et de l'empire un rire sanglant, et ces impitoyables sarcasmes dont Tacite, Tertullien et Celse nous ont gardé les échos. *Folie aux Gentils* [2], le chrétien fut bientôt pour la foule un être à part, à la fois ridicule et odieux, risible et malfaisant, envers lequel les égards, la retenue, la justice n'avaient plus leur raison d'être, que l'on pouvait bafouer et couvrir d'ordure partout où on le rencontrait. *Nous voilà des insensés pour la cause du Christ, sans défense, couverts de mépris. Jusqu'à cette heure...., on nous soufflette au visage ; nous sommes chassés de partout,... on nous maudit,... on nous persécute.... on nous charge de malédictions,... nous voici devenus les ordures de ce monde, les balayures rejetées de tous* [3] !

[1] I Cor. II, 2. — [2] I Cor. I, 23. — [3] I Cor. IV, 10-14.

Au déshonneur s'ajoutait la haine : haine atroce que le païen ne cherche pas à s'expliquer à soi-même, moins encore à justifier. Partout on hait les chrétiens : pourquoi ? nul ne peut le dire, et Tacite, sans pénétrer plus que la plèbe imbécile au fond de ce mystère de haine, en fait le seul crime dont sont convaincus les chrétiens. A toutes ses fêtes le peuple veut enivrer ses regards de leur sang; les cris qui les réclament dans l'arène sont devenus ses cris habituels, et les chrétiens ses plus ordinaires victimes. *Sans cesse, tous les jours*[1], *on nous traîne à la mort pour la cause de Jésus*[2]. — *Nous voilà des brebis destinées à l'égorgement*[3] !

Et cette haine était servie par un effroyable ensemble de tortures. Écoutons encore l'Apôtre nous en tracer le tableau. C'est l'exil, c'est le dépouillement complet et toutes les détresses du dénûment, c'est le cachot, c'est la flagellation, c'est le glaive, c'est la mort. *Jusqu'à cette heure, nous mourons de faim, nous sommes nus, errants*[4], — *dans les tribulations, dans la détresse, dans les angoisses; brisés de coups, enfermés dans les prisons, exposés aux émeutes populaires*[5]. Comme son glorieux Apôtre, l'Église entière était *battue de verges, traînée continuellement à la mort, flagellée, lapidée, poursuivie sur tous les chemins, dans les villes, dans les solitudes par d'implacables ennemis*[6], tantôt les Juifs, tantôt les païens, tantôt les faux frères. Brisée sous les coups, épuisée de sang et de larmes, l'Épouse du Christ *apparaissait mourante*[7] à tous les regards. Mais cette agonie cachait un grand mystère, cette défaillance renfermait toute la force de Dieu.

[1] Rom. VIII, 36. — [2] II Cor. IV, 11. — [3] Rom. VIII, 36. — [4] I Cor. IV. — [5] II Cor. VI, 4, 5. — [6] II Cor. XI, 23-27. — [7] II Cor. VI. 9.

La force se manifestait dans la faiblesse[1] : cette mort *opérait dans le monde un miracle de vie*[2] : et de cette tombe, où les persécuteurs s'imaginaient avoir pour jamais enseveli l'Église, sortait le cri qui retentira de siècle en siècle jusqu'au suprême triomphe du dernier jour, *on nous croit morts, et nous voici pleins de vie*[3] !

Mais pour l'Église comme pour Jésus-Christ, le triomphe était au prix des plus effroyables agonies. L'Église allait à sa triomphale mort « saisie de crainte, d'ennui, de tristesse, de désolation[4] », « l'âme triste jusqu'à en mourir. » A cette heure terrible, comme l'ange de Gethsémani, Paul la soutenait : présent partout où une défaillance réclamait son secours : puisant dans une charité ardente les ressources les plus diverses, les consolations les mieux appropriées. A Philippes, les âmes brisées succombent : l'Apôtre leur fait apparaître les gloires d'un triomphe assuré. *Ne vous laissez en rien terrifier par l'ennemi : voilà d'où viendra, à eux la perdition, à vous le salut ; et cela par la grâce de Dieu*[5]. A Thessalonique, la violence de la persécution déconcerte l'Église naissante : l'Apôtre la relève par le souvenir de ses précédentes victoires : *sans cesse nous rendons grâces à Dieu pour vous tous, nous souvenant continuellement de vous dans nos prières, nous représentant devant Dieu, notre père, les œuvres de votre foi, les travaux de votre charité, votre constance à espérer en Notre Seigneur Jésus-Christ... et vous voilà devenus nos imitateurs, et aussi du Maître, recevant l'Évangile au milieu de tribulations sans nombre, avec la joie de l'Esprit-Saint*[6]... *Imitateurs des églises de Dieu fondées en Judée*

[1] II Cor. XII, 9. — [2] II Cor. IV, 12. — [3] II Cor. VI, 9. — [4] Math. XXVI, 37. — [5] Philipp. I, 28. — [6] I Thessal. I, 2-4.

dans le Christ Jésus, vous avez souffert de vos concitoyens ce qu'elles ont souffert des Juifs, ces Juifs qui ont tué le Seigneur Jésus et les prophètes, nous ont nous-mêmes persécutés, sont en aversion à Dieu et ennemis à tous les hommes[1]. Et ces églises de Judée, fatiguées, elles aussi, de la violence et de la continuité de leurs maux, avec quelle charité et quelles ingénieuses ressources du zèle l'Apôtre les ramenait au combat! *Rappelez à votre souvenir ces premiers jours où, à peine illuminés, vous avez soutenu la lutte d'une immense douleur : tout d'abord en spectacle vous-mêmes au milieu des opprobres et des tribulations, puis ensuite devenus les compagnons de ceux qui subissaient les mêmes traitements, compatissant aux fidèles dans les fers. Vous vous êtes vus avec joie dépouillés de vos biens, vous sachant possesseurs d'une plus précieuse et impérissable fortune. Gardez-vous donc de perdre votre espérance à laquelle sont attachés tant de biens*[2]. Le plus souvent il leur montrait l'Homme-Dieu, *l'auteur et le consommateur de notre foi*[3], — *le Pontife de notre confession*[4], au plus fort de sa lutte, en face des puissances du monde, devant le tribunal de Pilate, soutenant la vérité avec un invincible courage[5], ou bien, au calvaire, expirant cloué à une croix[6]. Et devant cette victime meurtrie et ces flots de sang d'un Dieu, il leur demandait avec une ironie sublime où était le sang qu'ils avaient eux-mêmes répandu. Ah! *tournez donc vos yeux... rappelez à votre pensée le Jésus qui a souffert une pareille contradiction de la part des pécheurs soulevés contre lui : afin que vous ne tombiez pas dans la lassitude et la défaillance de vos âmes. Vous n'avez pas encore*

[1] I Thessal. II, 14. — [2] Hebr. X, 32-36. — [3] Hebr. XII, 2. — [4] Hebr. III, 1. — [5] I Tim. VI, 12. — [6] Galat. III, 1.

résisté jusqu'au sang dans votre lutte contre le péché[1]! Souffrir, verser son sang... mais c'est là tout l'Évangile, tout le Christianisme, tout Jésus-Christ! *nous sommes faits pour cela*[2]! — *Que personne ne se laisse ébranler par ces tribulations, vous savez vous-mêmes que nous sommes faits pour cela. Quand nous étions parmi vous, nous vous prédisions que nous aurions des tribulations à souffrir, et c'est arrivé, et vous ne l'ignorez pas*[3]. Une autre et délicieuse pensée que suggérait l'Apôtre, était celle du rôle de la tribulation et de ses divines garanties. Qu'est-ce que l'homme? un Dieu enfant, soumis par son père aux dures exigences de l'éducation. Ah! qu'importe à Dieu les pécheurs obstinés qui se jettent dans une irrémédiable perdition? A eux, s'ils le veulent, les félicités grossières et caduques de cette vie! Mais ses fils, Dieu les instruit, les façonne, les redresse avec une miséricordieuse rigueur : *Avez-vous oublié cette parole de consolation qui s'adresse à vous comme à des fils, et vous dit : mon fils ne méprise pas la correction du Seigneur; et lorsqu'il te reprend, ne te laisse point abattre. Celui que le Seigneur aime, il le châtie; tout fils qu'il adopte, il le flagelle. Ne vous lassez point de souffrir. Dieu vous traite comme ses fils, et quel est le fils que ne corrige pas son père? Si, lorsque tous les autres sont châtiés, on vous épargne, vous êtes donc enfants illégitimes et non pas les vrais fils. Ce n'est pas tout : nous avons eu pour nous châtier les pères de qui nous tenons la vie du corps, et nous les respections. Quoi! nous ne nous soumettrions pas plus fidèlement au Père de nos âmes, afin d'obtenir la vie? Nos pères, c'était une éducation arbitraire et pour une courte durée, qu'ils nous donnaient : mais Dieu nous corrige*

[1] Hebr. XII, 2, 3, 4. — [2] I Thessal. III, 3. — [3] I Thessal. III, 3-5.

autant qu'il est utile pour nous faire participer à sa sainteté. Tout châtiment, à l'instant où on le reçoit, n'apporte pas la joie mais la douleur : mais ensuite il fait cueillir aux âmes ainsi corrigées le fruit de la sainteté dans une indicible paix. Relevez donc vos mains qui retombent et redressez vos genoux défaillants[1] !

Ces deux fils, ces deux portions de l'humanité, les enfants de Dieu dans les tortures, les enfants du monde heureux et persécuteurs, étaient dès longtemps représentés en figure. Des deux fils d'Abraham, le charnel, le rejeté, celui qu'attendait l'exil, persécutait à outrance Isaac, le béni, l'objet des éternelles promesses. *Comme alors, le fils né selon la chair persécutait le fils né selon l'esprit ; de même aujourd'hui encore. Mais que dit l'Écriture ? chassez la servante et son fils, car le fils de la servante ne sera pas héritier avec le fils de la femme libre*[2]. Cet ordre n'a pas cessé un jour de s'exécuter dans le monde, et de précipiter un à un dans la défaite et la mort les persécuteurs de l'Église ; ils jonchent de leurs tombeaux oubliés la route des siècles, que parcourt l'Église pleine de force et de vie, *et ecce vivimus*[3] !

2. Le monde a une autre persécution plus terrible à l'Église, celle de la douceur. Ses fureurs s'apaisent ; son glaive rentre au fourreau, et il s'en vient réclamer des fils de Dieu une place à un foyer commun. Cette union des deux sociétés fut le danger suprême que courut l'Église apostolique, et la cause première des abus et des désordres qui la désolèrent bientôt. Calme et assuré devant les supplices, l'Apôtre tremblait devant ces perfides paix. Dans les cachots de Néron, et comme il le

[1] Hebr. XII, 5-13. — [2] Galat. IV, 29. — [3] II Cor. VI, 9.

dit, *sous la dent même du monstre*[1], il croyait au triomphe et poussait ce cri de force : *L'Évangile n'a pas été mis aux fers*[2] ! Mais quand le paganisme versait silencieusement ses venins dans les âmes fidèles, l'Apôtre, comme une mère dont on corrompt les fils, s'écriait éperdu : *Qui faiblit que je ne faiblisse ? qui est scandalisé, que je ne me sente brûlé*[3] ? Parfois ces scandales et ces affaiblissements des âmes étaient désolants, et la parole de l'Apôtre ardente comme le feu. Les païens invitaient à leurs festins les fidèles de l'Église ; et l'on voit de suite le danger qu'entraînait pour les âmes ce mélange de l'austérité chrétienne avec la dissolution du paganisme. Là pourtant ne s'arrêtait ni le désordre, ni le danger. C'était aux festins offerts dans les temples, aux orgies sacrées que se mangeaient les viandes immolées aux idoles ; c'est là que la peur ou la voracité amenaient parfois les chrétiens[4]. Les plus instruits se payent d'illusions[5] ; l'idole n'était rien, le culte idolâtrique, une simple farce jouée à des sots ; qu'importait qu'une viande eût passé par ces oblations ridicules, et que le festin fût présidé par l'image de quelque vaine divinité[6] ? Les ignorants, le peuple, suivaient ces pernicieux exemples, moins la tranquillité de la conscience et les apaisements d'une science malsaine[7]. Les maux qui naissaient de cet abus étaient incalculables. Un orgueil obstiné ravageait la classe influente[8] ; la foi des autres se brisait à ces scandales[9], et les infidèles se riaient d'une religion dont une orgie venait à bout ! A un mal extrême il faut de violents remèdes ; rarement l'Apôtre

[1] II Tim. IV, 17. — [2] II Tim. II, 9. — [3] II Cor. XI, 29. — [4] I Cor. VIII, 10. — [5] I Cor. VIII. — [6] I Cor. VIII. — [7] I Cor. VIII, 10. — [8] I Cor. VIII, 1-3. — [9] I Cor. VIII, 11.

est si véhément. Il fait passer sous les yeux des coupables, tantôt ces frères dont on tue les âmes pour la plus grossière et la plus inutile volupté[1] ; ces âmes qu'un Dieu aimait jusqu'à mourir[2]! tantôt le dénûment où vit leur apôtre, contraste accusateur qui les doit couvrir de confusion[3] ; tantôt, gisants au désert, les cadavres des Juifs, coupables de pareils excès[4] ; tantôt les sacriléges profanations de misérables qui allaient boire au calice des démons et au calice du sang d'un Dieu : se nourrir du pain céleste, et se repaître des viandes immondes, offertes aux démons[5]. Mais que faire ? quelle conduite devait tenir la communauté chrétienne ? s'exclure de toute réunion païenne ? se priver même des vivres dans les marchés ? Impossible assurément : *il faudrait alors sortir de ce monde*[6]. Mais une règle unique doit toujours guider le fidèle dans les circonstances délicates où l'engage le mélange des deux sociétés ; ne jamais, dans aucune de ses démarches, déguiser, trahir, apostasier sa foi[7]. Sans doute la prudence lui conseille de ne la point révéler mal à propos[8] ; mais dès qu'elle est mise à nu, il la doit confesser sans crainte ni déguisement.

Le même paganisme qui corrompait les mœurs chrétiennes, tentait d'altérer la doctrine. Il ne fallait déjà plus *ce mot de croix*[9], mort terrible, parole repoussante à l'intelligence comme à la volonté de l'infidèle et du mauvais chrétien. A la place du mystère, devait être éloquemment développé un christianisme tout rationaliste, sans obscurités ni abîmes, où l'esprit humain toujours à l'aise pût retrouver épurées et ennoblies les

[1] I Cor. VIII, 11. — [2] I Cor. VIII, 12. — [3] I Cor. IX. — [4] I Cor. X. — [5] I Cor. X, 20. — [6] I Cor. V, 10. — [7] I Cor. X, 28. — [8] I Cor. X, 27. — [9] I Cor. I, 18.

brillantes spéculations de la philosophie antique, et, se donnant des maîtres à son choix, faire revivre dans l'Église les écoles rivales d'Aristote et de Platon. Telles furent les tendances auxquelles l'Apôtre dut souvent livrer de difficiles combats [1].

Des dangers d'un autre genre étaient créés dans la famille par la conversion à la foi de l'un des époux [2], l'autre demeurant obstiné dans le paganisme. L'Église usait de ses divins pouvoirs, brisait des liens devenus aussi insupportables que dangereux, donnait à ses enfants *la paix où Dieu était venu convier les âmes* [3], et arrachait les fidèles à une servitude qui n'était plus faite pour eux.

Mais trop souvent, par lâcheté ou calcul sordide, les fidèles se remettaient d'eux-mêmes dans les fers du paganisme. L'Apôtre flétrit ceux d'entre eux qui, déjà coupables d'entretenir, dans une religion de concorde et de paix, l'esprit de chicane et la fureur des procès, aggravaient cette première faute en étalant devant des tribunaux païens le honteux spectacle de leurs disputes [4].

3. Nous verrons, tout à l'heure, la large part qu'eurent ces influences païennes dans les défections et les hérésies qui désolèrent l'Église du temps même des Apôtres. Demanderons-nous avec Bossuet quel dessein secret s'est proposé Dieu en bâtissant son Église au milieu même d'un monde corrompu et persécuteur ? « Oserions-nous bien, ô Seigneur, vous demander raison d'un mélange si surprenant ? vous Seigneur, qui avez si bien séparé la terre et le firmament, les ténèbres et la lumière,

[1] I Cor. I, II. — [2] I Cor. VII. — [3] I Cor. VII, 15. — [4] I Cor. VI.

ne séparerez-vous point les justes d'avec les impies[1] ? » Non, et saint Paul nous répond qu'une double miséricorde embrasse en cela le monde impie et l'Église sainte.

Par ce mélange, l'Église est perpétuellement exercée. Peut-être, de défaillance en défaillance, en arriverait-elle à ne plus compter avec le regard divin invisiblement attaché sur elle : un autre œil est ouvert, œil ennemi, toujours occupé à scruter sa conduite. *Nous sommes en spectacle..... au monde*[2] ; au monde méchant, qui attend nos chutes pour en triompher. *Ayez une conduite irréprochable envers ceux qui ne sont pas de l'Église*[3]. — *Ne donnez aucun scandale ni aux païens, ni aux Juifs*[4]. — *Que nos adversaires rougissent, n'ayant aucun mal à dire de nous*[5]. Il faut lire les exhortations des Pères pour comprendre jusqu'à quel point ce regard du paganisme sur l'Église maintenait parmi les fidèles la vigilance et la circonspection. Les fidèles eux aussi considéraient le paganisme pour en concevoir le dégoût et l'horreur, avec les salutaires regrets d'en avoir suivi les folies et touché les fanges. *Vous savez bien comment, aux jours où vous étiez païens, vous alliez, comme on vous menait, à des idoles muettes*[6]. *Tous, autrefois, nous vivions dans nos appétits charnels, esclaves de la chair et de nos pensées*[7] : — *et quel fruit avons-nous retiré de ces vices dont nous rougissons aujourd'hui*[8]? — *Je vous le dis donc, je vous en adjure par le Seigneur, ne marchez plus maintenant, comme marchent encore les païens qui suivent la vanité de leurs pensées ; dont l'intelligence est tout obscurcie de ténèbres,*

[1] Boss. *Serm.* — [2] I Cor. IV, 9. — [3] I Thessal. IV, 11. — [4] I Cor. X, 32. — [5] Tit. II, 8. — [6] I Cor. XII, 2. — [7] Ephes. II, 3. — [8] Rom. VI, 21.

entièrement étrangers à la vie divine, à cause de cette ignorance où ils sont, où les a jetés l'aveuglement de leur cœur..... ce n'est pas là le Christ qui vous a été enseigné[1]. La souffrance achève l'œuvre en consommant le double triomphe de la puissance de Dieu et de la sainteté de l'homme. *La vertu se consomme dans l'infirmité*[2]. Quelles couronnes, quelles palmes nous valent les persécutions du monde ! Quels joyaux au diadème de l'Église que ces martyrs dont le monde a éprouvé la vertu. Et si les saints de Dieu ne trouvaient pas dans le milieu où ils vivent des persécuteurs toujours prêts, comment serait remplie la condition du salut ? *tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ, souffriront la persécution*[3]. Ainsi rendons grâces à Dieu qui nous ménage au milieu du monde le moyen *non-seulement de croire au Christ, mais aussi de souffrir pour lui*[4].

Admirable sagesse divine ! le même moyen qui perfectionne les justes, sauve les pécheurs. La rédemption ira jusqu'aux bas-fonds de la société, faire pénétrer de victorieuses influences. Les pécheurs rebelles à tous les enseignements de la foi comme à toutes les invitations de la grâce, auront forcément et sans cesse le spectacle du salut. Un christianisme vivant les suivra partout, les enveloppera tout entiers, pénétrera dans leur demeure, s'assiéra à leur foyer, partagera leur table, les dominera par une action incessante ; et l'impie qui aura désespéré toutes les ressources de l'Église, tombera vaincu un jour aux pieds d'une épouse ou d'un enfant, subjugué par une force dont il ne se défiait pas. Voilà la seconde raison du mélange des

[1] Éphes. IV, 20. — [2] II Cor. XII, 9. — [3] II Tim. III, 12. — [4] Philip. I, 29.

deux cités dans le monde, les saints le doivent illuminer. *Soyez sans reproche, enfants de Dieu, simples* et bons, *à l'abri de toute accusation, au sein d'une nation perverse et dépravée. Au milieu d'eux, vous brillez comme les astres dans le monde, ayant en vous le Verbe de vie*[1]. Et les admirables triomphes de ce soleil de la sainteté contemplez-les. *Tout ce qui est répréhensible est mis à découvert par la lumière; et tout ce qui est ainsi découvert devient lui-même lumière*[2]. Le monde est dans une nuit profonde ; qu'un juste lui apparaisse, les âmes pécheresses aperçoivent à cette clarté accusatrice les hideurs que les ténèbres leur dérobaient ; elles sont confuses de leur état, elles le déplorent, elles y renoncent, elles se convertissent ; les voilà elles-mêmes d'autres astres dans le ciel de la sainteté : *lumen est*[3].

II. — Tournons-nous maintenant vers d'autres ennemis et d'autres victoires, car l'Église naissante n'eut pas seulement à se mesurer avec le paganisme ; l'hérésie ne tarda guère à lui livrer de plus dangereux combats et à lui ménager de plus fructueux triomphes.

L'hérésie s'offre à nous sous des traits généraux que nous étudierons tout d'abord ; puis nous la suivrons dans ses transformations diverses, et les différentes sectes qu'elle forma dès les temps apostoliques.

1. L'hérésie ne devait pas cesser un instant de s'attacher aux pas de la vraie Église, de contrefaire son œuvre de rédemption, de solliciter les âmes, et de construire, à côté d'un divin édifice, un édifice d'erreur

[1] Philip. II, 15. — [2] Ephes. v, 13. — [3] Ephes. v, 13.

et de perdition. *Il faut qu'il y aït des hérésies ;* c'est un besoin pour la vérité qu'elle soit contredite, c'est là l'épreuve où se discernent ses vrais fidèles et se révèlent au grand jour les traîtres qui la déchiraient dans l'ombre, à l'abri même de son nom. *Il importe qu'il y aït des hérésies, afin que les âmes éprouvées soient connues au milieu de vous*[1]. Mais il n'importe pas moins que l'hérésie porte au front un stigmate qui la fasse à l'instant, sans recherche difficile, par un premier coup d'œil, infailliblement distinguer de la vérité catholique. Quand ce fratricide errera par le monde, au signe révélateur que Dieu aura posé sur lui[2], toutes les âmes pourront se garantir de ses atteintes. Ce signe infamant, l'Apôtre l'a gravé en caractères indélébiles ; après dix-huit siècles, rien n'y est encore effacé ; et telle qu'elle apparaissait sous la plume inspirée de Paul, telle l'hérésie se fait encore voir à nous aujourd'hui. Quel est ce signe ? Il est multiple. C'est à son origine, à ses moyens d'action, à son œuvre, à ses fruits que l'hérésie se distingue sans effort et infailliblement.

L'hérésie naît d'un vice quel qu'il soit, et elle garde toute sa vie le stigmate de sa honteuse naissance, fille vicieuse d'un père vicieux. Et d'abord son germe maudit demande, pour se développer, un milieu impur. Les temps de ferveur, les contrées où la foi est vive et les âmes immaculées, sont mortels à l'hérésie. Il faut *le temps où l'on ne supporte plus la saine doctrine, où les oreilles démangent, où les âmes assemblent des docteurs parlant à leur gré, se refusent à écouter la vérité et se tournent aux contes*[3] frivoles de prédicateurs sans conviction ni bonne foi. Alors, du milieu de ce chris-

[1] I Cor. xi, 19. — [2] Gen. iv, 15. — [3] II Tim. iv, 3, 4.

tianisme abâtardi sort l'hérétique, né tantôt de l'orgueil, tantôt de l'impureté, et le plus souvent des deux ensemble. L'orgueil s'est irrité du joug de la foi; la chair, des entraves de la sainteté; il faut briser avec une Église dont on ne supporte plus ni la doctrine, ni les préceptes, ni l'autorité. Voilà Arius, voilà Luther, voilà le dernier hérétique que verront les siècles. *La fin du précepte*[1], le fond de la vraie doctrine, c'est *la charité née d'un cœur pur et d'une conscience sans reproche*[2]. Cette fin, ils la méconnaissent; ce fond, ils s'en détachent, *ils s'en détournent*[3], — *ils le rejettent*[4]. L'orgueil commence la révolte; *ils veulent être docteurs de la loi*[5]. Il leur faut pour eux-mêmes ce magistère suprême, l'obéissance des âmes, la foule des disciples et leurs flatteurs applaudissements. Il leur faut une doctrine à part, parce qu'ils veulent une gloire et une autorité à part. *Ils vous poursuivent de leur attachement, non pas pour un bon motif : ils veulent vous séparer, pour vous posséder comme disciples*[6]. *Ils veulent vous imposer la circoncision, pour trouver en votre chair leur propre gloire*[7]. — *Ils veulent régner*[8], régner seuls, sans l'Église, et ils ambitionnent ardemment *une immense célébrité*[9]. Le châtiment de ce sacrilége orgueil ne se fait pas attendre; Dieu livre l'hérésie, comme autrefois les philosophes superbes, *à l'ignominie des passions*, — *aux désirs du cœur, aux immondices de la volupté, de sorte qu'elle s'imprime elle-même sur sa propre chair des stigmates honteux*[10]; — *et reçoit ainsi sur elle-même le châtiment de son erreur*[11]. Luther jette au monde le fastueux

[1] I Tim. I, 5. — [2] I Tim. I, 5. — [3] I Tim. I, 6. — [4] I Tim. I, 19. — [5] I Tim. I, 7. — [6] Galat. IV, 17. — [7] Galat. VI, 13. — [8] I Cor. IV, 8. — [9] II Cor. X, 13, 15. — [10] Rom. I, 26, 24. — [11] Rom. I, 26, 24.

programme d'une foi plus haute, d'une doctrine plus pure ; et la virginité de son sacerdoce, il la souille dans la prostitution d'une autre virginité ! *Leur Dieu, c'est leur ventre*[1]. Ah ! que dans ce mot sanglant l'hérésie est bien mise à nu ! Oui, c'est là, dans ce cloaque, qu'elle aboutit fatalement et en peu de jours. La croix du Christ, l'austère chasteté de son Évangile, les hérétiques les rejettent avec horreur ; ils dévoreront toutes les folies, *pour ne plus souffrir de la croix du Christ et des persécutions qu'elle entraîne*[2]. Et si leur prédication *a chassé jusqu'au dernier vestige la croix du Christ*[3], leur conduite en est infiniment plus vide encore : *ils marchent ennemis de la croix du Christ*[4]. Et la croix chassée, il reste *le ventre*[5], la volupté immonde et brutale ! *Ces hommes-là, ce n'est pas au Christ Jésus qu'ils rendent un culte, mais à leur ventre.* Et comme la volupté réclame l'or, ces hommes-là sont aussi des hommes de lucre, *bouleversant les familles, enseignant l'erreur pour un gain sordide*[6], — *s'imaginant que la piété est un lucre*[7], et que l'on peut trafiquer de la foi de Jésus-Christ ! Ah ! voilà ce qui à jamais blessera l'hérésie à mort. Sans accepter ses inextricables chicanes, *ses tournois de paroles*[8], on la mène en face de misérables corrompus et corrupteurs, et on lui dit : voilà tes ancêtres ! soutiens-nous donc que tu viens de Dieu ! Quels hommes que les hérésiarques ! Écoutons l'Apôtre : *Ce seront des hommes amoureux d'eux-mêmes, cupides, arrogants, superbes, blasphémateurs, désobéissant à leurs parents, ingrats, impies, sans affection, sans paix, calomniateurs, dissolus, inhumains*

[1] Philipp. III, 18. — [2] Galat. VI, 12. — [3] I Cor. I, 17. — [4] Philipp. III, 18. — [5] Rom. XVI, 18 ; — Philipp. III. 18. — [6] Tit. I, 11. — [7] I Tim. VI, 5. — [8] I Tim. VI, 4.

sans bonté, traîtres, insolents, enflés d'orgueil, plus amateurs des voluptés que de Dieu[1]. Comme les voilà peints! Où est l'hérésie dont un satanique orgueil n'a pas fait le fond, dont la force brutale, la violence, les exécutions implacables n'ont pas soutenu la fortune, dont les impuretés de toute sorte n'ont pas infailliblement souillé l'histoire?

Si maintenant l'on s'étonne que, vicieuse à ce point, l'hérésie ait pu séduire les foules et se créer de si vastes dominations, l'Apôtre, en nous exposant ses moyens d'action, nous explique ses réels quoique éphémères triomphes. Étalant ses corruptions au grand jour, l'hérésie, quelque flatteuse qu'elle pût être et quelque force que lui pût donner son laxisme, se briserait néanmoins aux résistances de la conscience humaine; elle aura donc un soin extrême de s'insinuer dans les âmes sous les dehors immaculés de la vertu. *Ils ont l'apparence de la piété, tout en repoussant la réalité*[2]. — *Satan se transfigure en ange de lumière*[3]. L'hérétique ne vous dit pas d'abandonner Dieu et sa loi sainte, tout au contraire; comme l'Église catholique se trompe et vous trompe, comme elle a laissé s'altérer entre ses mains et se perdre le dépôt que lui avait confié Jésus-Christ, il vient vous réapprendre à aimer, à servir, à posséder votre Dieu. Vous aurez de lui *de suaves paroles et des bénédictions*[4].

L'hérétique spécule hardiment sur la crédulité humaine; il affirme, il se vante, il dénigre. Voilà ses trois armes les plus habituelles et qui lui réussissent le mieux.

[1] II Tim. III, 1-8. — [2] II Tim. III, 5. — [3] II Cor. XI, 14. — [4] Rom. XVI, 18.

L'hérésie affirme et s'impose. Elle affirme qu'elle a un passé, qu'elle s'étend puissamment[1] et qu'à elle est l'avenir. L'Église catholique peut toujours en face d'elle dire avec humilité et peut-être avec une ironie légère : *Nous n'osons pas nous mettre au rang de quelques-uns qui se relèvent eux-mêmes, ni nous comparer à eux... Nous ne nous exaltons point démesurément dans les travaux d'autrui*[2]. Le protestant qui parcourt les deux mondes jetant ses bibles dans les terres conquises par l'Église, et puis s'en déclarant le seul apôtre et le conquérant unique, se reconnaît-il à ce trait? L'hérésie est hardie et violente ; appuyée autant qu'elle le peut sur les puissances séculières, elle tyrannise et persécute, et souvent on l'a pu suivre à la trace du sang. Persécutrice acharnée de la vraie Église, elle fait peser sur ses adeptes eux-mêmes un joug de fer. Qui fut plus dur aux siens que Luther? Voici sous quels traits l'Apôtre la représente, quand il reproche au peuple de supporter ses excès : *Si l'on vous asservit, vous le souffrez, si l'on vous dévore, si l'on vous prend vos biens, si l'on vous traite avec hauteur, si l'on vous fouette au visage*[3]. Étrange mystère de lâcheté et de folie ! L'Église catholique est venue au peuple, l'étreignant dans ses bras maternels, *faible pour ainsi dire et sans défense*[4] à force d'aimer. Le peuple l'a délaissée pour s'attacher à des imposteurs qui le flagellent ! Et quand ces imposteurs souillent des plus atroces calomnies celle qui fut sa mère, il les croit !

Dénigrer l'Église a été de tout temps l'arme suprême de l'hérésie et le fond presque unique de sa prédication.

[1] II Cor. x, 13-15. — [2] II Cor. x, 13-15. — [3] II Cor. xi, 20. — [4] II Cor. xi, 21.

Elle usait de cette arme contre l'Apôtre, toujours avec fureur, souvent avec succès, et préludait à ces lâches et iniques agressions dont elle ne cessa plus de poursuivre ses adversaires. Comme toujours elle était opulente, l'Apôtre pauvre et nu; que pouvait-il sortir de cette bouche de mendiant[1] ? Et sous cette *apparence si chétive et ce langage si grossier*[2], comment reconnaître la vérité? Était-elle forcée d'avouer les succès apostoliques de ce pauvre ? Qu'étaient ces succès auprès des siens, et ces conquêtes comparées aux conquêtes de ses prédicateurs[3] ! Quand l'éclat des miracles et la puissance de la parole montraient invinciblement dans les Apôtres les envoyés de Dieu, par une tactique habile l'hérésie s'efforçait de détacher de leur communion, de leur gloire, l'Apôtre des nations. Lui au moins n'était pas apôtre. Ses travaux ne supportaient pas la comparaison[4]. Les vrais apôtres le reniaient[5]; partout on le trouvait en lutte ouverte avec eux ; son Évangile contredisait le leur ; où ils prêchaient la nécessité de la loi ancienne, lui en annonçait la complète abrogation[6]. Et par une de ces contradictions restées familières à l'hérésie en même temps que Paul rejetait l'Évangile des douze, c'est d'eux seuls qu'il tenait celui qu'il prêchait[7]. Conciliez tout cela ! Les hérétiques n'en étaient pas moins des esprits fermes et logiques ; Paul, un esprit léger et inconsistant, soutenant selon le caprice du moment le *oui* et le *non*, le pour et le contre[8], et faisant de la foi du Christ une opinion flottante et mobile comme la pensée humaine. Mais le glaive de la calomnie pénétrait plus

[1] II Cor. x, 6, 7. — [2] II Cor. x, 10. — [3] II Cor. x, 12-17. — [4] II Cor. xi, 5. — [5] Galat. ii, 9. — [6] Galat. ii. — [7] Galat. i-ii. — [8] II Cor. i, 17-21.

avant encore, le trait était empoisonné. Si Paul changeait de doctrine, ce n'était pas simplement légèreté d'esprit, c'était calcul d'intérêt avant tout. Paul était un rusé politique; où soufflait le vent de la fortune, il tournait sa voile, et sa parole reflétait toujours le milieu qui la recevait : juive parmi les Juifs, païenne au milieu des païens, exigeant ici la circoncision, plus loin la repoussant avec malédiction[1]. La sainteté de l'Apôtre, son désintéressement, sa pauvreté volontaire, son dénûment effrayant tuait l'hérésie par un contraste trop frappant avec sa rapacité et son opulence ; il fallut poursuivre cette pauvreté accusatrice des plus venimeuses insinuations. Paul était ce qu'ils étaient eux-mêmes[2], plus la ruse qui savait tout couvrir. Sous ses haillons et sa détresse Paul cachait une âme avide et un corps repu ; mais, fourbe et adroit, il n'étalait son dénûment que pour faire pleuvoir les aumônes, et ne refusait au grand jour que pour mendier dans l'ombre et duper plus sûrement ses crédules disciples[3]. Bref, où un fanatisme séduit vénérait un être supérieur et divin, la froide raison ne devait voir qu'un homme[4], dont il fallait abandonner la prédication et mépriser les menaces. Ces menaces étaient terribles sans doute, mais la faiblesse fanfaronne du poltron y perçait manifestement[5]. Paul, formidable de loin et menaçant de tout renverser, n'était plus en face qu'un souple et pusillanime flatteur.

Hélas! quels ravages causèrent parfois ces calomnies! Que de fois Paul retrouva glacés et hostiles des cœurs naguère tout remplis d'amour[6]! Que de fois ceux

[1] II Cor. VII, 2; — Galat V, 11. — [2] II Cor. XI, 12. — [3] II Cor. XII, 16; — II Cor. VIII, 20. — [4] II Cor. X, 3. — [5] II Cor. X, 2, 9, 10, 11. — [6] II Cor. VI, 12; — II Cor. XII, 15.

qui l'avaient reçu comme un ange de Dieu, comme le Christ Jésus; qui, si c'eût été possible, se fussent arraché les yeux pour les lui donner[1], ne trouvaient plus dans leur Apôtre, après le passage de l'hérésie, qu'un ennemi[2] et un imposteur ! Dans les églises qui gardaient inviolables la foi de Jésus-Christ et l'amour de Paul, l'hérésie s'y prenait d'une autre manière. Fille de celui dont *nous n'ignorons pas les pensées*[3], les ruses, *les profondeurs*[4], l'hérésie alors mentait effrontément : elle appuyait ses erreurs du témoignage même du grand Apôtre, dont, tantôt elle rapportait de prétendus discours, et tantôt des lettres : fraude indigne que l'Apôtre devait alors publiquement dévoiler de vive voix et par des lettres écrites ou tout au moins signées de sa propre main. *Ne vous laissez pas si aisément ébranler dans votre croyance, ni terrifier, soit par de prétendues révélations, soit par des discours, soit par une lettre que je suis supposé vous avoir envoyée*[5]. — *Faites attention à ce qu'est ma lettre que je vous envoie, écrite de ma propre main*[6] : — *la salutation est écrite de ma main, de la main de Paul, c'est là mon seing dans toutes mes lettres : c'est ainsi que j'écris*[7].

Dirons-nous le dernier moyen employé constamment par l'hérésie, moyen honteux autant qu'efficace ? La femme, la femme pervertie, et devenue apôtre de l'erreur par l'apostolat de la débauche. Profond mystère ! Depuis la chute de l'Éden et la Rédemption du Calvaire, où la femme apparaît intimement associée soit à la perte, soit au salut du monde, ce double rôle n'a plus cessé pour elle. Quelles héroïnes que ces

[1] Galat. IV. 13-17. — [2] Galat. IV, 16. — [3] II Cor. II, 11. — [4] Apoc. II, 24. — [5] II Thessal. II, 2. — [6] Galat. VI, 11. — [7] II Thessal. III, 17.

femmes dont l'Apôtre dresse la glorieuse liste et proclame les exploits ! cette Prisque, *son coadjuteur en Jésus-Christ*[1] ; cette Phœbé[2], qui de Corinthe partait intrépidement pour Rome, porteuse d'une sublime Épître ; cette Marie, infatigable ouvrière de l'Évangile[3] ; cette Triphœne, cette Tryphose tout absorbées dans les labeurs de l'Apostolat[4], et cette Perside *la bien-aimée, dont les travaux pour Dieu ont été immenses*[5] : admirables saintes qui partageaient les fatigues et les dangers des Apôtres, entraient avec eux dans l'horreur des prisons, *offraient pour la vie de Paul leurs propres têtes aux bourreaux*[6], et *dont toutes les Églises des Gentils* proclamaient la bienfaisance et l'intrépidité[7]. Mais « Singe de Dieu [8], » le démon de l'hérésie eut aussi comme actives coopératrices des femmes entraînées d'abord aux vices, puis à l'erreur : malheureuses *chargées de péchés*[9], que nous retrouvons, depuis Simon le Mage jusqu'aux coryphées de la réforme, associées à toutes les hérésies. On les séduit par les dehors de la vertu ; une fois séduites, on les corrompt ; une fois corrompues, on en fait des Apôtres : voilà invariablement la marche suivie par les hérétiques, *qui prennent les dehors de la piété... qui s'introduisent dans les maisons ; qui traînent après eux, comme un troupeau de captives, des femmes chargées de péchés, poussées par des passions de toute sorte, apprenant toujours et n'arrivant jamais à la science de la vérité*[10].

Voilà l'hérésie dans ses moyens d'action, mais son œuvre quelle est-elle ? Son œuvre est unique : l'hérésie

[1] Rom. XVI, 3. — [2] Rom. XVI, 1. — [3] Rom. XVI, 6. — [4] Rom. XVI, 12. — [5] Rom. XVI, 12. — [6] Rom. XVI, 4. — [7] Rom. XVI, 4. — [8] Tertull. — [9] II Tim. III, 6. — [10] II Tim. III, 5-8.

détruit à jamais, impuissante à réédifier. Son œuvre est marquée à trois signes, son histoire remplit trois phases qu'elle parcourt invariablement : la ruine, la stérilité, la mort. Elle détruit : elle essaye vainement de bâtir : elle meurt et disparaît. Pour comprendre à fond l'œuvre de destruction de l'hérésie et la nature des ruines qu'elle amoncelle, rappelons-nous ce qu'a magnifiquement édifié, et ce que maintient dans le monde l'Église catholique. *Manifestement, c'est le grand sacrement de la piété, qui s'est fait voir dans la chair, qui a été justifié par l'Esprit, qui a apparu aux anges, a été prêché aux nations, a été cru dans le monde, a été reçu dans la gloire* [1]; et *nul ne peut poser un fondement autre que celui qui a été posé, qui est Jésus-Christ* [2]. C'est donc Jésus-Christ que l'hérésie cherchera éternellement à ruiner. Il lui faut un autre Christ : *un autre Évangile. — Il n'y en a pas d'autre* [3] ! N'importe ! ils veulent *changer l'Évangile du Christ* [4] ; Ils veulent « dénouer Jésus [5] ; » briser le lien sacré qui réunit en une seule divine Personne ses deux natures. L'hérésie s'efforce de l'arracher tantôt au ciel, tantôt à la terre. Arius retire la divinité ; Nestorius, l'unité de personne ; Eutychès, la diversité de natures : celui-ci ravit au Christ sa chair, cet autre son âme, tous « dénouent Jésus, » *tous bouleversent l'Évangile du Christ* [6]. Et où aboutira, après dix-huit siècles de tentatives impies, cette hérésie, *chercheuse éternelle de vérité, et n'arrivant jamais à la sience de la vérité* [7] ? Après avoir détruit, qu'a-t-elle réédifié ? Après avoir mis en lambeaux le Christ catholique, quel autre Christ a-t-elle offert aux adorations du monde ? Bossuet

[1] I Tim. III, 16. — [2] I Cor. III, 11. — [3] Galat. I, 6, 7. — [4] Galat. I, 7. — [5] I Joan. IV, 3. — [6] Galat. I, 7. — [7] II Tim. III, 7.

va nous l'apprendre. On a bien prévu que la licence n'ayant plus de frein, les sectes se multiplieraient jusqu'à l'infini, que l'opiniâtreté serait invincible, et que tandis que les uns ne cesseraient de disputer ou donneraient leurs rêveries pour inspirations, les autres fatigués de tant de folles visions, et ne pouvant plus reconnaître la majesté de la religion déchirée par tant de sectes, iraient enfin chercher un repos funeste et une entière indépendance dans l'indifférence des religions ou dans l'athéisme[1]. » Son œuvre la voilà ! c'est d'abord le tumulte, la confusion affreuse des âmes, des familles, des États, *conturbant vos*[2], le renversement de toute autorité doctrinale, *convertere volunt*[3] ; par suite le dévergondage de la pensée, la folie des croyances ; puis, enfin, le dégoût, l'épuisement et la mort dans le doute, l'indifférence et le scepticisme. Toute cette histoire était prédite par l'Apôtre. Après s'être violemment séparée de l'Église, l'hérésie triomphe : *elle précipite tout dans l'erreur*[4] : *sa parole gagne comme le cancer*[5], et l'heure vient où le monde s'épouvante d'être Arien ! Mais attendez : l'hérésie porte en elle un germe de mort : elle *flotte*, *emportée à tout vent de doctrine*[6] : *ces hommes mauvais et séducteurs progresseront dans le mal*[7], d'erreur en erreur, de contradiction en contradiction, d'extravagance en extravagance ; puis les âmes s'apercevant que la vérité ne peut être dans ce tissu d'erreurs, ni Dieu où n'est pas la vérité, s'éloignent en maudissant ceux qui les ont trompées. *La folie de ces hommes sera manifeste pour tous*[8]. C'est là le point fatal, l'heure dernière de

[1] Oraison fun. de Henriette de France. — [2] Galat. I, 7. — [3] Galat. I, 7. — [4] II Tim. III, 13. — [5] II Tim. II, 17. — [6] Ephes. IV 14., — [7] II Tim. III, 13. — [8] II Tim. III, 9.

l'hérésie : *Ils ne vont pas plus loin*[1] ! Cette heure est venue pour les hérésiarques des premiers siècles, et pour ceux qui de loin ont troublé la foi vive du moyen âge; elle sonne pour les novateurs du seizième siècle ; elle sonnera pour les erreurs qui dévastent notre temps. Toutes les hérésies se dessèchent et meurent ; seule, la vérité catholique, jeune après dix-huit cents ans, demeure comme le Dieu d'où elle émane « toujours la même, et ses années ne défaillent point[2]. »

2. Il nous reste à parcourir les différentes sectes qui infestèrent l'Église à sa naissance. L'hérésie garde toujours son fond qui est la révolte contre l'Église, mais elle prend dans chaque siècle une physionomie particulière. La société et le temps où elle naît lui versent leurs vices propres, et la plient aux idées et aux tendances régnantes.

L'Église contemporaine des Apôtres développait ses conquêtes au sein de deux sociétés : la société juive et la société païenne, qui toutes deux lui apportèrent des ferments d'hérésie. Les hérésies juives apparaissent les premières ; bientôt un rationalisme philosophique se fait jour, qui jette le doute, l'insulte et la négation sur les dogmes annoncés au monde. Enfin les erreurs jaillies de ces deux sources s'unissent et se combinent pour produire, sous le nom de *gnose*, une vaste et monstrueuse erreur, mère d'une multitude de sectes différentes et source pour l'Église d'incalculables maux.

L'hérésie juive ne se montra pas de suite dans toute sa perversité. Ce ne fut d'abord qu'un attachement inconsidéré à la loi et aux pratiques mosaïques : les

[1] II Tim. III, 9. — [2] Psal. CI, 28.

Juifs convertis se faisaient mal à l'idée que Moïse dût disparaître, et les splendeurs du Sinaï s'effacer devant l'éclat de l'Évangile. Ils acceptaient Jésus-Christ pour Fils de Dieu, Sauveur du monde; sa foi, comme condition du salut; mais ils n'osaient exclure les pratiques de l'ancienne loi, observaient les fêtes mosaïques[1], s'abstenaient de certaines viandes défendues à l'ancien peuple[2], et, tout en servant sincèrement Jésus-Christ, poussaient leurs scrupules naïfs jusqu'à n'oser abandonner Moïse; ne comprenant pas que *la consommation de la loi, c'est le Christ*[3]; que les cérémonies et les observances de cette loi *n'étaient que l'ombre du culte à venir* dont *Jésus-Christ est le corps*[4] et l'unique réalité. Les Apôtres usaient à l'égard de ces consciences mal formées encore, d'une excessive douceur : c'étaient là des enfants et des malades, qu'une nourriture trop forte ou des remèdes trop violents pouvaient tuer. Les Apôtres toléraient[5], interdisant même les railleries mordantes, les sollicitations indiscrètes, les persécutions dont on usait parfois pour amener ces scrupuleux à la sainte indépendance du christianisme[6]. Qu'auraient amené un zèle intempestif et des conversions violentes? Mangeant ces viandes, violant ces sabbats avec la persuasion intime d'offenser Dieu, ces scrupuleux l'offensaient effectivement; et mordus du remords, ils ne trouvaient plus dans la profession du christianisme qu'une source de chagrins et un insupportable joug. *Je le sais bien*, disait l'Apôtre aux imprudents catéchistes, *j'en ai l'intime conviction dans le Seigneur Jésus, il n'y a rien d'impur en soi; mais pour celui qui le croit impur, c'est*

[1] Rom. XIV, 5. — [2] Rom. XIV, 2. — [3] II Cor. III, 14; — Rom. X, 4. — [4] Coloss. II, 17. — [5] Rom. XIV, 5. — [6] Rom. XIV, 1-5, 6-14.

impur. Si pour un mets vous attristez votre frère, dès lors vous ne suivez plus la route de la charité. Gardez-vous, pour un mets, de faire périr une âme pour laquelle le Christ est mort. Gardez-vous pour un mets de détruire l'œuvre de Dieu. Assurément toute viande est pure, mais c'est mal à celui qui la mange au prix d'un scandale. Vous avez une foi éclairée? gardez-la pour vous, dans l'intime, sous l'œil de Dieu. Heureux celui que la conscience ne reprend point dans la conduite qu'il adopte! Mais celui qui en est encore à mettre des différences, s'il mange, il se rend coupable, parce qu'il n'agit point selon sa conviction; car tout ce qui est fait contre sa conviction, est péché[1].

Si le judaïsme n'avait déversé dans l'Église que ces âmes faibles encore et trop peu éclairées, aucun désastre n'aurait menacé la foi; peu à peu la lumière chrétienne aurait chassé ces ombres; et la loi, mise au tombeau avec les honneurs qu'elle méritait, n'aurait bientôt plus été un obstacle à la pratique complète et sans mélange de l'Évangile; mais d'autres Juifs apportèrent dans la communauté chrétienne l'orgueil, l'entêtement et les vices du sectaire. Le Pharisien et le Sadducéen reparurent, l'un avec son indomptable orgueil[2], l'autre avec son sensualisme et sa luxure[3]; tous deux avec leur sordide cupidité[4]. Ennemis de Moïse[5] autant que de Jésus-Christ, ils entreprirent de détruire le second par le premier; puis, l'Évangile abattu, de réédifier, non pas la loi ancienne[6], mais une sorte de religion bâtarde qui, en les délivrant des sublimes renoncements de la croix[7] et des gênants préceptes de Moïse[8], donnait

[1] Rom. XIV, 14, 15, 20, 22, 23. — [2] I Tim. VI, 4. — [3] Rom. XVI, 18. — [4] I Tim. VI, 9. — [5] Galat. VI, 13. — [6] Galat. VI, 13. — [7] Galat. VI, 12. — [8] Galat.

à leur orgueil la gloire de fonder un culte, de s'entourer de disciples[1]; et à leurs convoitises une proie facile et un riche butin [2]. Tels nous apparaissent ces premiers hérétiques démasqués et stigmatisés par l'Apôtre. Ce sont *les chiens* impudents et dangereux qu'il faut chasser à tout prix. *Prenez garde à ces chiens! Prenez garde à ces ouvriers d'iniquité, prenez garde aux Juifs*[3]! Leur œuvre de destruction devint bientôt effroyable. Ils sapaient le christianisme par sa base, en niant la rédemption du monde par Jésus-Christ. Le Rédempteur enlevé, que restait-il? Et si le Christ ne sauvait pas, qu'était-il venu faire[4]? Que signifiaient les miracles dont la promulgation de sa loi et la réception de ses sacrements étaient partout accompagnées [5]? Tout devenait incohérence dans l'œuvre divine; les figures restaient inaccomplies[6]; les promesses menteuses[7], les fondements ne portaient rien[8], les apprêts de quatre mille ans aboutissaient à une amère déception; le monde, toujours écrasé sous les malédictions de la loi[9], poussait des cris inutiles vers un Messie impuissant et imposteur. Si encore ces hérétiques avaient laissé intacte la loi mosaïque dont ils proclamaient si haut l'absolue nécessité, cette loi sans les sauver eût au moins servi de frein aux passions; mais ils se souciaient aussi peu de Moïse que de Jésus-Christ. *Ils vous forcent à vous faire circoncire; c'est seulement pour échapper à la persécution de la croix du Christ. Car ces hommes qui se font circoncire, n'observent point la loi*[10]. — *Ils sont en*

[1] Galat. III, 13. — [2] II Cor. XI, 20. — [3] Philipp. III, 2. — [4] Galat. II, 17. — [5] Galat. III, 2. — [6] I Cor. X; — Galat. IV, 21. — [7] Galat. III, 16; — Hebr. VI, 13. — [8] I Cor. III. — [9] Galat. III, 10. — [10] Galat. VI, 12, 13.

grand nombre insoumis, discoureurs frivoles, séducteurs, et cela surtout parmi les Juifs[1]. — *Ils bouleversent toutes les familles, enseignant des erreurs pour un gain honteux*[2]. Ces erreurs, quelles étaient-elles ? Sur les doubles ruines de la loi mosaïque et de la loi nouvelle, quel édifice religieux avaient-ils construit ? D'après l'Apôtre, un monstrueux assemblage de préceptes arbitraires, de contes ridicules, d'absurdes fables, d'histoires de vieilles. *Gourmande vivement les nôtres*, écrivait Paul à Tite, son disciple, *qu'ils restent purs dans la foi, sans s'arrêter aux fables des Juifs ni aux préceptes d'hommes qui se détournent de la vérité*[3]. A Timothée il faisait les mêmes recommandations, en signalant les mêmes erreurs. *Comme je t'en ai prié, en partant pour la Macédoine, demeure à Éphèse afin d'avertir certaines personnes de ne point enseigner d'autre doctrine, de ne se point arrêter à des fables*[4]. — *Ces fables ineptes, ces contes de vieilles, évite-les*[5]. Le véritable commentaire de ces passages de l'Apôtre serait le Talmud avec ses rêveries insensées, ses fantastiques imaginations, les travestissements de toute sorte qui changent presque constamment en histoires saugrenues nos plus sublimes mystères, et en préceptes souvent impies, toujours arbitraires, la loi même de Dieu. Sous les textes cités plus haut, il nous est facile de reconnaître les impiétés et les vices des Ébionites ; tout à l'heure nous y trouverons l'une des origines de la gnose. L'Apôtre signale chez tous ces hérétiques juifs une tendance à regarder la chair comme impure et interdite[6] ; erreur qui sera l'un des points de départ des folies et des turpitudes du gnosticisme.

[1] Tit. I, 10. — [2] Tit. I, 11. — [3] Tit. I, 13, 14. — [4] I Tim. I, 3, 4. — [5] I Tim. IV, 7. — [6] Tit. I, 15.

A côté des Juifs entrés dans l'Église avec le dessein d'y conserver un Moïse amoindri et altéré et d'y détrôner Jésus-Christ, des païens à demi convertis apportaient l'orgueilleuse frivolité de la philosophie païenne, le grossier entendement *de l'homme animal qui ne comprend rien aux choses de l'esprit de Dieu*[1], pour qui l'ordre surnaturel, le dogme révélé, le mystère *n'est que folie*[2], monde inconnu et *incompréhensible, parce que toute investigation s'y fait spirituellement*[3]. Remplies encore des brillantes déclamations des écoles, habituées à soumettre toutes vérités au contrôle exclusif de leur raison, ou bien aveuglément attachées aux rhéteurs qui savaient le mieux les captiver par le prestige de l'éloquence humaine, ces intelligences, toutes païennes sous les dehors du christianisme, prétendaient faire des dogmes divins de simples opinions, de la prédication évangélique l'enseignement d'une philosophie nouvelle, et des Apôtres des orateurs courus ou délaissés suivant leur mérite personnel et les faveurs ou le discrédit de l'opinion publique. Pierre, Paul, Apollon, les apôtres, les prêtres, devenaient autant de chefs d'école diversement jugés[4] et applaudis[5]. Des auditeurs si éloignés de la simplicité de la foi catholique, ne devaient rien entendre aux folies divines de la croix[6]. Pour eux, ce mystère touchait à l'extravagance et ils réclamaient de l'Église un enseignement au niveau exact de leur raison[7]. D'ailleurs, les humbles commencements du christianisme les irritaient en les humiliant[8], et volontiers ils auraient brisé le « lien de la charité[9], » pour former

[1] I Cor. II, 14. — [2] I Cor. I, 18. — [3] I Cor. I, 18. — [4] I Cor. IV, 1-7. — [5] I Cor. III, 1-9. — [6] I Cor. I, 17, 18. — [7] I Cor. I, 22. — [8] I Cor. I, 25-31. — [9] Ephes. IV, 3.

une caste savante, éloignée du vulgaire, et seule dépositaire des hautes spéculations et des vérités profondes[1]. Cette dernière tendance devait fournir à la gnose un large contingent, et l'Apôtre qu'elle inquiétait n'omettait rien pour refouler dans l'humilité de la simple foi des prétentions si opposées à l'esprit du christianisme[2]. Ces mêmes esprits, peu satisfaits des solutions de la foi, cherchaient à pénétrer dans l'enceinte réservée et inaccessible des mystères, et c'est pour eux, sans doute, que l'Apôtre insistait avec tant de force sur le caractère essentiellement divin de la prédication évangélique[3], descendue toute faite du ciel, émanée des profondeurs de Dieu[4], révélée par l'Esprit-Saint[5], étrangère aux spéculations philosophiques[6], victorieuse des sages[7], et dérobée pour jamais à leurs infimes investigations[8]. Ces audaces avaient déjà reçu leurs châtiments et causé bien *des naufrages en la foi*[9]. Plusieurs, périssant comme avaient péri les sages de la Gentilité, *s'évanouissaient dans leurs pensées*[10], et, *se disant des penseurs, étaient devenus des fous*[11]. Reniant l'accord nécessaire entre la foi et la raison, ils avaient voulu marcher seuls dans des abîmes, scruter les mystères, arriver par leurs seules lumières naturelles à se composer un symbole. Qu'était-il advenu? C'est qu'ils n'avaient plus rien vu au milieu d'une nuit profonde, et que, partant de ce faux et défectueux principe : que l'intelligence ne doit admettre que ce qu'elle comprend, où ils ne comprenaient pas, ils niaient. Ils ne comprenaient pas la

[1] I Cor. VIII, 1-4. — [2] I Cor. VIII, 1-4 ; — I Cor. III, 18. — [3] I Cor. II. — [4] I Cor. II, 7. — [5] I Cor. II, 10. — [6] I Cor. II, 1-7. — [7] I Cor. I, 20. — [8] I Cor. I, 19, 20, 23 ; — II, 6-10. — [9] I Tim. I, 19. — [10] Rom. I, 21. — [11] Rom. I, 22.

résurrection de la chair, ils la niaient : *Comment plusieurs parmi vous disent-ils qu'il n'y a pas de résurrection des morts*[1]? Ceux qui n'allaient pas jusqu'à la négation absolue, élevaient des difficultés et des doutes sur la possibilité, et ruinaient les mystères par les *pourquoi* et les *comment* éternels de l'incroyance[2]. D'autres, en soutenant que la résurrection était faite, qu'elle consistait simplement dans l'état et la perfection naturels où nous naissons, renversaient d'un coup le surnaturel, la grâce, la gloire, la déchéance, la réparation, le Christ, l'Église, en un mot, le christianisme tout entier[3]. Mais laissons les détails.

Ces audacieux *chercheurs de sagesse humaine*[4], sans plus s'attaquer à quelques dogmes en particulier, rêvent tout un christianisme, plus savant, tout rationnel, donnant des solutions philosophiques où l'Église impose des mystères. Unis aux Juifs dont ils acceptent les spéculations insensées, imbus des théories néo-platoniciennes, initiés aux philosophies de l'Inde et de la Perse, ils composent de toutes les erreurs régnantes une seule et vaste erreur qui, sous des noms divers et au travers de transformations continuelles, devient la grande hérésie des deux premiers siècles, se perpétue secrètement pendant tout le moyen âge, se retrouve dans les infamies des Templiers[5], et souille peut-être de sa dernière écume nos sociétés secrètes, héritières de ses turpitudes et de sa perversité[6]. Nous parlons de la *Gnose*, hérésie multiple, cloaque universel, où se déversèrent toutes les débauches de l'intelligence et du cœur.

[1] I Cor. xv, 12. — [2] I Cor. xv, 35. — [3] II Tim. ii, 18. — [4] I Cor. i, 20. — [5] Voir *Annal. de Philosoph.* tom. V, pag. 450. — [6] Saint-Albin : *la Franc-Maçonnerie.*

La naissance de la gnose se retrouve aisément dans les dernières épîtres de saint Paul. A plusieurs reprises il signale avec angoisse l'existence d'une secte qui dédaigne l'enseignement commun pour une science secrète, patrimoine exclusif des parfaits, et dont le reste des fidèles ne peut atteindre les sublimités. *Ils veulent être les docteurs de la loi*[1]. Ils *approfondissent sans fin la science, sans jamais parvenir à la science de la vérité*[2]. Leur nom seul est un impudent mensonge, ils se donnent le titre de savants et de sages... *Le nom trompeur de science*[3], — *la nouveauté d'un langage tout humain*, des négations pompeusement revêtues de dehors scientifiques[4], un vain étalage *de philosophie, de creuses élucubrations*[5], finalement des recherches vaines et insensées, des questions ridicules, des fables, des contes absurdes, d'ineptes histoires[6], voilà ce que Paul avait entrevu dans la gnose, et ce qui lui faisait pousser avec tant de persévérance et de force son cri d'alarme : *devita*[7] ! Quel fut le travail des intelligences dévoyées et le monstrueux système qu'elles enfantèrent? l'Apôtre le laisse pressentir, et ses textes, éclairés par l'histoire, perdent l'obscurité dont ils paraissent tout d'abord enveloppés. Les gnostiques, comme nous l'avons dit, se heurtèrent en dehors de la foi aux grands problèmes que la foi seule illumine : Dieu, le monde, le bien et le mal, la Rédemption, le Rédempteur.

Le Dieu créateur que prêchait l'Église leur sembla vulgaire : ils en imaginèrent un autre si grand, si haut, si inaccessible, si pur, qu'aucun contact avec le monde

[1] I Tim. I, 7. — [2] II Tim. III, 7. — [3] I Tim. VI, 20. — [4] I Tim. VI, 20. — [5] Coloss. II, 8. — [6] I Tim. IV, 7 ; — I Tim. I, 4 ; — I Tim VI, 4 ; — II Tim. II, 23 ; — Tit. III, 9. — [7] II Tim. III, 5.

créé ne lui fût possible. Alors se dressait la terrible question qui désespérait la philosophie depuis tant de siècles : d'où vient le monde? Ils imaginèrent des intermédiaires entre Dieu et la création, émanations successives, parcelles divines, longue série de Dieux subalternes, ou, comme dit saint Paul, *généalogies interminables*[1], à l'aide desquels les gnostiques créaient, gouvernaient, rachetaient le monde. Aux beaux jours de la gnose, on comptait par centaines ces êtres appelés tantôt *éons*, tantôt *anges*, dont saint Paul rappelle à plusieurs reprises les générations insensées[2], qu'il met sur les compte des folles imaginations des Juifs[3]. On le voit, les gnostiques étaient tombés en plein polythéisme. L'un de ces éons avait créé le monde et y avait déposé le mal et la douleur : un autre, ému de pitié, était venu le racheter et enseigner à quelques initiés la science transcendantale du salut, la gnose. Quant à la Divinité, elle restait immobile dans son repos, infiniment éloignée de ces œuvres des dieux inférieurs.

A cette question : d'où vient le mal dans le monde? l'Église répondait que « bon » et « extrêment bon »[4] au sortir des mains de Dieu, le monde avait été vicié par le péché de l'homme : *peccatum intravit in mundum, et per peccatum mors*[5]. Les gnostiques s'y prirent autrement. Reprenant de vieilles erreurs philosophiques, ils reconnurent deux principes éternels de toutes choses, un Dieu bon et une matière mauvaise. Le démiurge créateur du monde avait tout gâté en unissant violemment la création spirituelle, émanée du Dieu bon et bonne comme lui, à la matière intrinsèquement mau-

[1] I Tim. I, 4. — [2] I Tim. I, 4; — Tit. III, 9. — [3] Tit. I, 14. — [4] Gen. I. — [5] Rom. V, 12.

vaise. De là le malaise affreux et le cri de douleur que pousse le monde [1] ; de là encore cette conséquence que tout ce qui est matière, corps, chair des animaux, génération et mariage, est essentiellement mauvais. L'Apôtre dut combattre à outrance et constamment cet éloignement superstitieux que les gnostiques inspiraient pour les viandes et pour l'œuvre de la chair, quelque revêtue qu'elle fût dans le mariage chrétien des splendeurs de la grâce sacramentelle. *Le mariage est honorable en tout, et le lit nuptial sans souillure* [2]. — *L'Esprit-Saint manifeste clairement qu'aux derniers temps des hommes renieront leur foi, s'abandonnant aux esprits d'erreur et aux dogmes diaboliques, perfidement enseignés par des bouches menteuses, par des malheureux à conscience cautérisée, qui interdiront le mariage et l'usage des viandes qu'a créées Dieu afin que les fidèles et ceux qui connaissent la vérité en usent avec action de grâces. Car toute créature de Dieu est bonne, et rien n'est à rejeter de ce qui se prend avec action de grâces ; la parole divine et la prière le sanctifient* [3]. — *Il n'y a pas à prendre garde à ces fables des Juifs, à ces préceptes d'hommes détournés de la vérité. Aux purs tout est pur ; aux souillés et aux infidèles rien n'est pur : âme et conscience, tout en eux est immonde ; ils font profession de connaître Dieu, et par leurs œuvres ils le renient ; abominables qu'ils sont, sans foi, incapables d'aucune bonne œuvre* [4]. L'histoire jette une clarté sinistre sur ces derniers mots, où perce une si profonde indignation. La gnose fut une sentine de toutes les impuretés. Le mariage était interdit, la chair était mauvaise, comment la dominer et la réduire ? en l'étouf-

[1] Rom. VIII, 22. — [2] Hebr. XIII, 4. — [3] I Tim. IV, 1-6. — [4] Tit I, 14, 15, 16 ; — *Id.* Hebr. XIII, 9.

faut dans la volupté, répondait le gnostique... On juge!

Et que devenaient au milieu de ces turpitudes et de ces folies la Rédemption et le Rédempteur ? Qu'était Jésus-Christ dans les systèmes gnostiques ? Tous lui refusaient la plénitude de la divinité et n'en faisaient qu'un simple éon[1]. *Prenez garde de vous laisser duper par des systèmes philosophiques, par de creuses erreurs, suivant un enseignement tout humain, et les éléments d'une science mondaine; ce n'est pas là le Christ, car dans le Christ habite corporellement toute la plénitude de la divinité*[2]. — *En lui nous obtenons la Rédemption par son sang, la rémission de nos péchés; il est l'image du Dieu invisible, le premier-né de toute créature. Par Lui tout a été créé au ciel et en la terre; les choses visibles et les invisibles, soit les Trônes, soit les Dominations, soit les Principautés, soit les Puissances, tout a été créé par Lui et en Lui; et Lui-même est avant tous les êtres, et tout subsiste en Lui... Car il a plu au Père que toute la plénitude résidât en Lui*[3]. Non-seulement la gnose refusait au Christ les honneurs de la divinité, mais encore la réalité de la chair. La chair étant immonde, impossible d'admettre que l'éon rédempteur s'y voulût unir. Le monde n'avait donc vu dans le Christ qu'un fantôme sans corps, une apparence humaine sans réalité. C'est cette nouvelle erreur qui forçait l'Apôtre à formuler si énergiquement la réalité de la nature humaine en Jésus-Christ; à le montrer *fait de la substance de David selon la chair*[4]; — *fait de la femme*[5], vrai homme autant que vrai Dieu.

Telles furent les premières hérésies, seconde tempête

[1] Coloss. — [2] Colôss. II, 8-11. — [3] Coloss. I, 14, 15, 16, 17. — [4] Rom. I, 4. — [5] Galat. IV, 4.

qu'eut à essuyer l'Église. Si l'esprit s'étonne et la foi se déconcerte à la vue de tant de défections, de si audacieuses révoltes et des coups si puissants portés à l'Église, voici la réponse de l'Apôtre : Si les membres se détachent, le corps ne périt pas ; les élus restent fermes, fondement inébranlable qui trouve dans l'élection divine et la pratique du bien la double certitude de ne s'écrouler jamais. Si de plus il y a des hérésies dans l'Église, c'est que Dieu, par un conseil que nous ne pouvons scruter, laisse dans sa demeure le « vase d'élection [1], » et aussi « la coupe pleine de colère, apte à la perdition [2]. » *Le ferme fondement de Dieu reste debout, marqué de ce signe ; le Seigneur connaît ceux qui sont à lui, et quiconque confesse le nom du Seigneur, qu'il renonce à l'iniquité. Or, dans une grande maison, il n'y a pas que les vases d'or et d'argent ; il y a encore les vaisseaux de bois et d'argile ; les uns ont tous les honneurs, les autres sont voués à l'ignominie. Quiconque se purifie des souillures de ces derniers, sera un vase d'honneur, sanctifié, mis au service du Seigneur, propre à toutes sortes de bonnes œuvres* [3].

III. — Le même conseil divin qui permet à l'hérésie d'arracher des bras de l'Église une si grande multitude de ses enfants, laisse d'autres enfants en grand nombre désoler par leurs désordres cette tendre mère, et souiller d'impurs spectacles le regard de cette vierge immaculée. C'est la troisième épreuve par laquelle, dès sa naissance, l'Église dut manifester sa vitalité divine et son inaltérable sainteté.

[1] Act. IX, 15. — [2] Rom. IX, 22. — [3] II Tim. II, 19-22. — Vid. sanct. Chrys. *Comment. in Epist. II Tim.* in hunc vers.

Nous combattons ici deux erreurs à la fois. Qu'est-ce que cette Église des premiers âges ? Est-elle si pure que le vice n'y ait aucun accès ; que tous ses fils soient également saints, et que pas un pécheur ne voile son éclat immaculé ? D'autre part, l'Église des siècles suivants jusqu'au nôtre, est-elle si dégénérée qu'elle ne conserve plus, comme une reine détrônée, que quelques marques stériles de sa primitive splendeur ? Ni l'un ni l'autre. Ni l'Église apostolique ne fut exempte de la plus cruelle persécution, celle du vice et des scandales intérieurs ; ni la nôtre n'est si déchue qu'elle ne trouve dans l'héroïsme des saints qu'elle compte par milliers, le contre-poids des vices qui la ravagent et des scandales qui la désolent. L'ivraie devant croître en tout temps ; la barque être agitée toujours, et les Judas donner à tous les siècles le spectacle de leurs crimes et de leur perdition.

Ah ! sans doute elle était admirable, cette Église des premiers âges ! admirable de foi, de force et d'amour. Avec quelle docilité elle recevait des vérités si nouvelles, de si écrasants mystères, des préceptes si durs, et les attentes si effroyables du lendemain ! Pour elle, les apôtres et leurs disciples n'étaient plus des hommes, mais *des anges de Dieu et le Christ Jésus lui-même*[1]. Et croire n'était pas tout, n'était rien encore, il fallait mourir ! mourir sous les sifflets du monde, engloutis dans une mer d'ignominies. Et ils mouraient, ces chrétiens, ils mouraient avec joie, avec ardeur, par milliers ; *ils recevaient la parole divine, au milieu d'immenses tribulations*[2], au prix *des opprobres et des souffrances*[3], de l'horreur des cachots et des détresses de la

[1] Galat. IV, 14. — [2] I Thessal. I, 6. — [3] Hebr. X, 33.

pauvreté[1]; et ils donnaient intrépidement pour la foi « leur tête au bourreau [2]. » Et quelle charité dans ces âmes ! quel spectacle présentait au monde stupéfait la communauté chrétienne, alors qu'appelant à elle toutes les infortunes, elle les pressait toutes sur son cœur. *Les entrailles du pauvre connaissant par elle l'apaisement* [3] *; — au milieu des plus grandes épreuves gardant l'abondance de la joie, elle savait du plus profond dénûment faire jaillir les richesses du désintéressement* [4]; elle donnait *selon ses moyens, par delà ses moyens* [5]. Elle allait au-devant de l'aumône [6], *elle réclamait avec des supplications ardentes la grâce de participer au soulagement des pauvres* [7]. Des nuages passaient sans doute sur ce firmament si pur, mais, la faute signalée et la correction venue parfois sanglante [8], quelles saintes larmes ! quels généreux retours ! quelle ardente réparation ! *Cette tristesse toute selon Dieu que vous avez ressentie, voyez quelle vigilance elle a produite en vous ! et quelle réparation, et quelle indignation, et quelle crainte, et quel désir, et quelle émulation, et quels châtiments* [9] ! Ah ! oui elle était digne, cette Église, d'entendre les douces paroles de son Apôtre : *Frères très-chers et très-désirés, ma joie et ma couronne* [10], *— quelle est notre espérance, notre joie, notre couronne de gloire, n'est-ce pas vous* [11] ?

Mais, nous l'avons dit, conclure comme l'a fait si complaisamment l'hérésie, que cette ferveur était sans mélange, c'est mentir à de nombreux textes de l'Apôtre. Dieu laissait alors l'Église comme il l'a toujours laissée

[1] Hebr. x, 33. — [2] Rom. xvi, 4. — [3] Philem. 7. — [4] II Cor. viii, 2. — [5] II Cor. viii, 3. — [6] II Cor. viii, 3. — [7] II Cor. viii, 4. — [8] I Cor. iv, 21. — [9] II Cor. vii, 11. — [10] Philipp. iv, 1. — [11] I Thessal. ii, 19.

depuis « enveloppée d'infirmités[1], » manifestait sa force dans ses faiblesses[2], rehaussait l'éclat de sa sainteté par le contraste même des vices qui semblaient la devoir obscurcir.

Ces vices n'envahirent d'ordinaire que les simples fidèles ; parfois, cependant, ils atteignirent de leurs derniers flots le seuil du sanctuaire.

1. Le premier mal qui semble avoir travaillé l'Église Apostolique, est celui des divisions intestines. Les causes en étaient multiples. Tantôt, ainsi que nous l'avons dit, de frivoles et orgueilleux esprits, ne voyant dans l'enseignement apostolique que des leçons d'une philosophie sublime, mais humaine, se passionnaient, comme à l'école des rhéteurs, pour des orateurs de leur goût. De là des jugements, des querelles, des partis, où les prêtres, exaltés ou décriés, étaient transformés en véritables chefs d'école. Paul alors s'écriait : *Il y a des querelles parmi vous ; je m'explique : vous dites tous, l'un : je suis à Paul ; un autre, je suis à Apollon ; un autre, moi à Céphas. Moi je suis au Christ ! Est-ce que le Christ se divise ? Est-ce que Paul a été crucifié pour vous ? Est-ce au nom de Paul que vous avez été baptisés ?..... vous êtes encore charnels. Car divisés comme vous l'êtes par des jalousies et des brigues, n'est-ce pas être charnels et tenir une conduite toute humaine*[3]?... Le plus souvent les querelles naissaient du mélange des Juifs et des Gentils, de la prétention des premiers d'imposer leurs pratiques[4], de l'indiscrétion peu charitable des seconds à s'en moquer et à les repousser injurieusement. Aux uns et aux

[1] Hebr. v, 2. — [2] II Cor. xii, 9. — [3] I Cor. i, 11, 16. — [4] Galat. ii, 14, 15 ; — *Id.* Rom. xiv, 3.

autres l'Apôtre disait : *Pourquoi, toi, juges-tu ton frère? ou toi, pourquoi méprises-tu ton frère?... L'un estime pouvoir manger de toutes les viandes, mais l'autre à conscience timorée, qu'il mange des légumes. Celui qui mange de tout, qu'il ne méprise pas celui qui s'abstient : mais aussi que celui qui s'abstient ne juge pas celui qui mange ; car il est agréé de Dieu... Le royaume de Dieu n'est pas manger et boire, mais justice, paix, joie dans l'Esprit-Saint... L'un distingue entre un jour et un jour, l'autre les juge tous égaux : que chacun abonde en son sens*[1]. D'autres divisions naissaient de la rapacité ou de la haine, et aboutissaient à des procès scandaleux, portés devant les tribunaux païens. L'Apôtre devenait véhément, maniant tour à tour le reproche, l'objurgation, l'ironie : *Un homme parmi vous, en litige avec un autre, prend pour juges les iniques et non pas les saints ! vous ignorez donc que les saints doivent juger le monde ? Et destinés à juger le monde, vous n'êtes pas à la hauteur des plus infimes jugements ! vous ignorez que nous jugerons les anges*[2]*? combien plus les choses de ce monde ? Si vous avez des différends pour vos intérêts terrestres, le rebut de l'Église, prenez cela pour juges ! Ce que je dis là est à votre honte : Ainsi, il n'y a parmi vous pas un sage capable de juger les différends de ses frères ! Mais quoi! un frère plaide en justice contre un frère : et cela, devant des païens ! Il y a déjà certainement un péché*[3] *pour vous à avoir ainsi des procès entre vous ; que ne supportez-vous plutôt l'injustice ? Que ne souffrez-vous le tort qu'on vous a fait ? Mais non, c'est vous-mêmes, qui faites le tort, vous qui lésez, et cela*

[1] Rom. XIV. — [2] Les mauvais anges. — [3] A cause des mille occasions de pécher qu'entraîne avec elle la triste manie des procès.

envers des frères! vous ignorez donc que les injustes ne posséderont pas le royaume des Cieux[1] ? Ces tristes animosités franchissaient parfois le seuil du sanctuaire.

Les assemblées saintes voyaient se rompre l'union qui des classes et des fortunes diverses faisait au début une seule famille de frères. Ce fut l'œuvre la plus merveilleuse de l'Église de réunir pour la première fois le riche et le pauvre, le maître et l'esclave, et de leur faire donner sur son cœur et entre ses bras le baiser fraternel. Ils avaient compris tous deux que fils et héritiers du même Dieu, possesseurs de la même grâce, destinés aux mêmes éternelles splendeurs, les nuances d'ici-bas ne les pouvaient séparer, et que celui *qui a beaucoup n'en est pas plus riche, qui a moins n'en est pas plus pauvre*[2]. Mais l'orgueil de l'opulence reparaissait quelquefois, et honteux de coudoyer le pauvre et de partager une même table avec lui, il cherchait une place à part et des jouissances réservées[3]. Le pauvre trouvait ainsi une humiliation nouvelle et des ferments de haine, là où il était venu chercher l'oubli de ses abaissements quotidiens..... *Vos assemblées ne gagnent pas, elles perdent*, écrivait l'Apôtre aux Corinthiens : *J'apprends d'abord que réunis à l'Église, vous faites des schismes entre vous, et je le crois en partie..... Ce n'est plus là manger la cène du Seigneur. Chacun mange, sans attendre, son repas particulier. Ainsi, l'un n'a rien à manger, l'autre se gorge. Vous n'avez donc pas de maison pour y manger et y boire, ou bien méprisez-vous l'Église de Dieu, et voulez-vous couvrir les pauvres de confusion? Que vous dire? vous louer? non, je ne vous en loue point*[4].

[1] I Cor. VI. — [2] II Cor. VIII, 15. — [3] Vid. sanct. Chrysost. *in I ad Corinth.*, hom. XXVII. — [4] I Cor. XI, 18-23.

Un autre désordre faisait gémir le sanctuaire. Les femmes n'y gardaient pas toujours la modestie de la mise exigée de leur sexe, de la dignité du sanctuaire et réclamée par la chasteté. Le voile qui les dérobait naguère aux regards avait été enlevé, et elles apparaissaient au milieu des assemblées, plutôt en reines qui captivent les hommages, qu'en suppliantes portant avec le voile la marque de leur sujétion. Le dominateur et le roi n'est pas la femme, mais l'homme. L'homme priera donc la tête haute et découverte, revêtu des splendeurs de Jésus-Christ[1]; et *tout homme qui prie ou prophétise la tête voilée, déshonore sa tête*[2]. — *L'homme ne doit point se voiler la tête, parce qu'il est l'image de la gloire de Dieu*[3]. Si cet éclat de la ressemblance divine illumine aussi la femme, c'est par l'intermédiaire de l'homme que lui parviennent ces rayons; et comme l'homme est l'honneur de Dieu, *la femme est l'honneur de l'homme*[4], et lui doit l'hommage de la dépendance. Or le signe de cette dépendance, c'est le voile. Portant le voile, *c'est la domination qu'elle porte ainsi sur la tête*[5]. L'usage et la nature confirment cette doctrine, et imposent également le voile à la femme. La femme pourrait-elle sans choquer l'usage raser sa longue chevelure? Cette chevelure est son premier voile, le voile qu'elle peut, qu'elle doit, contrairement à l'homme[6], cultiver avec soin[7]. La femme refuse un voile? il lui faut la tête découverte? Mais alors qu'elle arrache encore le voile que lui a donné la nature[8]. Car la nature se prononce aussi. *Jugez vous-mêmes, est-il décent que la femme prie*

[1] I Cor. xi, 3, 7. — [2] I Cor. xi, 4. — [3] I Cor. xi, 4. — [4] I Cor. xi, 7. — [5] I Cor. xi, 10. — [6] I Cor. xi, 14. — [7] I Cor. xi, 15. — [8] I Cor xi, 6.

Dieu[1] *la tête non voilée? La nature ne nous enseigne-t-ell pas que, pour l'homme, laisser croître sa chevelure, c'est une honte : tandis que pour la femme, l'entretenir c'est une gloire : c'est qu'elle lui a été donnée comme un voile*[2].

Enfin un troisième abus troublait les assemblées, et faisait souvent des dons de l'Esprit-Saint une source de désunion et la pâture d'un sacrilége orgueil. Les fidèles jouaient avec le don des miracles, répandu alors pour la conversion du monde et l'extension de la foi avec une royale profusion. Les dons les plus brillants et non les plus utiles étaient les plus ardemment ambitionnés[3], et par-dessus tous les autres, le don des langues[4]. Obtenu, il devenait un sujet d'orgueil[5] ; refusé, de chagrin et d'envie[6] ; presque toujours à l'Église, une cause de troubles et d'intempérante loquacité[7]. L'Apôtre était forcé de consoler les uns, en leur montrant combien peu les frustrait des vrais biens la privation d'un don accordé seulement « en vue des infidèles, » et sans influence sur la vraie grandeur de l'âme[8]. Il réprimait la suffisance des autres, en faisant apparaître en face de faveurs insignifiantes en elles-mêmes les splendeurs divines de la grâce et de la charité[9]. De sages règlements prévenaient le retour des désordres à l'église : deux ou trois fidèles au plus devaient y parler les langues[10], toujours successivement[11], et à la condition expresse qu'un interprète serait là pour les traduire[12]. La même règle s'appliquait aussi en partie aux fidèles favorisés du don de prophétie[13]. Les femmes ne pou-

[1] Dans les assemblées publiques. — [2] I Cor. XI, 13-16. — [3] I Cor. XII, 31 ; — XIII. — [4] I Cor. XIV. — [5] I Cor. XII. — [6] I Cor. XII, 15. — [7] I Cor. XIV, 29, 28, 35. — [8] I Cor. XIII, 1. — [9] I Cor. XIII, 1. — [10] I Cor. XIV. — [11] I Cor. XIV. — [12] I Cor. XIV, 28. — [13] I Cor. XIV, 29.

vaient jamais prendre la parole : *Il est honteux qu'une femme prenne la parole à l'église*[1]. Tout enfin *devait se faire avec bienséance et ordre*[2].

Si l'Apôtre avait à prévenir les tumultes, la solitude du sanctuaire, l'abandon des assemblées réclamait à un plus haut titre encore son intervention. La propagande de l'hérésie était ardente, ses promesses fastueuses. D'autre part la communauté chrétienne n'offrait guère à l'orgueil et à la volupté des Gentils qu'une réunion pauvre et persécutée : *Vous le voyez*, disait l'Apôtre déroulant le plan divin sur la formation première de l'Église, *il y a parmi vous peu de sages selon le monde, peu de puissants, peu de nobles..... Les insensés aux yeux du monde..... les faibles..... les méprisés..... les rebuts..... les riens...., voilà le choix de Dieu!..... c'est qu'il faut que nulle chair ne se puisse glorifier devant lui*[3]. Les âmes d'élite s'élevaient à ces sublimités de l'idée divine ; les autres, déconcertées et prises bientôt de lassitude et de dégoût, abandonnaient la communauté chrétienne pour retourner au judaïsme ou au paganisme, ou devenir la proie des sectes hérétiques qui commençaient à pulluler partout. L'Apôtre allant droit à la cause première de ces tristes apostasies, réclamait l'assiduité courageuse aux assemblées : gardez-vous de *déserter nos assemblées, comme quelques-uns ont accoutumé de faire* [4]..... *Car à ceux qui volontairement pèchent après la vérité reçue, il ne reste plus désormais d'hostie pour le péché*[5].

2. — Hélas ! l'Apôtre n'avait que trop sujet de redouter les séductions et les scandales. Ils se produisaient

[1] I Cor. XIV. — [2] I Cor. XIV, 40. — [3] I Cor. I, [illegible]-30. — [4] Hebr. X, 25, 26. — [5] Hebr. X, 25.

dans les plus ferventes églises. Une charité inépuisable donnait occasion à la paresse, de faire de la mendicité un trafic, et de dépenser en courses, en conversations, souvent en intrigues, des loisirs honteusement achetés. *Étudiez-vous à vivre en repos : accomplissez chacun votre tâche : travaillez de vos mains, suivant mes ordres*[1]. Le mal ne cédait pas toujours à un premier avis, et l'Apôtre le devait réitérer avec sévérité. *Quiconque refuse de travailler, qu'il ne mange pas non plus ! Nous apprenons qu'il y a parmi vous des intrigants, des oisifs, qui se mêlent de tout. A ces sortes de personnes nous ordonnons, en conjurant dans le Seigneur Jésus-Christ, de travailler en silence et de manger leur pain*[2]. Parmi ces oisifs intrigants, étaient souvent des veuves consacrées à Dieu qui ne cherchaient dans l'indépendance du veuvage que la liberté d'une vie voluptueuse et désœuvrée, et descendaient parfois de faute en faute jusqu'à l'horreur de l'apostasie. *Quand elles se sont abandonnées à la mollesse après leur foi jurée au Christ, elles veulent se marier : s'attirant ainsi la condamnation d'un premier serment violé. Mais de plus, oisives, elles courent de maison en maison : et non-seulement oisives, mais bavardes et curieuses, et tenant d'inconvenantes conversations*[3]. C'est là que les rencontrait et les capturait l'hérésie : *quelques-unes sont déjà retournées à Satan*[4] : malheureuses que d'impurs hérétiques *traînaient captives après eux toutes chargées de crimes*[5].

3. — Alors comme toujours, l'incontinence du cœur et des sens menait aux révoltes de l'esprit.

[1] II Cor. III, 11 ; — I Thessal. IV, 11. — [2] II Thessal. III, 12. — [3] I Tim. V, 13. — [4] I Tim. V, 15. — [5] II Tim. III, 6.

La volupté et l'hérésie étaient sœurs : aussi l'Apôtre, aux approches de l'une, versait-il des larmes sur l'invasion certaine de l'autre : ... *la pureté de la conscience une fois repoussée, ils ont fait naufrage en la foi*[1]. — *Il en est un grand nombre, je vous le disais souvent, et je vous le dis encore avec larmes, qui marchent en ennemis de la croix du Christ. Leur fin, c'est la damnation. Le Dieu de ces êtres est leur ventre : leur gloire, ils la mettent dans leur propre infamie : ils n'ont de goût que pour la terre*[2]. Les voluptés diverses, comme les anneaux d'une même chaîne, étreignaient ces âmes faibles et flottantes et les entraînaient aux derniers excès. Le luxe et les ivresses des tables païennes reparaissaient sous l'austérité de la croix. *Ce n'est pas le manger*, disait l'Apôtre, *qui vous fait agréer de Dieu : ce n'est pas à manger que nous gagnerons davantage, ni à ne manger point que nous y perdrons*[3]. Et quelle indignité au chrétien, angélique et divine créature, *dont la vie se passe au ciel*[4], — *dont la vie est le Christ*[5], de prendre son plaisir dans des actes si grossiers, et de si éphémères jouissances ! *Le manger est au ventre, le ventre au manger; or Dieu détruira l'un et l'autre. Ce n'est pas à la fornication, mais c'est au Seigneur qu'est le corps, et le Seigneur au corps*[6]. Si cette brusque conclusion de la gourmandise au vice impur étonne, l'Apôtre s'en explique ailleurs. Oui, la bonne chair et l'ivresse germent l'impureté. *Ne vous enivrez pas de vin : dans le vin est la luxure*[7]. Et la luxure une fois débordée rompait les plus inviolables digues, souillait de ses fanges le lit nuptial et l'Apôtre devait rappeler aux chastes sévérités du mariage chrétien ces

[1] I Tim. I, 19. — [2] Philipp. III, 18. — [3] I Cor. VIII, 8. — [4] Philipp. III, 20. — [5] Philipp. I, 21. — [6] I Cor. VI, 13. — [7] Ephes. V, 18.

hommes si fraîchement retirés des dissolutions païennes. *Abstenez-vous de la fornication. Que chacun sache conserver son corps pur et honoré, éloigné des ivresses de la convoitise où se plongent les païens qui ignorent Dieu. Que personne n'usurpe furtivement sur son frère les droits du lit nuptial* [1]. *Dieu se fait le vengeur de toutes ces choses* [2]. — *C'est à cause d'elles que la colère divine est descendue sur les enfants d'incrédulité* [3].

Hélas ! ces graves enseignements n'arrêtaient pas toujours le débordement de ces passions, que de longues années passées dans le paganisme avaient rendues indomptables. Un scandale immense vint un jour consterner l'Église et appeler les premières foudres apostoliques de saint Paul. Un fidèle, peut-être haut placé [4], vivait publiquement avec sa belle-mère, du vivant même de son père. *Il n'est bruit au milieu de vous que d'une fornication, et d'une fornication telle que les païens eux-mêmes n'en commettent point de semblable : l'un de vous a pris la femme de son père* [5]. Et le crime, si énorme qu'il fût, n'était que la moitié du scandale. La conduite du clergé devant ce grand criminel était déplorable. Soit indifférence et apathie, soit crainte ou complaisance en face d'une grande fortune ou d'un grand pouvoir, le clergé s'était tû et avait laissé s'étaler avec l'effronterie de l'impunité ce hideux inceste. Au lieu de frapper, il connivait; au lieu de pleurer sur le déshonneur du sanctuaire, il s'absorbait dans les préoccupations de la vanité et la recherche des faveurs populaires. *Et vous autres, vous voilà enflés d'orgueil ! et vous n'êtes pas dans les*

[1] Vid. Estius, *in h. loc.* — [2] I Thessal. iv, 3-7. — [3] Coloss. iii, 6. — [4] Vid. sanct. Chrys. *in h. loc.* — [5] I Cor. v, 1.

larmes, afin que soit enlevé du milieu de vous l'auteur de cette action[1] ?

4. On le voit, le sanctuaire « lui aussi connaissait parfois l'infirmité humaine. » L'Apôtre devait adresser même à des prêtres de sévères réprimandes. Sans doute, alors comme aujourd'hui, les grandes chutes étaient rares : mais l'orgueil, la vaine gloire, le désir d'une popularité malsaine, l'amour du monde et de ses faveurs, l'abus de la parole sainte au profit de la vanité; peut-être, chez quelques âmes plus basses, les calculs de la cupidité[2] ; quelquefois, chez les plus saintes, de passagères faiblesses, trop bien expliquées par les périls de chaque jour : telles étaient les taches qui parfois ternissaient l'éclat de la sainteté sacerdotale et excitaient le zèle du grand Apôtre.

L'engouement de la foule et ses jugements sur chacun de ses prêtres, avaient sur ceux-ci de funestes contrecoups. Ils oubliaient trop que *ni celui qui plante ni celui qui arrose, n'est quelque chose; mais Celui qui fait tout croître, Dieu. — Quelques-uns s'enflaient*[3] : quelques-uns reniaient la folie de la croix qui est la seule sagesse, et préféraient les brillants dehors de la sagesse mondaine[4]. Cette sagesse montait avec eux dans les chaires, et répandait, au lieu de l'austère et pure doctrine, les élégantes déclamations du rhéteur. Orateurs frivoles, architectes insensés qui bâtissaient l'édifice de la foi non plus avec l'or, l'argent, les pierres précieuses, mais le bois, le foin et la paille[5]. Heureux encore quand pour captiver ou retenir les faveurs de l'auditoire, ils n'al-

[1] I Cor. v, 2. — [2] I Tim. vi, 8-12. — [3] I Cor. iv, 18. — [4] I Cor. iii, 18. — [5] I Cor. iii. 12.

laient pas jusqu'à violer, par un impur mélange, l'intégrité du dogme chrétien[1]. A quel excès la fascination des louanges pouvait porter ces prêtres vaniteux et mondains, l'Apôtre nous le fait assez entendre dans cette sanglante apostrophe, où, après leur avoir montré l'inanité de leur élévation, il fait apparaître dans sa majesté austère la vie apostolique, à laquelle ils osent bien comparer leur vie légère et mondaine. Dis-moi donc, ô prêtre, ô prédicateur, ô directeur des âmes, *qui donc te remarque? D'ailleurs, qu'as-tu que tu ne l'aies reçu? Mais si tu l'as reçu, pourquoi te glorifier comme s'il venait de toi? Déjà vous jouissez de la plénitude! vous voilà riches; à notre exclusion, vous voilà rois! Ah! plût à Dieu que vous fussiez rois, nous régnerions avec vous. A ce qu'il paraît, Dieu nous expose, nous autres apôtres, comme les derniers des hommes, des condamnés à mort, des misérables donnés en spectacle au monde, aux anges et aux hommes! Nous sommes des fous pour la cause du Christ: mais vous, au service du Christ, vous êtes des sages, nous sommes faibles, vous êtes forts! On vous comble d'honneurs, on nous charge de mépris*[2]! Ah! c'est bien de popularité, de faveurs et de gloire qu'il s'agit! *jusqu'à cette heure, nous souffrons la faim et la soif, nous sommes nus, déchirés de coups, errants et fugitifs..., rebut du monde et balayures rejetées de partout*[3]! Quels hommes! quels héros! quel spectacle! Mais tous n'étaient pas dignes, ni d'une telle œuvre, ni de tels ouvriers. Où l'esprit du monde, l'amour du bien-être, la crainte de la souffrance envahissaient les âmes, de tristes défections éclaircissaient les rangs de la milice du Christ, et l'Apôtre

[1] II Cor. IV, 2. — [2] I Cor. IV, 7-11. — [3] I Cor. IV, 11.

écrivait douloureusement : *Démas qui aimait ce monde m'a abandonné*[1].

Parfois même, aux plus saints, l'Apôtre devait, dans les heures de défaillance, rappeler les grandeurs du sacerdoce, les forces qu'il communique au prêtre et l'intrépidité que réclame le grand œuvre de Jésus-Christ. *Je t'avertis de ranimer la grâce de Dieu qui est en toi, que tu as reçue par l'imposition de mes mains. Car Dieu ne nous a pas donné un esprit de pusillanimité, mais de force... Garde-toi donc de rougir de la confession de Notre-Seigneur, ni de moi son captif ; mais collabore à l'Évangile par la puissance de Dieu*[2].

Reposons nos yeux attristés des douleurs de l'Église sur un grand et tout divin spectacle : celui qu'offrirent au monde les Apôtres envoyés à sa conquête, il y a dix-huit siècles, et que continue à lui donner à travers tous les âges le sacerdoce catholique.

[1] II Tim. IV 9. — [2] II Tim. I, 6-9.

BIBLIOTHECA
PROV. TORONTINAE
OTUSENDATUS

CHAPITRE SEPTIÈME

LES APOTRES FONDATEURS DE L'ÉGLISE

Remontons jusqu'à sa source ce grand fleuve du sacerdoce catholique dont le monde est arrosé et vivifié depuis dix-huit siècles. Rien, nous dit saint Thomas, après l'humanité du Verbe et la Vierge Marie qui forment un ordre à part, rien de plus grand n'a été créé sur la terre que les Apôtres, coopérateurs du Christ, fondements de l'Église, vastes et magnifiques réservoirs des grâces qui ont inondé le monde par l'Évangile, l'Église et le sacerdoce. Tout part d'eux, tout aboutit à eux, tout est porté par eux. *Vous êtes bâtis sur le fondement des Apôtres*[1]. Ils nous apparaissent sous la triple auréole d'une sainteté, d'une science, d'une puissance suréminentes.

1. Le Docteur angélique enseigne avec toute l'autorité

[1] Ephes. II, 20.

de son génie et de sa science, que les apôtres confirmés en grâce étaient impeccables, tributaires seulement de ces défaillances de la nature qui, sans blesser l'âme, la maintiennent dans la vigilance et l'humilité. Paul est assailli de ces impérissables adversaires surgis de sa propre nature : il lutte, il prie : peut-il périr ? non ; une voix divine proclame sa victoire à jamais assurée... *Il m'a été donné l'aiguillon de ma chair, ange de Satan, pour me souffleter ; j'ai trois fois prié le Seigneur de l'éloigner de moi, et le Seigneur m'a répondu : ma grâce te suffit.* Le combat continuait, l'Apôtre, confirmé dans la grâce, était invincible. Mais l'exemption du péché n'est qu'un premier élément de la sainteté ; les vertus pratiquées jusqu'à l'héroïsme construisirent l'édifice sur le terrain que l'impeccabilité avait déblayé. Le même saint Thomas affirme que les Apôtres sont supérieurs en sainteté à tous les autres saints par la plénitude et l'intensité de leurs vertus [1]. Dans ces âmes bienheureuses, comme dans un océan immense, sont tombés à la fois tous les fleuves de la sainteté ; toutes les vertus qui devaient orner la famille entière des saints, s'y trouvaient réunies [2]. Cette suréminence de sainteté chez les apôtres surgissait de la plénitude toute extraordinaire de grâces et de charité versée dans leur âme, et la raison de cette plénitude ressort elle-même de la grande loi providentielle d'après laquelle l'effusion de la grâce est toujours proportionnée à la sublimité et à l'importance de la mission confiée à un être [3]. Or quelle plus sublime mission se peut concevoir

[1] Quant à saint Joseph, il rentre comme la très-sainte Vierge, quoique à un titre bien différent, dans un ordre tout spécial de grâces. — [2] D. Thom. *in Epist. ad Gal.* lect. III, cap. II. — [3] D. Thom. *in Epist. ad Rom.* lect. V, cap. VIII.

que celle de fonder et de soutenir pour les siècles l'Église de Dieu ? A les contempler, ils apparaissent les plus complètes et les plus vivantes images de l'Homme-Dieu ; ils mènent sa vie, font son œuvre, pratiquent ses vertus, boivent son calice, et partagent après les douleurs du martyre, les gloires de son sépulcre. De leur cendre, comme de l'humanité du Christ, « s'échappent des vertus[1], » et des dons gratuits qui ornent leurs tombes, ils les possédaient durant leur vie, dans une entière plénitude. Les puissances miraculeuses partagées entre les autres saints, sont en eux rassemblées. Les Apôtres furent à la fois prophètes et thaumaturges, réunissant en eux tous les dons des miracles. Écoutons saint Chrysostome commenter ce texte de l'Apôtre : *Dieu a institué dans l'Église en premier lieu les Apôtres, puis les prophètes, puis au troisième rang les docteurs et les pasteurs, puis le don de guérir.* « Voyez-vous comme l'apostolat est le faîte des dignités ? Voyez-vous les Apôtres occuper les plus élevés des trônes, et personne au-dessus d'eux ? personne plus grand qu'eux ? Le premier rang est assigné aux Apôtres, le second au prophètes, le troisième aux docteurs et aux pasteurs ; puis viennent le don de guérir, le don de secourir, de régir, de parler les langues. Or l'apostolat n'est pas simplement la tête des autres dignités, il en est encore la racine et le fondement. Et de même que la tête, au lieu élevé qu'elle occupe, n'a pas seulement le rang suprême et la royauté du corps, mais est le principe vital universel, de même l'apostolat ne domine pas seulement les autres dons, mais en retient en soi les puissances diverses. Le prophète n'est pas apôtre, mais l'apôtre est le plus éminent prophète ;

[1] Luc. VI, 19.

il a le don de guérir, le don de parler toutes les langues, le don de les comprendre et de les traduire. En lui sont résumées et comme enracinées toutes les grâces à la fois [1]. »

2. A l'éminence des vertus et des dons gratuits, se joint l'éminence des lumières, versées aux Apôtres dans une mesure incomparablement plus large qu'aux autres saints. Le Docteur angélique nous en donne ces trois raisons : 1° Ils conversèrent avec le Verbe de vie, et reçurent l'effusion de l'Esprit-Saint. Quels torrents de lumière ne durent pas jaillir de ces deux divins foyers ! Et n'avaient-ils pas comme Jéhovah « placé dans le soleil même leurs pavillons [2] ! » 2° Dieu n'employa pas pour les instruire les symboles et les voiles qui ne laissaient s'échapper sur les autres intelligences que des demi-clartés. Eux furent plongés dans la lumière divine : *Contemplant face à face la gloire du Seigneur, ils étaient transformés en la même lumière, de lumière en lumière, par l'illumination de l'Esprit du Seigneur* [3]. 3° La troisième raison trouve dans la sagesse divine un inébranlable fondement. La sagesse de Dieu devait aux Apôtres d'extraordinaires clartés parce que les Apôtres, placés au firmament de l'Église comme des astres, étaient destinés à verser au monde pour toute la durée des siècles ces lumières chrétiennes, dont une nuit de quatre mille ans devait être illuminée, dont toutes les âmes devaient être éclairées et échauffées, clartés si vives, si puissantes, si invincibles que pas une nation ne pourrait s'y soustraire, pas une incrédulité les vaincre, pas une erreur

[1] Sanct. Chrys. *in princip. Actor.* hom. III, 3. — [2] Psal. XVIII, 6. — [3] II Cor. III, 18.

en triompher, pas un seul point des temps ou de l'espace être privé de leur vivifiant éclat[1]. Quel foyer fallait-il pour un semblable rayonnement? Quelle base au vaste et impérissable édifice de la vérité sur la terre? Aussi l'Esprit-Saint vint-il « enseigner aux Apôtres toute vérité[2]. » Toute vérité! Quelles magnificences et quels abîmes dans ce simple mot! Saint Paul nous les découvre ou plutôt nous les fait pressentir. *Nous parlons sagesse parmi les parfaits*[3]. Quelle sagesse? La plus profonde, la plus élevée : sagesse surhumaine[4], sagesse divine; *nous parlons la sagesse de Dieu*[5]! Dieu nous a mis en face d'un abîme infini qui est Lui-même; et illuminant cet abîme, il nous en a révélé les profondeurs. *A nous tous Dieu l'a révélé par son Esprit : l'Esprit scrute tout jusqu'aux derniers abîmes..... Les secrets de Dieu, nul ne les pénètre que l'Esprit de Dieu, et nous,.... c'est l'Esprit de Dieu que nous avons reçu pour apprendre de lui tout ce que Dieu a fait pour nous*[6]. Ah! on peut nous trouver, nous autres qui laissons là les artifices des rhéteurs, *inhabiles à la parole, mais non pas certes à la science*[7]! Ce que la philosophie humaine, ce que les sages, ces « rois du monde[8], » n'ont jamais connu, ni même pu concevoir, nous en répandons sur le monde les splendides manifestations. Me voici *établi ministre* (de l'Église) *selon la charge que Dieu m'impose, et que je dois accomplir près de vous, charge d'annoncer la parole de Dieu, le secret caché à tous les siècles, à toutes les générations, découvert maintenant aux saints de Dieu à qui Dieu a voulu en manifester les glorieux trésors*[9]. — *Et voilà pourquoi, moi Paul, prison-*

[1] Psal. XVIII, 7. — [2] Joan. XVI, 13. — [3] I Cor. II, 6. — [4] I Cor. II, 6. — [5] I Cor. II, 11. — [6] I Cor. II, 6-13. — [7] II Cor. XI, 6. — [8] I Cor. II, 8. — [9] Coloss. I, 25-28.

nier de Jésus-Christ, je porte ces fers pour vous. Car vous aurez appris la grâce que Dieu m'a communiquée, et que je dois vous rendre. Par révélation j'ai appris le secret, je vous en ai plus haut dit quelque chose, de sorte que vous pourrez à cette lecture comprendre toute l'intelligence que j'ai du mystère du Christ ; mystère qui dans aucun temps n'a été connu des enfants des hommes, comme il est révélé maintenant par l'Esprit-Saint aux saints Apôtres et aux prophètes..... A moi le dernier des saints a été accordée cette grâce de découvrir aux Gentils les inscrutables trésors de Jésus-Christ, et d'illuminer tous les hommes[1]... Illuminer le monde, quelle mission ! Quelles clartés pourront être refusées à ces hommes *dans le cœur desquels Dieu lui-même a étincelé*[2]? Mais quoi ! le rayonnement de ces astres apostoliques ne s'arrête pas à la terre ; il se projette jusque dans le ciel même ; et les anges n'ont connu les dernières sublimités des plans divins, qu'à la prédication des Apôtres, à la formation de l'Église, à l'entier accomplissement des merveilles dont ils n'avaient jusque-là que d'incomplètes notions : *de telle sorte que par les Apôtres, les Principautés et les Puissances qui sont dans les cieux ont connu par l'Église la multiforme sagesse de Dieu*[3].

3. Enfin la plénitude de sainteté et de science se couronne par la plénitude des pouvoirs ; et ces pouvoirs uniques au monde se résument, d'après saint Thomas, dans une fécondité merveilleuse et une autorité sans égale.

Certes, il est déjà grand ce patriarche des anciens

[1] Ephes. III. — [2] II Cor. IV, 6. — [3] Ephes. III, 10 ; — Vid. Estius *in hunc loc.*

âges, que Dieu fait sortir dans la campagne, sous le ciel étoilé de la nuit. « Lève les yeux au ciel, compte les étoiles, si tu le peux; ainsi sera ta postérité[1] ! » Réunissons toutes les splendeurs de la loi nouvelle : ces Écritures sacrées, bien plus profondes, plus lumineuses, plus sublimes que les anciennes; ces grands siéges, ces patriarcats, ces métropoles, ces évêchés, ces innombrables prélatures, la famille plus innombrable encore des simples prêtres; derrière eux le peuple chrétien qui depuis dix-huit siècles remplit le monde ; cette parole divine qui retentit, ces flots de grâce qui coulent, ces sacrements qui sauvent et divinisent les âmes, cette migration incessante des élus vers les cieux, trésors communs du ciel et de la terre ; accumulons nos merveilles chrétiennes : eh bien ! en face « de ces insondables richesses[2], » l'Apôtre peut dire : vous sortez de moi ! *c'est moi qui vous ai engendrés*[3] ! Véritables pères[4] de la famille chrétienne, c'est en eux que sont renfermés, c'est d'eux que sortent et sortiront jusqu'à la consommation des siècles tous ceux qu'enfante l'eau baptismale, que sacre l'onction royale de la grâce, et que la gloire reçoit dans ses splendeurs. A cette fécondité toute divine joignez d'immenses pouvoirs.

Pouvoirs, dit saint Thomas[5], *absolus*, *universels*, *divins*.

Voyez ces nouveaux rois du monde, plus exigeants, plus absolus, plus envahisseurs que ne furent jamais empereurs et conquérants. Quel programme et quelles prétentions ! *Les armes de notre milice ne sont pas de la chair; elles ont en Dieu la puissance de renverser les rem-*

[1] Gen. xv, 5. — [2] Ephes. III, 8. — [3] I Cor. IV, 15. — [4] I Cor. IV, 15. — [5] Comment. in Paul.

parts, de détruire les conseils, et toute hauteur qui se dresse contre la science de Dieu ; de réduire en servitude toute intelligence pour en faire l'esclave du Christ ; de châtier toute rébellion[1]. Qui régna jamais comme régnèrent les Apôtres ? Et quel pouvoir enserra jamais l'homme entier dans d'aussi formidables liens ? Tout est subjugué, tout est dans les chaînes ; l'âme, le corps, l'intelligence, la volonté, le cœur. Ces conquérants d'un nouveau genre forcent l'entrée des plus inviolables sanctuaires, pénètrent au plus intime, et posent là le siége d'une domination inouïe. Et ce que pas un César, dans la folie de l'omnipotence, n'eût osé même rêver, les *douze* le réclamaient impérieusement, et l'obtenaient ! Ils l'obtinrent du monde entier ; car leur domination ne fut pas seulement absolue, elle fut encore universelle.

Qui réalisa jamais ce rêve si beau, mais si chimérique de la domination universelle ? Qui des sages ? qui des philosophes ? qui des savants ? qui des rois ? qui des conquérants ? Socrate fonde à peine une école ; Alexandre, un empire qui disparaît avec lui ; Napoléon, une domination qui n'atteint pas la longueur de ses jours. Mais l'empire universel ! la domination embrassant à la fois tous les peuples, toutes les classes, tous les âges, toutes les intelligences, toutes les volontés, toutes les âmes ; une domination traversant tous les siècles et fondant sur les ruines de tous les empires écroulés, un trône toujours jeune, une autorité toujours forte ? Qui a fait cette œuvre, la plus merveilleuse des œuvres ? Les Apôtres, et eux seuls. Et si la raison demeure stupéfaite devant ces quelques pauvres, *à l'apparence chétive, au langage*

[1] II Cor. x, 3-7.

sans distinction[1], qui soulèvent le monde, le bouleversent, le détruisent, le refont à leur gré, l'explication du prodige est facile. Cette puissance des Apôtres n'est absolue et universelle que parce qu'elle est *divine*.

Au monde stupéfait de ses premiers miracles, Pierre disait tranquillement : « Pourquoi donc vous étonner? pourquoi ces regards tournés sur nous, comme si c'était par notre vertu ou notre puissance que nous eussions fait marcher ce boiteux? Dieu... a glorifié son fils Jésus... dont nous sommes les témoins[2]. » Paul ne cesse de donner aux peuples la même idée de son apostolat et de ses pouvoirs. *Qu'est-ce qu'Apollon et qu'est-ce que Paul? Les ministres du Dieu auquel vous avez cru; et ils n'ont que ce que Dieu donne à chacun... Nous sommes les auxiliaires de Dieu*[3]. — *Voici ce que le monde doit voir en nous : des ministres du Christ, des dispensateurs des mystères de Dieu*[4]. L'Apôtre est l'organe de Dieu; il est le léger nuage au travers duquel Dieu darde ses rayons sur le monde; *Dieu étincelle en l'âme*[5] de l'Apôtre. Si l'Apôtre lève sur une création coupable et condamnée la main qui absout et bénit, c'est que *Dieu a mis en lui le mot de la réconciliation*[6]. S'il traite avec la terre les grandes affaires de l'éternité, c'est qu'*il est ambassadeur représentant le Christ*[7]. Si sa bouche, la seule bouche au monde, laisse tomber sur le monde une vérité toujours pure, efficace, invincible, c'est que *Dieu exhorte par lui*[8]; s'il pardonne, c'est *en la personne du Christ*[9]; s'il frappe, *c'est par la puissance que Dieu lui a donnée*[10], *c'est avec la force du Christ*[11]; s'il triomphe, s'il accomplit la plus

[1] II Cor. x, 10. — [2] Act. III, 12, 13, 15. — [3] I Cor. III, 4, 9. — [4] I Cor. IV, 1. — [5] II Cor. IV, 6. — [6] II Cor. V, 19. — [7] II Cor. V, 20. — [8] II Cor. V, 20. — [9] II Cor. II, 10. — [10] II Cor. XIII, 10. — [11] I Cor. V, 4.

prodigieuse des œuvres ; s'il jette au monde une parole que toutes les forces du monde ne parviennent pas à enchaîner[1] ; si dans une immense carrière[2], de l'Orient à l'Occident[3], il remplit tout de l'Évangile de Jésus-Christ ; s'il est partout un triomphateur[4], c'est *dans le Christ Jésus*[5], c'est par une force qui lui vient de Dieu[6] ; et quand il entonne, comme un autre Moïse[7], ses chants de victoire, ce sont les grandes œuvres du Très-Haut qu'il raconte, et il se garderait de parler de conquêtes que n'aurait pas par lui faites le Christ lui-même[8].

Le dernier mot de l'Apostolat reste donc ce mot de saint Paul cité plus haut : *Que le monde voie en nous des ministres du Christ, et des dispensateurs des mystères de Dieu*[9]. Successeurs des Apôtres, les évêques sont compris dans cette définition glorieuse ; après eux, mais sans la même plénitude, les simples prêtres, le sacerdoce catholique tout entier, dont l'Apôtre va nous retracer à la fois les grandeurs, les fonctions augustes, les vertus et les droits sacrés.

[1] II Tim. II, 9. — [2] I Cor. XVI, 9. — [3] Rom. XV, 19. — [4] II Cor. II, 14. — [5] II Cor. II, 14. — [6] II Cor. X, 8. — [7] Exod. XV, 21 — [8] Rom. XV, 18. — [9] I Cor. IV, 1.

CHAPITRE HUITIÈME

LE PRÊTRE

I

LA DIGNITÉ DU PRÊTRE

Le Prêtre.... Quelles mystérieuses, sublimes et douces choses s'attachent à ce nom ! Aux confins des deux mondes, entre le ciel et la terre, est le prêtre ; à la fois, *l'homme de Dieu* [1] et l'homme de la terre, *constitué pour les hommes* [2], chargé de leurs affaires, gardien de leurs plus chers intérêts, consolateur de leurs souffrances, expiateur de leurs crimes, ambassadeur, médiateur, intercesseur pour eux auprès de la cour céleste.

Homme de Dieu ! Il y a donc au milieu des mondes, dans l'innombrable multitude des êtres, une créature qu'a spécialement distinguée le regard du Très-Haut, qu'il a appelée plus près de son cœur, plus avant dans

[1] I Tim. VI, 11. — [2] Hebr. V, 1.

sa confiance, qu'il a marquée de sa grâce la plus sublime et de son sceau le plus auguste : une créature dont il a fait sa créature à lui, où il fixe, comme en une arche trois fois sainte, « le lieu de son repos, » qu'il enrichit de tous ses dons, qu'il couvre de toutes ses splendeurs, où il verse à flots ses lumières, ses puissances, ses miséricordes, ses vertus, et qu'il députe vers les hommes, porteur de ses décrets et de ses grâces, *comme l'Ange de Dieu, comme le Christ Jésus*[1] lui-même. Lui seul l'appelle ; lui seul donne à cet élu de son cœur l'onction royale, et *nul ne peut de soi usurper cet honneur*[2]. Il donne son prêtre au monde comme le salut du monde, comme « le Dieu[3] » du monde, et le monde, en le recevant des mains du Très-Haut, sait qu'il reçoit un Sauveur.

Tout prêtre élevé du milieu des hommes, est, pour les hommes, chargé du culte de Dieu, constitué pour offrir des dons et des sacrifices pour les péchés, capable de compatir aux ignorances et aux errements de ses semblables, environné qu'il est lui-même d'infirmité[4].

Le monde déchu, chargé des anathèmes antiques et abîmé dans les douleurs de l'expiation, a perpétuellement deux besoins immenses : il lui faut un intercesseur près de Dieu, il lui faut un consolateur au milieu de ses innombrables maux. Comment irait-il à Dieu? au Dieu très-pur, lui qui est souillé de crimes ; au Dieu très-haut, lui qui n'est que bassesse et néant ; au Dieu très-juste, lui qui se sait exposé sans cesse aux foudres de la divine vengeance ? Il a donc avant tout cherché un représentant, un médiateur qui pût se charger pour le ciel de ses messages, le repentir, de promesses, de

[1] Galat. IV. — [2] Hebr. V, 4. — [3] Exod. VII, 1. — [4] Hebr. V, 1-3.

prières. Dans tous les siècles, chez tous les peuples, nous trouvons cette préoccupation ardente, opiniâtre, de créer un sacerdoce chargé de renouer avec le ciel des relations que la terre par ses crimes brise toujours. Le paganisme jeta sur cette tradition du genre humain les fanges dont il souilla toutes les autres, il fit de ses prêtres les pontifes de ses vices et les consécrateurs de ses dégradations; mais sa persistance même à maintenir le sacerdoce montrait que cette médiation mystérieuse était réclamée par une détresse universelle et répondait au cri du genre humain tout entier. D'autre part, une idée de bonté, de paternelle tendresse, de secourable compassion s'est toujours attachée au sacerdoce, et lui a posé au front sa seconde auréole. Le prêtre, dans tous les temps, a été à la fois le médiateur et le consolateur, l'être mystérieux et divin qui, descendu, chargé de grâces et de pardons, des splendeurs où il s'entretient avec Dieu, se penche amoureusement vers la terre pour en pleurer les douleurs et en guérir les plaies.

Ce rôle de médiateur chez le prêtre renferme un sublime mystère. L'Apôtre nous représente le prêtre courbé comme tous les fils d'Adam, ses frères, sous le double fardeau de la douleur et du péché : *Lui aussi est environné de faiblesses*[1] ! et avant d'offrir la Victime expiatrice *pour les péchés du peuple*, il la doit offrir *pour ses propres péchés*[2]. Mais alors que signifie en lui ce rôle de médiateur que lui confère son sacerdoce? Qu'est-ce que cet intercesseur confondu dans la foule des coupables? Et qu'obtiendra pour des condamnés celui que menacent les mêmes anathèmes? *Il est de toute*

[1] Hebr. v, 2. — [2] Hebr. v, 3; — Hebr. vii, 27.

nécessité que notre pontife soit saint, innocent, sans souillure, loin des pécheurs, et plus haut que les cieux : un prêtre qui n'ait pas besoin tous les jours, comme les autres prêtres, d'offrir des victimes, tout d'abord pour ses péchés[1]. L'explication de ce mystère est dans le texte même du grand Apôtre. Le prêtre catholique *pénètre dans les cieux*[2], — *s'avance jusqu'au Père*[3], — *s'approche hardiment du trône de la grâce*[4] ; pourquoi ? Ah ! c'est qu'il s'y présente conduit par le Prêtre éternel, le Prêtre-Dieu, dont il a revêtu la sainteté et la puissance, dont il continue l'œuvre, dont il offre l'oblation toute divine. Devant ce mortel porteur du sang d'un Dieu[5], le ciel s'ouvre, le Saint des saints écarte son voile, la justice se retire, la miséricorde et la grâce répondent seules à *des prières, des supplications et des cris*[6], qui s'échappent du cœur et des lèvres mêmes d'un Dieu. Le prêtre est l'homme devenu, par son union avec le Pontife suprême, un être tout céleste, tout divin, un Dieu qui lui aussi mérite en Jésus-Christ *d'être exaucé à cause de sa dignité*[7]. Nul n'a exprimé avec plus de magnificence ce mystère que saint Jean Chrysostome. Il nous fait apparaître le médiateur, le prêtre, en apparence sur la terre, en réalité dans les cieux, debout aux pieds du Très-Haut, lui immolant la grande Victime, apaisant sa colère, éteignant ses foudres, et faisant tomber sur la terre coupable la rosée des plus riches bénédictions. « Voyez le Seigneur immolé et étendu sur l'autel, le prêtre en prière, penché sur la Victime, l'assemblée entière teinte du sang précieux : vous croyez-vous encore sur la terre,

[1] Hebr. VII, 26. — [2] Hebr. IV, 14. — [3] Ephes. II, 18 — [4] Hebr. V, 16. — [5] Hebr. IX. — [6] Hebr. V, 7 ; — Rom. VIII, 34 ; — Hebr. II, 18 ; — Hebr. VII, 25. — [7] Hebr. V, 7.

au milieu des hommes? Ah! plutôt n'êtes-vous pas transporté dans le ciel, et, dégagé de toute pensée de la chair, pur esprit, intelligence céleste, n'avez-vous pas le spectacle même des merveilles des cieux! O prodige! ô bonté de notre Dieu! Celui qui siége à la droite du Père, au plus haut des cieux, se met à cette heure entre les mains de tous, s'offre à toutes les étreintes, à toutes les bouches, à tous les cœurs[1]! » Voyez le prêtre entre le ciel et la terre : un ciel irrité, une terre souillée de crimes, et dévouée à l'anathème; voyez-le, nouvel et plus puissant Élie, arracher aux cieux vaincus la flamme d'amour qui pardonne et vivifie. « Le prêtre est là, debout, tenant entre ses mains, non pas la flamme matérielle, mais l'Esprit-Saint : il prie, il prie longtemps, il demande non pas qu'un feu descende qui consume les oblations, mais que la grâce se répande d'en haut sur l'hostie, enflamme par elle toutes les âmes, les purifie comme l'argent au creuset, et les fasse plus que lui resplendir[2]. »

Tel est le premier acte du ministère sacerdotal : *Offrir des dons et des victimes pour les péchés*[3]. Par là, sans cesse, sans fin, *pontife fidèle devant Dieu, le prêtre doit expier les péchés du peuple*[4]. Le voici maintenant au milieu de la foule qui, au sortir des saints mystères, l'attend avec ses misères et ses vices. Le prêtre *institué pour les hommes.... est tel qu'il puisse compatir aux égarements et aux ignorances de ses frères*[5]. C'est là sa seconde mission : mission douce et salutaire, continuation de l'apostolat du Christ, au milieu d'un monde pécheur et frappé. Le même conseil qui enchaîna Jésus-Christ aux douleurs

[1] *De Sacerdot.* lib. III, 4. — [2] *De Sacerdot.* lib. III, 4. — [3] Hebr. v, 1. — [4] Hebr. n, 17. — [5] Hebr. v, 2.

humaines, y attache après lui ses prêtres. Pour s'approcher de plus près de ces douleurs, pour en mieux comprendre l'excès, pour toucher tant de plaies cuisantes d'une main plus douce, et parler aux âmes désolées un langage mieux compris, le Prêtre éternel dut souffrir. Il dut être *semblable en tout à ses frères pour devenir un pontife compatissant.... Par les douleurs qu'il souffrit, par les tentations qui l'assaillirent, il acquit auprès de ceux qui souffrent une grande puissance de consolation*[1]. Ah! *ce n'est pas un Pontife incapable de compatir à nos faiblesses que nous avons! Il a tout souffert; il nous ressemble en tout, sauf le péché*[2]. Et que concluent les âmes à la vue d'un tel Pontife? *Allons donc avec confiance au trône de la grâce*[3]. Tel fut Jésus-Christ, tels seront ses coopérateurs appelés comme lui au chevet des douleurs humaines. Aussi le prêtre ne sera pas un ange dans l'éternel rayonnement de la gloire et de la joie, il sera *pris du milieu des hommes*[4]. Il n'aura ni une chair impassible, ni une âme libre des angoisses, des défaillances, des détresses de la nature : *lui aussi sera enveloppé d'infirmités*[5]. Les malades verront en leur médecin les cicatrices des ulcères qui les rongent, leurs larmes se mêleront à ses larmes[6], leurs récits effroyables ne le surprendront jamais, et pour sonder les abîmes de la misère humaine, il n'aura qu'à descendre au fond de son propre cœur.

Mais si le prêtre est *enveloppé d'infirmités*[7], ce ne doit être qu'ainsi que l'était le Christ sous ses lambeaux de pourpre et sa couronne d'épines, et avec son sceptre de dérision. Au travers de cette infirmité doit rayonner une majesté divine, et, quand Pilate a dit : « Voilà

[1] Hebr. II, 17. — [2] Hebr. IV, 15. — [3] Hebr. IV, 16. — [4] Hebr. V, 1. — [5] Hebr. V, 2. — [6] Hebr. V, 3. — [7] Hebr. V, 2.

l'homme! » il faut que le monde entier s'écrie : « Non, voilà Dieu! » Le prêtre apparaîtra homme et Dieu tout ensemble; homme comme ses frères, mais plus grand, plus saint, plus sacré que ses frères.

Une triple auréole étincellera à son front. La *séparation*, la *virginité*, l'*immolation*. Le prêtre est *séparé*[1], *retiré du milieu des hommes*[2], — *mis à part pour l'Évangile*[3]. L'Église l'a vêtu de noir : il est mort, *crucifié au monde, et le monde l'est à lui*[4]. Le monde ne le veut ni à ses fêtes, ni au tumulte de ses affaires, ni dans la vulgarité des emplois terrestres. Le prêtre, pour le toucher et le vaincre, doit lui apparaître comme ce mystérieux Pontife qui fut son image, *sans père*, *sans mère*, *sans famille*[5] : — *comme un ange de Dieu, et le Christ Jésus*[6]. Mais ce que tous les siècles avaient pressenti, ce que le monde réclame, ce que la puissance divine seule peut opérer : le prêtre sera vierge. *Garde-toi chaste*[7]! non pas de cette chasteté vulgaire, ornement obligé de la couche nuptiale chrétienne, mais de cette chasteté qui d'un homme fait un ange, et d'une chair passible un pur rayon de la lumière des cieux.

Le prêtre sera chaste : il le faut pour Dieu et les hommes, le ciel et la terre. Il sera chaste parce que, sacrificateur, ses mains immolent tous les jours la victime vierge et divine; et « songez à ce que doivent être ces mains, et cette bouche d'où sortent les paroles sacrées, et cette âme si sainte, si pure, qu'elle puisse recevoir l'Esprit-Saint[8]. » Il sera vierge : parce qu'on lui demande tout l'amour de son cœur, toutes les préoc-

[1] Hebr. VII, 26. — [2] Hebr. V, 1. — [3] Rom. I, 1 : — Galat. I, 15. — [4] Galat. VI, 14. — [5] Hebr. VII, 3. — [6] Galat. IV, 14. — [7] I Tim. V, 22. — [8] Sanct. Chrys. *De Sacerd.* lib. III.

cupations de son âme, tout l'or de ses mains, toutes les heures de son existence pour l'immense famille humaine que son sacerdoce lui fait adopter. Et comment se circonscrirait dans l'étroite enceinte d'un foyer domestique, celui dont le cœur doit renfermer à l'aise le monde entier[1]? Dieu le plaçant au sein de toutes les fanges, lui a donc dit : *garde-toi chaste*[2]! Ah! voilà par excellence *le spectacle au monde, aux hommes et aux anges*[3]. Voilà la merveille que l'Église catholique seule a pu enfanter, et que le ciel et la terre n'auront vue qu'une fois! Un sacerdoce vierge. « L'Église prend par les cheveux la jeunesse toute vive, dévouée par son cœur, séduite par son imagination; elle la purifie dans la prière et la pénitence, l'élève par la méditation, l'assouplit par l'obéissance, la transfigure par l'humilité : et, le jour venu, elle la jette par terre dans ses basiliques, elle verse sur elle une parole et une goutte d'huile : la voilà chaste! Ils iront, ces jeunes gens, ils iront par toute la terre, sous la garde de leur vertu : ils pénétreront dans le sanctuaire des sanctuaires, celui des âmes; ils écouteront des confidences terribles; ils verront tout; ils sauront tout; mille tempêtes passeront sur leur cœur. Ce cœur restera de feu par la charité, de granit par la chasteté... Le sacerdoce et la chasteté seront une seule et même dignité, une seule et même expression du Dieu qui a sauvé le monde sur la croix[4].» Laissons à la même grande parole à nous signaler dans la virginité du sacerdoce catholique le principe de sa force, le soutien de son apostolat auprès des âmes, et sa grande victoire en face de l'impiété. « Ses ennemis

[1] II Cor. VI, 11, 12. — [2] I Tim. V, 22. — [3] I Cor. IV, 9. — [4] Lacordaire, XXIIe conf.

l'ont regardé sans cesse dans le présent et dans l'histoire; ils ont signalé des scandales partiels, mais le corps entier est demeuré sauf. La foi des générations attentives ne s'y méprend pas : elle croit à une vertu qu'elle a trop éprouvée; elle amène à nos pieds des enfants de seize ans, des cœurs de seize ans; elle les y amène à la face de l'univers et à l'étonnement de l'impie; elle y amène la mère avec la fille; les chagrins précoces avec les chagrins vieillis; ce que l'oreille de l'époux n'entend pas; ce que l'oreille du frère ne sait pas; ce que l'oreille de l'ami n'a jamais soupçonné. L'humanité proclame par cette confiance miraculeuse la sainteté du sacerdoce catholique, et la fureur de ses ennemis viendra se briser toujours contre cette arche qu'il porte avec lui. Ils la poursuivront comme l'armée de Pharaon jusque dans les eaux profondes; mais le mur, le cristal de la chasteté s'élèvera toujours entre eux et nous ; ils maudiront ce fruit divin qui naît en nous et qui nous protége ; ils le maudiront vainement, parce que la malédiction qui tombe sur la vertu est comme celle qui tombait sur la croix de Jésus-Christ l'avant-veille de la Résurrection [1]. »

La séparation place le prêtre dans un milieu qui le grandit: la virginité le couronne de rayons célestes : l'*immolation* vient achever sa grandeur en l'élevant sur le calvaire avec l'Homme-Dieu. La souffrance du prêtre, la persécution éternelle qui l'assaille, les malédictions qui répondent à ses bénédictions, la haine à son amour, l'agression implacable à la plus inoffensive des vies : voilà pour la raison un inexplicable problème. Ce problème, l'Apôtre l'expose ainsi dans sa palpitante réalité.

[1] Lacordaire, *Conf. de Notre-Dame*. XXIIe conf.

On nous maudit et nous bénissons : on nous persécute, et nous supportons : on nous blasphème, et nous prions [1]. — *En tout nous trouvons à souffrir* [2] *: — brebis destinées à l'égorgement* [3], — *sans cesse on nous traîne à la mort* [4]. Tout est souffrance pour le prêtre. De toutes parts lui viennent ces fleuves d'amertume, dont les flots l'engloutissent [5]. Écoutons l'Apôtre dresser la terrible liste des tribulations que devait traverser, durant les siècles, le sacerdoce catholique. ...*Montrons-nous ministres de Dieu, à beaucoup souffrir : tribulations, dénûment, angoisses, flagellations, cachots, séditions populaires, travaux, veilles, jeûnes* [6]. — *En tout nous souffrons* [7] ! Parfois la tempête est si affreuse, la nuit se fait si sombre dans l'âme épuisée du prêtre, qu'il jette au ciel et à la terre un long cri de douleur : *Au delà de toute mesure, nous avons été surchargés de maux et plus que nous n'en pouvions porter ; jusque-là que la vie nous était à charge..... Et notre âme au dedans de nous ne nous rendait plus que des réponses de mort* [8].

Le monde, persécuteur acharné du sacerdoce catholique, accomplit à son insu, comme les bourreaux du prétoire et du calvaire, un des plus sublimes desseins de Dieu. Le prêtre doit souffrir : c'est la condition comme la gloire de sa mission sur la terre. *Il est fait pour cela* [9]. Et en voici d'après le sublime Apôtre les profondes raisons. La première se rattache au plan général de la Rédemption du monde par la croix. L'orgueil de la puissance, du génie, de la richesse, de la force avait chassé Dieu du monde, et élevé contre lui un

[1] I Cor. IV, 12, 13. — [2] II Cor. IV, 8. — [3] Rom. VIII, 36. — [4] II Cor. IV, 11. — [5] Psal. XLI, 8. — [6] II Cor. VI, 4. — [7] II Cor. IV, 8. — [8] II Cor. I, 8, 9. — [9] I Thess. III, 3.

gigantesque empire : Dieu rentra dans sa création armé de la faiblesse, du néant, du rien : avec ce rien : une croix, des pauvres, un supplicié, toutes les faiblesses et toutes les hontes, il détruisit cet empire, et courba la terre devant une folie[1] ! Or ce que fut entre les mains de la puissance divine la folie du Calvaire, le sacerdoce catholique avec ses mystérieuses faiblesses ne cessera plus de l'être à travers les temps : toujours le prêtre sera faible, pauvre, persécuté ; *afin*, dit l'Apôtre, *que la sublimité du triomphe reste à la puissance de Dieu ; et non pas à nous*[2]. Quand le monde aura pris et foulé aux pieds le sacerdoce ; quand il l'aura souillé de fange, brisé de coups, et laissé pour mort sur la place, le sacerdoce se relèvera calme et radieux ; continuera son hymne, son sacrifice et sa prédication : voilà le triomphe de la droite de Dieu. Souvenons-nous de plus que le prêtre est la continuation vivante de Jésus-Christ, Prêtre unique et éternel. Associé à son œuvre, il le doit être à sa vie : il passera donc par le monde *portant sur son corps les traces de la mort de Jésus*[3] ; — *achevant en sa chair ce qui manque à la passion du Christ, soufferte pour son corps qui est l'Église*[4] ; et *recevant de sa souffrance sa dernière perfection*[5]. Il en reçoit aussi la plus puissante sauvegarde de sa vertu. Malheur au sacerdoce, si le prêtre, soldat énervé, ne connaît plus, au lieu des sanglantes immolations, que le luxe et l'orgueil de l'opulence ! Le sel affadi se foule aux pieds[6] : la lumière est devenue ténèbres[7], et la justice divine prépare de grands et terribles coups. La souffrance et

[1] I Corinth. I, 18, 21. — [2] I Cor. I ; — II Cor. IV, 7. — [3] II Cor. IV, 10. — [4] Coloss. I, 24. — [5] Hebr. II, 10. — [6] Math. V, 13. — [7] Math. V, 13.

l'humiliation sont données au prêtre comme un contrepoids nécessaire à sa dignité éminente et aux fonctions qui suspendent le monde à ses lèvres et l'abattent à ses pieds : *Afin que nous ne mettions pas notre confiance en nous-mêmes, mais dans le Dieu qui rend les morts à la vie*[1]. Une raison encore plus profonde de la perpétuelle immolation du prêtre nous reste à développer. Le salut du monde est tout entier renfermé dans une mystérieuse solidarité dont voici la formule : *Si un est mort pour tous, c'est que tous étaient morts : et pour tous le Christ est mort*[2]. Ce mystère est continué dans le sacerdoce, qui à son tour, et *achevant la passion du Christ*[3], verse, en prenant pour lui la douleur, la bénédiction, le pardon et la vie au peuple de Dieu. O touchante et sublime solidarité ! Prêtre, je souffre : *c'est pour les élus que je supporte toutes mes douleurs ; afin qu'ils arrivent eux aussi au salut que donne la grâce de Jésus-Christ, et qui mérite la gloire éternelle*[4]. Tout ce que ma chair prend sur elle de tortures, j'en allége les épaules meurtries du peuple. *Le travail de mort qui se fait en moi vous enfante à vous la vie*[5]. A mon calvaire, continuation de celui du Christ[6], les âmes trouvent la lumière, la consolation et la force. *Quand la tribulation fond sur nous, c'est pour votre encouragement et votre salut*[7]. Notre souffrance *est votre gloire*[8] ; et si notre sang coule, *il arrose l'holocauste de votre obéissance et de votre foi*[9]. Qui nous découvrira la mystérieuse fécondité de la souffrance du prêtre et le rejaillissement invisible des grâces qu'elle mérite au monde ? O pauvre prêtre ignoré, qui en quelque coin

[1] II Cor. I, 9. — [2] II Cor. V, 14. — [3] Coloss. I, 24. — [4] II Tim. II, 10. — [5] II Cor. IV, 12. — [6] II Cor. I, 6. — [7] II Cor. I, 6. — [8] II Cor. — [9] Philipp. II, 17.

perdu du champ de l'Église, sur une terre et un sol ingrats, passes dans les désolations et les larmes une vie qu'aperçoit seul le regard de Dieu ; toi que torture la solitude du sanctuaire et la désertion obstinée des âmes ; toi que peut-être la calomnie ronge sourdement, la brutalité assaille, l'ingratitude enveloppe de toutes parts, toi dont le plus poignant martyre est ton apparente inutilité : prends courage ; ta souffrance est l'œuvre des œuvres : de chaque plaie de ton cœur, de chaque douleur de ta vie, jaillissent des flots de grâce, qui vont au loin, sous l'œil de Dieu, porter aux âmes le rafraîchissement, la force et la fécondité : *La mort opère en nous, mais la vie en eux*[1] !

II. — Les considérations qui précèdent nous mènent à cette conclusion développée par l'Apôtre, que le prêtre est à la fois le salut du monde, la plus haute domination du monde, le principe des vraies joies du monde.

1. Le prêtre sauve le monde, parce qu'il a en main tous les trésors de la rédemption, et ces *inscrutables richesses du Christ*[2], qui sont la fortune du temps et l'héritage de l'éternité. Prenant en sa main les trésors accumulés par l'Homme-Dieu, le prêtre en fait aux âmes la quotidienne distribution. *Nous sommes les dispensateurs des mystères*[3]. — *A nous l'administration*[4] de la fortune divine. *Voici ce que nous devons être aux yeux du monde : les ministres du Christ, et les dispensateurs des mystères de Dieu*[5]. *Nous sommes les aides de Dieu*[6]. Et

[1] II Cor. IV, 12. — [2] Ephes. III, 8. — [3] I Cor. IV, 1. — [4] II Cor. IV, 1. — [5] I Cor. IV, 1. — [6] I Cor. III, 9.

quel est le travail de Dieu dans le monde ? Un travail immense, incessant ; Dieu qui s'est incarné, qui a vécu, qui est mort pour l'humanité entière, qui lui a versé la grâce, qui l'a transfigurée, reprend maintenant âme par âme la série de ses ineffables mystères. En chaque âme, il naît, il converse, il exhorte, il pardonne, il guérit ; en chaque âme il meurt sur le mystique calvaire de son Eucharistie. Or en toutes ces fonctions diverses, Dieu a pour *auxiliaire*[1] le prêtre. C'est pour *aider Dieu que le prêtre exhorte les âmes à ne pas recevoir en vain la grâce divine*[2], c'est *pour le Christ qu'il les conjure de se réconcilier avec Dieu*[3]. Dieu, *de qui découle toute paternité*[4], confère au prêtre la paternité la plus douce et la plus auguste ; le prêtre est père de l'humanité chrétienne ; *il l'enfante jusqu'à ce que soit formé en elle Jésus-Christ*[5]. Ah ! le monde a des maîtres, il en « a dix mille[6] ! » mais un père, un père qui lui communique une impérissable vie, qui entretienne cette vie, qui l'accroisse, qui la défende, qui la ressuscite, qui la purifie de toute souillure, et l'illumine de l'éclat de toute vérité ? Où le trouver en dehors du sacerdoce ? où les âmes rencontreront-elles l'amour désintéressé, le dévouement sans lassitude, le service de la douleur sans calcul ni répugnance ? *Les pères sont rares*[7] ! Et le prêtre seul qui enfante les âmes, sait manier avec délicatesse ces êtres si fragiles et remplis de si douloureuses plaies. Lui seul connaît les soins tendres et intelligents *de la nourrice auprès des enfants*[8] ; ne donnant aux premiers jours « que le lait[9] ; » réservant « la nourriture solide[10] » pour

[1] I Cor. III, 9. — [2] II Cor. VI, 1. — [3] II Cor. V, 20. — [4] Ephes. III, 15. — [5] Galat. IV, 19. — [6] I Cor. IV, 15. — [7] I Cor. IV, 15. — [8] I Thessal. II, 7. — [9] I Cor. III, 1 ; — Hebr. V, 12. — [10] Hebr. V, 12.

des forces grandissantes. Lui seul, en face de la terrible mort des âmes, peut dire avec le calme de la toute-puissance : « ce mal ne va pas à la mort [1] ; » et jeter au cadavre le grand « mot de réconciliation [2] » qui le rappelle à la vie. Lui seul enfin donne au monde la vérité. Le monde « a des pédagogues » par milliers ; les académies en sont pleines ; les chaires partout en retentissent, le pauvre lui-même est assiégé de docteurs qui prétendent le transfigurer. Mais *qui d'entre eux a connu la pensée de Dieu qui le puisse instruire* [3] ? qui possède la vérité ? et, la possédant, qui la verse sans mélange, sans calcul, sans égoïsme ? Qui ne *se prêche pas soi-même* [4] ? Qui *ne cherche pas à plaire à la foule* [5] ? Qui parlera toujours et à tous, sans que jamais obstacle humain « n'enchaîne la parole [6] ? » Un seul homme au monde, le prêtre.

2. *Homme de Dieu* [7], — *ambassadeur du Christ* [8], « dont l'univers est le domaine et toutes les nations l'héritage [9], » le prêtre a sur la terre la plus puissante et la plus étendue des dominations. Voilà sans doute une assertion que l'incrédulité contemporaine n'accueille qu'avec un sourire moqueur. Mais d'abord, s'il est un fait avéré dans l'histoire de l'Europe depuis seize siècles, c'est le règne du prêtre ; règne si visible, si fécond, si prolongé, que les déclamations furieuses contre le moyen âge n'ont pas d'autre cause ni d'autre objet. Il est convenu que le moyen âge c'est le règne de l'Église, c'est la domination du prêtre, voilà le secret motif de tant de

[1] Joan. XI, 4. — [2] II Cor. V, 19. — [3] I Cor. II, 16. — [4] II Cor. IV, 5. — [5] Galat. I, 10. — [6] II Tim. II, 9. — [7] I Tim. VI, 11. — [8] II Cor. V, 20. — [9] Psal. II.

haines et de calomnies. Le prêtre a donc régné. Mais il a fait plus, il a fondé. On se rappelle cet aveu arraché à une plume hostile : « l'Europe est l'œuvre des évêques et des moines[1]. » Cette œuvre frappée de tant de coups, minée de tant de côtés et par tant de mains, a résisté en grande partie aux destructions successives qui la devaient anéantir. On dirait quelque édifice cyclopéen, que les siècles trouvent toujours debout, et dont la main de l'homme détache à peine de loin en loin, après mille efforts, quelque faible débris. Or cette œuvre suppose en celui qui l'a édifiée, la plus extraordinaire puissance. Le prêtre a d'abord renversé le césarisme païen ; posé, comme première assise, l'affranchissement des âmes ; puis peu à peu, celui des corps, et l'homme libre, le citoyen s'est trouvé debout. Mais tout un monde était à jeter bas en même temps que le césarisme. La férocité dévorait l'humanité aux deux tiers ; la débauche la souillait sans réserve ; la famille avait péri dans le naufrage des mœurs, et les nationalités sous l'écrasement de la force. Lois, coutumes, idées courantes, tout, du haut en bas de l'échelle sociale, était trempé de boue et de sang ; et, en face de cette société abominable, étaient dressés pour achever sa dégradation un autel et un culte plus abominables qu'elle. Les choses en étaient là, quand le prêtre catholique apparut. César gênait son œuvre : il sauva le monde sans lui. Quand les hordes barbares accoururent à la curée de l'empire, pour en sauver les restes, adoucir les vainqueurs, les fusionner aux vaincus, le prêtre s'empare du trône laissé vide et du sceptre tombé dans le sang au milieu des ruines ; puis, se mettant à l'œuvre avec un courage que rien ne

[1] Gibbon.

put lasser, il construisit cette Europe civilisée dont nous jouissons sans vouloir reconnaître la main qui nous l'a donnée. Le prêtre édifia tout, famille, cités, royaumes, législation, vie sociale, droit commun, mœurs publiques, charité, fraternité, liberté. Il fit le père, la mère, l'enfant, le serviteur. Du même souffle il créa la vierge, le moine laboureur et le moine guerrier, le citoyen, le soldat, ce mélange exquis de loyauté, de bonté, de bravoure. Les arts, les lettres, les sciences, trouvèrent en lui seul, durant de longs siècles, l'abri et le salut. Enfin étendant plus loin encore une domination aussi salutaire qu'incontestée, il empêcha les princes d'écraser les faibles ; et ceux-ci de préparer dans l'ombre des jours d'implacables représailles. De peuple à peuple il créa et maintint cette loyauté, cette courtoisie, cette générosité qui firent la base du droit public européen.

Vint le jour où l'on se fatigua de la tutelle du prêtre. On le chassa des choses publiques ; des mains jalouses le tinrent enfermé dans l'étroite enceinte du sanctuaire, et la garde inquiète que l'on fait à la porte, proclame plus haut que tout le reste l'impérissable royauté de ce dominateur toujours redouté, dont « la parole ne s'enchaîne pas[1], » dont l'action ne se peut briser, dont les âmes fidèles acceptent avec amour le règne que ses ennemis déconcertés sont obligés de subir.

La raison de cette souveraineté du prêtre catholique, en dépit de toute oppression et de toute tyrannie, est facile à donner. Le prêtre tient seul en ses mains les véritables fils du gouvernement suprême. Où la royauté terrestre trouve d'infranchissables murailles, le prêtre passe : il pénètre à l'intérieur ; il dresse son trône où

[1] II Tim. II, 9.

aucun pouvoir humain n'a le droit ni le pouvoir de commander. Le prêtre domine l'homme par l'intelligence, par le cœur, par la volonté, par la conscience ; terres vierges, sol sacré, où Dieu seul est le maître, et où seulement se font les grandes œuvres. Ah! quand le prêtre a fait *étinceler l'Evangile de la gloire du Christ*[1], quand il a montré à une âme la vérité tout entière, sur Dieu, sur elle-même, sur le monde, sur le présent et l'avenir ; quand au cœur il a déposé les flammes véhémentes du saint amour ; quand il a enlacé la conscience des liens de la loi divine, le prêtre est roi ! sa parole, comme la parole de Dieu, *est vive et efficace, plus pénétrante que tout glaive à deux tranchants, atteignant jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, jusqu'aux jointures, jusqu'aux moelles*[2]. — *Ses armes ont en Dieu la puissance ; il détruit les forteresses, il bouleverse les résolutions ; toute hauteur qui se dresse contre la science de Dieu, il l'abat ; il réduit toute intelligence en servitude, la servitude du Christ ; et il a toujours en main l'arme qui châtie toute rébellion.*[3] — *Grâces soient rendues à Dieu qui toujours nous fait triompher dans le Christ*[4]. Triomphe double, pouvoir à deux effets ; nous sommes *à ceux qui se sauvent un parfum de vie qui les fait vivre ; à ceux qui se perdent, une odeur de mort qui les tue*[5]. L'obéissance du fidèle, la rage furieuse de l'incrédulité, Théodose qui s'incline, Néron qui rugit, témoignent également que le prêtre est dans le monde la puissance dernière, où l'on trouve à son gré ou le salut ou la mort, mais dont il est impossible d'éviter la souveraine domination

[1] II Cor. IV, 4. — [2] Hebr. IV, 12. — [3] II Cor. X, 4, 5. — [4] II Cor. II, 14. — [5] II Cor. II, 15 17.

3. Un mot de l'Apôtre ouvre sur le sacerdoce catholique une dernière et délicieuse perspective : *Nous sommes les auxiliaires de vos joies*[1], et non pas des oppresseurs et les tyrans de vos âmes. Les grandes joies de l'homme sont toutes déposées tour à tour aux pieds du prêtre et reçoivent de lui leur consécration et leur solidité. Quand le foyer domestique voit s'épanouir sa première fleur, c'est le prêtre qui lui donne, avec l'eau baptismale dont il l'arrose, son épanouissement divin. Plus tard, quand l'enfant a grandi et réclame ses premières joies chrétiennes, le prêtre, l'hostie sainte à la main, fait naître à son âme un jour dont nul autre n'atteindra plus l'inénarrable douceur. Sur les ivresses de l'amour, quand il confond deux âmes et unit deux vies, la bénédiction du prêtre fait descendre cette sérénité grave et douce qui sous le refroidissement de l'âge leur conservera une inaltérable saveur. Et quand l'homme, inclinant vers la tombe, n'aura plus qu'un soleil sans chaleur et une existence sans joies, c'est le prêtre qui recueillera son âme fatiguée du passé et inquiète de l'avenir, et lui dira ses dernières paroles de consolation et de paix. La couche du mourant s'illuminera par lui d'un éclair de bonheur ; et les larmes qui suivront des restes chéris à la dernière demeure, trouveront dans ses prières et dans ses chants la suavité de l'espérance et la force de la résignation. Ainsi durant tout le cours de son pèlerinage, du berceau à la tombe, l'homme aura dans le prêtre l'ami si rare *qui mêlera toujours des larmes à ses larmes et des joies à ses joies*[2].

[1] II Cor. I, 23. — [2] Rom. XII, 15.

II

LES DEVOIRS DU PRÊTRE

Après avoir parlé des gloires et des fardeaux du sacerdoce, l'Apôtre s'écrie : *Et qui est apte à cela*[1] ? Grande parole qu'a retenue l'Eglise, dont le souvenir la suit partout, devient sans cesse le principe de ses anxiétés, après l'avoir été de ses luttes sanglantes soutenues durant des siècles pour l'honneur et la pureté de son sacerdoce.

Chaque fois que son sanctuaire se remplit de lévites, jetant sur eux un regard plein d'angoisses, elle pose à l'évêque, son mandataire, la solennelle question : « Savez-vous s'ils sont dignes[2] ? »

Ah ! si déjà, sous la loi ancienne, une garde si vigilante était faite à l'entrée du sanctuaire, afin que nul n'y entrât qu'appelé de Dieu et orné de vertus, que sera-ce sous la loi nouvelle et pour un sacerdoce infiniment plus haut, plus pur et plus ardu? *Si un ministère de mort, gravé en lettres sur des pierres, s'illumina d'une telle gloire que les fils d'Israël ne pouvaient fixer la face de Moïse, à cause de l'éclat dont elle étincelait, éclat qui devait avoir un terme ; combien rayonnera dans la gloire le ministère de l'Esprit,* où tout est divin ? *Si un ministère de condamnation fut si glorieux, combien plus le sera un ministère de justice ? La gloire de la loi ancienne perd tout son éclat, comparée à la gloire suréminente de la nou-*

[1] II Cor. II, 16. — [2] *Pontifical.*

velle ; car si un ministère transitoire fut couronné de splendeurs, infiniment plus le sera un ministère éternel[1].

Et qui sera apte à cela[2] ? Aussi quelles recommandations pressantes aux évêques de ne choisir que de dignes sujets, de les éprouver longtemps, de ne les porter au faîte qu'après qu'ils auront franchi dignement les degrés inférieurs, de ne céder jamais aux sollicitations de la terre, mais de se préoccuper uniquement de la volonté des cieux. *Nul ne s'empare de soi-même des honneurs du sacerdoce, mais celui-là seul qui a été, comme Aaron, appelé par Dieu*[3]. Toute l'attention de l'évêque sera donc de discerner ce choix de Dieu. *Confie le dépôt à des hommes fidèles, capables eux-mêmes d'en instruire d'autres*[4]. — *Que, tout d'abord, ils soient éprouvés, et qu'ils parviennent au ministère purs de toute prévarication*[5]. — *N'admets pas de néophyte, de peur que venant à s'enorgueillir, il ne tombe dans la condamnation qui a frappé le diable*[6]. — *N'impose précipitamment les mains à personne, et ne te rends point complice des péchés d'autrui*[7]. Hélas ! c'est que l'Église, « la vierge fiancée du Christ[8], » est exposée aux sacriléges violations d'ambitieux qui s'efforcent de ravir le sacerdoce à la faiblesse ou à l'inattention des prélats. Où les âmes saintes reculent épouvantées, ces téméraires avancent sans hésitation. Quels soins ! quelle vigilance ! quelles recherches attentives sont demandées à l'évêque, pour que l'indignité des uns et la sainteté des autres soient mises à temps à découvert. La difficulté n'est ni pour les pécheurs publics, ni pour les justes appréciés de tous,

[1] II Cor. III, 7-12. — [2] II Cor. II, 16. — [3] Hebr. V, 4. — [4] II Tim. II, 12. — [5] I Tim. III, 10. — [6] I Tim. VI, 9. — [7] I Tim. I, 22. — [8] II Cor. XI, 2.

mais pour ces hommes dont les vices ou les qualités éminentes restent cachés sous la garde de l'hypocrisie ou de l'humilité. Voici ceux dont un examen attentif doit briser l'audace ou raffermir la timidité. *Il est des hommes dont les crimes sont notoires avant tout examen, d'autres sont découverts seulement après. De même, certaines vertus sont manifestes; d'autres, cachées d'abord, sont nécessairement dévoilées à la fin*[1].

Entré « par la porte[2] » du bon pasteur, et non par la brèche du mercenaire et du voleur, le prêtre doit ensuite, et pendant tout le cours d'une laborieuse existence, remplir saintement ses divines fonctions, pratiquer les vertus les plus hautes, déployer les plus rares capacités, *garder intact le dépôt confié*[3], fournir une irréprochable carrière, et *préparé à toute bonne œuvre*[4], *dans la manifestation de la vérité, se rendre recommandable à toute conscience humaine en face de Dieu*[5].

Pour cela, une législation toute céleste lui est promulguée par l'Apôtre ; législation qui le dirige dans ses fonctions extérieures et règle l'intime de son âme.

I. — Voici le prêtre dans son ministère extérieur, au milieu du monde qu'il doit sanctifier. Ce qu'il y rencontre avant tout, c'est ce troupeau fidèle dont il est l'ange gardien et le père, qu'il doit nourrir, protéger, défendre et sanctifier.

1. C'est dire qu'il lui faut avant tout *l'amour des âmes;* amour dévoué, amour véhément, amour martyr.

[1] I Tim. v, 24, 25. — [2] Joan. x, 2. — [3] I Tim. vi, 20. — [4] II Tim. iii, 17. — [5] II Cor. iv, 2.

Il est père. Écoutez-le : *Je vous ai engendrés*[1]. — *Petits enfants, que j'enfante jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous*[2]. — *Comme la nourrice si tendre à ses fils*[3], je vous porte entre mes bras et sur mon cœur. Ah ! la mère n'est pas plus aimante que le bon Pasteur. Avec quelle ardeur il appelle ses fils ! comme leur absence lui pèse ! Comme leur froideur le torture, comme il a faim et soif de leur amour ! *Ma bouche s'entr'ouvre, mon cœur se dilate : oh ! vous n'êtes pas à l'étroit dans ce cœur*[4] ! Hélas ! *c'est le vôtre qui se resserre ! Rendez donc comme vous recevez, c'est à des fils que je parle, dilatez vous aussi votre cœur*[5]. Et ainsi, quand la réciprocité de l'amour se fait attendre, ce cœur maternel douloureusement blessé, mais non pas refroidi, se venge par ce reproche qui est un nouveau cri d'amour : *plus je vous aime, moins je suis aimé*[6] ! Ses ouailles sont toute la pensée, toute l'âme, toute la vie du bon prêtre ; jamais elles ne s'échappent de son regard, partout et toujours il les a devant lui. Là est sa gloire, sa joie, sa force. Leurs douleurs sont les siennes, leurs allégresses ses allégresses, leurs péchés lui arrachent des cris déchirants ; leur conversion fait couler ses plus délicieuses larmes ; et si l'affliction pèse sur lui, c'est dans leur pensée encore qu'il trouve l'allégement et la résignation. Écoutez Paul prisonnier de Néron. *Je vous ai présents dans mon cœur, dans mes chaînes, quand je me défends, quand j'annonce l'Évangile ; tous vous êtes les compagnons de ma joie. Dieu m'est témoin combien je soupire après vous, dans le cœur de Jésus-Christ*[7], — *poussé vers vous par une telle ardeur*

[1] I Cor. IV, 15 ; — Philem. 10. — [2] Galat. IV, 19. — [3] I Thess. II, 7. — [4] II Cor. VI, 11. — [5] II Cor. VI, 11. — [6] II Cor. XII, 15. — [7] Philip. I, 7.

que j'ai voulu vous donner non-seulement l'Evangile, mais mon âme aussi : car vous m'êtes des fils très-chéris[1]. — *Dieu m'est témoin, le Dieu que sert mon âme selon l'Évangile de son Fils, que sans cesse, sans fin, votre souvenir remplit toutes mes prières*[2] ; — *et je bénis Dieu dans ce perpétuel souvenir ; dans les incessantes prières que je fais pour vous, et que je fais avec bonheur ; je le bénis, de ce que vous avez reçu l'Évangile... Je lui demande que votre charité croisse de plus en plus ainsi que votre science et toute votre instruction*[3]. Dieu dit quelque part à son peuple : « la jeune fille oublie-t-elle les ornements dont elle se pare ; l'épouse oublie-t-elle l'écharpe qui orne son sein[4] ? » Ah ! les joyaux de sa couronne, les parures de son ministère, ses enfants, son trésor, le prêtre non plus n'a garde de les oublier ! *Quelle est notre espérance, ou notre joie, ou notre couronne de gloire ? n'est-ce pas vous qui le serez devant Notre Seigneur Jésus-Christ, au jour de son avénement ? Oui, vous êtes notre gloire et notre joie*[5]. Aussi l'âme du prêtre connaît-elle comme Dieu lui-même[6] les jalousies ardentes de l'amour. *Je suis jaloux de vous*[7] ! Ah! quand le monde et l'erreur s'en viennent avec leurs fascinations et leurs astucieuses promesses assiéger les âmes, les entraîner à l'apostasie de la foi et de la vertu, les arracher du bras du pasteur, et les livrer aux immondes embrassements du vice, quel cri de douleur s'échappe de la poitrine du prêtre ! De quelles implacables haines, de quels ardents anathèmes il poursuit les ravisseurs, ces *Satans transfigurés en anges de lumière*[8], — *ces artisans de mal*[9], — *ces faux*

[1] I Thessal. II, 8. — [2] Rom. I, 8, 9. — [3] Philip. I, 8. — [4] Jérém. II, 32. — [5] I Thessal. II, 19. — [6] Exode. XXXIV, 14. — [7] II Cor. XI, 2. — [8] II Cor. XI, 14. — [9] Philip. III, 2.

apôtres[1], *ces ouvriers trompeurs*[2], qui s'en reviennent, *comme le serpent qui séduisit Ève par son astuce*[3], séduire et déshonorer les âmes, chastes vierges fiancées de Jésus-Christ[4] !

Qui aime sans que l'inquiétude ne le morde au cœur, sans que l'angoisse ne lui soit un cruel martyre ? Ah ! que le prêtre connaît ce martyre de l'amour des âmes ! Ne parlez pas à l'Apôtre des mille douleurs qui fondent sur lui du dehors ; son inénarrable martyre est au cœur : *c'est l'angoisse de chaque jour*, *c'est la sollicitude de toutes les églises*[5] ; c'est la pensée qui suit chaque âme ; c'est le regard qui interroge chaque danger ; c'est le poignant contre-coup qui revient de toute chute. *Qui faiblit, que je ne ressente cette faiblesse? qui est scandalisé, qu'un feu ne me brûle*[6]? feu caché, mais qui parfois fait violemment irruption. Invectives, supplications, cris de détresse, accents douloureux, tout alors jaillit de l'âme et des lèvres de l'Apôtre. *O insensés*, crie-t-il aux Galates, *qui donc vous a fascinés pour que vous résistiez ainsi à la vérité, quand devant vos yeux le Christ vous a été dépeint crucifié au milieu de vous*[7] ? — *Ainsi vous voilà assez sots, après avoir commencé par l'esprit, de finir par la chair*[8] ! — *Ainsi me voilà devenu votre ennemi, pour vous avoir dit la vérité*[9] ! — *O mes petits enfants, pour qui je souffre de nouveau les douleurs de l'enfantement jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous*[10] ! Ces douleurs vont jusqu'aux larmes ; voyez-les inonder des yeux du prêtre, quand réduit à l'impuissance par l'obstination de ses ouailles, il n'a plus qu'à constater les ravages du

[1] II Cor. XI, 13. — [2] II Cor. XI, 13. — [3] II Cor. XI, 3. — [4] II Cor. XI, 2. — [5] II Cor. XI, 28. — [6] II Cor. XI, 29. — [7] Galat. III, 1. — [8] Galat. III, 3. — [9] Galat. IV, 16. — [10] Galat. IV, 19.

vice et les conquêtes de l'enfer. *C'est au milieu d'une douleur profonde, c'est dans l'angoisse du cœur, c'est avec des torrents de larmes, que je vous ai écrit. — Je ne le vous dis pas pour vous contrister, mais pour que vous sachiez quel immense amour j'ai pour vous*[1]. Sa parole est-elle enfin écoutée, ses fils rentrés en eux-mêmes s'en reviennent-ils à son amour et à leur Dieu, ah! alors le père n'y tient plus, il déborde de joie. *A cette heure je suis dans la joie.... le Dieu qui console les humbles m'a rempli de consolation....* A la vue de « vos désirs, de vos larmes, de votre amour jaloux, » « comme ma joie s'en est accrue[2] ! »

Mais le prêtre ne subit pas seulement le martyre des grandes douleurs, il doit encore, comme la mère au berceau de son enfant malade, supporter sans lassitude ni aigreur, jour par jour, heure par heure, les capricieuses volontés, les rebuts, les insultes, les froideurs de ceux-là mêmes qui restent ses enfants fidèles. « Il est blessé dans la maison même de ceux qui l'affectionnent[3]; » et certes ce n'est pas là le moindre des fardeaux qu'impose le zèle sacerdotal! *J'étais libre,* s'écrie l'Apôtre, *et me voilà dans les chaînes;* autant j'ai de frères et d'enfants spirituels, autant j'ai de maîtres, autant de fois je suis esclave. *Indépendant à l'égard de tous, je me suis fait l'esclave de tous pour faire la conquête d'un plus grand nombre. Avec les Juifs je me suis fait comme un Juif, pour gagner les Juifs. Avec ceux qui se soumettaient à la loi, tout dégagé que j'en sois, je m'y suis soumis moi-même, pour conquérir les âmes qui vivaient sous la loi. Avec ceux qui vivaient sans loi, j'ai vécu comme dégagé de toute loi (pourtant je ne vis point sans loi, ayant celle du Christ), pour gagner*

[1] II Cor. II, 4. — [2] II Cor. VII. — [3] Zachar. XIII, 6.

ces peuples, qui étaient sans loi. Je me suis rendu faible avec les faibles, pour gagner les faibles. Je me suis fait tout à tous[1]. Courte parole, immense abnégation, indicible martyre, et que peut seul au monde supporter longtemps l'amour sacerdotal. Pour parvenir à cet héroïsme, *pour être patient à tous*[2], il faut s'être donné sans jamais se reprendre, il faut s'être immolé tout entier, il faut avoir dit avec l'Apôtre : *de grand cœur je vous donnerai tout, et je me donnerai moi-même par-dessus pour vos âmes*[3].

2. Aimer les âmes, voilà le premier et essentiel fondement du ministère pastoral ; sans l'amour, le prêtre n'est plus que le mercenaire insouciant ou lâche qui conduit sans vigilance un troupeau qu'il abandonnera à la première annonce du danger. Mais l'amour ne suffit pas encore, il faut au prêtre *la science* qui illumine et règle l'amour. Que servirait d'aimer en aveugle, menant à l'abîme par maladresse ceux qu'on aime ? « Qui se mêle jamais d'enseigner un art, sans l'avoir appris d'abord sérieusement? Quelle témérité est-ce à des incapables de se charger du ministère pastoral, de la conduite des âmes, cet art des arts ! Ignore-t-on combien les plaies de l'âme sont d'une étude plus difficile que celles du corps? Et pourtant des ignorants totalement étrangers à la science spirituelle, ont trop souvent l'audace de se faire les médecins de l'âme. Dans le monde, ignorer la vertu des remèdes et s'ériger en médecins, couvrirait de ridicule[4]. »

[1] I Cor. IX, 1, 18-23. — [2] II Tim. II, 24. — [3] II Cor. XII, 15. — [4] Greg. *Pastoral.* lib. I, cap. I.

S'il est déjà si difficile dans le traitement des maladies du corps de distinguer le mal, le tempérament du malade, le moment d'agir, la nature des remèdes, ou doux ou violents, qu'il convient d'appliquer, que sera-ce de l'âme, ce malade infiniment plus délicat, plus difficile, plus rebelle à toute médication ; qui ajoute à l'action du mal dont il est dévoré l'opiniâtre refus de s'en laisser guérir ? Quel tact, quelle prudence, quelle habileté divine faudra-t-il pour appliquer à chaque âme le traitement qui seul convient à ses forces, à sa manière d'être, à ses maladies spéciales, aux situations où elle se trouve tour à tour ? Le prêtre méditera beaucoup, étudiera toujours ; sans cesse absorbé dans la pensée de ses malades, cherchant dans les divines Écritures les divers remèdes proposés par Dieu lui-même pour les guérir.

Sans sortir des divines Épîtres, nous trouverons ces remèdes, et surtout nous en verrons l'application si variée.

L'âme est toute jeune encore, née d'hier à la grâce et à la vie divine. Ah ! prenez garde ! Ne la précipitez pas dans le bien ; menez-la doucement, lui apprenant peu à peu les austères sublimités des voies de Dieu. Une nourriture trop forte la tuerait ; donnez-lui le lait des enfants ; et quand elle sera fortifiée dans le service de Dieu, offrez-lui la nourriture solide, les pensées les plus hautes, les vérités les plus ardues, les sacrifices les plus durs. *Celui qui en est encore au lait, est privé des paroles de la justice, c'est un petit enfant. La nourriture solide est pour les parfaits*[1]. — *Quant à moi, frères, je n'ai pu encore vous parler comme aux âmes spirituelles,*

[1] Hebr. v, 13.

charnels comme vous êtes. Tout petits enfants dans le Christ, je vous ai fait boire le lait, vous refusant la nourriture solide que jusqu'à présent vous n'eussiez pu supporter[1].

Ce serait peu encore si le directeur n'avait à prendre garde qu'aux différents âges que parcourt l'âme, depuis sa naissance à la grâce jusqu'au jour de *sa perfection, jusqu'à la mesure de l'âge du Christ dans sa plénitude*[2]. Mais quelle variété infinie d'états par où passe une âme, qui tous réclament une différente direction! L'âme est profondément endormie du sommeil de l'indifférence, plus rien ne l'impressionne, ni les dangers qu'elle court, ni les avances divines, ni les charitables avertissements d'un directeur. Que faire pour réveiller cette malheureuse endormie? Une secousse violente, le bruit de la foudre. La douceur perdrait tout, l'énergie seule peut tout sauver. A cette église de Corinthe demeurée sans voix, sans mouvement, sans vie au milieu des plus graves désordres et des plus imminents périls, l'Apôtre ne fait plus entendre que de sanglants reproches, et ne montre plus que la verge qui fouette au sang. *Que prétendez-vous donc? Est-ce la verge à la main que je viendrai à vous*[3]?... *Je vous l'ai dit, je vous le redis maintenant, absent comme si j'étais au milieu de vous, pour ceux qui ont déjà péché, pour tous les autres avec eux, je n'aurai plus à mon retour aucune indulgence*[4]. L'âme triomphe-t-elle par son obstination de ces premières rigueurs? la verge s'appesantit davantage, la répression se fait plus énergique; la plaie est mise entièrement à nu; car l'heure des ménagements une

[1] I Cor. III, 1-3. — [2] Ephes. IV, 13. — [3] I Cor. IV, 21. — [4] II Cor. XIII, 2.

fois passée, le coupable doit contempler son état dans toute son effrayante réalité. *L'un d'eux, leur propre prophète, a dit : les Crétois, menteurs éternels, bêtes malfaisantes, mangeurs paresseux; ce témoignage est vrai. Aussi reprends-les durement*[1]. Mais qu'un fer si acéré est d'un difficile usage! qu'il pénètre vite, non plus pour guérir, mais pour tuer! Comme il faut que la main qui le dirige soit libre de tout frémissement de la colère, contenue par une charité attentive; et que le malade ne voie qu'un médecin dévoué dans celui qui l'ensanglante si douloureusement! Ah! s'écrie l'Apôtre : *J'ai en vous des espérances bien meilleures, bien plus voisines du salut, malgré cette dureté de mes paroles*[2]. — *Je demande à Dieu non pas de paraître fort, mais de ne trouver en vous aucun crime; que vous fassiez le bien, et je ne sois pas mis à même de prouver ma force*[3]. Et, l'âme émue des larmes qu'il a fait verser, l'admirable Paul en demande par le salut qu'elles ont produit, l'absolution et l'oubli. *Bien que je vous aie contristés dans ma lettre, je ne m'en repens pas; si je me suis repenti à la vue de la tristesse, même d'un instant, que ma lettre vous a causée, maintenant je me réjouis, non pas certes de votre tristesse, mais de ce que cette tristesse vous a convertis. Votre tristesse est de Dieu, et vous n'avez pas souffert de ma conduite*[4]. La blessure faite, le médecin se retirera-t-il comme si sa tâche était achevée? Mais mieux vaudrait mille fois ne point avoir ouvert ces chairs malades et enflammé mortellement cette plaie! non, non, l'œil inquiet, la main remplie de ligaments et de baumes, il cicatrisera la blessure d'où la corruption s'est échappée. Avec quelle

[1] Tit. I, 12, 13. — [2] Hebr. VI, 9. — [3] II Cor. XIII, 7. — [4] II Cor. VII, 8, 9.

attention l'Apôtre suit du regard l'incestueux de Corinthe qu'il venait de frapper sans merci! Il le voit abattu, et ceux qui l'entourent, assez inexpérimentés pour outrer la sévérité et porter le désespoir dans une âme déjà brisée [1]. Il accourt, aussi véhément à demander l'indulgence, qu'il l'avait été à réclamer le châtiment. *Il suffit à cet homme d'avoir reçu cette correction du grand nombre. Vous devez tous au contraire user d'une grande indulgence, le consoler, dans la crainte qu'assailli par une trop immense douleur, ce malheureux n'y reste abîmé. Aussi je vous en conjure, comblez-le d'affection* [2]. La raison dernière qu'il en donne est d'une admirable profondeur. Satan use aussi fructueusement du pasteur sans indulgence que du pasteur sans zèle. Si le second perd les âmes par nonchalance ou pusillanimité, le premier les perd plus infailliblement et plus vite en leur faisant maudire, dans le père qui les devait aimer, le juge implacable qui n'a eu pour elles qu'une rigueur sans merci. Ah! *nous n'ignorons pas les pensées de Satan* [3]! — *Pères, ne provoquez pas vos fils à la colère* [4]. — *Pères, ne poussez pas vos enfants à l'indignation* [5]. — *Ne nous laissons pas circonvenir par Satan* [6].

Si l'âme humiliée trouve en l'Apôtre le père le plus tendre et le plus compatissant, l'âme orgueilleuse de ses mérites n'a plus devant elle qu'un contradicteur parfois armé d'une ironie sanglante, toujours de la parole dominatrice du maître. Aux esprits enflés de leur science, comme d'un bien qui leur est propre, comme d'un patrimoine réservé : *Tous*, écrit l'Apôtre, *nous avons la science! La science enfle; mais la charité*

[1] I Cor. v, 6-9; — II Cor. ii, 7. — [2] II Cor. ii, 6-9. — [3] II Co ii, 11. — [4] Ephes, vi, 4. — [5] Coloss. iii, 21. — [6] II Cor. ii, 11.

édifie. Si quelqu'un estime savoir quelque chose, il ignore jusqu'à la manière dont il doit savoir[1]. A d'autres, fiers de leur éloquence: *Ah! je vais au plus tôt venir au milieu de vous; je m'enquerrai alors, non pas de l'éloquence de ces orgueilleux, mais de leur vertu. Ce n'est pas en des discours que consiste le royaume de Dieu, mais dans la vertu*[2]. Si le rang, la fortune, la réputation, les bruits flatteurs de la popularité ont étouffé dans les âmes l'humilité chrétienne, l'Apôtre se présente armé du fouet de l'ironie; infligeant à ces faux mérites le sanglant contraste des héroïsmes de la vertu des Apôtres. *Ah! sans doute toute plénitude est en vous! vous voilà riches! vous voilà sur le trône et nous rejetés!..... et, à ce qu'il me semble, Dieu nous montre, nous, les apôtres, comme les derniers des hommes et des condamnés à mort!..... Pour le Christ nous sommes des fous; au service du Christ, vous êtes des sages! nous les faibles, vous les forts! vous les nobles, nous les déshonorés*[3]! Et si, pour briser l'orgueil et la présomption d'adversaires qui se grandissent pour mieux dominer les âmes, il faut à l'Apôtre établir ses titres, raconter ses travaux et laisser entrevoir ses dons et ses vertus, Paul ne reculera pas devant ce martyre, le plus douloureux de tous. *Si un nouveau venu prêchait un autre Christ que le mien, si vous receviez un autre esprit que celui que vous avez reçu, ou un autre évangile que l'évangile accepté par vous, vous auriez raison de le souffrir. Mais j'estime avoir fait autant que les grands apôtres..... Puisqu'un grand nombre se glorifient selon la chair, eh bien! moi aussi je me glorifierai!..... Ils sont ministres de Jésus-Christ? je le suis plus qu'eux: j'ai plus travaillé: j'ai plus été dans les chaînes: j'ai reçu des*

[1] I Cor. VIII, 1, 2. — [2] I Cor. IV, 19, 20. — [3] I Cor. IV, 8-11.

coups hors de toute mesure : j'ai été à chaque instant en face de la mort..... Mon apostolat au milieu de vous a été marqué du sceau des souffrances de toute sorte, des miracles, des prodiges, des vertus[1]. Mais si l'Apôtre humilie, c'est sans amertume, sans laisser jamais ceux qu'il frappe et corrige sous l'impression de la douleur. *Ce n'est pas pour vous couvrir de confusion que j'écris ceci, mais ce sont mes bien-aimés fils que j'admoneste... Je vous en prie, soyez mes imitateurs, comme je le suis moi-même de Jésus-Christ*[2]. Ces derniers mots nous indiquent le mode de correction le plus cher à son humble charité, et le plus souvent sur ses lèvres et sous sa plume : la supplication. L'Apôtre suppliait sans cesse, se jetait à genoux[3], s'efforçait par ses prières et ses larmes d'obtenir ce qu'il eût pu commander. Et pour rendre sa supplication plus puissante, il l'appuyait sur les plus augustes titres. *Je vous supplie,* disait-il aux Romains, *au nom de la miséricorde de Dieu*[4] ; aux Corinthiens : *je vous en supplie, mes frères, par le nom de Notre Seigneur Jésus-Christ*[5]. D'autres fois, il faisait apparaître, non plus la gloire, mais la douce humilité du Seigneur : *Moi, Paul, je vous supplie au nom de la mansuétude et de la modestie de Jésus-Christ*[6]. Quelquefois, il réclamait l'obéissance au nom des chaînes qu'il subissait pour l'Évangile, ou d'une vieillesse que courbait le poids des persécutions et qu'attendait le martyre. *Je vous en supplie, moi prisonnier pour la cause de Dieu*[7]. — *Bien que j'eusse en Jésus-Christ une entière liberté de vous commander ce qu'il vous convient de faire, j'aime mieux vous supplier par charité ; c'est vous, tel que vous êtes, que*

[1] II Cor. XI, 4, 5, 18 ; — XII, 12. — [2] I Cor. IV, 14. — [3] Ephes. — [4] Rom. XII, 1. — [5] I Cor. I, 10. — [6] II Cor. X, 1. — [7] Ephes. IV, 1.

moi, Paul, vieillard et à cette heure prisonnier pour Jésus, je supplie pour mon fils Onésime que j'ai engendré dans les fers[1].

O profondeur nouvelle de la charité de Paul ! nouvelle et précieuse instruction au prêtre directeur des âmes ! Qu'était donc cet Onésime, objet de l'humble supplication du grand Apôtre ? c'était un esclave, un de ces êtres que la société romaine foulait aux pieds, n'y voulant pas voir même un homme. Mais les petits, les faibles, les déshérités, tout ce qui souffrait, tout ce que rejetait le monde, tout ce que brisait le choc des douleurs humaines, Paul les étreignait avec amour. Quelles douces paroles, quelles consolations, souvent quelles larmes il leur réservait ! Ah ! disait-il à ses disciples : *Corrigez fortement les âmes querelleuses*[2] et turbulentes, mais *consolez les âmes timides ; accueillez les âmes souffrantes*[3]. A elles, toutes les tendresses : à elles, une invincible patience et de perpétuels secours. *Nous devons, nous, les plus forts, supporter les faiblesses des infirmes, et ne pas chercher notre propre satisfaction. Que chacun de vous ait de la complaisance pour son prochain en ce qui est bien, en ce qui édifie. Car le Christ n'a pas cherché ce qui pouvait lui plaire : mais, comme il est écrit : les insultes de vos insulteurs sont tombées sur moi*[4].

Aux âmes abattues et fatiguées par l'épreuve, l'Apôtre offrait d'ordinaire trois sortes de consolations : le souvenir de leurs bonnes œuvres, la vue des récompenses à venir, la pensée délicieuse de l'amour dont le ciel et la terre les étreignent et des bénédictions paternelles dont sont couronnés leurs martyres. *Rappelez-vous ces*

[1] Philem. 10, 11. — [2] I Thessal. v, 14. — [3] I Thessal. v, 14. — [4] Rom. xv, 1-4.

jours écoulés où, à peine illuminés, vous avez soutenu contre les souffrances une lutte héroïque. Dans un premier combat, c'était vous qui, chargés d'opprobres et de tribulations, étiez donnés en spectacle. Dans un second, vous vous fîtes les compagnons de nouveaux confesseurs : Ainsi, vous assistâtes les prisonniers et souffrîtes avec joie la perte de vos biens, vous sachant possesseurs d'une fortune meilleure et éternelle. Ne perdez donc pas votre espérance à laquelle sont attachés de si grands biens..... Encore un tout petit peu, celui qui doit venir viendra[1]. Autant un sage directeur doit chercher à humilier l'âme que de grands succès et une prospérité trop longue exposent à une présomptueuse sécurité et à l'orgueil, autant il doit sans crainte, presque sans ménagement, louer celle que la tribulation vient de jeter dans le découragement. *Vous voilà devenus les imitateurs et de moi et du Seigneur, recevant l'Évangile, au sein d'innombrables souffrances, avec l'allégresse de l'Esprit-Saint. Et cela au point qu'en Macédoine et en Achaïe, vous êtes le modèle de tous ceux qui embrassent la foi. C'est par vous que la parole de Dieu a été répandue, non-seulement en Macédoine et en Achaïe, mais en tout lieu. Votre foi en Dieu s'est dilatée de telle sorte, qu'il nous est désormais inutile d'en rien dire ; ces peuples eux-mêmes racontent notre arrivée au milieu de vous et votre conversion des vaines idoles au Dieu vivant et véritable, dont vous vous êtes faits les serviteurs*[2]. Mais la consolation suprême, l'attente des couronnes à venir, l'Apôtre n'a garde de l'oublier, il ajoute : *Et vous êtes dans l'attente du Fils de ce Dieu, qui l'a ressuscité d'entre les morts, Jésus qui descendra du ciel, qui nous a sauvés de la colère à venir*[3]. Sans cesse il déploie aux yeux rou-

[1] Hebr. x 32-38. — [2] Thessal. I, 6-10. — [3] I Thessal. I, 10.

gis de larmes ce splendide avenir de la vertu qu'aura purifiée la douleur, *au jour où Jésus-Christ viendra glorieux au milieu de ses saints, admirable dans la multitude de ceux qui auront cru*[1]. Enfin, comme Jésus à la cène, il offre à son disciple fatigué de souffrances le sein d'une inépuisable charité. Il le prend dans ses bras, il le couvre de caresses, il l'endort sur son cœur. Jamais lèvres maternelles n'ont laissé échapper de si douces paroles : *Quelle est notre espérance, notre joie, n'est-ce pas vous?.... Aussi, quelle consolation, frères, j'ai trouvée en vous, dans votre foi, au milieu de mes détresses et de mes souffrances! Je vis, si vous demeurez fermes dans le Seigneur. Comment assez remercier Dieu à votre sujet pour la joie dont votre conduite me comble devant Dieu*[2].

Quand le prêtre a ainsi étudié les situations différentes par lesquelles passent les âmes, il lui reste une troisième obligation de son ministère : varier sa conduite selon l'âge et la condition des fidèles qui lui sont confiés. Il ne parlera pas au vieillard comme au jeune homme; ni à la femme avancée en âge comme à la jeune fille ; ni au serviteur comme au maître ; ni au pauvre comme au riche. Il aura pour tous les paroles et les procédés que réclame leur condition respective. Recueillons les préceptes du divin Apôtre. *N'usez point avec le vieillard de vertes réprimandes : suppliez-le comme un père*[3]. Il a d'abord la dignité de l'âge, et la couronne de ses cheveux blancs ; il a porté le poids de la vie ; les douleurs l'ont sacré ; la tombe dont il s'approche, l'éternité qui se montre laissent tomber sur lui un reflet qui l'ennoblit. Respect filial au vieillard. D'ailleurs, à cette dernière heure où, impuissant de nouveau, l'homme

[1] II Thessal. I, 10. — [2] I Thessal. II, 19 ; — III, 7-10. — [3] I Tim. V, 1.

subit les défaillances du premier âge ; alors que tout son être frissonne comme la feuille touchée des premiers vents d'hiver, il ne pourrait plus supporter de rudes objurgations; les douces paroles ont seules l'entrée d'un cœur qu'aigrissent les déceptions passées et les caducités présentes. Le vieillard est d'autant plus susceptible qu'il voit ses honneurs comme ses jours lui échapper : il ne verrait dans la réprimande que l'oubli coupable de sa dignité. Le prêtre s'offrira donc à lui comme un fils, mettant sur le compte de l'amour filial les exhortations que l'incertitude et la rapidité du temps devront rendre plus pressantes : *suppliez-le*[1], avertissez-le, pressez-le *comme un père.*

Les jeunes gens comme des frères[2]. Ici la parole unira l'empire à la douceur et à l'amour. Le jeune homme a des vices; il subit des entraînements : il connaît les tristes naufrages de la vertu ; mais une chose sacrée survit à toutes les ruines, c'est le cœur, qui reste toujours ou redevient aisément généreux, payant vite et sans calculer les dettes d'affection. *Comme des frères*[3]. Ah ! aimons les jeunes gens ; aimons-les comme ils doivent être aimés, de cet amour que définit si divinement l'Apôtre : cet amour *qui supporte tout, croit tout, espère tout, attend tout*[4]. Usons avec eux d'une invincible patience : espérons toujours, même alors que leurs saillies nous fatiguent, leurs rechutes nous désespèrent, leurs passions nous épouvantent. Sans doute la parole du prêtre doit être parfois pour eux *un glaive à deux tranchants*[5] : c'est avec force que nous les devons *exhorter à être sobres*[6], à se sevrer de leurs meurtrières

[1] I Tim. v, 1. — [2] I Tim. v, 1. — [3] I Tim. v, 1. — [4] I Cor. XIII, 7. — [5] Hebr. IV, 12. — [6] Tit. II, 6.

voluptés; mais restons toujours maîtres de leurs affection, traitons-les non pas en impitoyables dominateurs dont ils briseraient bien vite le sceptre avec colère, mais *en frères*[1], dont ils pourront repousser momentanément le joug trop onéreux et fuir la réprimande, mais dont ils ne cesseront d'apprécier et de chérir le bon cœur.

Les femmes âgées, exhortez-les doucement comme vos mères[2]. Oh! le sage! oh! le précieux avis de l'Apôtre! Le prêtre *lui aussi est enveloppé d'infirmités*[3]. Bien dangereuse pour lui peut devenir la direction des jeunes femmes. Tant que la nature, les goûts, les inclinations mondaines trouveront leur pente, le prêtre sera tenté de se donner sans réserve aux âmes, sans s'apercevoir qu'il se reprend autant qu'il se donne. Mais ici plus rien des attraits qui captivent, ni des charmes qui dissimulent les peines, et ne font que trop oublier les labeurs. *Les femmes âgées.* Dirons-nous que leurs longueurs fatiguent; leurs assiduités et leurs exigences sont à charge, leurs travers rebutent et impatientent? écoutons l'Apôtre : *comme des mères*[4]. Ah! qui de nous s'est avisé de jeter un œil sévère et chagrin sur les défauts d'une mère? Est-ce qu'une mère a des défauts pour son fils? Est-ce que les splendeurs de l'amour et du dévouement maternels ne couvrent pas les défaillances et les travers de la nature? « Comme des mères[5] : » l'Apôtre a tout dit dans cette seule parole. Soyez d'une inaltérable patience avec ces femmes : ayez pour elles une bonté que rien ne rebute ni ne lasse; qu'elles vous soient ce qu'est une mère en qui n'apparaît qu'une longue carrière de souffrances, d'abnégation, de bienfaits.

[1] I Tim. v, 1. — [2] I Tim. v, 2. — [3] Hebr. v, 2. — [4] I Tim. v. — [5] I Tim. v, 2.

Les jeunes femmes, comme des sœurs, en toute chasteté[1]. Ici s'offre tout d'abord à notre admiration un grand miracle de la puissance divine, et la gloire propre et exclusive de l'Église catholique. *Les jeunes femmes.* Dieu prend son prêtre : va ! entre dans ce brasier et restes-y froid ! précipite-toi dans ces flots et n'en sois pas submergé ! Respire ces miasmes mortels et garde ta vigueur ! Et le prêtre s'en va, recueillant ces âmes dans son âme, portant leurs secrets, soutenant leur vie ; calme, froid, inébranlable, ne gardant plus de son cœur que ce qu'il faut pour compatir et consoler ! *En toute chasteté*[2]; chasteté intérieure : rien d'impur ne se remue dans ce cœur transformé par la grâce sacerdotale. Chasteté du dehors : ni sa langue n'a rien d'efféminé, ni son regard rien d'immodeste, ni ses manières rien de familier. Il a au front comme dans l'âme la virginale pudeur d'un ange descendu dans la chair de l'homme. Voilà le vrai prêtre. Malheur à celui qui, traître à la grâce, est abandonné de la grâce! Il se brise où les autres trouvent la plus divine grandeur. « L'entretien du prêtre avec les femmes doit être rare et austère. Et ce n'est pas leur sainteté qui les rend moins à craindre : une sainteté plus éminente n'est là qu'un plus puissant attrait ; et sous ces paroles qu'on se dit obligé de rendre douces, se glisse le venin de la plus sacrilége passion. Crois-moi, évêque, c'est à un évêque que je parle, et je le dis en toute vérité, les cèdres du Liban, je veux dire des hommes d'une contemplation éminente, les béliers du troupeau, j'entends les prélats de l'Église, je les ai vus tomber sous ce prétexte : chutes terribles, dont l'idée

[1] I Tim. v, 2. — [2] I Tim. v, 2.

était aussi loin de moi que de celle d'un Jérôme ou d'un Ambroise [1]. »

Quant aux veuves plongées dans le double deuil de leur impuissance et de leur douleur, elles seront toujours l'objet le plus tendre du zèle sacerdotal, qui distribuera à leur cœur blessé tous les baumes des consolations divines, et à leur faiblesse ou leur indigence les secours dont elles auront besoin. *Honore les veuves, qui sont vraiment veuves*[2]. Mais à ces veuves légères et mondaines qui trahissent avec leur premier amour les bienséances de leur deuil et ne cherchent dans une existence vouée à d'austères devoirs que l'occasion d'un plus libre dévergondage, le prêtre n'a plus à dire à ces malheureuses que ces foudroyantes paroles : *plongées dans les délices elles sont mortes toutes vives* [3] !

Le premier soin du prêtre dans la direction des domestiques sera de grandir, de transfigurer à leur regard étonné cet état où ils ne voyaient qu'humiliation, privations et dégoûts. *Tu es serviteur? n'en conçois aucune peine... le fidèle au service de Dieu, s'il est esclave, est l'affranchi de Dieu; s'il est libre, il est esclave de Jésus-Christ. Rachetés à grand prix, ne vous faites pas esclaves des hommes*[4]. C'est donc Dieu seul, Jésus-Christ seul qu'il faut voir et servir dans la personne des maîtres de la terre. *Comme serviteur de Jésus-Christ, accomplissant la volonté de Dieu du fond de l'âme : servant de grand cœur Dieu et non pas les hommes* [5].

Aux riches, le langage du prêtre sera tout différent. Sans les humilier, sans les aigrir, il leur déchirera le voile qui leur dissimule trop la vanité et la caducité des

[1] Ex. Augustin. — [2] I Tim. v, 3. — [3] I Tim. v, 6. — [4] I Cor. vii, 21-23. — [5] Ephes. vi, 5-8.

biens où ils se complaisent; il leur montrera le sépulcre où ces biens s'engouffrent, et le redoutable tribunal où ils seront jugés. *Aux riches de ce siècle fais un précepte d'éviter l'orgueil; de ne se point confier en l'incertitude des richesses, mais dans le Dieu vivant qui nous donne à profusion le nécessaire d'être bienfaisants; de s'enrichir de bonnes œuvres; d'être faciles à l'aumône; de dispenser leur fortune, d'acquérir un fonds solide pour l'avenir, et de gagner la vie éternelle*[1].

3. Aimer les âmes avec force; les diriger toutes avec sagacité, sagesse, maturité, semblerait les deux seules essentielles exigences du ministère sacerdotal : une troisième reste pourtant et plus essentielle encore, celle d'édifier. Ce proverbe est dans la pensée de tous : « La parole émeut, mais l'exemple entraîne. » Aimer et diriger, quand le mauvais exemple trahit l'amour et contredit le précepte, c'est bâtir en insensé sur le sable. *Que nul ne méprise ta jeunesse : sois l'exemple des fidèles, dans tes paroles, dans ta conduite, dans ta charité, dans ta foi, dans ta chasteté*[2]. — *En tout, offre en ta personne le modèle des bonnes œuvres : doctrine, intégrité, gravité*[3]. C'est la vraie gloire du prêtre : *notre gloire, la voici : c'est le témoignage de notre conscience qui proclame notre loyauté, notre sincérité en Dieu*[4]. C'est le grand secret de sa puissance : *vous savez, mes frères, quelle a été mon arrivée au milieu de vous; et combien fructueuse.... jamais je ne fus adulateur dans mes discours, vous le savez; jamais cupide, Dieu m'est témoin; jamais en quête de popularité auprès des hommes, ni chez vous ni chez d'autres... Il vous souvient, mes frères, de mes travaux, de mes*

[1] I Tim. VI, 17-20. — [2] I Tim. IV, 12. — [3] Tit. II, 7. — [4] II Cor. I, 12.

fatigues ; alors que je travaillais nuit et jour... vous m'êtes témoins, et Dieu avec vous, combien ma conduite a été sainte, juste, inoffensive au milieu de vous, qui avez reçu la foi[1]. Oh ! qu'un prêtre est puissant quand il peut à son peuple répéter hardiment ces victorieuses paroles ! Le bon exemple chez le prêtre, Dieu le réclame, l'Église l'attend, la sublimité du sacerdoce en fait un impérieux devoir. *Puis donc qu'une administration nous a été confiée par l'effet de la miséricorde que nous avons obtenue ; nous ne défaillons pas : nous rejetons les vices intérieurs, nous ne marchons point tortueusement, nous ne falsifions point la parole de Dieu ; mais en prêchant la vérité, nous nous rendons irréprochables devant la conscience des hommes et en face de Dieu*[2].

Voilà tout ce que l'Apôtre *écrit au prêtre... afin qu'il sache comment se conduire dans la maison de Dieu, qui est l'église du Dieu vivant*[3].

II. — Mais cette « maison de Dieu[4] » est bâtie au milieu du monde. Le prêtre doit « dominer au milieu de ses ennemis[5], » et il nous apparaît ici sous un aspect nouveau. Le voici en face d'ennemis déclarés qui l'assaillent, hôte obligé d'un monde malveillant et corrupteur dont il doit éviter les vices, déjouer les piéges, désespérer la calomnie.

Que sera-t-il au milieu des persécutions ? Que sera-t-il au milieu des vices du monde ?

1. Les clameurs du prétoire ont leurs échos dans tous

[1] I Thessal. II, 5, 6, 9, 10. — [2] II Cor. IV, 1-4. — [3] I Tim. III, 14, 15. — [4] Psal. CXXI, 1. — [5] Psal. CIX.

les siècles : comme le Christ, depuis dix-huit cents ans le sacerdoce est en face d'accusateurs furieux, de juges lâches et traîtres, d'une populace abusée qui hurle dans la rue [1]. Aussi est-ce la scène du prétoire que l'Apôtre rappelait à la mémoire de son disciple, quand il l'exhortait à demeurer inébranlable dans la confession de la foi. *Soutiens le magnanime combat de la foi : empare-toi de la vie éternelle, à laquelle tu as été appelé, pour laquelle tu as si vaillamment confessé la foi devant tant de témoins. Je te l'ordonne en face du Dieu qui vivifie tout, en face du Christ Jésus qui, sous Ponce-Pilate, a rendu témoignage et confessé si intrépidement : Garde sans tache, sans reproche, le précepte jusqu'à la venue de Notre Seigneur Jésus-Christ*[2]. Ce dépôt sacré, le sacerdoce l'a gardé intact : mais au prix de quelles luttes ! de quelles souffrances ! parfois de quels flots de sang ! Le monde entier s'est rué sur lui pour entamer, maculer au moins ce dépôt des croyances et des vertus qu'il doit emporter avec lui et déposer sans altération au seuil même de l'éternité. La force brutale a commencé la guerre par de sauvages agressions ; la raison humaine, les savants, les sages, les politiques sont venus après, tour à tour, demander au prêtre le sacrifice ou d'un dogme ou d'un précepte ou d'une défense. Chaque passion a crié avec fureur le mot du prétoire : *tolle*[3] ! réclamant la tolérance, exigeant l'oubli, faisant mille efforts pour réduire au silence l'importune voix qui la condamnait. Le sacerdoce est resté fort contre tous. Depuis Pierre, disant à la Synagogue irritée qui le voulait faire taire : « S'il est juste devant Dieu de vous obéir plutôt qu'à Dieu, jugez [4] ; »

[1] Math. XXVII. — [2] I Tim. VI, 12, 14. — [3] Math. XXVII. — [4] Act. IV, 19.

depuis Paul, prêchant la foi en face de Néron, jusqu'à Pie IX qui fait entendre au monde défaillant les derniers accents de la force, papes, évêques, simples prêtres, peuvent élever de tous les points du temps, de toutes les parties du monde, ce cri sublime : *Nous n'avons pas cédé, même une heure ! nous ne nous sommes pas soumis afin que la vérité de l'Evangile restât ferme parmi vous*[1]. Et quelles pressions pourtant a, dans chaque siècle, subies le sacerdoce ! à quels sacrifices, à quelles extrémités s'est-il réduit ! quels flots de sang a-t-il versés pour rester fort !

Mais d'où vient donc au prêtre cette prodigieuse force ? de la grâce et de la foi. L'onction qui le fait pontife le fait athlète : la grâce de l'apostolat est éminemment une grâce d'intrépidité. *Dieu ne nous a pas donné un esprit de crainte, mais de force... Ne rougis donc pas de la confession de Notre-Seigneur, ni de moi son captif ; mais prends ta part des travaux de l'Évangile selon la force de Dieu*[2]. — *Voici l'ordre que je te donne, ô mon fils Timothée : suivant tes précédentes prophéties, soutiens à cause d'elles la grande lutte*[3]. — *Bats-toi comme un intrépide soldat du Christ*[4]. Ce que l'ordination dépose de force dans l'âme du prêtre, la foi l'y développe ; et ces paroles de saint Jean trouvent avant tout, dans le prêtre, leur application : « Notre victoire, qui nous rend vainqueurs du monde, c'est notre foi[5] : » le prêtre est intrépide parce qu'il est l'homme de la foi ; parce qu'il n'attend rien du monde ; qu'il est *crucifié au monde*[6] ; qu'il passe *n'aspirant qu'à une patrie meilleure ; c'est-à-dire la patrie du Ciel*[7]. Sans cesse il la contemple,

[1] Galat. II, 5. — [2] II Tim. I, 7, 8. — [3] I Tim. I, 18. — [4] II Tim. II, 3. — [5] I Joan. V, 4. — [6] Galat. VI, 14. — [7] Hebr. XI.

il la salue de loin, se proclamant lui-même un pèlerin et un étranger sur la terre. Dès lors qu'a-t-il à craindre? Qui l'empêchera de parler à tous et toujours? Qui triomphe de celui qui sait mourir? La victoire du prêtre, c'est sa foi : écoutez-le : *Ayant ce même esprit de foi dont il est dit dans l'Écriture : J'ai cru, voilà pourquoi j'ai parlé ; et nous aussi nous croyons, et voilà pourquoi nous aussi nous parlons.* Et fût-il « sous la dent du monstre, » en face d'un Néron, le prêtre parle, et sa parole, nulle force au monde « ne la pourra enchaîner[1]. »

Cette intrépidité du prêtre en face d'agressions implacables doit être à la fois réglée et soutenue : réglée par la douceur, soutenue par une vie sans reproche. Privée de ces deux auxiliaires, la force du prêtre devient une colère stérile et une témérité dont de justes accusations le font repentir. *Le prêtre n'est ni colère, ni porté à frapper*[2], *ni querelleur*[3]. Il évite toute discussion irritante avec des adversaires qui y trouveraient plus d'éloignement que de lumière. *Il se garde des paroles contentieuses, qui ne servent qu'à bouleverser ceux qui écoutent*[4]. Dans les conjonctures si pénibles et si ardues où il doit tonner contre les scandales et flétrir les abus, à la force de sa parole il mêlera je ne sais quoi de modeste et de mesuré. *C'est avec modestie qu'il reprend ceux qui résistent à la vérité;* ne brisant jamais le roseau déjà froissé, mais *espérant toujours que Dieu leur donnera de se repentir, de reconnaître la vérité, qu'ils s'échapperont des pièges du démon qui les tient captifs sous son empire*[5]. Précieuse leçon pour ces prêtres au zèle amer et violent, si prompts à briser pour toujours des âmes dont une

[1] II Tim. II, 9. — [2] Tit. I, 7. — [3] I Tim. III, 3. — [4] II Tim. II, 14. — [5] II Tim. II, 25.

patiente douceur eût peut-être fait la conquête. *Ne les regardez pas comme des ennemis, mais reprenez-les comme des frères*[1]. « Tout le temps que nous restons brebis, nous triomphons : Quand les loups nous assailliraient par milliers, nous en sommes maîtres, nous les dominons. Sommes-nous nous-mêmes des loups? Nous succombons, car l'assistance du suprême pasteur s'éloigne de nous[2]. »

2. Mais on n'est calme dans sa force, que quand on se sent assuré de sa conscience et de sa vertu. Jamais prêtre vicieux ne fut fort : trop de regards, trop de langues, s'il s'opposait aux vices, rechercheraient et découvriraient de redoutables mystères. *Aie grand soin de rester... un ouvrier qui n'ait jamais à rougir*[3]. — *Que nos adversaires soient couverts de confusion, n'ayant aucun mal à dire de nous*[4].

Ce soin de sa réputation doit être pour le prêtre l'objet d'une continuelle sollicitude. Il n'est pas toujours sous le regard d'ennemis déclarés ; il est toujours sous celui d'un monde qui l'épie malicieusement et dont il doit, au prix de tous les sacrifices, éviter les censures légitimes. Qu'en rapporterait-il que la honte ? Qu'y laisserait-il que la stérilité, si des vices trop réels ou même de simples inconséquences lui avaient arraché du front sa divine auréole? Apparaît-il au monde *comme un ange, comme le Christ Jésus*[5]? toutes les âmes s'attacheront à lui, se livreront à son zèle, se transformeront à son action. S'y fait-il voir sous la vulgarité de la vie commune? Cessant d'être *un Dieu*[6], il n'aura plus même

[1] II Thessal. III, 15. — [2] S. Chrysost. *in Math.* homil. XXXIII. — [3] II Tim. II, 15. — [4] Tit. II, 8. — [5] Galat. IV, 14. — [6] Exod. VII, 1

le respect et les honneurs de l'homme. Qu'il *vive donc exempt de tout reproche, comme dispensateur de Dieu* [1]; car avant tout *nous évitons tout blâme que l'on pourrait déverser sur cette plénitude dont nous nous faisons les dispensateurs : car nous veillons à faire le bien non-seulement en face de Dieu, mais aussi en face des hommes* [2]. Admirable apôtre ! Voyez-le, dès qu'il s'agit d'écarter jusqu'aux plus déraisonnables suspicions, voyez-le se condamner aux détresses de la pauvreté, au travail de la nuit ; refuser les plus légitimes secours, rester nu et affamé au milieu des cités opulentes qu'il évangélise : *vous le savez, le nécessaire à moi et à mes compagnons ce sont mes mains qui me l'ont fourni* [3]. — *Pourquoi? Est-ce manque d'affection pour vous? Dieu le sait! Mais ce que je fais, je continuerai à le faire, pour enlever l'occasion à ceux qui cherchent l'occasion de se glorifier d'être semblables à moi* [4]. — *Si la nourriture que je mange scandalisait un de mes frères, je ne mangerais de viande à jamais, pour ne scandaliser pas un frère* [5] !

Une circonstance aggrave encore l'obligation qu'a le prêtre de vivre *irrépréhensible* [6], — *sans accusation* [7] possible au milieu du monde. Il y est envoyé tout jeune : il y doit paraître, converser, agir en vieillard. Le prêtre n'a jamais le droit d'être jeune. Il n'a pas d'âge : comme ce mystérieux Pontife qui fut sa figure. *Il n'y a pas de commencement à ses jours* [8]. Quel que soit l'âge de ses années terrestres, il est « prêtre éternel [9] : » il porte au front les siècles de l'Église, et tous, en s'inclinant devant lui, s'inclinent devant une majesté séculaire et

[1] Tit. I, 7. — [2] II Cor. VIII, 20, 21. — [3] Act. XX, 34. — [4] II Cor. XII, 11, 12. — [5] I Cor. VIII, 13. — [6] I Tim. III, 2. — [7] Tit. I, 7. — [8] Hebr. VII, 3. — [9] Hebr.

un pouvoir qui compte les années mêmes de Dieu. C'est le vieillard qui parle dans la chaire ; le vieillard qui offre l'oblation sainte à l'autel ; le vieillard qui rend au saint tribunal de formidables sentences ; le vieillard enfin qui accueille toutes les âmes meurtries et tous les cœurs brisés. Comme l'Église, les peuples en le regardant l'ont appelé « vieillard, » *presbyter :* vieillesse sacrée que le prêtre doit couronner des gloires de la sagesse, et enrichir des fruits de la maturité. *Que personne ne méprise ta jeunesse* [1].

Et que fera le prêtre, pour conquérir à sa jeunesse les hommages et la confiance réservés à la majesté du vieillard ? Il *fuira les aspirations du jeune homme* [2]. Le jeune homme est dissipé, dissolu, irréfléchi, emporté, inconstant, ennemi du travail sérieux, avide de délassements, fou de plaisirs : *Mais toi, ô homme de Dieu, fuis tout cela ! — Fuis ces aspirations du jeune homme : marche par une voie de justice, de foi, de charité, de paix* [3]. L'un des traits qui révèlent le mieux la jeunesse, c'est l'inconsidération. Démarches irréfléchies, paroles imprudentes, entreprises hasardées, brusques et inexplicables changements, défaut de suite dans les résolutions, de calme devant l'obstacle, de mesure dans la réussite, de patience dans l'insuccès : Voilà le jeune homme : voilà cette légèreté dont le prêtre dépouillera soigneusement toute sa conduite. Comme l'Apôtre, le prêtre doit pouvoir dire : *Ai-je agi avec légèreté ? Mes pensées sont-elles des pensées humaines ? et y a-t-il en moi le oui et le non* [4] ? Ai-je soumis les actes d'un ministère si sacré aux capricieuses oscillations d'une imagination de jeune

[1] I Tim. IV, 12. — [2] II Tim. II, 22. — [3] II Tim. II, 22. — [4] II Cor. I, 17.

homme? *Toi donc, ô homme de Dieu, fuis tout cela*[1] et *que nul ne méprise ta jeunesse*[2].

3. Il est une vertu surtout qui doit accompagner le prêtre dans toutes ses fonctions, au milieu du monde, et faire briller sur lui un dernier reflet de divinité : c'est *le désintéressement*. Après la chasteté, aucune autre vertu n'élève plus haut le prêtre au-dessus de la terre dans le mystérieux lointain de la vie céleste. S'attacher à la terre, en chercher et en goûter les biens, c'est être homme. La dédaigner, elle et ses trésors, la fouler à peine d'un pied rapide, jeter à tout ce qu'elle offre un méprisant regard, c'est être *ange de Dieu*. Le monde ne s'y méprend pas ! Voici à ses yeux le vrai prêtre : c'est l'homme dont elle est la devise : *piété avec le simple nécessaire*[3]. L'homme dont la demeure est modeste, les meubles sans éclat, la table frugale, les habits sans recherche, la vie sans fastueuses dépenses ; l'homme qui ne tranche ni avec son entrée ni avec sa sortie de ce monde, qui, entré nu et devant sortir nu de cette terre, y conserve le sacré stigmate de la pauvreté[4] ; l'homme enfin qui sait dire : *ayant la nourriture et le vêtement qui me couvre, j'en demeure content*[5]. Oh ! qu'alors le prêtre est libre, qu'il est indépendant, qu'il est fort ! Quelles victorieuses paroles il adresse à son peuple ! Si je vous prêche, si je vous distribue la grâce, si j'offre pour vous la victime divine, si je remplis mes célestes fonctions, ah ! *Dieu m'en est témoin, ce ne m'est pas une occasion d'avarice*[6] : ce ne m'est pas quelque lucratif métier ! *Ce n'est pas vos dons que je cherche, c'est*

[1] I Tim. VI, 11. — [2] I Tim. IV, 12. — [3] I Tim. VI, 6. — [4] I Tim. VI, 7. — [5] I Tim. VI, 8. — [6] I Thessal. II, 5.

d'abondants fruits de salut pour vos âmes que j'ambitionne[1]: *ce ne sont pas vos biens, c'est vous-mêmes que je demande*[2]. — *Je vous ai engendrés*[3] : je suis donc *comme la nourrice qui comble de bien les petits enfants*[4] : — *car ce n'est pas les fils qui amassent pour leurs parents, mais bien les parents pour leurs fils. Je vous donnerai donc ce que j'ai; je me donnerai moi-même par-dessus pour vos âmes*[5].

Voilà le prêtre catholique. Il aime, il veut cette pauvreté : elle est sa gloire, comme son salut. *La vérité du Christ est en moi : Jamais cette gloire on ne me la ravira*[6]! — *Il me serait meilleur de mourir que de me laisser dépouiller de ma gloire*[7] ! — *Quelle est cette gloire ? — C'est pour moi, prédicateur de l'Évangile, de prêcher l'Évangile sans m'en enrichir*[8].

Si, à cette première magnanimité qui délivre son sacerdoce de tant et si désastreuses influences, le prêtre ajoute cette autre qui donne au pauvre du nécessaire : s'il se retire la nourriture de la bouche et le vêtement de l'épaule pour l'indigent, s'il a compris ce mot : *Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir*[9], s'il fait de sa demeure l'asile du nécessiteux, et de sa pauvre table, la table commune de toute détresse, ah ! le ciel et la terre s'uniront pour donner à son ministère une merveilleuse puissance, une perpétuelle fécondité. *On nous dirait pauvres, nous sommes riches de disciples sans nombre ! on nous dirait dénués de tout, et nous possédons tout*[10]! Et maintenant voulez-vous jeter un regard désolé sur l'âme et sur l'œuvre des prêtres cupides ? les voici, *ceux qui veulent devenir riches ; se précipitant dans les*

[1] Philip. IV, 17. — [2] II Cor. — [3] I Cor. IV, 15. — [4] I Thessal. II, 17. — [5] II Cor. XII, 14. — [6] II Cor. XI, 10. — [7] I Cor. IX, 15. — [8] I Cor. IX, 18. — [9] Act. XX, 35. — [10] II Cor. VI, 10.

tentations, dans les embûches du diable, dans une foule d'ambitions stériles et pernicieuses qui plongent l'homme dans la mort et la perdition. Car la racine de tous les maux, c'est la cupidité : plusieurs s'en laissant posséder ont dévié de la foi et se sont embarrassés en des douleurs sans nombre[1]. Tentations, périls, angoisses, abandon de la vertu et de la foi, vie de douleurs, mort de réprouvé : voilà donc la chaîne fatale qui, des gloires du sacerdoce, tire ces Judas jusqu'au gibet !

4. L'appétit de l'or est l'appétit des âmes vulgaires : l'âme d'élite connaît d'autres ambitions, court d'autres dangers et doit, pour les conjurer, s'élever à l'héroïsme d'un autre désintéressement. Roi des âmes, possesseur de la parole publique, souvent juge des consciences et, la plupart du temps, supérieur par ses lumières au milieu où il exerce son apostolat, le prêtre subit la tentation de toute royauté; il en peut venir, s'il n'y veille, à des manières hautaines, à une jalousie ombrageuse de ses pouvoirs, à une obstination et à un entêtement invincibles dans ses idées propres : de là à exercer sur les âmes un empire exagéré, une sorte de tyrannie spirituelle, il n'y a qu'un pas. Et le châtiment touche à la faute : il n'y a qu'un pas non plus de cet absolutisme usurpé à la perte de toute autorité. Le prêtre a, lui aussi, sa roche Tarpéienne, et d'autant plus implacable que son pouvoir est plus profond et la réaction des âmes plus violente. Qu'il se souvienne donc toujours de ces mots de l'Apôtre aux fidèles: *Nous ne sommes pas des dominateurs sur votre foi*[2] ; des maîtres durs, toujours prêts à invectiver et à meur-

[1] I Tim. VI, 9, 10. — [2] II Cor. I, 23.

trir : frapper nous est insupportable, et rien ne nous rend aussi heureux que d'être, par votre vie irréprochable, réduits à l'impuissance et entièrement désarmés. *Nous prions Dieu que vous ne commettiez aucun mal ; que nous ne soyons pas mis à même de sévir ; que vous fassiez le bien, que notre force à nous n'ait pas à se produire. Car notre puissance est nulle contre la vérité; elle ne sert que pour défendre la vérité. Notre joie est d'être impuissants et de vous voir tout-puissants. Ce que nous demandons, c'est votre perfection. Absent, je vous écris ceci, afin qu'à mon arrivée je n'aie pas à user durement des pouvoirs que Dieu m'a donnés, non pas pour détruire, mais pour édifier*[1]. — *Nous sommes vos serviteurs par Jésus*[2]. Une autre plaie délicate nous reste à découvrir.

Sans aucun doute le prêtre se donnera sans réserve aux âmes ; il se fera serviteur ; il se fera esclave, vendu à toutes les humiliations du vrai zèle. Mais voici que ce zèle fait naître de ses ardeurs mêmes, une nouvelle tentation : le prêtre devient jaloux de ses œuvres; il les attire, il les concentre, il les enferme en lui avec l'inquiète avidité de l'avare qui recueille et enfouit son trésor. Nul que lui ne peut porter la faux à la moisson des âmes : toute conquête, faite par un zèle voisin, lui semble une usurpation et un vol. Ah! que nous pourrions découvrir ici des mystères misérables, hélas! et des désastres profonds ! Quel mal ont fait aux âmes et aux œuvres, ces ambitions, ces rivalités, cet absolutisme d'un zèle qui n'est plus selon Dieu ! Que l'Apôtre était loin de ces petitesses ! quelle largeur dans ses vues! quelle indépendance en face du bien qu'opéraient les autres ! *Les uns prêchent Jésus-Christ*

[1] II Cor. XIII, 7-11. — [2] II Cor. IV, 5.

par charité.... quelques-uns avec un esprit de jalousie et sans pureté d'intention... qu'importe! pourvu que de toute manière, ou par occasion, ou par vrai zèle, Jésus-Christ soit annoncé? je m'en réjouis et m'en réjouirai toujours[1]. On se rappelle le même mot de Moïse, quand on vint l'engager à faire taire deux prophètes : « Qui me donnera que le peuple entier soit prophète[2]? » Généreux à souffrir à ses côtés le travail et les succès d'autrui, le prêtre évitera lui-même avec soin le zèle immodéré qui entame sur les droits et le domaine de ses confrères. Il lui suffit des œuvres que lui assigne la Providence; tout excès vient, non pas de l'Esprit-Saint, mais de la nature artificieusement voilée sous les dehors de la foi et de la charité. *Nous ne mettons pas notre gloire à nous étendre sans mesure; nous restons dans les bornes du partage que Dieu nous a fixé, qui était de parvenir jusqu'à vous. Nous ne mettons pas notre gloire à entrer dans les travaux d'autrui.... dans d'autres partages déjà exploités*[3].

5. Mais voici l'épreuve par excellence du désintéressement du prêtre. Il n'est plus en face d'une vile monnaie, plus même en face d'œuvres chères, d'un peuple auquel il se dévoue, de travaux et de succès plus précieux que ses jours : le voici aux prises avec son propre cœur. Ses filles spirituelles de prédilection, les âmes ferventes, celles dont il tire ses plus vives et ses plus constantes joies; il les faut avertir, corriger, meurtrir parfois de la verge et du fouet : elles s'endorment, elles se corrompent, elles s'inclinent peu à peu vers le vice : leur salut est au prix d'une soudaine rigueur. Quel moment pour le prêtre! Hésite-t-il? il perd ces

[1] Philipp. I, 17, 18. — [2] Num. XI, 29. — [3] II Cor. X, 13, 15, 16.

âmes. S'arme-t-il courageusement d'une miséricordieuse sévérité ? ah ! peut-être elles feront payer à son cœur les coups qu'elles reçoivent de sa main ! Le prêtre qu'une attache sensuelle, que l'intérêt, que le calcul, que la crainte retiennent, demeurera muet, traître deux fois, à Jésus-Christ comme aux âmes. *Il cherche son intérêt, et non celui de Jésus-Christ*[1]. Paul pleure, souffre, reçoit au cœur une mortelle blessure, mais il frappe : il frappe des âmes pour lesquelles il était *l'ange de Dieu... qui eussent arraché leurs yeux pour les lui donner*[2] ! Il les sauve au prix du plus douloureux martyre qu'un cœur sacerdotal puisse endurer, la froideur et l'éloignement de ceux pour lesquels on voudrait mourir. *Me voilà donc devenu votre ennemi pour avoir dit la vérité*[3].

III. — La vérité ! Ce mot nous révèle l'un des plus grands, des plus difficiles, des plus périlleux ministères du prêtre : le ministère de la parole.

Le prêtre est sur la terre le dépositaire et l'organe de la vérité. Elle s'échappe de lui à flots intarissables. En public, en particulier, partout et toujours, et sous mille formes diverses, il la répand sur le monde. Mais où sa mission de la prêcher apparaît dans sa sublimité dernière, c'est du haut de la chaire chrétienne.

1. *Assueta vilescunt !* Nous ne songeons plus à la merveille dont nos chaires chrétiennes, depuis celles de nos basiliques jusqu'à celles des plus humbles hameaux, sont tous les jours le théâtre. Un homme est là, disant au monde : « Je suis la vérité[4] ! » Un homme obscur,

[1] Philip. II, 21. — [2] Galat. IV, 15. — [3] Galat. IV, 16. — [4] Joan. XIV, 6.

un inconnu, un pauvre, dont le nom n'est inscrit au front d'aucun des temples de la science, obtient plus que ne rêva jamais un Socrate ou un Platon : il parle, et les intelligences s'inclinent, les cœurs s'ouvrent, les volontés fléchissent et se brisent ; il parle, et l'humanité, pour la première fois, se dit en se frappant la poitrine : « vraiment oui, cet homme est la vérité ! » Ah ! le monde ne s'y est pas trompé !

Il a eu des sages, il en a encore : il s'arrête un instant au pied de leurs chaires, dans l'enceinte de leurs académies : il écoute, il admire, il applaudit ; puis le dégoût le prend, il s'éloigne, et ne revient plus. Pourquoi ? Rien ne l'a captivé parce que rien ne l'a convaincu : un invincible raisonnement lui revient sans cesse : *Comment prêcheront-ils, s'ils ne sont envoyés* [1] ? Pourquoi parler si l'on n'est pas possesseur de la vérité ? Comment l'être, si l'on *n'est enseigné de Dieu* [2] ? si l'on n'enseigne pas une sagesse plus haute, plus pure, plus assurée que l'éphémère sagesse des hommes « qui meurent [3], » qui disparaissent avec leurs fragiles systèmes ; si l'on n'apprend pas à la terre la mystérieuse sagesse de Dieu [4] ; si l'on n'a pas scruté les profondeurs mêmes de Dieu [5] ; si l'on n'a pas été illuminé de l'Esprit et des révélations du Très-Haut [6] ; si, en un mot, on n'enseigne pas au monde « toute vérité [7] ? » De quel droit exiger du monde l'attention, l'acquiescement et la foi ? Les savants, les sages s'étonnent et s'irritent de voir la solitude de leurs écoles et le concours de nos Églises. Ils ignorent donc qu'une révolution immense s'est accomplie dans le monde, qui a brisé dans leurs mains le

Rom. x, 15. — [2] Joan. vi, 45. — [3] I Cor. ii, 6. — [4] I Cor. ii, 6, 10. — [5] I Cor. ii, 11. — [6] I Cor. ii, 13. — [7] Joan. xxi, 13.

sceptre des idées ; qu'au moment où la sagesse humaine aux abois déclarait son impuissance et la nécessité d'une révélation d'en haut[1], le Verbe de Dieu, son intelligence, sa science, sa sagesse, est descendu, a pris la chair de l'homme, a « été vu conversant sur la terre[2], » et a dit au monde la grande parole qui a renversé toutes les chaires et vidé toutes les écoles de philosophie : « Je suis la vérité[3]. » Désormais *où sont les sages? où sont les écrivains? où sont les chercheurs de sagesse humaine*[4] ? « On se demande en Europe : où y a-t-il une philosophie ? une école constituée ? on se le demande ; personne ne répond. Et pourtant, vous avez de grands esprits ; je ne le dis pas avec un accent ironique, oui, vous avez de grands esprits. Eh bien ! ils ne peuvent pas fonder, je ne dis pas une école vivant mille ans, mais une école qui ait la longueur de leurs jours ; semblables à des souverains détrônés manquant d'une terre où leur épée couchée puisse se croire chez elle[5] ». Or le trône vacant, qui l'occupe ? qui parle à la foule ? qui courbe riches et pauvres, savants et ignorants, vieillards et enfants, maîtres et serviteurs, sous une parole acceptée, obéie, honorée comme jamais parole ne le fut ? Nous, prêtres de Jésus-Christ. Et pourquoi ? Nous venons de le dire, parce que nous sommes « la vérité[6] ! » parce que *pour le Christ nous remplissons une ambassade, et que Dieu exhorte par nous*[7] ; parce que notre parole apporte aux âmes avec la foi, la joie, la paix, la force, la sainteté et le salut ; et le monde qui veut savoir, qui veut vivre, vivre dans la paix de

[1] Platon. — [2] Baruch, III, 38. — [3] Joan. XIV, 6. — [4] I Cor. I, 20. — [5] Lacordaire, *Conf. de N. D.* XVIe conf. — [6] Joan. XIV, 6. — [7] II Cor. V, 20.

l'espérance et la joie du salut, trouve en nous ce que nulle bouche humaine ne lui peut dispenser. *Sera sauvé quiconque invoque le nom du Seigneur. Mais comment l'invoquer sans y croire? Comment y croire sans entendre parler de lui? Comment entendre si personne ne prêche? Mais comment prêcher sans en avoir mission*[1]? Il manque à la parole humaine deux choses dont l'absence la blessera éternellement à mort : la lumière et l'autorité. Ces deux forces sont divinement acquises à la parole sacerdotale, voilà le secret de son universelle et impérissable puissance.

2. Comment relever assez l'importance d'un semblable ministère? *La foi vient de l'audition : et l'audition de la parole de Dieu*[2] annoncée au monde par le prêtre. Or *le juste vit de la foi*[3]. Le prêtre, en prêchant, donne donc la vie au monde. Soleil[4] au firmament des âmes, le prêtre décide seul, par la soustraction ou le rayonnement de sa lumière, de leur vie ou de leur mort. Les terres où ne se lève plus l'astre de la vérité catholique sont des terres maudites, solitudes obscures et glacées, où ne germe plus que la mort. Quel ministère donc que ce ministère de la parole chez le prêtre! A défaut des considérations qui précèdent, son importance jaillirait des textes si pleins d'énergie où l'Apôtre expose l'obligation qu'ont les prêtres de s'en acquitter. *Je t'adjure devant Dieu, devant Jésus-Christ qui jugera les vivants et les morts, au nom de sa venue et de son règne, prêche la parole : presse à temps, à contre-temps, reprends, supplie, menace; sois patient, sois docte en tout*[5]. Quel solennel

[1] Rom. x, 13-16. — [2] Rom. x, 17. — [3] Rom. i, 17. — [4] Matth. v, 14. [5] II Tim. iv, 1.

langage ! quels puissants motifs ! C'est en face de Dieu, c'est à la vue du redoutable tribunal, c'est en considérant et ce qu'a fait Dieu, et ce qu'a accompli Jésus-Christ, et ce que sont les âmes, et quel compte le prêtre rendra de son administration, que nous devons nous former sur la gravité extrême du ministère de la parole une juste appréciation. L'ordination confie au prêtre l'assemblée des fidèles, corps mystique du Christ dont il doit procurer la santé et maintenir la vie. « Mais ignorez-vous que ce corps est sujet à plus de maladies, exposé à plus d'embûches que notre faible chair mortelle ? Qu'il se corrompt plus vite et se guérit plus lentement ? Quand nos corps sont malades, les médecins ont pour en rétablir la santé bien des secours différents : des remèdes, des instruments de chirurgie, un régime approprié, un air meilleur, jusqu'au sommeil, tout allége leur tâche. Pour le prêtre rien de tout cela : un seul moyen lui est laissé, c'est, après le bon exemple, la prédication. Voilà l'instrument, voilà la nourriture du malade, l'air à lui faire respirer, le remède à lui faire prendre, le fer et le feu à appliquer à ses plaies. La brûlure ou l'amputation sont-elles nécessaires ? c'est la parole qui opère seule. Où la parole est impuissante, tout le reste échouera. C'est elle qui relève l'âme de ses chutes, apaise ses tempêtes, lui retranche ses superfluités, lui communique les vertus dont elle est vide, pourvoit à toutes les exigences de sa santé[1]. » Que deviendront donc les âmes que la parole sacerdotale n'atteindra plus ? Que seront les paroisses où cette parole, glacée sur les lèvres du pasteur par la paresse, la dissipation, la pusillanimité, n'ira plus réveiller au

[1] Sanct. Chrysost. *De Sacerdot.* lib. IV, 3.

fond des âmes la foi, le remords, le repentir, la crainte, l'espérance et l'amour ? Et que deviendra le prêtre entre les mains duquel se seront perdus les fils de Dieu ? Avec quel éclat retentit dans l'histoire ce cri désespéré et accusateur : « Varus, rends-moi mes légions ! » Quel autre cri pousseront Jésus-Christ et l'Église ? cri terrible dont l'éternel écho portera dans l'âme du prêtre maudit pour son silence un effroi et une désolation sans fin. Cette terreur du jour des comptes saisissait par avance le grand Apôtre, quand il s'écriait : *La nécessité pèse sur moi : car malheur à moi, si je n'annonce pas l'Évangile*[1] ! D'autre part, la pensée de son zèle et de ses incessantes prédications faisait sa joie, quand, avant de marcher à ses dernières souffrances, il disait au clergé de Milet et d'Ephèse : que m'importent les persécutions et les chaînes, *pourvu que j'accomplisse ma course et le ministère de la parole que j'ai reçu du Seigneur Jésus pour prêcher l'Évangile de la grâce de Dieu*[2] ? Aussi prêcher était toute l'œuvre de sa vie : *Le Christ ne m'a pas député pour baptiser, mais pour prêcher :* et c'est pour *annoncer l'Évangile que j'ai été retiré*[3] du milieu du monde, et élevé aux honneurs de l'Apostolat.

3. Le prêtre prêchera donc avec un zèle que ne brisera aucune lassitude et que n'arrêtera aucun obstacle. Mais comment prêchera-t-il ? Sa prédication, répond le grand Apôtre, sera *sérieuse, exacte, sainte.*

Sérieuse. Elle construira l'édifice de la foi. *Selon la grâce de Dieu qui m'a été départie, en sage architecte, j'ai posé le fondement*[4]. Aucun sujet oiseux, aucun décousu dans la suite des prédications : un fondement solide :

[1] I Cor. IX, 16. — [2] Act. XX, 24. — [3] Rom. I, 1. — [4] I Cor. III, 10.

un exposé substantiel de la vérité catholique. Et voici le fond de toute prédication sérieuse : *Aucun autre fondement ne peut être posé, hors celui qui a été posé, qui est Jésus-Christ*[1]. Jésus-Christ est la fin et le centre de toutes choses : *finis Christus*[2]. Jésus-Christ est *le corps*[3] des vérités divines ; toutes se rattachent à lui et tirent de lui leur force et leur éclat. Son incarnation, sa rédemption, ses mystères, ses sacrements, son Église, ses commandements, ses promesses, ses menaces ; le péché qui l'a fait mourir, la vie divine qui l'introduit dans les âmes, les vertus qui l'y glorifient et l'y conservent, la gloire éternelle où il se découvre, l'enfer éternel où on le pleure à jamais : ses œuvres dans le temps, son avénement futur, sa splendeur dans la terrible et délicieuse pompe du dernier jour : quels sujets ! quels champs immenses offerts à la parole du prêtre ! Et le prêtre, désertant cette divine doctrine, irait perdre ses forces et trahir sa mission en des prédications frivoles *d'où est chassée la croix du Christ*[4] ! L'ambassadeur du Ciel se ferait élégant discoureur de morale humaine ; sorte de philosophe humanitaire dont la parole flotte incertaine entre le ciel et la terre, demandant au naturalisme contemporain ses émotions et ses effets ! Ah ! *ce n'est pas là le Christ qui vous a été appris*[5] ! *Quant à moi, venu au milieu de vous, frères, je ne suis pas venu avec les discours sublimes de l'éloquence et de la philosophie : je n'ai fait profession parmi vous de savoir autre chose que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié*[6]. « Dieu est mort... après cela, que me direz-vous qui me touche ? à un point donné de l'histoire, une régéné-

[1] I Cor. III, 10. — [2] Rom. X, 4. — [3] Coloss. II, 17. — [4] I Cor. I, 17. — [5] Ephes. IV, 20. — [6] I Cor. II, 1, 2.

ration morale s'est accomplie dans l'humanité elle a pris naissance sur la montagne du Calvaire, au pied d'une croix où fut attaché nu, misérable et abandonné, celui qui se disait le Fils de Dieu et le fils de l'homme, envoyé dans la chair pour expier les péchés du monde et le ramener par ce sacrifice à la crainte et à l'amour de Dieu. Quiconque a détourné la tête de ce drame sanglant est demeuré ce qu'il était, un homme d'orgueil et de volupté ; quiconque le regarde après tant de siècles, y puise une vertu de transformation qui l'incline à devenir humble, doux, chaste, saint, ami de Dieu, et serviteur de ses frères, détaché de ce monde qui passe comme une figure, et l'œil ouvert avec une sereine joie sur l'aube blanchissante de l'éternité [1]. » Restons invariablement attachés aux grands objets du dogme et de la morale chrétienne. *Posons comme fondement Jésus-Christ* [2], et bâtissons ensuite sur cette base divine, *en or, en argent, en pierres précieuses* [3]. Tirons nos ressources d'une doctrine solide, puisée dans l'Écriture, dans les Pères, dans les théologiens ; méditée au pied de la croix, échauffée à notre zèle, purifiée à notre abnégation, enflammée à notre amour de Dieu et des âmes. Arrière à jamais *le bois, le foin, la paille* [4], ces sujets frivoles ; ces doctrines creuses, ces étincelantes bagatelles, ces émotions malsaines tout empreintes de naturalisme, ces mille riens sacriléges qui amusent, arrachent peut-être des applaudissements, mais n'éclairent, ne touchent, ne convertissent pas.

Exacte. *Mets tous tes soins à te montrer un ouvrier... maniant avec orthodoxie la parole de la vérité* [5], — *n'adul-*

[1] Lacordaire, *LXVIe Conf. de N. D.* — [2] I Cor. III, 10. — [3] I Cor. III, 12. — [4] I Cor. III, 12. — [5] II Tim. II, 15.

térant pas la parole de Dieu[1]. Que le prêtre y prenne garde, « le dépôt » qu'il a reçu est « de grand prix[2] : » *il parle la sagesse de Dieu*[3] : il expose *cette révélation faite par l'Esprit-Saint, l'Esprit qui scrute tout, même les profondeurs de Dieu*[4]. Quelle fidélité est exigée de lui[5] ! Qu'il écoute comment Dieu entend que ses pensées et ses paroles soient gardées par la terre : c'est l'Apôtre qui parle : *Quand nous-mêmes, ou un ange descendu du ciel vous prêcherait autre chose que ce que nous vous avons prêché : qu'il soit anathème ! je vous l'ai dit, je vous le répète : si quelqu'un vous prêche autre chose que ce que vous avez reçu, qu'il soit anathème*[6].

Le prédicateur mettra donc tous ses soins à étudier profondément les matières qu'il expose au peuple, dogme ou morale. Il se résoudra à la plus minutieuse exactitude, *non de errore*[7], ne hasardant jamais ni une expression fausse, ni une décision douteuse, ni une preuve sans valeur, ni un exposé sans justesse. Dans les points dogmatiques la foi est en jeu ; dans les sujets moraux, la conscience des fidèles, que blesse également un laxisme sans règle ou une rigidité sans discrétion.

Enfin la prédication du prêtre sera *sainte ;* et ici nous entendons par ce mot, que, digne de sa grandeur céleste, elle n'aura jamais un retour de complaisance vers la terre. *En face de Dieu, dans le Christ, nous parlons ; ne nous occupant, mes bien-aimés, que de votre édification*[8]. Voilà la prédication sainte, indépendante, humble, uniquement préoccupée de Dieu qui écoute, de

[1] II Cor. IV, 2. — [2] II Tim. I, 14. — [3] I Cor. II, 7. — [4] I Cor. II, 10. [5] I Cor. IV, 2. — [6] Galat. I, 8-10. — [7] I Thessal. II, 3. — [8] II Cor. XII, 19.

Jésus-Christ au nom duquel elle se fait entendre, des âmes qu'elle veut convertir. La vaine gloire est, n'en doutons pas, l'une des plus délicates tentations du prêtre, et le ver rongeur de ses prédications. Tout en effet l'entraîne à la recherche des applaudissements et de la célébrité : c'est l'irrésistible pente de la nature : c'est, pour ainsi parler, le fruit naturel de l'éloquence ; et qui ne sait combien y exposent encore l'engouement de l'auditoire, et les dangereuses sympathies dont il entoure ses préférés. Peu à peu, s'il n'y veille, le prêtre se fera l'esclave de ses auditeurs : il n'aura plus au cœur les magnanimes élans de l'Apôtre. *Est-ce des hommes ou de Dieu que je cherche l'approbation? Est-ce aux hommes que je cherche à plaire? Mais si je plaisais au monde, je ne serais plus serviteur de Jésus-Christ*[1]. Ah ! *qu'il m'importe peu d'être jugé par vous, et par les hommes d'un jour*[2]! Non, non, *ce n'est pas la gloire qui vient des hommes que nous recherchons dans nos discours, choisis de Dieu que nous sommes, et dépositaires de l'Évangile*[3]. Quand le prêtre ne poursuit plus dans la parole sainte qu'une proie à sa vanité, ou des auxiliaires à sa fortune, « ce glaive de l'Esprit, qui est la parole de Dieu[4], » se tourne contre la vérité qu'il avait mission de défendre, et fait au peuple et au prêtre lui-même deux profondes blessures. Elle est tristement vraie en tout temps, cette peinture de l'Apôtre : *Ils ne supporteront pas la saine doctrine : ils réuniront des docteurs à la parole flatteuse, chatouillant agréablement l'oreille : et détournés de la vérité, ils se porteront à des fables*[5]. Voilà, hélas ! trop souvent l'auditoire auquel nous avons affaire : avides

[1] Galat. I, 10. — [2] I Cor. IV, 3. — [3] I Thessal. II, 4, 6. — [4] Ephes. — [5] II Tim. IV, 3.

de ses applaudissements, nous sacrifierons *la saine doctrine*, la *vérité*, nous prêcherons des *fables*, des riens sonores et d'amusantes frivolités. Nous *chatouillerons agréablement les oreilles.* Arrondir une période, poursuivre un effet, rassembler à profusion les ornements, sera tout notre horizon oratoire. Nous descendrons plus bas, jusqu'aux *paroles d'adulation*[1]. Les tonnerres qui réveillent les âmes ne jailliront plus de la chaire ; il n'en tombera sur un auditoire déchristianisé que les fleurs d'une éloquence toute mondaine sans vigueur comme sans fruits. Là ne s'arrêteront pas encore les désastres de la vaine gloire. Applaudis, nous nous enivrerons ; surpassés, nous serons mordus de l'envie ; délaissés, nous tomberons dans le découragement, et de là dans l'inaction et un funeste silence. L'orgueil seul nous soutenait ; l'humiliation nous anéantira, et ce prêtre qui devait *prêcher à temps et à contre-temps*[2], ne sera plus, suivant la dure parole d'un prophète, « que le chien muet, impuissant à aboyer[3], » ou la sentinelle sans courage qui n'avertit plus des approches du danger[4].

Une équivoque est ici à craindre. De ce qui précède faut-il conclure que le prêtre n'a nullement à se préoccuper de plaire à son auditoire, de s'insinuer dans sa bienveillance, de captiver sa faveur ? Ce serait renverser, au profit d'une erreur, la doctrine et les exemples de saint Paul. Le même apôtre qui dit : *Est-ce aux hommes que je cherche à plaire*[5] ? nous dit aussi : *je cherche, par tous les moyens, à plaire à tous*[6] ; et ce qu'il ajoute nous montre le but et la nécessité de ses efforts : *C'est,*

[1] Thessal. II, 5. — [2] II Tim. IV, 2. — [3] Isaï. LVI, 10. — [4] Ezech. XXXIII, 6. — [5] Galat. X, 10. — [6] I Cor. X, 33.

dit-il, *afin qu'ils arrivent au salut*[1]. Il plaît, non pas qu'il *cherche la gloire humaine*[2], mais parce qu'une parole attachante fait plus sûrement la conquête des âmes. « Il demeure démontré, dit un docte et pieux auteur après avoir déroulé les témoignages des Pères, que l'orateur chrétien doit chercher à plaire, non pas précisément pour plaire, mais pour faire goûter la vérité aux hommes et, par cet innocent appât, les engager à en accepter plus volontiers les divins enseignements et à en pratiquer plus fidèlement les salutaires leçons. *Ornatu non jactanter sed prudenter utamur*[3]. » L'orateur chrétien honorera donc le Verbe divin par les charmes et les splendeurs de l'éloquence, comme à l'autel l'Église revêt ce même Verbe fait hostie de l'éclat et des richesses du culte. Il plaira par le fond des choses, toujours habilement appropriées à l'auditoire ; par la forme, qu'il saura rendre élégante sans recherche, douce et avenante sans mollesse, ornée sans profusion ni afféterie, mais à laquelle surtout il donnera la variété, la chaleur et la vie. Pour plaire, il corrigera soigneusement les défauts de maintien, de gestes, de prononciation : il évitera l'emphase si ridicule du débit et des gestes, ou leur endormante langueur, ou leur fatigante monotonie, ou leur rusticité rebutante, ou leur affectation plus rebutante encore. Toujours noble, simple, naturel, il montera et s'abaissera avec la pensée, faisant passer tour à tour les âmes par le calme et l'émotion, leur laissant le loisir de savourer la vérité, puis les emportant soudain dans des saillies impétueuses et de pathétiques mouvements.

[1] I Cor. x, 33. — [2] I Thess. II. 6. — [3] Hamon, *Traité de prédic.*, p. 140.

Enseignant ainsi aux frères, vous serez un bon ministre de Jésus-Christ, nourri des paroles de foi et d'une solide doctrine[1]; — *et maniant comme il faut la parole de la vérité*[2].

IV. — Tel est le prêtre dans sa vie extérieure : au milieu des fidèles qu'il dirige ; en face du monde auquel il résiste; du haut de la chaire d'où il répand à flots sur les âmes, la lumière, la chaleur et la vie. Il nous reste à pénétrer dans la solitude où, durant les intervalles de ses fonctions, il se retire pour refaire son âme. Jetons un rapide regard sur ces heures solitaires, inconnues du monde, mais précieuses devant Dieu, et pleines, pour la terre, d'une merveilleuse fécondité.

Le prêtre est seul. Sa modeste demeure, bâtie au milieu du monde, est cependant loin du monde. Comme ces solitudes des montagnes, où n'arrive qu'un lointain écho des bruits de la terre, à son seuil viennent expirer les agitations, le tumulte des affaires, le cri des fêtes, le tourbillon de la vie mondaine. *Je suis crucifié au monde et le monde l'est à moi*[3] : des cadavres qui se touchent ! dit saint Chrysostome, sans se voir, sans se comprendre, sans s'aimer ; immobiles et insensibles l'un pour l'autre. Le prêtre *n'est pas du monde*[4]. S'il voulait y pénétrer, pour en jouir, Dieu et les hommes l'en chasseraient avec mépris.

Dans sa solitude, le prêtre prie. Son caractère de médiateur le suit partout, et quand il a cessé de parler à la terre du ciel et de Dieu; descendu de la chaire ou de l'autel, lui aussi, comme son Maître, se retire pour prier,

[1] I Tim. IV, 6. — [2] II Tim. II, 15. — [3] Galat. VI, 14. — [4] Joan.

pour offrir les âmes au regard de la miséricorde, s'interposer entre elles et la justice : *vivant toujours pour intercéder sans interruption*[1]; — *passant les jours de sa vie mortelle à offrir des prières et des supplications*[2] ; — *occupé à supplier, à prier, à faire des demandes, à rendre des actions de grâces pour tous les hommes*[3]. A la prière, le prêtre joint une méditation incessante, où il répare ses forces, illumine sa foi, réchauffe son zèle, enflamme son double amour de Dieu et des hommes et trouve le trésor inépuisable des pensées et des émotions saintes dont il ira tout à l'heure enrichir la chaire ou le confessionnal. Enlevez cette méditation solitaire, l'âme sacerdotale est une fleur sans parfum, une idole[4] sans vie, un glaive sans tranchant : c'est la lumière éteinte « et le sel affadi[5]. » Aussi avec quelle force l'Apôtre la réclame du prêtre ! *Applique-toi à la lecture... Médite toutes ces choses : Restes-y absorbé : poursuis ces méditations sans relâche : c'est en agissant ainsi que tu sauveras et toi-même et tes auditeurs avec toi*[6] ; — *nourri que tu seras des enseignements de la foi*[7]. S'il ne méditait pas, d'où tirerait-il sa piété ; et sans piété, que faire dans le sacerdoce ? *Exerce-toi à la piété, l'exercice corporel sert à peu de chose, mais la piété est utile à tout ; ayant les promesses de la vie présente et de la vie à venir*[8].

Enfin, le prêtre étudie. « C'est aux lèvres du prêtre qu'on viendra demander la science de la loi[9]. » Cette science, la plus profonde et la plus difficile de toutes, il y donnera les heures du jour que ses fonctions laissent libres et, s'il le faut, les heures de ses nuits, *Veille à la*

[1] Hebr. VII, 25. — [2] Hebr. V, 7. — [3] I Tim. II, 1. — [4] Zach. XI, 17. — [5] Math. — [6] I Tim. IV, 13-16. — [7] I Tim. IV, 6. — [8] I Tim. IV, 7, 8. — [9] Malac. II, 7.

doctrine[1] *: — applique-toi à la lecture*[2] *: — Sois nourri de bonne doctrine*[3]. Les théologiens qui la précisent, surtout les Pères qui la développent et y ouvrent de si magnifiques horizons, seront l'objet constant de ses lectures. Mais le Livre des livres, le Livre sorti de la pensée et du cœur même de Dieu, l'Écriture sainte, restera toujours sa plus chère et sa plus continuelle étude. « C'est le livre sacré entre les mains, que le sommeil le surprendra ; c'est la page sainte qui recevra sa tête appesantie[4]. » Là, sont accumulées toutes « les richesses de la sagesse et de la science de Dieu. » Là, sont toutes les armes, tous les remèdes, toutes les consolations, toutes les forces, toutes les joies. L'Écriture, comme la piété dont elle est la source, a les promesses de la vie présente et celles de la vie future. *Les saintes lettres peuvent t'instruire pour le salut, par la foi qui est dans le Christ Jésus. Toute l'Écriture inspirée de Dieu sert à instruire, à reprendre, à corriger, à former à la justice : par elle, l'homme de Dieu sera parfait, prêt pour toute bonne œuvre*[5]. C'est l'Écriture encore qui, aux heures terribles où son âme succombe sous les douleurs de l'apostolat, verse au prêtre l'espérance, la force et la joie. *Toute l'Écriture a été composée pour notre instruction, afin que par la patience et la consolation qu'elle procure, nous conservions l'espérance*[6]. Quand la terre, au lieu de le bénir, l'accable de ses froideurs et de ses dédains, le divin livre lui ouvre par avance « la cité meilleure[7], lui montre » le Dieu qui l'aime, qui le contemple et qui l'attend.

[1] I Tim. IV, 6. — [2] I Tim. IV. — [3] I Tim. IV, 13. — [4] Hiero. *epist.* — [5] II Tim. III, 15-17. — [6] Rom. XV, 4. — [7] Hebr. XI, 16.

III

LES DROITS DU PRÊTRE

Que les prêtres qui gouvernent bien soient jugés dignes d'un double honneur, surtout ceux qui travaillent à la prédication et à l'instruction[1] : dette sacrée imposée au peuple fidèle et dont le payement généreux lui est une nouvelle source de grâces et de bénédictions. Le prêtre est sans réserve donné aux fidèles ; son corps s'use, sa vie se consume, ses journées s'absorbent dans son dur ministère : c'est à la fois à l'âme et au corps de son pasteur que le peuple chrétien payera la dette dont lui parle ici saint Paul. A son âme il donnera la consolation et l'assistance : à ses besoins matériels il procurera l'humble nécessaire d'une frugale vie. Le pain du cœur et le pain du corps.

I. — Le pain de l'âme c'est la prière, c'est l'amour, c'est la tendresse filiale, c'est l'obéissance, c'est la soumission dans la charité. Voilà ce qu'attend tout d'abord le prêtre de ses fils spirituels. Voilà la consolation et la joie dont a besoin son zèle pour se soutenir. Quand Pierre était enfermé dans les cachots d'Hérode, l'assemblée des fidèles était en prières. Enveloppé de dangers, traversé d'obstacles, souvent assailli par la persécution, le prêtre doit trouver dans les prières des fidèles un continuel appui, aussi les réclame-t-il avec instance.

[1] I Tim. v, 17.

Frères, priez pour moi [1]! Priez quand vous me voyez dans les peines et les traverses, *Aidez-moi vous aussi en priant pour moi* [2] le Dieu puissant et bon qui déjà *m'a arraché de tant de périls, le Dieu qui, j'en ai l'espérance, m'arrachera encore de ceux-ci* [3]. Priez quand vous me voyez élevé si haut, comblé de faveurs si divines et revêtu de si formidables pouvoirs : *afin que, par tant de fidèles réunis, des actions de grâces, sorties de tant de lèvres, soient rendues à Dieu pour moi* [4]. Ah! priez surtout pour les fruits de mon zèle, le succès de mes œuvres : *Priez ensemble pour moi, afin que Dieu m'ouvre des entrées à ma parole ; qu'elle puisse enseigner le mystère de Jésus-Christ* [5].

Les fidèles doivent vénérer et chérir leurs prêtres. *Nous vous en prions, frères, reconnaissez ce que sont ces prêtres qui travaillent au milieu de vous, et sont à votre tête dans le Seigneur, et vous avertissent* [6]. Ce qu'ils vous sont ? Ah ! des hommes célestes et divins : *des anges de Dieu : d'autres Jésus-Christ* [7] : *des ambassadeurs* revêtus de la puissance d'en haut : *des pères* [8] qui portent au cœur toute la charité du Dieu qui vous les envoie. Ne les vénérez donc pas seulement, aimez-les aussi : *ayez pour eux la plus abondante charité à cause de l'œuvre qu'ils opèrent* [9]. Ils se donnent à vous, ils souffrent pour vous, ils vivent et meurent pour vos âmes : aimez-les donc du « plus abondant amour [10]. » Le fidèle dira-t-il : ils sont durs, âpres, exigeants, grondeurs éternels, nos prêtres ? Eh! quoi, chrétien, ignores-tu donc que la sévérité si aimante de tes prêtres fait leur supplice et

[1] I Thessal. v, 25. — [2] II Cor. I, 11. — [3] II Cor. I, 10. — [4] II Cor. I, 11. — [5] Coloss. IV, 3. — [6] I Thessal. v, 12. — [7] Galat. IV. — [8] I Cor. IV, 15. — [9] I Thessal. v, 13. — [10] II Cor. II, 3, 4.

ta sûreté? Ignores-tu que s'ils sévissent c'est en *versant bien des larmes* [1], en passant *par les angoisses du cœur* [2]? C'est un amour d'enfant et de disciple qu'on demande à la noblesse de ton cœur. Supporte tes prêtres. Ce n'est qu'ainsi que tu les aimeras du vrai amour. *Supportez-moi : j'ai pour vous un amour jaloux, jaloux comme celui de Dieu!... je tremble que de même qu'Ève fut séduite par la malice du serpent, vos esprits aussi ne se corrompent et ne déchoient de la simplicité qui est dans le Christ* [3]. Voilà la raison de réprimandes parfois sévères, toujours dictées par l'amour. *Je vous en prie, mes frères, supportez ces paroles de consolation* [4].

Ayez la paix avec eux [5]. Si les fidèles doivent à leurs prêtres la vénération et l'amour, que dire de ceux qui leur versent l'amertume à pleines coupes? qui les accablent de leurs dédains, et les poursuivent peut-être de leurs haines? qui les minent sourdement de leurs calomnies, les noircissent des plus iniques accusations, et se font un jeu abominable de les torturer? C'est là, qu'ils le sachent, une impiété dangereuse, une injustice, une lâcheté. Une impiété; Dieu dit : « Gardez-vous bien de toucher à mes christs [6] ! » L'Apôtre criait à ses persécuteurs : *que personne ne me moleste, je porte les stigmates de Jésus-Christ* [7] ! » Dieu venge ses prêtres : leurs larmes cachées, leurs plaintes solitaires montent au ciel, y forment des tonnerres de vengeances, et retombent en malédictions sur les coupables. « La plus terrible vengeance du prêtre sont ses pleurs et ses gémissements [8]. » *Qu'ils ne gémissent pas ! cela ne vous est pas*

[1] II Cor. II, 4. — [2] II Cor. II, 4. — [3] II Cor. XI, 1-4. — [4] Hebr. XIII, 22. — [5] I Thessal. V, 13. — [6] Psal. CIV, 15. — [7] Galat. VI, 17. — [8] Sanct. Chrys. *in Hebr.*

bon[1]. Car il y a là flagrante injustice. Quoi ! c'est parce que leur vie est plus dure, leurs vertus plus hautes, leur responsabilité plus terrible que l'ingratitude viendra ajouter à leur fardeau et envenimer leurs plaies ! *ils veillent comme devant rendre compte pour vos âmes*[2] : c'est-à-dire qu'ils sont aux postes les plus pénibles et les plus dangereux; il faudrait donc alléger et non pas accabler ces âmes déjà trop brisées. Mais non, le prêtre se verra sans cesse, sans fin, exposé à la « morsure de l'aspic, » aux langues si légères, si promptes, si venimeuses; et celui que l'Église recouvre de tant de respects, sera le jouet éternel de la calomnie. Ah ! venez donc, persécuteurs du prêtre, venez voir comment Dieu même entend que soient traités ses oints. Voici leur maître, voici l'évêque. Il n'y touchera lui-même qu'avec les plus délicates précautions. Si la maturité doit marquer chacun des actes de son administration, cette maturité, quand il s'agit des prêtres, revêt toutes les formes de la plus excessive circonspection. *Ne reçois pas d'accusation contre un prêtre, si ce n'est sur le témoignage de deux ou trois témoins.* Sans doute, *reprends devant tout le monde ceux qui pèchent* publiquement, *afin d'effrayer les autres.* Mais *je t'adjure en face de Dieu, du Christ Jésus, et des anges élus, d'observer toutes ces choses, sans préjugé, sans céder à une inclination particulière*[3].

[1] Hebr. XIII, 17. — [2] Hebr. XIII, 17. — [3] I Tim. V, 19-22. — Un prélat éminent fait sur ce passage de l'Apôtre les réflexions suivantes : « C'est là une des règles des jugements ecclésiastiques... L'Apôtre, en la proclamant, veut faire entendre qu'elle doit surtout être observée dans les jugements des prêtres. Si dans quelques circonstances, et par rapport à certains crimes dont la preuve est très-difficile, l'Église s'affranchit de l'observation *littérale* de cette prescription, elle ne permet jamais que l'on s'en

Quoi! les princes de l'Église ont reçu de Dieu même l'ordre de traiter le prêtre avec les derniers égards, et le simple fidèle, sur un bruit léger et des rapports douteux, déchirera cette robe sacerdotale, et jettera le déshonneur à la face de cet oint de Dieu! Ah! si ce père trahissait publiquement la sainteté de son sacer-

tienne à un témoignage solitaire ; et il faut que des indices, des documents viennent le corroborer de telle sorte, qu'ils lui communiquent une valeur équivalente à deux témoignages légitimes et concordants.

« Et remarquons que l'Apôtre ne dit point qu'il ne faut pas prononcer de condamnation, mais qu'il ne faut même pas recevoir une accusation contre un prêtre, entamer une action criminelle contre lui en dehors de ces conditions. L'honneur dû au sacerdoce l'exige ; les épreuves si sages et si longues auxquelles ont été soumis ceux qui sont honorés de ce caractère sacré, leur en donnent le droit. La présomption est en leur faveur, tant qu'on ne peut pas produire contre eux des arguments péremptoires ou des témoignages irrécusables.

« On ne peut se dissimuler que la stricte observation de ces règles peut avoir, en certaines circonstances, de vrais inconvénients ; mais il y en a moins en général à se conformer religieusement à des prescriptions tracées aux évêques par le Saint-Esprit, qu'à suivre les inspirations du zèle et les conseils d'une sagesse purement humaine.

« L'Église qui a tant à cœur l'innocence du clergé n'a donc pas moins à cœur la protection du prêtre et l'honneur du sacerdoce...

« Ces règles, l'Apôtre recommande de les observer sans obéir à aucune prévention, sans se laisser gouverner par aucun préjugé, et surtout sans s'écarter des principes d'une parfaite impartialité.

« Se gouverner dans la dispensation des emplois et des honneurs ecclésiastiques par les principes d'une justice toujours exacte. » (Mgr Génoulhiac, *Épît. pastor.*)

doce, il faudrait encore voiler une nudité qui garde à travers le crime des droits à une pitié respectueuse. Que sera-ce donc de dépouiller tout gratuitement de son honneur, celui dont l'honneur fait la seule force au milieu du monde ? c'est là une suprême injustice, et c'est encore là une suprême lâcheté. Ah ! si cet homme avait à la bouche l'acerbe et violente réponse, si la représaille était son arme assurée, comme l'insulte se ferait prudente ! comme l'accusation hésiterait à se produire, même dans l'ombre ! mais non, le prêtre *est la brebis destinée à l'égorgement*[1], l'homme « qui n'a sur les lèvres aucune réplique[2] ; » on est hardi, on est fort : voilà la lâcheté.

L'Apôtre en était victime à Corinthe. Les mêmes fidèles qui se laissaient tyranniser par les hérétiques hardis et impudents, abusaient, pour le maltraiter, de sa magnanime longanimité : *vous souffrez qu'on vous asservisse, qu'on vous dévore, qu'on vous dépouille, qu'on vous traite avec hauteur : je le dis avec confusion, moi, en tout ceci j'ai été traité en être faible*[3], qu'il était loisible à tous de fouler !

Un dernier devoir, le plus précieux de tous, reste aux fidèles, celui d'obéir sans résistance aux avis, aux prescriptions de leurs pasteurs ; de vivre, les yeux fixés sur leurs exemples ; de se former peu à peu à la vie chrétienne, au contact de leurs vertus sacerdotales. *Souvenez-vous des pasteurs qui sont à votre tête, qui vous ont prêché la parole de Dieu. Considérant quelle a été la fin de leur vie, imitez leur foi... Obéissez à vos pasteurs . soyez-leur soumis. Car ils veillent comme obligés de rendre compte pour vos âmes; qu'ils puissent s'acquitter de cette*

[1] Rom. VIII, 36. — [2] Psal. XXXV, 7. — [3] II Cor. XI, 20, 21.

charge avec joie et non en gémissant, car cela ne vous serait pas bon[1].

II. — Le même prêtre qui donne aux fidèles toute son âme, leur donne aussi tous ses moments; et retiré des choses terrestres pour remplir un tout céleste ministère, il s'est mis dans l'impuissance de pourvoir à ses besoins. Après les longues années données aux études préparatoires et à la solitude que réclame la sublimité des vertus qu'il lui faudra pratiquer, à l'âge où ses compagnons d'autrefois sont tous sur la route de la fortune ou maîtres d'une honnête aisance, le prêtre est sans ressource. L'Église au temps de son opulence y pouvait pourvoir; mais la persécution a dépouillé l'Église, et lui restitue à peine et de mauvaise grâce une parcelle des biens qu'elle lui a ravis. Le prêtre est pauvre comme ce roi déchu et indigent de la tragédie antique[2]

« Il demande bien peu, mais obtient moins encore. » Quel est l'homme instruit qui, après quinze années d'études, voudrait la chaumière du curé de campagne, sa difficile existence, son pain rare et parfois si amer? Sans doute le prêtre, homme de Dieu et des âmes, habitant d'une autre patrie, ne réclame pas l'opulence. Qu'en ferait-il? Il est prêt toujours aux privations et aux pénuries : il dit avec l'Apôtre : *Ce n'est pas la vue de mon besoin qui me fait parler; j'ai appris à me contenter de l'état où je me trouve; je sais vivre pauvrement, et je sais vivre dans l'abondance; partout et toujours formé à tout, au rassasiement comme à la faim, à l'abondance*

[1] Hebr. XIII, 7, 17. — [2] Sophocle, *Œdip. à Colon.*

comme à la détresse. Je puis tout en celui qui me fortifie[1].

Mais le comble de l'ingratitude c'est, après lui avoir ménagé le nécessaire d'une main si avare, de le lui reprocher. Quoi ! cet homme voué aux âmes, hôte obligé d'une vie céleste, qui ne touche ni à la charrue ni aux outils de l'ouvrier, ni au négoce de l'homme d'affaires, osera bien réclamer sa nourriture et son vêtement ! Oui, le prêtre entendra parfois l'expression insolente du plus injuste étonnement ; et ce n'est pas le moins douloureux des traits que lui enfonce au cœur ce monde, au salut duquel il se sacrifie. Qu'il se console pourtant, ce martyr est ancien dans l'Église : l'Apôtre avant lui devait défendre contre la malignité ou l'irréflexion le morceau de pain reproché à sa volontaire indigence.

Il le défend d'abord au nom du droit naturel. *Ainsi donc nous n'avons pas le droit de manger et de boire !* Et nous qui donnons au monde la seule vie véritable, la vie éternelle et divine, nous n'avons pas à prétendre même à la vie du corps ! Nous voici en dehors de toute loi, et moins garantis que le ver qui rampe et l'insecte qui trouve sa place au soleil ! *Nous n'avons pas le droit de manger et de boire ! Nous n'avons pas le droit de mener avec nous une sœur, comme tous les autres apôtres, comme les frères du Seigneur et Céphas*[2] ? comme tout ce qui travaille sur la terre, comme tout ce qui consacre sa vie au bien de la société ou de la famille, comme le mercenaire qui a vendu ses sueurs de chaque jour ? *Moi seul et Barnabé nous n'avons pas le droit d'en user de la sorte ? Mais qui jamais fait la guerre à ses dépens ?*

[1] Philip. IV, 11-14. — [2] I Cor. IX, 4-6.

Qui plante une vigne, et ne mange pas de son fruit? Qui paît le troupeau, et n'a pas droit au lait du troupeau[1]? Quoi! tout homme vit de son travail depuis celui qui en retire l'opulence jusqu'au pauvre qui en obtient son pain de la journée; et seules, parce qu'elles sont plus nobles et plus saintes, les sueurs du prêtre n'auront que la malédiction de la stérilité?

Cette loi de nature, si absolue déjà en faveur du prêtre contre ses persécuteurs, cette loi n'est pas unique. Un texte écrit émane de Dieu. Comment Dieu, qui vêt la fleur et nourrit l'oiseau, aurait-il laissé ses ambassadeurs à la merci de l'ingratitude et de l'insensibilité des hommes? Dieu a parlé: en figure d'abord, puis clairement au jour de son incarnation. *Est-ce l'homme seul qui parle en ce que je viens de dire, et la loi ne tient-elle pas le même langage? Voici ce qui est écrit dans la loi de Moïse: Tu ne lieras pas sa bouche au bœuf qui foule les grains. Est-ce que la prévoyance de Dieu s'arrête à des bœufs? N'est-ce pas bien plutôt pour nous-mêmes qu'il a fait cette prescription? Oui c'est pour nous qu'a été écrite cette parole. Car celui qui laboure, doit avoir l'espérance de moissonner: celui qui bat le grain, celle d'en obtenir sa part..... Ignorez-vous que ceux qui travaillent dans le sanctuaire doivent vivre des dons du sanctuaire? et ceux qui servent à l'autel participer aux offrandes de l'autel? Ainsi le Seigneur a ordonné lui-même à ceux qui annoncent l'Évangile de vivre de l'Évangile*[2]. — *Le laboureur qui a travaillé la terre doit tout le premier avoir part à la moisson*[3].

L'avarice ou l'incurie des fidèles, en face des besoins de leurs prêtres, revêt un caractère plus odieux, quand on considère les biens immenses qu'ils en reçoivent sans

[1] I Cor. IX, 6-8. — [2] I Cor. IX, 8, 9, 10, 13, 14. — [3] II Tim. II, 6.

cesse. Qui leur a ouvert le Ciel? qui le leur ouvre encore tous les jours? qui les réconcilie avec Dieu? qui leur donne ce Dieu? qui le dépose sur leurs lèvres et le fait entrer dans leur cœur? qui les console? qui les conseille? qui leur dispense le trésor si rare de la vérité? qui fut là pour apporter à leur berceau les splendeurs de la naissance divine? qui portera à leur tombe le dernier souvenir et la dernière prière? Tous les trésors divins, ils les tiennent du prêtre, et à ce prêtre, ils refuseront l'humble subsistance qui lui suffit! *Si nous avons semé au milieu de vous les richesses spirituelles, c'est donc chose exorbitante que nous moissonnions de vos biens temporels*[1]!

Ah! il faudra que le prêtre boive jusqu'à la lie cette amertume, et que l'affront soit complet. Ces mains si avares à dispenser au prêtre de légères rétributions, le prêtre les verra s'ouvrir avec la plus folle prodigalité, au moindre désir d'un monde dont les amateurs ne recueillent que déceptions et stérilité. Ils ont eu, ces ingrats et ces insensés, de l'argent pour tous les caprices de la frivolité et les exigences insolentes du luxe; mais qu'un pauvre prêtre s'adresse à eux dans son indigence: l'or a disparu et le solliciteur importune! Mais quoi donc? *si d'autres participent à vos ressources, pourquoi pas plutôt nous-mêmes*[2]?

Si le prêtre était seul, il souffrirait en silence son dénûment; peu lui suffit: *ayant la nourriture et un vêtement pour nous couvrir, nous sommes satisfaits*[3]. Le prêtre *sait supporter l'indigence*[4]. Mais le prêtre est père: toute la famille des pauvres est sa famille! Et les visiter sans

[1] I Cor. IX, 11. — [2] I Cor. IX, 12. — [3] I Tim. VI, 8. — [4] Philipp. IV.

pouvoir soulager leur misère, est pour lui la suprême douleur. Ah! *vous faites bien de venir en aide à sa tribulation*[1]!

Enfin l'Apôtre touche un dernier motif où se révèle l'exquise délicatesse de son cœur. D'où vient sa grande joie quand il voit ses fils reconnaissants soutenir généreusement son indigence? Est-ce du don même? Non certes : *je ne cherche pas le don! ce que je cherche, c'est vous-mêmes*[2], c'est votre cœur, c'est votre amour : ces dons me font voir en vous des fils dévoués, des cœurs remplis de gratitude et d'amour, voilà ma joie suprême! *J'ai reçu une joie immense dans le Seigneur en voyant qu'enfin vos sentiments pour moi ont poussé de nouvelles fleurs*[3]... : — *J'ai tous vos dons : je suis dans l'abondance; je suis comblé depuis que j'ai reçu vos offrandes des mains d'Épaphrodite, parfum suave, sacrifice précieux que Dieu agrée. Que mon Dieu comble tous vos désirs, selon ses richesses et sa gloire dans le Christ Jésus*[4].

Aimer, bénir, sanctifier : voilà le premier comme le dernier mot du sacerdoce catholique.

[1] Philip. IV, 14. — [2] II Cor. XII, 14; — Philip. IV, 17. — [3] Philip. IV, 10. — [4] Philip. IV, 18.

CHAPITRE NEUVIEME

LES SACREMENTS

Jésus-Christ, Verbe de Dieu fait chair, expie pour l'homme, réconcilie l'homme à Dieu, élève l'homme jusqu'à la vie divine, jusqu'à la possession surnaturelle et béatifique de Dieu. Comment s'opère en l'homme cette transformation qui d'un pécheur fait un juste, et d'une faible créature un être déiforme ? La grâce, nous l'avons vu, jaillie de la rédemption, descend en l'homme, le pénètre, le transfigure. Mais cette grâce, où l'homme l'ira-t-il prendre ? Où se conserve, au milieu des perversités de la terre et des dévastations du péché, ce riche héritage de l'Homme-Dieu ? Jésus-Christ la confie à « une épouse, » une « sœur [1] » née de lui comme Ève du premier Adam : la sainte Église catholique, continuation, extension sur la terre de l'Homme-Dieu Rédempteur, possédera la grâce et la communiquera aux hommes. Mais dans cette Église, tous seront-ils indistinctement

[1] Cant. cant.

« les dispensateurs des mystères de Dieu[1], » de la vie surnaturelle, de la grâce? Non, ce trésor est entre les mains d'un sacerdoce qui en a la garde et la dispensation. Rédemption, grâce, Église, sacerdoce : telle est donc la chaîne qu'il nous a fallu logiquement parcourir : chaîne splendide qui, unissant le ciel et la terre, élève la plus chétive créature jusqu'aux gloires de la vie même de Dieu.

Une question nouvelle se présente. Par quel agent mystérieux la grâce se transmet-elle à l'homme? Par le sacrement. Qu'est-ce que le sacrement?

L'homme est corps en même temps qu'il est âme. Il est dès lors de toute nécessité qu'il n'agisse pas par son âme seulement, mais que son âme agisse au moyen du corps, comme d'un instrument. Le signe, l'élément matériel, l'agent sensible sera la condition de sa vie et de son acte : l'âme ne donnera au dehors et ne recevra du dehors que par l'intermédiaire des corps. Voici le geste, voici la parole : qu'est-ce que cela, sinon l'âme manifestée par le signe sensible, l'âme se communiquant au moyen d'un instrument matériel? voici devant moi une lourde masse : je veux la soulever. Je veux : voilà l'âme ; la voilà aux prises avec ce corps inerte. Seule réussira-t-elle à le remuer? non, elle appellera à son aide le bras, elle lui communiquera sa force, elle s'y incarnera pour ainsi parler, le bras mû par l'âme opérera ce que ni lui ni l'âme n'eussent pu faire isolément. La puissance de ce sacrement naturel, c'est-à-dire de la force immatérielle et invisible transmise par l'instrument matériel, cette puissance est incalculable. Que sont les grandes œuvres de l'homme, sinon son âme

[1] I Cor. IV, 1.

remuant la matière, soulevant la nature? Qui niera l'efficacité du sacrement surnaturel s'il en veut considérer quelque image dans l'ordre de la nature? Que des lèvres d'un roi un mot s'échappe, un son soit entendu : de vastes ébranlements, le choc formidable des armes vont suivre. Quelle proportion entre ces effets et le son d'une parole? Ah! c'est qu'en ce mot, en ce signe sensible, s'est cachée l'âme, la volonté, puissance d'un grand peuple. Quand Rome, dans son Colisée, levait ou abaissait sa main, ce geste si mince décidait de la vie ou de la mort de milliers d'hommes : d'où venait à ce signe sa terrible puissance, sinon de ce que toute l'âme du colossal empire y était renfermée?

De ce qui précède, il nous est facile de conclure, avec saint Thomas, que Dieu, quand il voudra nous communiquer les forces surnaturelles de la grâce, le fera sans briser l'harmonie de la création. Il suivra, dans l'ordre surnaturel, le mode fixé par lui dans l'ordre naturel. Le signe sensible sera choisi, dans lequel il enfermera sa puissance, et duquel nous tirerons la force et la vie. « Telle est, dans l'ordre naturel, la condition de l'homme que, pour saisir l'immatériel et l'intelligible, il lui faut, comme instruments, les objets sensibles. Il importait donc que les remèdes spirituels lui fussent donnés par l'intermédiaire des signes sensibles[1]. » Le sacrement ne sera donc rien autre chose qu'un signe visible de la grâce invisible, institué pour notre justification. La vertu de Dieu pénétrera la goutte d'eau ou la goutte d'huile, vivifiera un geste, une parole et, de là, jaillira sur l'homme touché de cette eau ou de cette huile, la grâce et le salut.

[1] D. Thom. *Sum. contr. Gent.* lib. IV, cap. LVI.

Élevons-nous à une sublime doctrine. Jésus-Christ, le Verbe dans la chair, Dieu agissant *corporellement*[1], la Vertu invisible manifestée au dehors par le signe sensible : voilà le prototype du sacrement ; voilà, dit l'Apôtre, *le grand sacrement de piété manifesté dans la chair*[2]. C'était, en effet, la manifestation de l'invisible par le signe sensible. En Jésus-Christ, de l'Humanité toute pénétrée de Dieu jaillissaient à flots les puissances divines « dont tous se trouvaient guéris[3]. » Le signe opérait ainsi la vertu invisible. Or, dit saint Thomas, telle fut la rédemption, tels il convenait que fussent les moyens par lesquels nous est appliquée la rédemption. « La convenance réclamait que les remèdes qui communiquent à l'homme la vertu du Rédempteur retinssent la ressemblance du Rédempteur; c'est-à-dire que la vertu divine en eux opérât invisiblement par l'intermédiaire de signes visibles[4]. » Et si l'incrédulité s'étonne des choix divins, et comment la goutte d'eau devient le salut du monde, qu'elle entre avec le Docteur angélique dans de nouvelles profondeurs de la sagesse de Dieu.

L'homme se perd en jetant son âme aux objets sensibles. Interdit, effrayé de voir venir de là sa condamnation et sa perte, il se prend à les considérer comme mauvais essentiellement ; Dieu le détrompe admirablement bien par les sacrements, lui montrant les choses sensibles aussi propres au salut, pour qui en use selon l'ordre, qu'à la perdition, pour qui s'y attache désordonnément.

Ce n'est pas tout. L'homme a retiré de sa chute un

[1] Coloss. — [2] I Tim. III, 16. — [3] Luc. VI, 19. — [4] *Sum cont. Gent.* lib. IV, cap. LVI.

inguérissable orgueil : Dieu brise cet orgueil avec une merveilleuse efficacité par le sacrement. Cet orgueilleux, enivré de sa puissance et de ses conquêtes sur la nature, Dieu l'avait déjà laissé à la merci d'un grain de blé. Ah! maintenant qu'il le veut élever aux splendeurs de la vie divine, bien plus, redoutant sa superbe, le fera-t-il tributaire du rien ? D'un peu d'eau, d'une goutte d'huile, d'un morceau de pain, de quelques gouttes de vin, dépendront la naissance, l'accroissement, la conservation de l'être divin en l'homme. Toujours le même plan : *choisir le rien pour confondre la chair et l'empêcher de s'enorgueillir devant la face du Seigneur*[1].

Voici maintenant, d'après saint Thomas, quel est le rôle de chaque sacrement, et dans quel ordre tous s'enchaînent. Ici encore une admirable harmonie unit ensemble les deux vies naturelle et surnaturelle de l'homme. Naître, atteindre par la croissance la perfection de l'être, entretenir cet être par la nourriture : voilà les trois choses indispensables à l'homme naturel, comme à l'homme surnaturalisé par la grâce. Pour celui-ci, le baptême le fait naître ; la confirmation fortifie et développe sa vie divine ; l'eucharistie, aliment divin, nourriture céleste, l'entretient.

Impeccable, l'homme aurait assez de ces trois sacrements ; mais aux maladies de son corps s'ajoutent les défaillances et les agonies plus terribles de son âme ; aux remèdes naturels qui lui rendent la santé du corps, s'ajouteront donc les remèdes surnaturels dont la merveilleuse efficacité retirera son âme des extrémités de la maladie et des horreurs de la mort. C'est la pénitence ; c'est, après elle, l'extrême-onction, qui couronne l'œuvre

[1] I Cor. I, 28.

de la miséricorde, en cicatrisant nos plaies, en effaçant les restes du péché, en dissipant les langueurs de l'âme déjà guérie, en lui communiquant une vigueur qui rejaillit même parfois sur le corps.

Si l'homme vivait seul, ces cinq sacrements suffiraient. Mais l'homme est membre d'une société, dont les deux grands besoins réclament deux sacrements nouveaux. A cette société il faut une hiérarchie de pouvoirs, et la succession non interrompue des dispensateurs de la vie divine : le sacrement de l'Ordre les donnera sans cesse à l'Église. Mais cette Eglise elle-même ne peut subsister que dans des membres : ces membres, le sacrement de mariage est chargé par Dieu de les lui perpétuellement fournir. L'homme qui n'est plus l'hôte du temps et du monde, qu'une destinée sublime rattache à Dieu, l'homme ne naîtra plus de l'impure effervescence des passions, mais d'un acte élevé par Dieu jusqu'aux gloires du sacrement [1].

I. — « Si quelqu'un ne renaît de l'eau et de l'Esprit-Saint, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu [2]. » Voilà la naissance divine de l'homme par le baptême. Comment naît-il ? « De l'eau et de l'Esprit. » L'Apôtre précise ces paroles du divin Maître, et achève de nous faire connaître la matière et la forme du sacrement de baptême. *Dieu nous a sauvés par l'eau de la renaissance et du renouvellement du Saint-Esprit, qu'il a répandu sur nous avec effusion par Jésus-Christ, notre Sauveur, afin qu'étant justifiés par sa grâce, nous devinssions héritiers de la vie éternelle selon l'espérance* [3]. Dieu nous *a lavés par*

[1] D. Thom. *Sum. cont. Gent.* l. IV. — [2] Joan. III, 5. — [3] Tit. III, 5-8.

le baptême de l'eau dans la parole de vie[1]. Comme le Saint-Esprit planait sur les eaux d'où devait surgir un monde, ainsi sa vertu pénètre l'eau baptismale pour lui faire produire une autre création bien autrement noble et belle. Ce qu'est le sein maternel à l'homme terrestre, l'eau vivifiée par l'Esprit l'est à l'homme spirituel. Les organes vivifiés par la puissance divine produisent l'homme de la nature ; l'eau fécondée par l'Esprit enfante l'homme de la grâce[2].

Et l'eau comme les paroles ont été choisies avec une merveilleuse sagesse. Le signe sensible, dit saint Thomas, doit être apte à représenter la grâce invisible qu'il confère. Or la grâce, ici, est le renouvellement d'un être couvert de souillures. Il faut le bain qui purifie, *lavacrum*[3] ; qui rende à la créature hideusement défigurée par la fange du péché *cet éclat qui ne connaît ni tache ni souillure*[4]. Quand l'eau coulera sur le front de l'homme, le regard intérieur pénétrera jusqu'à cette purification surnaturelle qui d'un être souillé fait un ange immaculé et radieux. De plus, le baptême est à la fois une mort et une renaissance : il faut mourir pour renaître. Cette mort est celle de l'homme pécheur ; l'eau baptismale nous couvre, nous submerge : nous voilà morts : nous voilà ensevelis[5]. Et comme le baptême tire son efficacité de la mort de Jésus-Christ, dans cette eau qui ensevelit le baptisé, se peut contempler, comme en une auguste représentation, la sépulture de l'Homme-Dieu, *livré pour nos crimes et ressuscité pour notre justification*[6]. Là sont encore rappelés de grands souvenirs. *Nos frères furent tous sous la nuée, et tous passèrent la*

[1] Ephes. v, 26. — [2] Sanct. Chrys. *in Joan.* hom. XXV, nº 2. — [3] Tit. III. 5. — [4] Ephes. v. 27. — [5] Rom. VI, 1-15. — [6] Rom. IV, 25.

mer Rouge, et tous sous Moïse furent baptisés dans la nuée et dans la mer[1]. Depuis les siècles Dieu dramatisait magnifiquement les effets du baptême. Derrière nous l'Égypte, terre du crime et de l'oppression, dont nous brisons le joug ; autour de nous les flots miraculeux qui posent entre la captivité et nous une infranchissable barrière, flots de salut où nous retrouverons la liberté, la sainteté, la joie, l'espérance ; devant nous les splendeurs de la terre de promission, après les rapides douleurs du désert. Saint Thomas ajoute d'autres raisons encore du choix de l'eau comme matière du baptême. Le péché a allumé au cœur de l'homme les flammes dévorantes des passions : l'eau baptismale en tempère les ardeurs et en arrête les ravages. Enfin la même sagesse qui destinait l'eau à de si glorieux effets, en la répandant à profusion sur la terre, la mettait sous la main des hommes, et rendait toujours facile leur régénération[2].

La parole de vie dont parle l'Apôtre, c'est la forme l'invocation de la Sainte Trinité : « Je te baptise au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. » Pourquoi cette invocation expresse et distincte des trois Personnes divines ? Les raisons en sont aussi solides que belles. Le baptême tire toute sa vertu des trois Personnes divines : il les faut donc invoquer toutes trois. « Nous recevons du Père la puissance, du Fils la sagesse, du Saint-Esprit l'innocence. Le Père nous donne l'éternité, le Fils sa ressemblance, le Saint-Esprit l'intégrité et la liberté[3]. » Le baptême nous ouvre les magnificences du monde surnaturel, nous introduit

[1] I Cor. x, 12. — [2] *Sum.* III, q. LXVI, art. 4. — [3] Sanct. Cyprian. *de Bapt. Christi.*

dans la vie déiforme, nous unit à Dieu, fait descendre et résider dans notre âme transfigurée les trois Personnes divines : il est donc bien juste et bien naturel de les appeler toutes trois dans le sacrement qui nous vaut leur mystérieuse venue. « Nous sommes dans le Père, nous vivons dans le Fils, nous nous mouvons et nous opérons dans l'Esprit-Saint [1]. » Enfin le baptême est le sacrement de la foi, et la foi a pour dogme principal le dogme d'un Dieu subsistant en trois Personnes distinctes. A ce dogme fondamental tous les autres viennent se rattacher. Aussi est-ce lui qui devait apparaître dans ce sacrement qui nous fait fils de la foi.

2. Le plus magnifique effet du baptême est de nous incorporer à Jésus-Christ, de telle sorte que devenus en lui *un seul homme nouveau* [2], — *une nouvelle créature* [3] ; *créés dans le Christ* [4], devenus *ses membres* [5], devenus *son corps* [6], nous suivons sa fortune, nous reproduisons sa vie, nous perpétuons ses mystères.

Jésus-Christ est à la fois l'expiateur qui doit mourir et le triomphateur qui ressuscite ; une mort, une vie nouvelle, glorieuse, impérissable : voilà tout Jésus-Christ ; nous voilà nous-mêmes par l'effet de notre baptême. *Vous tous qui avez été baptisés dans le Christ, vou avez revêtu le Christ* [7]. — *Il n'y a plus de Juif, ni de Gentil, ni d'esclave, ni de libre, il n'y a plus d'homme, ni de femme, vous êtes tous une même chose dans le Christ Jésus* [8]. Quelle est cette chose ? *Pour toujours, nous portons la mort de Jésus dans notre corps, afin que la vie de*

Sanct. Cyprian. *de Bapt. Christi.* — [2] Ephes. II, 15. — [3] II Cor. V, 17. — [4] II Cor. V, 17. — [5] I Cor. VI, 15. — [6] Ephes. I, 23. — [7] Galat. III, 27. — [8] Galat. III, 28.

Jésus se manifeste dans nos corps[1]. Quelle est cette mort ? quelle est cette vie de Jésus dont le baptême apporte en nous le double effet ? *Ignorez-vous que nous tous qui avons été baptisés dans le Christ Jésus, c'est dans sa mort que nous avons été baptisés*[2] ? Le baptême est l'incorporation à Jésus-Christ ; et quel Jésus-Christ ? à Jésus-Christ mort, puis à Jésus-Christ ressuscité et vivant d'une nouvelle et immortelle vie. *Par le baptême, nous avons été ensevelis avec lui dans la mort ; afin que de même que le Christ est ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père, nous de même nous marchions dans une nouvelle vie. Car si nous sommes entés en Jésus-Christ en similitude de sa mort, nous le serons aussi en sa résurrection*[3]. Mais que veut nous dire l'Apôtre par ces mots de mort et de résurrection ? comment mourir ? comment ressusciter ? Sachons d'abord pourquoi Jésus-Christ mourait à la croix. Il y faisait mourir une chair *portant en elle la similitude du péché*[4] ; cette chair coupable était la nôtre qui est morte en Jésus-Christ. *Il le faut comprendre : notre vieil homme a été crucifié en même temps, afin que soit détruit le corps de péché et que désormais nous ne soyons plus asservis au péché*[5]. La miséricorde nous vient prendre dans cette mort et cet « ensevelissement, » pour nous ramener à la vie. *Car une fois morts avec le Christ, croyons-le, avec le Christ aussi nous vivrons*[6].

Cette belle doctrine nous mène à un autre effet du baptême : notre sanctification. Nous sortons de l'eau baptismale purs de tout péché, lavés de la double fange du péché originel et de tous les péchés actuels, en paix

[1] II Cor. IV, 10. — [2] Rom. VI, 3. — [3] Rom. VI, 4. — [4] Rom. VIII, 3. — [5] Rom. VI, 6. — [6] Rom. VI, 8.

avec Dieu [1], ses amis, ses fils [2], ses bien aimés [3]; revêtus d'une merveilleuse beauté, la beauté même de Jésus-Christ [4]. Quelle transformation! quel état et quel état! couverts de toutes les hideurs; resplendissants de tous les éclats et de toutes les beautés. *Vous fûtes tout cela, mais vous avez été lavés* [5], — *lavés dans une eau pure* [6] : — *mais vous avez été sanctifiés : mais vous avez été justifiés* [7]. — *Et alors que vous étiez morts dans vos voluptés et le prépuce de votre chair, Dieu vous a rendu la vie avec Jésus-Christ, vous pardonnant tous vos péchés, effaçant la cédule qui nous était contraire* [8], et nous *remettant tout en Jésus-Christ* [9]. Et c'est pour nous faire de son sang ce bain purificateur que Jésus-Christ *s'est livré — pour se faire une glorieuse Église, sans tache, sans ride, sans rien qui y ressemble, mais toute sainte et toute immaculée* [10].

La munificence divine ne s'arrêtera pas là. Avec la souillure, elle nous remet au baptême toute la peine temporelle et éternelle due à nos péchés. Ni en cette vie ni en l'autre, aucune dette ne nous reste à payer des fautes qu'a effacées ce magnifique sacrement. *Plus aucune matière à condamnation ne reste en ceux qui sont dans le Christ Jésus* [11]. Le temps comme l'éternité n'offrent plus au baptême que paix, grâce et joie..... *Nous entrons par la foi dans cette grâce où nous vivons maintenant, et nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire future des fils de Dieu* [12]. Et si cette grande amnistie ne comprend pas les douleurs de l'existence [13], c'est que ces

[1] Rom. VIII, 1. — [2] Rom. VIII, 14-18. — [3] Ephes. V, 1. — [4] Philip. III, 21. — [5] I Cor. VI, 11. — [6] Hebr. X, 22. — [7] I Cor. VI, 11. — [8] Coloss. II, 13, 14. — [9] Eph. IV, 22. — [10] Ephes. V, 27. — [11] Rom. VIII. 1. — [12] Rom. V, 2. — [13] II Cor. IV, 8.

douleurs sont notre richesse, et *que nous nous glorifions dans nos tribulations*[1].

Un dernier effet du baptême, c'est de nous marquer d'un signe indélébile et éternel : Signe divin, livrée glorieuse, qui nous montre aux yeux du ciel et de la terre *membres de la famille de Dieu*[2] ; signe protecteur qui nous défend contre nos ennemis actuels et nous doit préserver des colères du dernier jour. *Dieu qui nous a oints, nous a aussi marqués d'un signe*[3]. — *Dès que vous avez cru, vous avez été marqués d'un signe par le Saint-Esprit de la promesse*[4] : — *marqués pour le jour de la délivrance*[5].

3. *Gardons la paix avec Dieu*[6] ! O touchante et énergique exhortation au baptisé ! Si généreusement pardonnés, si amoureusement relevés, si divinement transformés, comment pourrions-nous retourner aux hontes, à la félonie, aux désastres du péché ? *Nous sommes morts*[7] : morts au péché, à la vie du monde, aux œuvres de Satan. *Le mort est délivré du péché*[8]. Nous sommes ressuscités avec Jésus-Christ à une vie nouvelle : *mais, sachons-le, le Christ ressuscité d'entre les morts, ne meurt désormais plus, la mort n'aura plus sur lui d'empire*[9]. — *Donc, considérez-vous comme morts au péché et vivant pour Dieu dans le Christ Jésus Notre Seigneur*[10]. — *Mourant pour le péché, Jésus-Christ est mort une seule fois : vivant, il vit pour Dieu*[11], d'une vie glorieuse et inaltérable, « sans ombre ni vicissitudes[12]. » Faisons de même : reproduisons *la vie de Jésus dans*

[1] Rom. v, 3. — [2] Ephes. ii, 19. — [3] II Cor. i, 21, 22. — [4] Ephes. i, 13. — [5] Ephes. iv, 30. — [6] Rom. v, 1. — [7] Coloss. iii, 3. — [8] Rom. vi, 7. — [9] Rom. vi, 9. — [10] Rom. vi, 11. — [11] Rom. vi, 10. — [12] Jacob. i, 17.

notre chair mortelle[1]. Arrière ces vicissitudes de vie et de mort ; ces retours à la mort, après la résurrection à la vie. *Lavés en notre corps d'une eau pure, gardons inébranlable la confession de notre espérance*[2]. — *Nous voilà faits participants du Christ, à condition de conserver ferme jusqu'à la fin son commencement d'être*[3]. — *Opérant donc la vérité dans la charité, croissons par tous les moyens en celui qui est notre chef, Jésus-Christ*[4].

II. — Ces derniers mots de l'Apôtre nous font entrevoir une nouvelle richesse de la grâce dans un nouveau sacrement. Par le baptême l'homme naît *enfant de Dieu*[5]. Il est enfant : *Vous voilà comme de petits enfants dans le Christ*[6] : Ainsi sommes-nous au sortir de l'eau sainte. « Le lait[7] » convient seul à notre faiblesse : « la nourriture solide[8] nous doit être refusée : les hautes doctrines, les mâles vertus, nous seraient d'insupportables fardeaux. Cette enfance spirituelle, comme l'autre, doit avoir un terme. Ce sont « des hommes faits[9] » que réclament Jésus-Christ et l'Église, des hommes à la foi robuste, à la volonté énergique, au travail solide, des défenseurs, des athlètes, des soldats. L'homme spirituel dépouillera donc rapidement *tout ce qui est de l'enfance*[10], pour revêtir la maturité et la force de *l'âge parfait*[11] ; et sorti de l'obscurité où le retenait l'enfance, il paraîtra au grand jour pour confesser sa foi, combattre l'enfer et le monde et « saisir la vie éternelle[12]. » Il aura la

[1] II Cor. IV, 10. — [2] Hebr. X, 22. — [3] Hebr. III, 14. — [4] Ephes. IV, 15. — [5] Joan. — [6] I Cor. III, 1. — [7] I Cor. III, 1. — [8] I Cor. III, 1 ; — Hebr. V, 12. — [9] Eph. IV, 14, 13. — [10] I Cor. XIII, 11. — [11] Ephes. IV, 14. — [12] I Tim. VI, 12.

sagesse *qui, fortifiée par un long exercice, sait faire le discernement du bien et du mal*[1] : l'intelligence, qui illuminée de la foi, *apprécie tout*[2] : le conseil qui sait découvrir *ce qui est la volonté de Dieu, ce qui est bon, ce qui lui plaît, ce qui est parfait*[3] ; la force, qui exécute à travers mille obstacles le bien aperçu de l'intelligence et voulu de la volonté ; la science, qui, dédaigneuse des *questions inutiles*[4], scrute la création pour découvrir derrière elle les *invisibles perfections et aussi l'éternelle puissance et la divinité*[5] du Créateur : enfin la crainte, sceau des âmes sages et leur perpétuelle sauvegarde.

Voilà *l'homme parfait*[6]. Comment arrive-t-il à cette plénitude de ses forces spirituelles ? L'évêque prend le chrême, c'est-à-dire l'huile et le baume mélangés ensemble et qu'il a bénits. *Il oint*[7] le baptisé, le marquant au front du signe de la croix avec ces mots : « Je te marque du signe de la croix et je te confirme par le chrême du salut, au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. » Cette onction[8], cette main qui, étendue sur l'homme[9], le marque au front du signe de la croix, ces paroles sacrées appellent et font descendre sur lui l'effusion des grâces de l'Esprit-Saint. Lui que le baptême avait fait naître et introduit dans la famille de Dieu, le voilà par la confirmation marqué du sceau de la virilité ; en possession de la plénitude de la vie chrétienne, fait soldat, fait prince, fait dominateur. « Le sacrement qui communique à l'homme déjà régénéré la force spirituelle le constitue défenseur de la foi de Jésus-Christ. Comme les soldats engagés sous le dra-

[1] Hebr. v, 14. — [2] I Cor. ii, 15. — [3] Rom. xii, 2. — [4] I Tim. vi, 4. — [5] Rom. i, 20. — [6] Ephes. — [7] II Cor. i, 21. — [8] II Cor. i ; — Jacob. v, 14. — [9] Hebr. vi, 2 ; — Act. viii, 17.

peau d'un prince portent ses insignes, le confirmé reçoit au front le signe de Jésus-Christ, ce signe de la croix avec lequel Jésus-Christ a combattu et triomphé. Ce signe, il le reçoit au front, pour marquer qu'il doit en public et sans rougir confesser la foi de Jésus-Christ. Ce signe lui est imprimé avec ce que l'on nomme le chrême, mélange d'huile et de baume : en voici la raison. Par l'huile est désignée la vertu de l'Esprit-Saint, dont l'effusion a fait donner à Jésus le nom de *Christ*, et à nous-mêmes par Jésus-Christ et comme ses soldats le nom de *chrétiens*. Le baume, par son parfum, apprend quelle renommée de vertu doivent répandre les fidèles au milieu des mondains, lorsque des retraites cachées de l'Eglise ils se produisent sur les champs de bataille pour y confesser publiquement la foi de Jésus-Christ. Le sacrement de la Confirmation n'est conféré que par les évêques qui sont les généraux de l'armée chrétienne : car même dans la milice séculière, c'est au général qu'il appartient de choisir et d'agréer des soldats à son armée. Une fois confirmé, le chrétien est agrégé à la milice spirituelle : la main est levée sur lui pour marquer l'écoulement de la vertu qui lui vient de Jésus-Christ[1]. »

Voyons maintenant s'avancer au combat le soldat de Dieu. Quelle lutte ! quels ennemis ! quel enjeu ! Après que l'homme a écrasé sa nature désarmé et abattu sa chair, triomphé du monde, gardé « au milieu d'une nation perverse[2] » *son esprit sans souillure, son âme et son corps sans péché*[3]; sorti couvert de meurtrissures[7] de ces premiers combats, des seconds plus terribles l'at-

[1] D. Thom. *Sum. ad Gentil.* lib. IV, cap. LX. — [2] Philip. II, 15. — [3] I Thessal. v, 23. — [4] Galat. v, 24.

tendent. Comme s'il n'avait rien fait encore, il se voit ramené au sein d'une mêlée plus affreuse, en face d'ennemis plus acharnés, plus nombreux et plus forts ; semblable à ces héros qui soutiennent le choc de troupes sans cesse renouvelées, sans pouvoir eux-mêmes quitter un instant le champ de bataille et se refaire à l'écart. *La lutte ne s'engage pas pour nous contre la chair et le sang, mais contre les princes et les puissances, contre les dominateurs de ce monde, rois des ténèbres qui nous enveloppent ; contre les esprits de malice répandus dans l'air. Prenez donc toutes les armes de Dieu pour pouvoir résister au jour mauvais, et en tout demeurer inébranlables dans la perfection*[1]. *Tenez fermes : ceignez vos reins de la vérité, revêtez la cuirasse de la justice, chaussez vos pieds pour parcourir l'Évangile de la paix. Partout, élevez le bouclier de la foi, afin de pouvoir éteindre sur lui les traits enflammés du pervers. Prenez encore le casque du salut et le glaive spirituel, qui est la parole de Dieu*[2].

Comment s'étonner et se plaindre que Dieu ait ainsi placé ses justes entre le ciel et la terre, dans une vaste arène où les assaillent à la fois toutes les puissances du monde et de l'enfer ? Ah ! sans doute laissés à eux-mêmes ils seraient écrasés ! Mais dans ces atomes Dieu verse toute sa force, et son triomphe est de rendre leur faiblesse à jamais invincible. *La puissance atteint sa perfection par la faiblesse*[3].

Le chrétien se plaindrait de sa faiblesse et des forces terribles de l'ennemi ? Ah ! Dieu y a pourvu ! l'Eucharistie va maintenant réparer jour par jour les forces défaillantes *des soldats de Jésus-Christ*[4]. C'est au nom de

[1] Ephes. VI, 12-18. — [2] Ephes. VI, 12-17. — [3] II Cor. XII, 9. — [4] II Tim. II, 3.

ces fils de Dieu, « pèlerins[1] » en marche vers leur patrie au milieu d'ennemis innombrables, que le prophète s'écriait : « Vous avez dressé devant moi une table, » ô mon Dieu, où je puise des forces « contre tous mes persécuteurs[2]. »

III. — L'Eucharistie ! merveille des merveilles, œuvre des œuvres, résumé, consommation, couronnement de tous les ouvrages de Dieu : le plus grand, le plus riche, le plus suave des sacrements. Là, comme dans un abîme immense, sont réunies *les richesses inscrutables du Christ*[3]. Dans l'Eucharistie, comme dans un océan infini, s'écoulent la bonté, la sagesse, la toute-puissance, la miséricorde, la munificence de Dieu. Centre de toutes les grandeurs, de toutes les destinées, de tous les devoirs et de toutes les forces du chrétien, l'Eucharistie est par excellence l'exercice de sa foi, le soutien de son espérance, le feu qui allume en son âme l'incendie de l'amour, l'incompréhensible abaissement qui confond son orgueil, la vision de mort, le mémorial des agonies divines qui le réveille de sa langueur et fortifie sa patience, le gage de la plus inénarrable tendresse qui excite sa piété et conserve toujours vives les flammes de sa dévotion.

Otez l'Eucharistie, que devient l'Église ? Firmament sans soleil, terre sans vie, solitude morne et glacée : plus de sacrifice, partant plus de sacerdoce, plus de sacrements, plus de culte : le christianisme entier avec ses dogmes, ses vertus, ses espérances, ses splendeurs, tombe lambeau par lambeau : l'Incarnation dont l'hostie

[1] Hebr. XI. — [2] Psal. XXII, 5. — [3] Ephes. III, 8.

de l'autel ne perpétue plus le vivant souvenir, s'efface peu à peu des intelligences et des cœurs; elle n'est plus dans le lointain des âges, qu'une vague et froide apparition. Et, l'Emmanuel oublié de la terre, que reste-t-il de l'œuvre de Dieu ? Les relations entre le ciel et la terre si solennellement inaugurées, si puissamment nouées par l'immolation du calvaire, se détendent peu à peu, impuissantes bientôt à retenir l'humanité dans sa nouvelle et irrémédiable fuite.

Et comme le froid de la mort gagne partout ! Dieu n'est plus au tabernacle : à quoi bon le concours des arts, les chefs-d'œuvre du génie ? A quoi bon un sol couvert de basiliques splendides ? et dans ces basiliques, les merveilles de la sculpture et de la peinture rassemblées par une piété insatiable de dévouement et d'amour ? A quoi bon la pompe des cérémonies, la richesse des ornements, la beauté des chants, la ravissante harmonie de la musique religieuse ?

Qu'est devenu le protestantisme pour avoir rejeté ce centre unique de toute vie ici-bas? Qu'est-il, qu'un cadavre sans mouvement et sans chaleur? Et le monde lui-même, si inconscient des biens que l'autel fait jaillir sur lui, que deviendrait-il sans le Dieu mystiquement immolé pour le vivifier à son insu? Tertullien disait aux magistrats de l'Empire : « Si nous nous retirions du milieu de vos cités, vous resteriez épouvantés de votre solitude[1]. » Ah ! si le tabernacle catholique devenait vide tout à coup, quel affreux malaise gagnerait la société entière d'où se retireraient ces secrètes influences, ces forces mystérieuses, ce souffle, cette respiration, ce sang de la charité, qui seuls entretiennent en elle une

[1] Tertull. *Apolog.*

vie dont elle jouit sans en reconnaître la source ! Eh bien ! si le monde ignore d'où lui naissent les vierges qui s'immolent à ses douleurs et à ses détresses, qui pansent ses plaies vives, veillent à la couche de ses pauvres et à l'agonie de ses moribonds, s'enferment dans ses hôpitaux, et flétrissent avant l'âge au service des plus repoussantes infirmités une vie que la naissance et la fortune faisaient si brillante ; si le monde ignore d'où lui viennent ces apôtres, ces consolateurs, ces anges, qui par milliers, sous tous les noms et sous toutes les bures, font partout et à travers tous les siècles la même œuvre : soulager, bénir, sanctifier une société qui les foule, les méprise et les maudit ; si le monde ignore d'où jaillissent ces courages, d'où vivent ces incompréhensibles amours... qu'il vienne, qu'il entre au cénacle où le mène l'Apôtre, et qu'il y regarde un Dieu opérer, avec une simplicité sublime, le plus grand de ses ouvrages.

1. *J'ai reçu du Seigneur ce que je vous ai enseigné : le Seigneur Jésus, la nuit qu'on le livrait, prit du pain, et rendant grâce, le rompit et dit : prenez et mangez :* CECI EST MON CORPS *qui sera livré pour vous : faites ceci en mémoire de moi. De même après qu'il eut soupé, il prit le calice, disant :* CE CALICE EST LA NOUVELLE ALLIANCE EN MON SANG *: faites ceci, chaque fois que vous boirez, en mémoire de moi. Car toutes les fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne*[1].

« Chrétien, te voilà instruit ; tu as vu toutes les paroles qui regardent l'établissement de ce mystère : quelle simplicité ! quelle netteté dans ces paroles ! Il ne reste

[1] I Cor. XI, 23-27.

rien à deviner, à gloser.... Quelle simplicité, encore un coup ! quelle force dans ces paroles !.... Sans rien préparer, sans rien tempérer, sans rien expliquer, ni devant ni après, on nous dit tout court, Jésus dit Ceci est mon corps, ceci est mon sang, mon corps donné, mon sang répandu, voilà ce que je vous donne[1]. » Quoi, il y aurait ici méprise! Jésus dit : Ceci est mon corps, il faut entendre que ce n'est pas son corps! Jésus dit : Ce calice est la nouvelle alliance en mon sang, il faut entendre que ce n'est pas son sang! Jésus équivoque, Jésus trompe ! Il trompe en la personne de ses douze apôtres toute la suite des générations! Il trompe sur le point fondamental et où l'erreur renverse son œuvre et rejette le monde dans la pire des idolâtries! Il trompe la veille de sa mort! « la nuit qu'on le livrait! » et le cadeau du départ est le plus mortel des poisons! Il trompe, quand sa disparition rendra la méprise irrémédiable! Ce qu'il fait là, c'est son *testament*, et ce qu'il lègue à l'humanité attentive, c'est un leurre suprême et une suprême ironie! Manger ce pain, n'est pas manger son corps ; boire ce calice, n'est pas boire son sang. Mais alors, que signifient ces paroles : *le calice de bénédiction que nous bénissons n'est-il pas la communication du sang de Jésus-Christ ? Et le pain que nous rompons n'est-il pas la communion du corps du Seigneur*[2] ? Si ce que je mange est simplement du pain, si ce que je bois est simplement du vin, d'où vient que l'Apôtre dise : *Donc, quiconque mangera ce pain ou boira ce calice du Seigneur indignement, sera coupable du corps et du sang du Seigneur*[3]; et pourquoi ? *parce qu'il ne discerne*

[1] Bossuet. *Méd. la Cène*, XXIIIe jour. — [2] I Cor. x, 16. — [3] I Cor. xi, 27.

pas le corps du Seigneur[1]. « Mon âme, arrête-toi ici sans discourir : crois aussi simplement, aussi fortement que ton Sauveur a parlé, avec autant de soumission qu'il fait paraître d'autorité et de puissance. Encore un coup, il veut dans ta foi la même simplicité qu'il a mise dans ses paroles..... Je me tais, je crois, j'adore, tout est dit[2]. »

« Mon âme, tu as établi le fondement : tu as cru en simplicité, par un simple acte. Épanche-toi maintenant dans la méditation d'un si grand bienfait ; développe-toi à toi-même tout ce qu'il contient, tout ce que Jésus t'a donné par ce peu de mots[3]. »

2. *Partager la table du Seigneur : boire la coupe du Seigneur*[4]. Voilà comment l'Eucharistie est le résumé de toutes les merveilles divines et le mémorial de toutes nos grandeurs. Dieu nous a créés à son image, intelligents, aimants, libres : par la grâce de Jésus-Christ, il nous a élevés infiniment plus encore, et au delà des bornes de toute nature créée ; il nous a faits *divins ;* il nous a faits des fils ; il nous a rendus capables de le posséder lui-même sans voile, sans intermédiaire, directement. Nous disons à ce grand Dieu : *Mon père!* que reste-t-il sinon qu'il nous retienne avec lui dans la maison paternelle, à sa table. O splendeur de notre divine naissance ! nous voici devenus si célestes, si divins, *si dieux*, s'il est permis de parler ainsi, que *la table du Seigneur, la coupe du Seigneur*[5] peuvent seules nous convenir, et seules sont dignes de nous. De quoi se peut nourrir notre Dieu sinon de soi ? Chrétien, voilà ta

[1] I Cor. XI, 29. — [2] Boss. *Méd. la Cène,* XXIIIe jour. — [3] Boss. *Méd. la Cène,* XXIIIe jour. — [4] I Cor. X, 20, 21. — [5] I Cor. X, 21, 22.

nourriture à toi-même : toi aussi, on te convie, on t'oblige à te nourrir de Dieu ! Prends garde de te dégrader assez pour quitter ton royal banquet et t'aller asseoir à la table grossière des créatures, des pécheurs, des démons. *Tu ne peux boire le calice du Seigneur et le calice des démons ; Tu ne peux partager la table du Seigneur et la table des démons*[1].

Prenez et mangez : ceci est mon corps qui sera livré pour vous, et selon le texte grec : *mon corps rompu pour vous*[2]. « Vous êtes donc ma victime, ô mon Sauveur ! Mais si je ne faisais que vous voir sur votre autel, sur votre croix, je ne saurais pas assez que c'est à moi, que c'est pour moi que vous vous offrez. Mais aujourd'hui que je vous mange, je sais, je sens, pour ainsi parler, que c'est pour moi que vous vous êtes offert. Je suis participant de votre autel, de votre croix, du sang qui y purifie le ciel et la terre, de la victoire que vous y avez remportée sur notre ennemi, sur le démon, sur le monde.... Je jouis de votre amour tout entier, de toute son immensité, je le ressens tel qu'il est, je suis pénétré : vous venez vous-même me mettre ce feu dans les entrailles, afin que je vous aime d'un amour semblable au vôtre. Ah ! je vois maintenant et je connais que vous avez pris pour moi cette chair humaine, que vous en avez porté les infirmités pour moi, que c'est pour moi que vous l'avez offerte, qu'elle est à moi..... En vous incarnant dans la sainte Vierge, vous n'avez pris qu'une chair individuelle : maintenant vous prenez la chair de nous tous, la mienne en particulier, vous vous l'appropriez, elle est à vous, vous la rendez comme la vôtre par le contact[3]. »

[1] I Cor. x, 21, 22. — [2] I Cor. xi, 24. — [3] Boss. *Médit.*

O Jésus, comme devant votre autel, en face de l'hostie, je comprends, je savoure ces paroles : *qui adhère au Seigneur est avec lui un même esprit*[1] ; et ces autres : *je vous ai fiancée à un homme, chaste vierge destinée au Christ*[2]. — Et : *ils seront deux dans une même chair*[3] ; et ces autres encore : *Je vis : mais déjà ce n'est plus moi ; ce qui vit en moi, c'est le Christ*[4]. Vous dites : « Prenez : » c'est donc ici la consommation de mon union avec vous. «..... Ame chrétienne qui l'avez choisi pour votre époux par le baptême en foi et avec des promesses mutuelles, le voyez-vous, ce corps sacré de votre époux ? le voyez-vous sur la sainte table, où on vient de consacrer ? Il n'est plus en sa puissance, mais en la vôtre : « Prenez-le, » dit-il, il est à vous ; vous avez sur lui un droit réel.... Unissons-nous donc à Jésus corps à corps, esprit à esprit.... Prenons ce corps sacré avec transport, avec ce bienheureux excès dont parle saint Paul dans le même endroit : *si*, dit-il, *nous sommes transportés en notre esprit et hors de nous-mêmes, c'est pour Dieu*[5]. « Je veux jouir de l'époux et de lui seul[6]. » « Venez, venez, chair de mon Sauveur, charbon ardent purifiez mes lèvres ; brûlez-moi de l'amour qui vous livre à la mort ; venez sang que l'amour a fait répandre : coulez dans mon sein, torrent de flammes[7] ! » Mais écoute, âme chrétienne, épouse de Jésus-Christ : *La couche nuptiale est pure*[8]. Loin de toi toute impureté : *conserve-toi chaste*[9] à l'amour et aux embrassements de ton époux qui est vierge et le roi des vierges. Loin de

[1] I Cor. VI, 17. — [2] II Cor. XI, 2. — [3] Gen. II, 24. — [4] Galat. II, 20. — [5] II Cor. V, 13. — [6] Bossuet, *Méd. la Cène*, XXIVe jour. — [7] Bossuet, *Méd. la Cène*, XXIIIe jour. — [8] Hebr. XIII, 4. — [9] I Tim. V, 22.

nous aussi toute contrariété d'humeur, de goût, de volonté : *qui adhère au Seigneur, est un même esprit avec lui*[1]. Ah ! loin de nous surtout toute trahison, tout abandon, gardons-nous que nos âmes, *après avoir goûté les délices dans le Christ*, s'en aillent rechercher l'alliance des créatures, malheureuses *condamnées pour avoir violé de premiers engagements*[2] ! Hélas ! que serait-ce que l'adultère, le délaissement de l'époux sacré pour l'impure union des créatures ? *Quoi! prenant les membres du Christ, j'en ferais les membres d'une impudique ! à Dieu ne plaise*[3] ! — *Le corps n'est pas à la fornication : le corps est au Seigneur et le Seigneur est au corps*[4].

3. *A nous tous, nous ne faisons qu'un seul pain, qu'un seul corps, nous tous qui participons à un même pain*[5]. « Un seul pain : » quelle union des fidèles entre eux ! Que faut-il pour que tant de grains différents deviennent un même pain ? Qu'ils se fondent pour ainsi parler les uns dans les autres ; plus de personnalité, plus de séparation ; les voilà tous une même chose ; où l'œil n'aperçoit plus aucune trace de division. Chrétiens qui *mangez d'un même pain*, voilà votre image : vous n'êtes à vous tous qu'un tout, qu'un ensemble, *un pain*[6], — *un corps*[7]. Qu'il n'y ait donc entre vous aucune division, aucune aversion, aucune inimitié. Quoi ! vous méprisez vos frères, vous les rebutez, vous les calomniez, vous les injuriez ? Ou bien encore vous êtes si susceptible que la moindre parole vous aigrit ; la plus légère injure vous ferme pour jamais le cœur ? Ah ! *ce n'est plus là*

[1] I Cor. VI, 17. — [2] I Tim. V, 12. — [3] I Cor. VI, 15. — [4] I Cor. VI, 13. — [5] I Cor. X, 17. — [6] I Cor. X, 17. — [7] I Cor. X, 17 ; — I Cor. XII, 12, 13.

manger la cène du Seigneur[1] ! La cène du Seigneur est toute de charité, elle unit, elle fond les âmes « en un seul tout[2], » un cœur et une âme. De tous les fidèles, elle fait « un seul pain » si lié, si compacte, que l'œil n'aperçoit plus entre les grains la moindre séparation. Mais pour cela, l'abnégation est nécessaire, il faut mourir soi-même, mourir à ses passions, mourir à sa volonté, à ses goûts, à ses intérêts propres. O Jésus, apprenez-moi donc à mourir.

4. Au Sacrement je ne vois, je n'entends que mort : un voile de mort enveloppe l'Eucharistie tout entière. C'est, pour ainsi parler, en face de la mort qu'elle a été instituée. *La nuit qu'on le livrait*[3]. Tout se prépare pour la mort du Seigneur : il est vendu, le conseil arrête les dernières dispositions pour sa perte : les bourreaux sont tout prêts ; c'est alors, au milieu de tous ces apprêts de mort, que Jésus « prit du pain[4] » et institua la divine Eucharistie. Voici encore l'image de la mort. *Le calice est le testament nouveau en mon sang*[5]. Comme la mort apparaît ici de toutes parts ! Le premier testament *ne fut pas confirmé sans effusion de sang.* Des victimes avaient été égorgées, et c'est de leur sang dont *Moïse arrosait pour ainsi parler la loi entière*[6]. — *Or tout cela arrivait en figure.* Le vrai testament, *le testament nouveau*, devait se produire tout ensanglanté du sang *de bien plus excellentes victimes*[7]. De plus, que serait un testament sans la mort du testateur ? *Où il y a testament, il faut qu'il y ait la mort du testateur. Le testament n'a de force que par la mort : il ne vaut pas tout le temps que vit celui qui l'a fait*[8].

[1] I Cor. XI, 20. — [2] I Cor. X, 17. — [3] I Cor. XI, 23. — [4] I Cor. XI, 24. — [5] I Cor. XI, 25. — [6] Hebr. IX, 18. — [7] Hebr. IX, 23. — [8] Hebr. IX, 16.

Jésus, vous testez, donc vous allez mourir. Mais quoi ! vous mourez à l'heure même : vous dites : *ceci est mon corps rompu pour vous*[1] : c'est donc une première immolation, immolation mystique que vous continuerez à travers tous les temps. Car désormais tous les âges seront pleins de votre mort, la mémoire en couvrira toute la terre : partout *on annoncera la mort du Seigneur*[2]. C'est votre commandement exprès et le grand fruit de vos mystères : « imprimer dans les âmes et sur les corps, la mort du Christ[3]. » *Faites ceci, chaque fois que vous boirez, en mémoire de moi*[4]. Quelle mémoire ? quel souvenir ? *Chaque fois que vous mangerez ce pain et boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne*[5].

« Mon Sauveur, j'écoute sans peine qu'il faut se souvenir de votre mort; qu'il faut contempler par la foi votre chair blessée et votre sang répandu; et que c'est par là que vous m'avez racheté. C'est ce que je fais en effet dans la sainte Eucharistie, dont le fruit est de m'imprimer votre mort dans la pensée, d'y mettre mon espérance, de m'y conformer par la mortification de mes sens[6]. — O mon Sauveur, c'est donc ici votre corps; ce même corps percé de plaies : je m'unis à toutes : c'est par là que tout votre sang s'est écoulé pour moi : vous languissez; vous mourez; vous passez, c'est ici votre passage : je passe, j'expire avec vous. Que m'est le monde ? Rien du tout : je suis crucifié au monde et le monde à moi. Il ne me plaît pas, et je ne veux pas lui plaire..... *Je suis attaché à la croix avec Jésus-Christ : — je vis : non plus moi; mais Jésus-Christ en moi : — et ce*

[1] Cor. XI, 24, texte grec. — [2] I Cor. XI, 26. — [3] II Cor. IV, 10. — [4] I Cor. XI, 25. — [5] I Cor. XI, 26. — [6] Bossuet, *Méd. la Cène.*

que j'ai de vie dans la chair, je l'ai en la foi du Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est livré pour moi[1].

Je me dirai cela à moi-même tous les jours de ma vie; tous les jours *j'annoncerai la mort du Sauveur*[2] : vivant dans le perpétuel souvenir de cette bienheureuse mort, en imprimant en moi tous les traits. Puis viendra le jour où en toute réalité je devrai unir ma mort à la mort de mon Sauveur. « Mes jours se dissipent comme une fumée, s'en vont comme une eau rapide dont on ne peut arrêter le cours, dans un moment on passera où j'étais, et l'on ne m'y trouvera plus : voilà sa chambre, voilà son lit, dira-t-on; et de tout cela il n'en reste plus que mon tombeau, où l'on dira que je suis, et je n'y serai pas : il n'y aura qu'un reste de moi-même, et ce reste tel quel se diminuera à chaque moment et se perdra à la fin. Que cela est triste ! oui, si je n'avais pas votre mort pour me redonner la vie !..... C'est ici le temps de se souvenir de votre mort : de cette mort par laquelle la mort a été vaincue : de cette mort qui nous a fait dire avec confiance : *O mort, où est ton aiguillon? O mort, où est ta victoire*[3]?.... Mon Sauveur, on m'apporte votre corps, ce corps immortel, ce corps spiritualisé ; je le reçois dans le mien, « je ne mourrai pas, je vivrai[4]. » « Qui mange ma chair, dites-vous, aura la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour. Il restera dans ce corps mort un germe de vie que la pourriture ne pourra point altérer : il y restera une impression de vie que rien ne peut effacer..... Ne parlons donc plus de mort, il n'y a de mort que le péché[5]. »

[1] Bossuet, *Médit., la Cène*, XXIIIe jour. — [2] I Cor. XI, 26. — [3] I Cor. XV, 55. — [4] Psal. CXVII, 17. — [5] Bossuet, *la Cène*, LIe jour.

5. *Que l'homme s'éprouve soi-même* [1]. Qu'il *s'éprouve pour savoir s'il est en foi* [2], en grâce, en charité : s'il vit de la divine vie de Jésus-Christ, si *vivant en apparence, en réalité il n'est pas mort* [3]. « Éprouvez-vous [4] ! » Et quand faut-il surtout « s'éprouver soi-même, » sinon avant de « s'approcher » de l'autel, de la victime, *du Pontife suprême établi sur la maison de Dieu* [5] ? Car comment s'en approcher sinon *avec un cœur sincère, une foi pleine, un corps lavé de toute souillure* [6],...? O Dieu, qui nous dira le crime et le malheur de s'approcher indignement des saints mystères ? *Que l'homme s'éprouve soi-même, et qu'ainsi il mange de ce pain et boive de ce calice. Car quiconque en mange et en boit indignement, mange et boit sa propre condamnation; ne faisant pas le discernement du corps du Seigneur* [7]. Quel crime ! et quelles désastreuses suites d'un tel crime ! « Les Juifs outragèrent ce corps en lui-même et en sa propre substance lorsqu'ils le mirent en croix. Ils outragèrent ce sang en lui-même et en sa propre substance, lorsqu'ils le firent couler sur la terre par un infâme supplice, comme si c'eût été le sang d'un coupable. Vous faites un semblable sacrilége, lorsque vous mangez et buvez indignement ce corps et ce sang : vous les profanez : vous les outragez en eux-mêmes [8]. » *Vous tenez pour vil le sang de l'alliance, et vous foulez aux pieds le Fils de Dieu... le crucifiant en vous-mêmes... et vous en faisant un jouet* [9]. — *Il mange et il boit sa propre condamnation* [10]. O étrange, ô effrayante suite de la communion indigne ! Un malédiction universelle enveloppe ce coupable au

[1] I Cor. XI, 28. — [2] II Cor. XIII, 5. — [3] Apoc. III, 1. — [4] II Cor. XIII, 5. — [5] Hebr. X, 21. — [6] Hebr. X, 22. — [7] I Cor. XI, 27-30. — [8] Boss., *la Cène*, XLIVe jour. — [9] Hebr. X, 29. — [10] I Cor. XI, 29.

dehors, et le pénètre au dedans jusqu'aux dernières profondeurs : il a « mangé[1], » il a « bu[2] » la malédiction ! « Il a aimé la malédiction, elle lui viendra : il n'a pas voulu de la bénédiction, elle s'éloignera du lui. Il s'est vêtu de la malédiction comme d'un vêtement ! Elle est entrée comme l'eau dans ses entrailles, et comme l'huile dans ses os. Qu'elle lui soit le vêtement dont il se couvre : la ceinture dont il soit ceint toujours[3] ! » Malheur, malheur à cet homme ! « Maudit soit le jour de ma naissance[4] ! » disait Job, disait Jérémie en la personne des méchants et des réprouvés : « Ma mère, pourquoi m'avez-vous conçu ? Malheureux celui qui est venu annonçer à mon père : un fils vous est né ! Pourquoi le sein de ma mère n'a-t-il pas été mon tombeau ? Nuit affreuse, nuit malheureuse, où j'ai été conçu ! Que ce soit une nuit d'horreur, de tourbillon et de tempête !.... Ah ! malheureux que je suis ! malheureux encore un coup : disons sans cesse : malheureux[5] !

Et mille fois malheureux entre tous, ceux qui *ayant bu au calice d'assoupissement*[6], n'ont plus retiré de la communion profanée qu'une insensibilité profonde, *voisine de la malédiction* définitive, et du « feu » éternel[7]. Heureux parmi ces grands coupables ceux qu'une justice, encore miséricordieuse, frappe durant la vie présente de coups terribles et redoublés ! Combien de ces victimes de leurs mauvaises communions ! Combien de fidèles rappelés à la pénitence par les châtiments corporels : punition de l'Eucharistie profanée ! *Voilà la raison pour laquelle il y a parmi vous tant de malades et*

I Cor. XI, 27. — [2] I Cor. XI, 27. — [3] Psal. CVIII. — [4] Job. III, 3 ; — Jérem. XX, 14. — [5] Boss., *la Cène*, XXe jour. — [6] Isaïe, LI, 17. — [7] Hebr. VI, 8.

d'infirmes; pourquoi un si grand nombre dorment prématurément du sommeil de la mort. *Si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions pas ainsi jugés. Mais quand ces jugements nous viennent, c'est le Seigneur qui nous châtie pour ne nous pas envelopper dans la condamnation du monde*[1] ! — *Donc que tout homme s'éprouve*[2] ! N'oublions jamais que le même Jésus *est aux uns une odeur de mort qui tue, pour les autres un parfum de vie qui vivifie*[3].

IV. — *Où a abondé le péché, a surabondé la grâce*[4]; « L'abîme appelle l'abîme[5]; » et où l'on croyait voir le terme des miséricordes, elles commencent. Au Baptême nous recevons une vie divine : à la Confirmation nous atteignons d'un coup la virilité : enfin cette vie et ces forces « de l'homme parfait[6], » un aliment divin, « un pain vivant[7], » un pain « descendu du ciel[8], » le corps et le sang de l'Homme-Dieu les entretiendront et les fortifieront sans cesse. Est-ce tout ? Non. Une nouvelle et merveilleuse miséricorde apparaît : une puissance de résurrection est laissée dans l'Église : un sacrement nouveau est destiné à restaurer sans cesse, sans fin, cette vie divine que le péché détruit toujours. Le Calvaire avec ses flots de grâces, ses réconciliations et ses pardons se continue sur la terre à travers tous les siècles, et les morts ne cessent plus de sortir de leurs tombeaux. *Tout vient de Dieu qui nous a réconciliés à soi-même par Jésus-Christ ; et qui nous a donné le ministère de la réconciliation. Dieu était dans le Christ se récon-*

[1] I Cor. XI, 30-33. — [2] I Cor. XI, 28. — [3] II Cor. II, 16. — [4] Rom. V, 20. — [5] Psal. XLI, 8. — [6] Ephes. — [7] Joan. VI. — [8] Joan. VI.

ciliant le monde, ne leur imputant plus leurs péchés; il a déposé en nous la parole de la réconciliation[1]. Ainsi Dieu ne se lassera pas plus de pardonner à l'homme, que l'homme d'outrager cette immense et incompréhensible bonté. Ce n'est pas une fois seulement que « du rocher (qui est le Christ) l'eau divine[2] » de la grâce inondera sur le peuple : le rocher est partout au désert de ce monde : l'eau du salut « suit[3] » partout le pécheur pour le régénérer. Quel sublime et délicieux mystère se déroule au tribunal de la Pénitence ! Comme autrefois au Calvaire, à mesure que l'humanité du Verbe était brisée sous la douleur, la miséricorde s'étendait sur le monde, la grande amnistie descendait du ciel; *Dieu était dans le Christ se réconciliant le monde, ne leur imputant plus leurs péchés*[4]. Ainsi tous les jours, à chaque heure, en tous les lieux qu'a conquis la Rédemption, une main se lève, une parole tombe sur une âme brisée par le repentir et suppliante comme le Dieu expiateur : et à cette grande parole : « Je t'absous, » l'âme reçoit une vie qu'elle avait perdue, et sort des flots du sang divin, comme elle sortit des eaux baptismales « sans tache, sans ride, sans souillure d'aucune sorte[5]. »

Une différence profonde doit pourtant sous un autre rapport être remarquée entre le Baptême et la Pénitence. Au baptême, non-seulement la grâce ressuscite l'âme et efface entièrement le péché, mais remet encore toutes les peines encourues. Le pardon est complet, la dette entière est payée. La pénitence est un second baptême, mais un *baptême douloureux*. La douleur le précède, l'humiliation l'accompagne, la mortification le

[1] II Cor. v, 18-20. — [2] I Cor. x, 4. — [3] I Cor. x, 4. — [4] II Cor. v 19. — [5] Ephes. v, 27.

suit : trois amertunes y méritent le pardon : le repentir qui brise l'âme, l'aveu fait au prêtre mandataire de Dieu et qui couvre le front de rougeur, la satisfaction qui condamne le coupable pardonné à payer d'un labeur pénible la vie, l'espérance et la paix qui viennent de lui être rendues.

2. Le coupable avouera : inutile de nous arrêter à la nécessité de l'aveu : tout la proclame, l'histoire divine comme les annales humaines, le commandement divin comme la voix de l'homme. L'aveu sera toujours et partout la première condition du pardon. Avouer : mais à qui ? Pourquoi pas à Dieu tout seul ? Non, dit saint Paul, c'est à *nous*, prêtres du Seigneur Jésus-Christ, *que Dieu a donné le ministère de la réconciliation*[1]. C'est aux pieds de l'homme que le pécheur viendra s'agenouiller. Dans cet aveu fait au prêtre se trouve tout d'abord pour Dieu une réparation admirablement adaptée à l'injure Le fond de tout péché est l'orgueil, la revendication sacrilége d'une indépendance absolue que ne peut posséder la créature. Cet orgueil viendra se briser devant un homme: devant Dieu il se trouverait trop à l'aise et s'avancerait au haut du temple, avouant plus de vertus qu'il ne confesserait de péchés. D'ailleurs tout péché blesse la société entière en grossissant le *trésor de colère*[2] d'où sortent ces vastes calamités, sinistre patrimoine de tous ; c'est donc justice que le coupable vienne faire amende honorable, non pas devant le trône des cieux, mais à un tribunal de la terre. Et qui ne voit encore quel frein puissant deviendra pour l'homme la perspective douloureuse de l'aveu ? De plus, puisque tout gouvernement

[1] II Cor. v, 18. — [2] Rom. II, 5.

doit avoir un moyen quelconque de fouiller les retraites ténébreuses où le crime distille ses poisons et prépare ses coups de main, quelle plus merveilleuse institution concevoir au service de l'Église, que celle où le coupable de lui-même vient avouer ses desseins pervers, recevoir dans un miséricordieux châtiment la force d'y renoncer, et sort ami de Dieu, de lui-même et de ses semblables? Les tribunaux de la terre arrachent des aveux pleins de haine; les régimes pénitenciers forment tous d'implacables ennemis ; seul, le tribunal des âmes institué par Jésus-Christ sait faire de l'aveu une réhabilitation, de la sentence une amnistie, de la peine une régénération.

Admirons, en effet, « dans ce ministère de réconciliation[1] » confié aux prêtres, en même temps que l'efficacité de l'aveu, les douceurs et les facilités merveilleuses que Dieu y a mises. *Dieu nous a donné à nous le ministère de la réconciliation*[2]. « A nous : » à des hommes infirmes et pécheurs *enveloppés eux aussi de faiblesse*[3]. Pauvre âme toute confuse, toute troublée, viens sans crainte : tu tremblerais devant la chaste majesté d'un ange : ton Dieu s'est bien gardé d'en faire ton confesseur ! Voici un homme, fils de la déchéance commune, et qui pour comprendre ton cœur n'a qu'à descendre dans les secrets du sien : *puissant à consoler, parce qu'il a tout éprouvé lui-même*[4]. Mais si le prêtre est pécheur, d'où lui vient son trône de juge? Pécheur, oui, mais touché de l'huile sainte, purifié, ennobli, vierge, ange du ciel dans la chair infirme de l'homme. Homme, pour que l'âme pécheresse soit à l'aise, soit

[1] II Cor. v, 18. — [2] II Cor. v, 18. — [3] Hebr. v, 2. — [4] Hebr. II, 18.

comprise : « ange » et « Dieu [1], » pour que sa parole laisse tomber sur le pécheur avec la consolation, la paix et la joie, le conseil qui illumine, l'exhortation qui soutient, le grave et vénérable avertissement qui arrête. O délicates attentions de l'amour ! L'homme devra faire l'aveu de son crime, c'est l'ordre infiniment sage de la justice : mais l'aveu se murmurera dans le secret, à l'oreille d'un homme tout céleste, qui *n'est pas du monde* [2], et qui fera mourir en lui-même aussitôt après l'avoir reçue, la confidence dont il avait besoin pour pardonner et bénir au nom de Dieu.

L'aveu de son crime est sans doute indispensable au pécheur : il est toutefois quelque chose de plus indispensable encore : le repentir. Quand il est dit que *Dieu était dans le Christ se réconciliant le monde* [3], c'était le Christ couvert de honte, brisé de douleur et de contrition, *poussant avec larmes des cris véhéments vers Dieu* [4] ; le Christ repentant pour le monde entier, et pleurant les crimes de tous ses frères. Le pardon ne put venir qu'à ce prix. Or ce qu'était le chef à Gethsémani, chaque membre coupable le doit être au saint tribunal de la Pénitence. Avouer sans se repentir, c'est *ne pas trouver la route de la pénitence* [5]. Et quelle est l'âme sincèrement repentante ? En voici le portrait tracé par l'Apôtre : *Vous avez eu une tristesse selon Dieu* [6] ; et l'on m'a rapporté *vos pleurs* [7]. — *La tristesse selon Dieu produit la pénitence, qui donne elle-même un salut assuré. Mais la tristesse du siècle produit la mort. En vous cette tristesse selon Dieu, quelle vigilance elle a produite ! quelle défense ! quelle indignation ! quelles craintes ! quels désirs ! quel zèle ! quelle vengeance* [8] !

[1] Galat. IV, 14. — [2] Joan. XVII, 16. — [3] II Cor. V, 19. — [4] Hebr. V, 7. — [5] Hebr. XII, 17. — [6] II Cor. VII, 9. — [7] II Cor. VII, 7. — [8] II Cor. VII, 11.

Avant tout, dit saint Thomas commentant ce passage, il faut *la tristesse*, le regret des fautes commises : mais la « tristesse, » la contrition *selon Dieu*, intérieure, surnaturelle, suprême, universelle ; car si quelqu'une de ces quatre qualités manquait, comment la contrition pourrait-elle être « selon Dieu ? » Comment ne lui serait-elle pas plutôt une nouvelle injure ? Une fois triste et tremblant, l'homme veille, et sa *vigilance* embrasse à la fois le mal à fuir et le bien à opérer. Le mal, premier objet de cette sollicitude, l'âme pénitente s'en *défend* et le combat à outrance : elle le poursuit en elle-même de son *indignation* et vit dans une *crainte* perpétuelle de son retour. Le bien, elle l'appelle de ses *désirs*, et le poursuit de son *zèle* dans les bons qu'elle s'efforce d'imiter [1]. Un impérieux devoir lui reste encore : la *vengeance*. L'âme se vengera, elle et son Dieu, sur sa chair qui a reçu et flatté l'ennemi, sur son orgueil qui a secoué le joug, sur sa sensualité qui a refusé la gêne et les sacrifices de la vertu [2].

C'est ainsi qu'après la douleur, après l'aveu, doit venir pour le coupable la satisfaction. Comment satisfaire pour le péché remis au saint tribunal ?

Une belle doctrine de l'Apôtre va répondre. L'homme ne peut se choisir que deux maîtres : Dieu ou ses vices. Pécheur, il s'use au service de tyrans cruels et avides qui, sous le nom de plaisirs, le dépouillent et l'exténuent. Régénéré par le pardon divin, que demande la simple justice et la plus vulgaire convenance, sinon qu'il dépense au service de son Dieu les forces qu'il sacrifiait au péché ? *Ne faites plus de vos membres des armes d'ini-*

[1] D. Thom. *in Paul.* — II Cor. cap. VII, lec. III. — [2] Vid. Corn. à Lap. *in hunc loc.*

quité, au service du péché : mais donnez-vous à Dieu, comme des morts rendus à la vie. Donnez vos membres à Dieu pour opérer la justice... Ignorez-vous que, quel que soit le maître auquel vous vous êtes donnés pour lui obéir, vous êtes les esclaves de ce maître, soit du péché qui vous tue, soit de l'obéissance qui vous justifie ? Grâces soient rendues à Dieu de ce qu'ayant été les esclaves du péché, vous voici du fond du cœur dociles à cette forme de doctrine où vous avez été amenés. Affranchis du péché, vous voici devenus les esclaves de la justice. Mon langage est tout humain à cause de la faiblesse de votre chair : de même que vous avez donné vos membres au service de l'impudicité, de crime en crime, de même maintenant donnez vos membres au service de la justice pour votre sanctification. Au temps où vous étiez esclaves du péché, vous ne l'étiez pas de la justice. Et quel fruit recueilliez-vous alors de ce qui vous couvre aujourd'hui de confusion ? La fin de tout cela, c'est la mort. Maintenant donc affranchis du péché, devenus esclaves de Dieu, vous recueillez pour fruit la sanctification, et pour fin la vie éternelle. Car la solde du péché, c'est la mort ; mais la grâce de Dieu, c'est la vie éternelle dans le Christ Jésus notre Sauveur[1]

V. — Tels sont, avec l'Extrême-Onction qui couronne la Pénitence, et à laquelle l'Apôtre fait peut-être allusion[2], les cinq sacrements d'où naît, se fortifie, s'entretient et se répare la vie déiforme de la grâce. La société chrétienne possède les deux derniers et en tire sa force et sa conservation : l'*Ordre* lui donne ses princes, le *Mariage* lui donne ses enfants.

[1] Rom. VI, 13-23. — [2] II Corinth. I, 21.

Nous n'avons plus à revenir sur ce que nous avons dit plus haut du sacerdoce. Nous nous bornerons à montrer comment les canons fondamentaux du Concile de Trente trouvent dans les passages de l'Apôtre le plus solide appui. « Si quelqu'un dit que l'Ordre ou l'ordination sacrée n'est pas vraiment et proprement un sacrement institué par notre Sauveur... qu'il soit anathème[1] ! » « Le témoignage de l'Écriture et le consentement unanime des Pères démontrent avec évidence que la grâce est conférée par la sainte ordination qui s'accomplit par des paroles et par des signes extérieurs..... [2] »

« Le sacrement de l'Ordre constitue le sacerdoce, qui comprend l'épiscopat et la prêtrise. Outre le sacerdoce, il y a encore d'autres ordres dont le premier et le plus considérable est le diaconat. « Si quelqu'un dit que les évêques ne sont pas supérieurs aux prêtres..... qu'il soit anathème[3] »; « si quelqu'un dit qu'il n'y a pas dans l'Église catholique, outre le sacerdoce, d'autres ordres.... par lesquels, comme par autant de degrés, on arrive au sacerdoce, qu'il soit anathème[4]. » « Le ministère d'un sacerdoce si saint, étant une chose toute divine, il convenait, afin qu'il pût être exercé avec plus de dignité et de respect, qu'il y eût dans l'Église, disposés d'après le plan le plus parfait, plusieurs et divers ordres de ministres..... [5] »

Suivons maintenant pas à pas dans l'Apôtre chacune de ces souveraines décisions. L'imposition des mains, signe extérieur, confère la grâce de l'ordination[6].

[1] Concil. Trid. Sess. XXIII, can. III. — [2] Concil. Trid. — [3] Concil. Trid. — [4] Concil. Trid. Sess. XXIII, can. II. — [5] Concil. Trid. Sess. XXIII, can. II. — Concil. Trid. — [6] II Tim. I, 6, 7. — I Tim. IV, 14.

L'évêque seul choisit, ordonne, envoie, juge les simples prêtres. Il les choisit [1] : il les ordonne [2] ; il les envoie et leur communique leurs pouvoirs [3] ; il les juge [4] ; l'évêque règle tout dans son église, et doit veiller à la belle ordonnance de toutes choses [5] ; il ordonne les assemblées de prières et de dévotions [6] ; il porte toutes les défenses générales, et veille au maintien de la discipline [7] ; il est surtout le conservateur du dépôt de la foi [8].

Après les évêques et les prêtres, voici les diacres ; il faut une épreuve [9], et l'on ne doit parvenir que par degrés aux sublimités du sacerdoce [10]. L'Apôtre fait des diacres une mention spéciale en leur envoyant en même temps qu'aux évêques un salut de charité [11] ; il pose les conditions auxquelles sont attachés l'accomplissement digne et méritoire de leur charge, et l'espérance d'être promus au sacerdoce [12].

VI. — « Bien que régénérés à la vie de la grâce par les sacrements, les hommes ne le sont pas encore à la vie d'immortalité. Or tout ce qui est corruptible ne se perpétue que par la génération. Comme le peuple chrétien doit exister jusqu'à la fin du monde et que l'espèce humaine ne se perpétue que par la génération, c'est donc par la génération que se continuera le peuple

[1] II Tim. II, 2. — I Tim. V, 22. — [2] II Tim. I, 6, 7. — [3] I Tit I, 5 ; — I Cor. IV, 17 ; — I Thessal. III, 2. — [4] I Tim. V, 20. — [5] I Cor. XIV. — [6] I Tim. II, 1-3. — [7] I Cor. XIV ; — I Tim. II, 8, 9, 11, 12 ; — I Tim. V, 9, 11. — [8] I Tim. VI, 20. — [9] I Tim. III, 13. — [10] I Tim. III, 13. — [11] Philipp. I, 12. — [12] I Tim. III, 8-12 ; — I Tim. III, 13

fidèle[1]. » Cette génération, Dieu la retire de ses langes antiques et la fait resplendir des gloires du sacrement.

Nous ne nous arrêterons pas à ces impures hérésies qui *prohibaient le mariage*[2] comme mauvais en soi : hérésies contre lesquelles l'Apôtre affirmait avec tant d'énergie *que le mariage était en tout honorable et le lit nuptial sans souillure*[3]; et que le fidèle *qui marie sa vierge fait bien*[4]. Nous laisserons encore ces erreurs contemporaines qui, tout en exaltant le mariage au détriment de la virginité volontaire, ne lui arrachent que plus impudemment son auréole divine en lui refusant la dignité et la grâce du sacrement. Scrutons de suite une magnifique parole de l'Apôtre.

Ce sacrement-là est grand, en Jésus-Christ, dis-je, et en l'Église[5]. La plus profonde doctrine se cache sous ces mots, qui répandent sur le mariage chrétien de toutes divines clartés.

En étudiant l'Incarnation, nous avons vu Dieu tout entier à un grand œuvre, dont il déroulait en Lui-même, « dès les siècles éternels[6], » les développements successifs. L'Évangile rend ainsi compte de ce dessein où s'absorbait le Très-Haut : « Le royaume de Dieu est semblable à un roi qui fit les noces de son fils[7] : » noces mystérieuses ! noces sublimes ! Le Verbe s'est épris de la nature humaine, et déjà, avant même toute création, elle est dans la pensée divine *la chaste Vierge qui lui est fiancée*[8]. L'univers sera la chambre nuptiale, ornée avec la délicatesse de l'amour et la splendeur de l'opulence :

[1] D. Thom. *ad gent.* lib. IV, cap. LXXVIII. — [2] I Tim. IV, 3. — [3] Hebr. XIII, 4. — [4] I Cor. VII, 38. — [5] Ephes. V, 32. — [6] Rom. XVI, 25. — Voir au chapitre II, l'*Incarnation*. — [7] Math. XXII, 2. — [8] II Cor. XI, 2.

tout désormais sera fait en vue « des noces futures du fils du roi. » Comme toujours, Dieu procédera par des figures et des images, qui laisseront entrevoir de loin au ciel et à la terre les magnificences de la réalité.

La première de ces figures est contemporaine de l'Éden. L'homme est créé et règne sur le vaste univers que Dieu a tiré du néant et orné pour lui. Ne l'oublions pas, Adam est là *l'image de l'Adam futur*[1], de Jésus-Christ ; cette première création n'est qu'une ébauche, une esquisse. « Or l'homme était seul : et Dieu dit : Il n'est pas bon que l'homme soit seul[2]. » Ah ! sans doute ! car seul, il ne rendait rien encore du grand mystère « des noces du fils. » Il lui faut une épouse : la voici, et la figure devient saisissante. D'où Ève sera-t-elle tirée ? du néant ? Non. De la terre, comme Adam ? Non plus. Un des traits les plus saillants de l'union du Verbe avec la nature humaine, l'unité, devant être dès lors représentée au monde, Ève sera tirée de la substance même d'Adam. Ce premier Adam, ravi en extase et donnant naissance à sa compagne, « l'os de ses os et la chair de sa chair, » c'est Jésus-Christ dans le douloureux ravissement de la mort, laissant échapper de son côté entr'ouvert l'Église, sa divine et chaste épouse.

Telle fut la sublime institution du mariage primitif, destiné pendant six mille ans à préfigurer l'alliance promise entre le Verbe et la nature humaine. Ce mariage, inauguré dans l'Éden sous le regard de Dieu, n'a pas encore la plénitude de gloire et de grâce du mariage chrétien ; mais déjà, *c'est l'union pleine d'honneur et le lit nuptial sans souillure*[3] ; c'est le mariage où les traits de l'union du Verbe et de la nature humaine

[1] Rom. v, 15. — [2] Genes. — [3] Hebr. XIII, 4.

sont vivement imprimés ; mariage si grand, que Jésus-Christ, lorsqu'il instituera son sacrement, rappellera l'union de l'homme et de la femme à cette perfection primitive[1]. L'unité en fait le fond : « Voici l'os de mes os et la chair de ma chair : elle sera appelée *virago* parce qu'elle a été tirée de l'homme : » Aussi l'homme quittera son père et sa mère et adhérera à son épouse, et ils seront deux en une seule chair[2]. » La fécondité en est le but et fait en quelque sorte l'homme dépositaire des grandeurs du *fiat* divin. « Et Dieu créa l'homme à son image : à l'image de Dieu, il le créa : il les créa mâle et femelle. Et Dieu les bénit, et dit : Croissez et multipliez-vous et remplissez la terre[3]. » Enfin, l'aide, le soutien et la consolation réciproques en sont la règle et la deuxième fin. « Le Seigneur Dieu dit aussi : il n'est pas bon que l'homme soit seul : faisons-lui une aide semblable à lui[4]. » Ainsi furent figurés dès l'origine « ces noces du fils, » ce mystérieux mariage du Verbe de Dieu dont *l'unité* devait dépasser infiniment toute figure; dont *la fécondité* devait remplir le temps et l'éternité d'une postérité innombrable, et où le Verbe comme l'Église, l'Époux comme l'Épouse, devaient trouver un commun *secours* et de communes délices à jamais inexprimables.

Sortons maintenant de l'Éden, franchissons les siècles et contemplons dans le mariage chrétien, dans le mariage devenu Sacrement, la représentation plus divine de l'union de Jésus-Christ avec l'Église. Cette union, résolue dès l'éternité, préparée à travers les siècles, est enfin consommée. Les noces, commencées dans le sein de la Vierge comme en un divin sanctuaire, ont achevé

[1] Math. XIX, 8. — [2] Genes. ; — Evang. — [3] Genes. — [4] Genes.

de s'accomplir au Calvaire où l'Église, née de son sang, « os de ses os et chair de sa chair [1], » est devenue son Épouse unique pour l'éternité : voilà le type sacré, le mariage d'un Dieu, qu'*un grand sacrement* [2], le sacrement de Mariage, & pour mission de représenter jusqu'à la fin des temps

Idée sublime, magnifique révélation, dont l'Apôtre va développer tout le sens et découvrir tous les mystères [3].

Que les femmes soient soumises à leurs maris comme au Seigneur. Car le mari est le chef de la femme, comme Jésus-Christ est le chef de l'Église, Jésus-Christ, le sauveur de son corps. Comme donc l'Église est soumise au Christ, ainsi les femmes doivent l'être en tout à leurs maris. Maris, aimez vos épouses comme le Christ a aimé l'Église et s'est livré lui-même pour elle, pour la sanctifier en la purifiant par le baptême de l'eau dans la parole de vie; pour la faire apparaître sous son regard, glorieuse Église, sans tache, sans ride, sans rien de semblable, mais sainte et immaculée. C'est ainsi que les maris doivent aimer leurs épouses, comme leurs propres corps. Qui aime son épouse, c'est soi-même qu'il aime. Nul n'a jamais haï sa propre chair, mais il la nourrit et la soigne, comme Jésus-Christ l'Église. Nous sommes les membres de son corps, formés de sa chair et de ses os. L'homme abandonnera donc son père et sa mère et s'attachera à son épouse, et ils seront deux en une seule chair. Ce sacrement-là est grand, oui, dis-je, en Jésus-Christ et en l'Église. Quant à chacun de vous, qu'il aime son épouse comme soi-même, et que l'épouse craigne son mari [4].

Voilà le mariage chrétien : le voilà dans son type

[1] Ephes. v, 32. — [2] Ephes. v, 32. — [3] Voir la note A. — Ephes. v, 22-33

divin ; le voilà dans sa perfection et ses devoirs. Ce que sont Jésus-Christ et l'Église l'un pour l'autre, les époux chrétiens le doivent être entre eux, *Jésus-Christ est le chef de l'Église*[1]. C'est lui qui la dirige, qui y tient le sceptre du commandement, et l'Église lui voue une obéissance pleine d'amour. *Le mari est le chef de la femme*[2]. — *Que les femmes soient donc soumises à leurs maris*[3]. — *Quelles aient pour lui une crainte*[4] pleine de dilection. Si elles s'élèvent et prétendent dominer, elles usurpent un pouvoir que Dieu leur refuse, et que le modèle de toute union conjugale contredit.

Quand Dieu traçait l'esquisse de l'union future de son Verbe dans l'union d'Adam et d'Ève, l'idée de secours mutuels, d'aide et de consolation prédominait dans ses plans. « Faisons-lui une aide[5]. » Profonde parole, dont Jésus-Christ et l'Église devaient magnifiquement épuiser tout le sens. L'Église devait être *la plénitude du Christ*[6], son organe, son moyen d'action, sa gloire et sa joie, du temps à l'éternité : c'est elle qui devait achever son œuvre et compléter sa passion[7]. Et que fut Jésus-Christ pour l'Église ? quel dévouement ! quelle aide ! quelle consolation ! *Il se fit lui-même le sauveur de son corps*[8]. Il la secourut jusqu'à mourir ! Il la vit condamnée, traînée à la mort, perdue sans ressource : *il se livra lui-même*[9]. Il la sauva *au prix de son sang*[10]. Sauvée de la mort, quel soin il mit à la parer, à la rendre éclatante de beauté ! Comme toujours encore il la protége, la soutient, la console, *vivant toujours pour intercéder*[11],

[1] Ephes. v, 23; — Ephes. I, 22. — [2] I Cor. XI, 3. — [3] Ephes. v, 22. — [4] Ephes. v, 33. — [5] Genes. — [6] Ephes. I, 23. — [7] Coloss. I, 24. — [8] Ephes. v, 23. — [9] Ephes. v, 25. — [10] Coloss. I, 14. — [11] Hebr. VII, 25.

et « demeurant avec elle jusqu'à la consommation des siècles[1], » pour alléger ses souffrances et guérir ses infirmités !

Cette divine union repose sur l'amour. *Aimez comme le Christ a aimé*[2]. Comme Jésus-Christ « a aimé l'Église ! » Écoutez-le formuler en un mot l'incompréhensible « excès » de cet amour. « Personne n'a plus d'amour que celui qui meurt pour ceux qu'il aime[3]. » *Et pour l'Église il s'est livré lui-même*[4]. — *Le Christ est mort*[5] ! Dans cette victime sanglante tout ne respire-t-il pas l'amour[6] ? le plus étrange, le plus incompréhensible amour ?

L'amour veut l'union. Qu'elle est ineffable en Jésus-Christ et en l'Église ! Qu'elle atteint là une étonnante perfection ! *L'Église est son corps*[7], tant elle lui est unie, tant *ils sont deux en une seule chair*[8], tant il lui est tout, *tout en toutes choses*[9], tant elle lui est elle-même *sa plénitude*[10]. — *La femme n'a plus son corps en sa puissance, il est au mari, de même le mari n'a plus son corps en sa puissance, il est à la femme*[11]. Par leur contrat, ce contrat dont Dieu a fait un sacrement, ils se sont donnés l'un à l'autre : ils ne se possèdent plus : deux âmes, deux cœurs, deux vies, deux corps, unis et fondus ensemble : *Ils seront deux dans une même chair*[12]. Est-ce à dire que la continence soit inévitablement chassée du toit nuptial, que deux anges terrestres ne pourront pas s'unir par le sacrement, et que le contrat qui les livre l'un à l'autre ne franchira jamais les limites de la chair et du

[1] Math. 28, 20. — [2] Ephes. v, 25. — [3] Joan. xv, 13. — [4] Ephes v, 25. — [5] II Cor. v, 15. — [6] Offic. passion. — [7] Ephes. I, 23. — [8] Ephes. v, 31. — [9] Ephes. I, 23. — [10] Ephes. I, 23. — [11] I Cor VII. 4. — [12] Ephes. v, 31.

sang ? Oui certes, il les pourra franchir ! Et de suite le regard s'élève vers ce très-véritable mais tout angélique mariage qui unit sans les abaisser à la chair les deux virginités de Marie et de Joseph. « Ce sont deux virginités qui s'unissent pour se conserver éternellement l'une l'autre par une chaste correspondance de désirs pudiques, et il me semble que je vois deux astres qui n'entrent ensemble en conjonction qu'à cause que leurs lumières s'allient. Tel est le nœud de ce mariage, d'autant plus ferme, dit saint Augustin, que les promesses qu'ils se sont données doivent être plus inviolables en cela même qu'elles sont plus saintes [1]. »

Jésus, en épousant l'Église, l'a sanctifiée, se dévouant tout entier à l'œuvre de son salut, *se livrant même pour cela à la mort* [2]. Au prix de ses sueurs et de son sang, il s'est « donné une glorieuse Église [3], » d'une pureté et d'une beauté merveilleuses, et c'est là encore l'une des plus sublimes fins du mariage chrétien. Les époux se doivent mutuellement sanctifier ; et telle est la puissance de la grâce sacramentelle, que de l'une des parties déjà sainte jaillissent sur l'autre encore dans l'infidélité ou le péché les plus sanctifiantes influences. O douce consolation aux épouses que désolent l'impiété et les désordres de leurs maris ! qu'elles travaillent, qu'elles mettent courageusement à profit les grâces du sacrement, qu'elles prient, qu'elles gémissent comme d'autres Marthe et Marie sur d'autres Lazare : « Seigneur, celui que vous aimez est malade [4] ! » Des efforts continus et énergiques triompheront des plus effrayantes obstinations. *Le mari infidèle est sanctifié par la*

[1] Bossuet, *panégyr. saint Joseph.* — [2] Ephes. v, 25. — [3] Ephes. v, 27. — [4] Joan, xi, 3.

femme fidèle : et la femme infidèle est sanctifiée par le mari fidèle[1]. Mais que dire de ces épouses légères et mondaines qui peuvent sans épouvante contempler dans leurs époux de futurs réprouvés ! qui peuvent vivre tranquilles et gaies dans cette pensée effroyable que leur union sera éternellement brisée par l'enfer ! *Savez-vous, ô femme, si vous sauverez votre mari ? et vous, ô époux, si vous sauverez votre épouse*[2] ? O anxiété ! O doute terrible ! qui devrait torturer tant d'âmes chrétiennes, hélas ! et qui les laisse, en si grand nombre, savourer sans tristesse des plaisirs d'un jour !

Enfin l'épouse *sera sauvée par les enfants qu'elle mettra au monde*[3]. Donner à Dieu des enfants, dilater l'Église, peupler d'élus l'éternité bienheureuse, et, investi en quelque manière de la puissance créatrice, maître du *fiat* divin, amener du néant à l'existence des êtres qui sans lui resteraient dans l'éternelle impuissance du rien : voilà la première et la plus sublime des fins du mariage. Fécondité vénérable, dont l'union de l'Église avec Jésus-Christ est encore le type mystérieux. David contemplait de loin cette fécondité de l'Église, quand il lui adressait ce chant nuptial : « Pour tes pères, voici des fils qui te sont nés : tu les établiras princes sur toute la terre[4]. » « Sion ne dira-t-elle pas : un homme et un homme, » et encore, et à l'infini, « sont nés en elle ! » Dieu seul « pourra, dans les annales des peuples et des rois, dire ceux qui ont été dans son sein[5] ! » Son œuvre et son triomphe est d'enfanter dans le temps pour les gloires de l'éternité, la belle et radieuse famille des élus.

[1] I Cor. VII, 14. — [2] I Cor. VII, 16. — [3] I Tim. II, 15. — [4] Psal. XLIV. — [5] Psal. LXXXVI.

L'un des traits les plus saillants de l'union de Jésus-Christ avec l'Église, c'est son unité et son indissolubilité. Jésus-Christ, c'est-à-dire le Verbe uni à la nature humaine, époux de la nature humaine, *Jésus-Christ est pour l'éternité*[1]. Il n'a jamais eu que cette épouse, et ses noces sont éternelles. Voilà la raison profonde de l'unité et de l'indissolubilité de l'union d'Adam et d'Ève « au commencement[2] ; » et pourquoi Dieu marquait de son sceau inviolable[3] cette union destinée à figurer celle de son Fils. « Que ce que Dieu a uni, l'homme ne le sépare point[4] ! » Assurément elles ont toutes une grande force, les raisons invoquées contre la polygamie et le divorce par les théologiens et les économistes. Le divorce est la plus monstrueuse des iniquités. C'est la spoliation d'une victime innocente et d'autant plus digne de protection qu'elle est plus impuissante. *L'émancipation* de la femme, comme ils disent, c'est l'ironie amère du bandit qui spolie sa victime pour l'alléger, qui la jette sur la rue pour la rendre plus libre, qui la tue pour la guérir de ses maux ! Ah ! ils ont bien souci de la femme, ces misérables qui lui prêchent l'émancipation ! Et la femme sera bien en sûreté sous la garde de leur luxure ! Ils l'ont reçue dans la fleur virginale de sa jeunesse, parée de cette auréole qui ne peut briller qu'une fois : et quand l'âge l'a flétrie, quand une passion nouvelle, un calcul sordide, un caprice né d'hier, ont fermé pour elle le sanctuaire de l'amour, elle sortira, reine outragée et bannie, du foyer domestique où se sont dépensés sa vie, sa fraîcheur, tout son cœur, toute son âme ! Elle ira par le monde traînant

[1] Hebr. XIII, 8. — [2] Math. XIX, 8. — [3] Math. XIX, 6. — [4] Math. XIX, 6.

une existence brisée! et d'universels dégoûts la condamneront à la solitude ou la pousseront à des prostitutions désespérées! Et en attendant ce terme fatal, qu'édifiera le mariage, sur un sol toujours mouvant, en face d'un avenir incertain, à la veille d'une soudaine catastrophe? Que sera la fécondité, qu'une malédiction de plus, puisque les enfants délaissés n'auront pas même la pâture dont sont toujours assurés les petits des animaux? Ah! ne nous étonnons pas des luttes sanglantes qu'a soutenues l'Église contre tous les entraînements et toutes les puissances; de ses efforts séculaires pour arracher la femme aux brutalités de la luxure et aux iniquités du divorce. Il ne s'agissait de rien moins que de sauver la famille, la société, la civilisation tout entière.

Mais il faut monter plus haut, et chercher dans les splendeurs mêmes de Dieu la raison dernière et sublime de l'unité et de l'indissolubilité du mariage. Le mariage est indissoluble, il est *un*, et le divorce est impie, parce que le divorce est une contradiction et une insulte au mariage du Verbe Fils de Dieu qui n'a qu'une épouse, et qui l'a pour l'éternité. Voyez aussi avec quelle précision et quel absolu l'Apôtre proclame la législation chrétienne sur l'indissolubilité du mariage. *A ceux qu'unissent les liens du mariage, je donne ce précepte, non pas de moi, mais c'est le Seigneur, que l'épouse ne se sépare point d'avec son mari. Que si elle se sépare, elle demeure sans se marier, ou se réconcilie avec son mari. Que le mari de son côté ne renvoie pas sa femme*[1]. — *La femme est liée à la loi conjugale tant que vit son mari : que si son mari vient à s'endormir, elle est libre : qu'elle se marie à qui elle voudra ; mais seulement que ce soit dans*

[1] I Cor. VII, 10-12.

le Seigneur[1]. — *La femme qui est sous la puissance d'un mari, tant que vit son mari, est soumise aux liens du mariage : si son mari meurt, elle est dégagée des liens qui l'attachent à lui. Donc, du vivant de son mari, elle sera tenue pour adultère, si elle s'unit à un autre homme : mais si son mari vient à mourir, elle est affranchie de la loi du mari, et si elle s'unit à un autre homme elle n'est plus adultère*[2].

Rien ne fait mieux voir combien le mariage chrétien plonge toutes ses racines dans l'union mystique de Jésus-Christ avec l'Église, que la doctrine et les préceptes de l'Apôtre, touchant le mariage des infidèles. Cette union légitime est aussi la figure du divin mariage du Verbe : à ce titre elle participera à l'indissolubilité. Mais la figure est vague, la ressemblance a de graves défauts, les contractants sont des étrangers pour le Christ et l'Église : l'indissolubilité, moins absolue, sera susceptible d'une exception[3]. *Aux autres, ce n'est pas le Seigneur, c'est moi qui dis : si un frère a pour épouse une infidèle, et que cette femme consente à habiter avec lui, qu'il ne la renvoie pas. Si une femme chrétienne a pour marî un infidèle et que cet infidèle consente à habiter avec elle,* sans préjudice pour sa foi, ni malaise, ni souffrance, ni persécutions, *qu'elle ne renvoie point ce mari. Le mari infidèle reçoit de la femme fidèle une sanctification, et la femme infidèle reçoit du mari fidèle une sanctification : autrement vos enfants seraient impurs, tandis que maintenant ils sont saints* en quelque manière, par les saintes influences qui leur viendront d'une mère ou d'un père chrétien. *Mais si la partie infidèle se*

[1] I Cor. VII, 39. — [2] Rom. VII, 1-4. — [3] Vid. Martin, tom. I, p. 210, *de Matrimonio.*

sépare, qu'elle se sépare; dans ce cas, ni notre frère ni notre sœur ne sont plus asservis. C'est pour vivre en paix que Dieu nous a appelés.

A sa législation souveraine l'Apôtre joint des préceptes et des avis de direction.

Et d'abord, quels doivent être les sentiments du chrétien à l'égard du mariage? L'état de son âme en reste juge. Lutte-t-il avec peine contre le torrent de la concupiscence? les flots soulevés de ses passions sont-ils trop violents pour sa barque trop faible? qu'il quitte la haute mer, le champ de victoire des forts, qu'il recueille sa faiblesse dans ce port que lui ouvre le mariage. *Pour éviter la fornication, que chaque homme ait son épouse, que chaque femme ait son époux* [1]. Tous n'ont pas le don sublime de la continence, tous n'ont pas l'héroïsme de la virginité : *Je voudrais que tous vous fussiez ce que je suis, mais chacun a son don particulier qui lui vient de Dieu : l'un d'une manière, l'autre d'une autre... S'ils sont trop faibles pour garder la continence, qu'ils se marient. Mieux vaut le mariage, que le feu* [2] impur dont l'âme et le corps sont à la fois dévorés. Et telle est, devant l'impétuosité de la chair, la charitable condescendance de la loi chrétienne, que les secondes noces, bien moins parfaites, sont tolérées toujours, quelquefois même conseillées. *Je veux que les veuves encore jeunes se marient, aient des enfants, se fassent mères de famille, pour ne donner à l'ennemi aucun sujet de blâme* [3]. C'est toujours, on le voit, la parole du divin Maître : *qui potest capere capiat* [4] !

Pourtant la Victime vierge du Calvaire a relevé l'humanité chrétienne, même dans ses membres les plus

[1] I Cor. VII, 2. — [2] I Cor. VII, 7, 9. — [3] Tim. V, 14. — [4] Math. XIX, 12.

faibles et les plus grossiers. « La chair ne sert de rien[1] : » la loi nouvelle est la *loi de l'Esprit*[2], et de ceux mêmes qui restent engagés dans les liens de la chair, il est exigé une âme plus pure, des aspirations plus hautes, une certaine indifférence magnanime en face de la vie et des plaisirs des sens. Sans doute *si vous vous êtes donné une épouse, vous n'avez commis aucun péché ; si la vierge s'est mariée, elle n'a point fait mal*[3] : mais, hôtes d'un monde céleste, n'enlacez point dans une union de la terre votre âme, vos aspirations et vos espérances. Restez froids, restez insensibles. *Êtes-vous uni à une épouse ? ne cherchez pas à dénouer vos liens. Êtes-vous libre de ces liens ? ne cherchez pas d'épouse*[4].

Dans le mariage même, comment se conduira le chrétien ? Trois vertus lui sont demandées et formeront sa couronne : il doit être fidèle, spirituel, patient. Fidèle : *Uxori vir debitum reddat : similiter autem et uxor viro. Mulier sui corporis potestatem non habet, sed vir : similiter autem et vir sui corporis potestatem non habet, sed mulier. Nolite fraudare invicem, nisi forte ex consensu, ad tempus, ut vacetis orationi : et iterum revertimini in idipsum... Hoc autem dico secundum indulgentiam, non secundum imperium*[5]. On voit dans ces derniers mots percer toute la pensée de l'Apôtre. Il a peur des sollicitudes, des voluptés, des attaches du mariage. Combien la continence est-elle plus favorable à la vie céleste que doit mener le chrétien ! Qu'au moins les époux ne se laissent pas engloutir dans la chair et le sang, et les soins, et les affaires, et les plaisirs. Qu'ils ne cessent pas, tout engagés qu'ils sont dans la vie présente, de res-

[1] Joan VI. — [2] Rom. VIII. 2. — [3] Cor. VII, 28. — [4] I Cor. VII, 27. — [5] I Corinth. VII, 3-7.

ter les hommes de l'éternité. *Voici ce que j'ai à vous dire, mes frères ! Le temps est court : que reste-t-il, sinon que ceux qui ont des femmes soient comme n'en ayant pas, et ceux qui pleurent comme ne pleurant pas, et ceux qui sont dans la joie comme n'y étant pas, et ceux qui achètent comme ne possédant pas ; et ceux qui usent de ce monde comme n'en usant point, car la figure de ce monde passe. Je veux, quant à vous, que vous soyez sans sollicitude* [1]. Mais, hélas! vivre absolument sans sollicitude, sans chagrins, sans angoisses, sans tribulations, n'est pas le patrimoine des mariés, mais des vierges; aussi la troisième vertu demandée aux époux, c'est la patience, c'est le courage de porter sans murmure leurs fardeaux. *Ceux qui sont engagés dans cet état souffriront les tribulations de la chair* [2], et cela, *à cause des nécessités pressantes de la vie* [3]. « Au mariage incombe un triple fardeau et une triple douleur, suite du péché d'origine et triste apanage de la condition présente : les forces de l'homme s'y épuisent; son repos s'y perd; sa liberté s'y enchaîne [4]. »

Qu'une grande idée aide sans cesse les époux chrétiens à supporter leurs peines, comme à spiritualiser leurs plaisirs; ils sont les vivantes images d'un Dieu dans son union avec la nature humaine et l'Église : *Ce sacrement-là est grand; oui, dis-je, dans le Christ et dans l'Église* [5].

[1] I Cor. VII, 29-32. — [2] I Cor. VII, 28. — [3] I Cor. VII, 26. — [4] Martin tom. I, p. 215. — [5] Ephes. V, 32.

CHAPITRE DIXIÈME

LA FOI & L'ESPÉRANCE

Voici les vertus présentement existantes : la Foi, l'Espérance, la Charité : trois vertus [1], » les plus hautes, les plus divines, comme ayant Dieu pour objet immédiat, et initiant l'homme dès l'exil aux mystères de l'éternelle vie. La Foi prend l'homme justifié sur ses ailes, le porte jusqu'au seuil de l'éternité et lui donne à travers un voile, *en énigme* [2], une première vue des choses dont il aura plus tard la claire vision. C'est là l'objet propre de la foi ; et ce regard surnaturel commence l'œuvre de la transformation déifique de l'homme : *radix totius* [3]. L'Espérance le continue. A peine l'homme a-t-il entrevu ce monde surnaturel de la foi, il lui naît au cœur d'immenses et surhumaines aspirations : *Il a la volonté ardente, il conçoit l'audacieux dessein de sortir de sa prison terrestre, et d'être présent devant le Seigneur* [4], à ses pieds,

[1] I Cor. XIII, 13. — [2] I Cor. XIII, 12. — [3] Concil. Trid. — [4] II Cor. V, 8.

sur son cœur, sur son trône. *De la foi naît l'espérance que nous attendons*[1]. Entrevu par la foi, réclamé par l'espérance, le bien suprême devient alors l'unique amour de l'âme justifiée : la Charité inaugure sur la terre l'union qui doit se consommer dans le ciel ; *et, plus excellente*[2] que la foi et l'espérance, la charité donne à ses deux sœurs leur fécondité et leur perfection : *La foi opère par la charité*[3]. — *L'espérance ne trompe pas, puisque la charité de Dieu est répandue dans nos cœurs*[4].

I

LA FOI[5]

I. — Le rôle, les grandeurs, la nécessité de la foi ressortent de l'élévation même de l'homme à l'état surnaturel. Si Dieu eût laissé l'homme vivre et se mouvoir dans une sphère purement naturelle, sa raison eût sans doute trouvé toujours d'obscurs abîmes dans l'empire inférieur livré à la puissance de ses explorations ; l'infini l'eût toujours enveloppé et avec lui le mystère : toutefois il eût pu, sauf à respecter certaines bornes, marcher sans des forces surnaturelles à travers l'étendue de sa domination. Mais telle n'est plus la question. Dieu prend cet homme, l'élève avec lui par delà les limites de toute nature créée, et lui ouvre les splendeurs inaccessibles de son propre royaume. Ah! tout change pour la raison

[1] Galat. v, 5. — [2] I Cor. XIII, 13. — [3] Galat. v, 6. — [4] Rom. v, 5. — [5] Voir la note B.

humaine : la voilà en face d'un monde pour elle inconnu et inexplorable; c'est une *inaccessible lumière*[1], dont elle n'a nulle idée, et où elle ne peut élever le plus rapide regard. Non, *ni l'œil n'a vu, ni l'oreille entendu, ni le cœur pu comprendre*[2]. Il faut ici un essor dont la nature n'a pas en elle le principe, il faut un regard supérieur dont elle n'a pas l'organe, il faut la lumière divine, il faut l'esprit[3], il faut le Christ médiateur[4], pour que l'homme puisse explorer ces régions totalement inaccessibles à la nature. Il faut *que Dieu nous donne d'être fortifiés par l'Esprit d'une force supérieure... pour que nous puissions comprendre...*[5] Le monde surnaturel, c'est Dieu lui-même avec les mystères de son essence, les secrets de ses pensées, les profondeurs de ses vouloirs, les abîmes de ses desseins; et si une âme humaine reste pour notre regard une région inaccessible, que sera-ce de la divinité? *Car qui est l'homme qui sait ce qui est dans l'intime, sinon l'âme même de l'homme? De même ce qui est en Dieu nul ne le connaît que Dieu*[6]. Placez l'ignorant en face des mystères de la science, qu'y voit-il? Et pourtant combien est moindre la distance du savant à l'ignorant, tous deux fils de la terre, que de Dieu à l'homme! Aussi *l'homme animal*, l'homme laissé à la seule nature *n'entend rien aux choses de l'esprit de Dieu. Ce lui est folie : il n'y peut rien comprendre, parce que l'investigation s'en fait à la lumière spirituelle*[7].

Certes ces simples notions suffisent amplement à démontrer l'absolue nécessité du flambeau surnaturel de la foi, pour explorer le monde supérieur et inaccessible de la grâce. Qu'auraient découvert d'un monde infini-

[1] I Tim. vi, 16. — [2] I Cor. ii, 9. — [3] Ephes. iii, 16. — [4] Ephes. iii, 17. — [5] Ephes. iii, 18. — [6] I Cor. ii, 11. — [7] I Cor. ii, 14.

ment éloigné d'eux *les chercheurs de ce siècle*[1] avec leurs seules lumières naturelles? Que peut mon regard à travers les immensités des océans? Et combien plus l'incommensurable infini arrêtera-t-il à jamais l'essor de mon infirme raison? Qui m'apprendra ce qu'est Dieu en lui-même? Qu'a-t-il résolu de faire de ses créatures raisonnables? Où les veut-il placer? Qu'exige-t-il d'elles durant les courts instants de leur pèlerinage à travers la vie? Elles portent en elles des traces sanglantes d'une chute antique : Dieu les a-t-il abandonnées à leur déchéance, ou bien a-t-il, en leur pardonnant quelque iniquité primitive, source de leur dégradation, restauré et relevé ces anges tombés? S'il l'a fait, quel moyen a été le sien? Est-il venu lui-même victime et expiateur, souffrant pour sa créature le châtiment seul capable d'apaiser l'Infini outragé? Réhabilités ou non, qu'y a-t-il pour nous au delà de cette vie? quels mystères recouvre la pierre de nos sépulcres? Où vont nos âmes? A des châtiments et des récompenses sans aucun doute, mais de quelle durée, mais de quelle nature? Devant ces grands problèmes de l'ordre surnaturel, problèmes non pas indifférents mais essentiels, mais vitaux, que nous dira la raison laissée à ses seules forces? *Elle ne perçoit rien*[2]; c'est la nuit obscure, c'est l'impuissance absolue. *Nous parlons sagesse entre nous autres parfaits, mais une sagesse qui n'est pas de ce monde, qui n'est pas le patrimoine des rois de ce monde, ces rois d'un jour! Ce que nous parlons, c'est la sagesse de Dieu, en mystère, voilée aux regards... que pas un des princes de ce monde n'a connue*[3].

Ainsi, de nous-mêmes, avec notre seule raison, impossible à nous d'arriver à la connaissance de ce monde

[1] I Cor. I, 20. — [2] I Cor. II, 14. — [3] I Cor. II, 6, 7.

surnaturel, où pourtant, nous l'avons vu, Dieu nous a élevés. Que reste-t-il à conclure ? Ah ! sans doute ce que concluait le prophète, et ce que crie avec lui le bon sens. Dieu y a pourvu ; Dieu même nous éclaire : « un flambeau illumine mes pas, votre parole, ô mon Dieu [1]. » Dieu a parlé : *Dieu nous a fait des révélations par son Esprit : or l'Esprit scrute tout, même les profondeurs de Dieu... Nous n'avons pas, nous autres, reçu l'Esprit de ce monde, mais l'Esprit qui est de Dieu, afin qu'ainsi nous sachions tout ce qui nous vient de la munificence de Dieu. Et voilà ce dont nous nous entretenons, non pas dans le docte langage de la sagesse humaine, mais traitant spirituellement des choses spirituelles* [2], les voyant à une autre lumière, et les traduisant dans un autre langage. O grandeur merveilleuse de nos destinées ! Dieu est venu à l'homme : *Dieu lui a parlé par son Fils* [3]. Dieu a pris cette frêle créature par la main, et la faisant sortir de toute limite créée, l'a mise en face d'un nouveau monde, « d'une terre nouvelle, et de cieux nouveaux [4] ; » et comme le regard humain demeurait fermé à ces splendeurs surhumaines, Dieu lui a dit : *Ephphetha !* « ouvre-toi [5]. » Au regard naturel de l'homme Dieu a ajouté un autre regard vaste et perçant comme le monde qu'il lui était donné d'explorer ; et l'homme, ainsi divinement pourvu d'un organe proportionné aux immensités offertes à son regard, *l'homme spirituel apprécie tout* [6]. Jouissant à travers un voile d'une première vue du ciel, *par la foi nous comprenons* [7] ! nous pénétrons *dans l'intérieur* [8]. « Notre raison, aidée et

[1] Psal. CXVIII. — [2] I Cor. II, 12-13. — [3] Hebr. I, 1. — [4] Apoc. XXI, 5. — [5] Marc. VII, 34. — [6] I Cor. — [7] Hebr. XI, 3. — [8] Hebr. VI. 19.

soutenue par la grâce, dérobe alors en quelque sorte par anticipation au séjour de la gloire quelque ébauche, quelque commencement de la vision intuitive... Quand il est parvenu à la cime de ces montagnes, si le penseur chrétien absorbé dans sa méditation divine, touche encore la terre du bout de ses pieds, on peut dire qu'il a le front déjà dans le ciel : encore un effort, une secousse qui détache l'esprit de la matière, l'âme du corps, et il sera en possession du face-à-face de la vérité[1]. »

O prérogative merveilleuse de la foi ! Si la grâce est la gloire en germe, la foi est, en germe, la vision béatifique. Sans doute, elle ne perce pas à jour le mystère, mais elle voit *en énigme*[2], à travers un voile. *Par la foi, les choses que nous espérons prennent un corps*[3], une réalité palpable : nous les touchons pour ainsi parler, tellement la foi nous les rend présentes. *La foi c'est la démonstration des choses invisibles*[4] : car par la foi nous nous rendons déjà compte « de ces inscrutables richesses du Christ[5] » dont est dotée notre patrie future. *Nous connaissons en partie... Or, quand viendra l'état parfait, ce qui n'est que partiel disparaîtra*[6], les rudiments de la foi, premières leçons d'un Dieu à *un Dieu enfant*, feront place aux illuminations de la claire vue du Ciel où, devenus *hommes parfaits*, nous aurons atteint *la plénitude de l'âge du Christ*[7]. — *Enfant encore, je parlais en enfant, je sentais en enfant, je pensais en enfant : devenu homme, j'ai dépouillé tout ce qui tenait à l'enfance. Nous voyons maintenant au travers d'un miroir, en énigme : mais alors, face à face. Ma*

[1] Mgr Pie, t. III, p. 184. — [2] I Cor. XIII, 12. — [3] Hebr. XI, 1. — [4] Hebr. XI, 1. — [5] Ephes. III, 8. — [6] I Cor. XIII, 10. — [7] Ephes. IV, 13.

connaissance est partielle encore: alors je connaîtrai comme je suis connu[1]. Le croyant, c'est donc l'homme à qui est donnée à travers un voile une première vue des splendeurs de l'éternité. Quel éclat et quelle gloire! A peine un rayon divin se fut-il imprimé sur la face de Moïse, que l'ancien peuple ne pouvait contempler qu'au travers d'un voile le front étincelant de son législateur[2]. Nous, ce n'est plus un homme, c'est Dieu même et un divin monde dont nous soutenons déjà l'éblouissante vision. *Quant à nous tous, nous contemplons à face découverte la gloire du Seigneur*[3]. Le chrétien, c'est l'aigle qui, fatigué des petitesses de la terre, prend son vol dans l'immensité, et ne peut se plaire qu'aux vastes regards et aux horizons infinis. *Nous ne contemplons pas les choses, mais le monde invisible: le visible n'a qu'un temps, l'invisible est éternel*[4].

Écouterons-nous un instant le rationalisme formulant contre cette grande doctrine ses objections misérables? Cette illumination surnaturelle, ce regard surhumain ajouté à l'autre pour en augmenter à l'infini la portée, est un présent magnifique; le rationalisme en convient: toutefois, il le refuse comme attentatoire à la raison naturelle. L'homme voyant *surnaturellement*, que devient sa vue *naturelle?* La foi sera le tombeau de la raison! En trois lignes, voilà l'ingratitude, l'impiété, l'erreur fondamentale du rationalisme.

Ingratitude d'abord. Quoi! Dieu élève l'homme, sa chétive et imbécile créature, jusqu'à Lui, jusqu'à sa gloire, jusqu'à sa vie, jusqu'aux immensités et aux splendeurs de son intelligence et de son amour: il le

[1] I Cor. XIII, 11, 12. — [2] II Cor. III, 7, 13. — [3] II Cor. III, 18. — [4] II Cor. IV, 18.

fait son ami, il le fait son fils; et comme l'homme ne peut naturellement *rien percevoir de ce monde de splendeurs divines*[1]; qu'elles surpassent infiniment ce que sa nature *peut demander et même concevoir*[2], Dieu en balbutie les merveilles, Dieu raconte, Dieu instruit peu à peu celui qu'il destine bientôt à de complètes illuminations! Et l'homme, honoré de ces colloques divins, inondé de ces clartés qui posent sur sa raison la plus radieuse auréole, l'homme se déclarera lésé dans les droits de sa nature, humilié dans sa dignité humaine, gêné dans ses explorations philosophiques! Nous parlions d'ingratitude: c'est aussi bien folie qu'il nous eût fallu dire!

Folie, et aussi et surtout impiété. *O homme, qui es-tu donc pour contester avec Dieu?* pour lui dire: *pourquoi m'as-tu fait ainsi*[3]? Cette *instruction* qu'il prétend donner à ses fils, instruction en harmonie avec leur haute fortune, le rang qu'ils occupent parmi les êtres, les fonctions qu'ils doivent y remplir, des enfants dégénérés auront-ils le droit de la refuser pour lui préférer une ignorance qui soit à la fois une insulte à leur Père, une forfaiture à la noblesse de leur race, et une perturbation profonde dans l'économie entière des plans divins? Non, mille fois non! Il a plu à Dieu d'ajouter à la vie naturelle de l'homme une vie surnaturelle, aux lumières de sa raison les clartés plus pénétrantes et plus pures d'une foi divine. Si l'homme est assez dénué de sentiment pour n'apprécier pas un pareil don, qu'il s'y soumette par contrainte; d'après l'ordre exprès de son Dieu, et qu'il sache que rien au monde ne lui donne le droit de dire à ce Maître suprême: *pourquoi m'as-tu fait ainsi*[4]?

[1] I Cor. II, 14. — [2] Ephes. III, 20. — [3] Rom. IX, 20. — [4] Rom. IX, 20.

Est-il vrai d'ailleurs que la foi anéantisse la raison? Et depuis quand « l'homme séparera-t-il ce que Dieu a uni[1]? » Qu'est-ce que la foi; sinon *une qualité, un accident* divin qui ne peut se produire que dans un être capable de le recevoir? Le croyant ne se fait qu'avec un homme raisonnable : la raison est le tronc que la foi réclame pour s'y greffer. « C'est dans l'homme tout entier, et par conséquent c'est avant tout dans la raison, qui est la première des facultés constitutives de l'homme, que la foi veut et doit pousser ses racines[2]. » Nous verrons tout à l'heure le rôle prépondérant de la raison lorsque, hors de l'enceinte de la foi, elle en parcourt les abords et en étudie les préliminaires; mais même en plein domaine révélé, quel vaste champ d'action est laissé à la raison humaine ! Elle ne cherche pas assurément avec l'anxiété du doute des vérités que son Dieu vient de lui apprendre; mais ces vérités divines elle en contemple la structure, elle en scrute les fondements, elle en cherche les harmonies. Pesez les expressions de l'Apôtre. *Nous parlons sagesse*[3]. Mais quelle sagesse y a-t-il là où la raison est silencieuse et morte? *Par la foi nous comprenons*[4], — *nous voyons*[5]. Nous n'avons pas découvert ce monde surnaturel de la foi; nous n'en pénétrons pas les abîmes, sans doute, mais néanmoins notre raison « saisit jusque dans les plus incompréhensibles mystères des convenances, des beautés; elle découvre des aperçus, elle entrevoit les merveilles qui la plongent dans l'extase et le ravissement[6]. » Et qui plus que nos grands hommes chrétiens ont été des hommes de raison? « On ne niera pas sans doute l'alliance de la

[1] Math. XIX, 6. — [2] Mgr Pie, tom. III, p. 166. — [3] I Cor. II, 6. — [4] Hebr. XI, 3. — [5] I Cor. XIII, 12. — [6] Mgr Pie, tom. III, p. 184.

foi et de la raison dans saint Thomas d'Aquin, dans Bossuet, dans Fénelon, et tant d'autres... on ne niera pas que ces grands génies aient été tout ensemble des hommes de foi et des hommes de raison ; qu'ils aient manié avec une égale supériorité l'arme de la logique et celle de la grâce. Oui, qui nous contestera la raison ? Serait-ce parce que nous l'humilions aux pieds de la foi ? parce que nous disons qu'une lumière finie ne saurait égaler une lumière infinie [1] ?... »

Au fond, voilà ce dont le rationalisme ne veut pas : il échafaudera des difficultés à l'infini, il donnera le change au vulgaire par des raisonnements spécieux; c'est la montre : le fond, c'est un fol orgueil blessé, c'est l'éternel *non serviam*. La philosophie à la remorque de la théologie, la raison au service de la foi! Fi donc! Et l'on proclame fastueusement les droits imprescriptibles, l'indépendance sacrée de la raison humaine : on fléchira s'il le faut le genou devant Dieu, mais tout en l'éconduisant de la pensée : « Et ils lui demandaient qu'il sortît de leurs frontières [2]. »

Certes, exposer de pareilles prétentions, c'est en faire suffisamment justice. A moins que l'homme ne prenne le pas sur son Dieu, la raison humaine sur la raison divine, la philosophie doit reconnaître dans la foi sa reine, mais une reine magnifique, qui dispense plus d'honneurs qu'elle ne reçoit d'hommages, et dont il est éminemment vrai de dire « que la servir, c'est régner! »

Dans le domaine surnaturel, la raison, nous venons de le voir, doit absolument tout à la foi. La foi est là dans son domaine propre et exclusif : elle est reine : elle

[1] Lacordaire, *XIVe Conf.* — [2] Math. VIII, 34.

est la seule lumière et l'unique ressource de l'homme, et ne peut être par suite que dominatrice absolue. « Cette révélation a été de tout point surnaturelle : *Attamen placuisse ejus sapientiæ et bonitati, alia, eaque supernaturali viâ, seipsum ac æterna voluntatis suæ decreta humano generi revelare.* Surnaturelle dans son mode, puisque Dieu ne se servait pas ici de l'intermédiaire des choses créées, qui est son mode naturel de communication avec nous, mais nous parlait directement et personnellement. Surnaturelle dans son objet, au moins dans son objet foncier et principal, puisque par là Dieu nous révélait précisément ce que la création ne nous disait pas de lui et n'était pas capable d'en dire, et en même temps tout un ensemble de desseins qu'il avait librement conçus, de décrets qu'il avait librement portés... Ce qui rend la révélation surnaturelle purement et simplement nécessaire, c'est que dans son infinie et toute gratuite bonté, Dieu a ordonné l'homme vers une fin surnaturelle, c'est-à-dire l'a appelé à une participation réelle et éternelle de biens si divins qu'ils surpassent toute notre intelligence[1]. Dieu a voulu que l'homme le vît dans son essence, qu'il le possédât sans intermédiaire, et entrât en société de sa propre béatitude : en somme il a voulu que l'homme fût Dieu par participation comme lui-même est Dieu par nature. Or dès que Dieu daignait vouloir cela pour nous, il devenait indispensable qu'il nous manifestât son vouloir, et pour cela qu'il nous initiât à ses pensées éternelles, et nous enseignât les moyens de parvenir au terme désormais nécessaire de notre destinée[2]. » Voici maintenant le

[1] I Cor. II, 9. — [2] Mgr Pie, *Instr. synod. sur la Ire constit. du Concile du Vatican*

rôle de la foi dans l'ordre des vérités purement naturelles.

« Cette révélation a secondairement pour objet plusieurs vérités même de l'ordre naturel... Cette toute divine lumière éclaire pour nous par surcroît bien des vérités inférieures, des vérités qui appartiennent à l'ordre naturel, des rapports de la créature avec Dieu, et que dès lors la raison humaine, aidée du secours fidèle d'en haut, eût pu et dû connaître. Ceci est vrai pour Adam innocent qui fut du même coup divinement éclairé sur chacun des deux ordres. Cela est vrai pour l'homme déchu à qui ce secours supplémentaire est devenu tellement utile, qu'on peut, à certains égards, le dire indispensable. C'est ce que le Concile du Vatican enseigne en disant avec saint Thomas que la révélation surnaturelle, outre le bien qui lui est exclusivement propre, nous apporte celui de rendre la connaissance des vérités naturelles plus générale, plus prompte, plus assurée et plus pure d'erreurs.

« ... Singuliers prôneurs de la nature et de la raison, singuliers amis de l'humanité, ceux qui lui jalousent ce secours, prétendant qu'il est superflu ou même qu'il nous déshonore! Et par quoi le remplacer, grand Dieu? Et sans lui, que devient le monde? En vérité l'on ne saurait faire un pas dans les voies de l'antichristianisme, ni entendre une de ses maximes sans reconnaître qu'il est surtout criminel de lèse-humanité[1]. »

Car enfin que deviennent les vérités naturelles, dès qu'on les soustrait à la garde incorruptible de la foi? En quelles mains tombe ce grand trésor de l'humanité entière, quand la foi n'en protége plus le dépôt, et

[1] Mgr Pie, *Inst. synod. sur la Ire constit. du Concile du Vatican.*

quelles affreuses dilapidations n'en ont pas dissipé trop souvent les richesses! Hélas! en tête des traités de philosophie dictés par la raison séparée de la foi, quelle autre épigraphe à inscrire que ce mot de l'Apôtre : *tout en se disant des sages ils sont devenus des fous*[1]! Mot sanglant, dont le rationalisme semble avide de démontrer la justesse. A quel écueil ne s'est pas brisée la raison humaine, dès qu'elle a répudié l'étoile divine de la révélation! *Ils se sont évanouis dans leurs pensées; et leur cœur insensé s'est chargé de ténèbres*[2]. — *Ils ont l'intelligence obscurcie de ténèbres, éloignés qu'ils sont de la vie de Dieu par l'ignorance qui est en eux, à cause de l'aveuglement de leur cœur*[3]. Leurs systèmes ne reposant sur rien, s'écroulent : leur marche n'ayant ni point de départ ni but, est la marche de l'insensé : *ils marchent dans la vanité de leurs sens*[4]; — *ils flottent dans l'incertitude comme des enfants*[5], passant d'un système à l'autre, sans se pouvoir fixer à aucun, plus ballottés sur les flots mobiles de leur pensée, qu'une barque désemparée et sans pilote sur les vagues de l'Océan : *parvuli fluctuantes!* Chercheurs éternels qui ne trouvent jamais; *s'instruisant toujours sans jamais parvenir à la science de la vérité*[6]; poursuivant la sagesse et aboutissant fatalement à la folie : *tout en se disant des sages ils sont devenus des fous*[7]. Scrutons ces étonnantes chutes de l'esprit humain. Le doigt de Dieu est là! Quand la raison humaine éconduit dédaigneusement la révélation pour se composer elle seule son symbole, Dieu jette à son orgueil un mot terrible : *Je perdrai la sagesse des sages*[8]! C'est fait! Ouvrez les livres de la sagesse humaine, et

[1] Rom. I, 22. — [2] Rom. I, 21. — [3] Ephes. IV, 18. — [4] Ephes. IV, 17 — [5] Ephes. IV, 14. — [6] II Tim. III, 7. — [7] Rom. I, 22. — [8] I Cor. I, 19.

les fermant ensuite douloureusement, écoutez l'Apôtre vous révéler le secret de si monstrueuses aberrations. *Ils n'ont pas reçu la vérité toute d'amour qui les devait sauver, aussi Dieu leur enverra-t-il des ouvriers d'erreurs, qui les feront croire au mensonge : et ainsi seront jugés tous ces hommes qui, incrédules à la vérité, ont accordé leur foi à l'iniquité*[1], qui auraient rougi d'humilier leur raison devant une parole divine et qui ont mis leur gloire à suivre chaque parole humaine qui les trompait!

Unique introductrice dans les inaccessibles hauteurs du surnaturel, la foi est donc, même sur terre, dans le domaine des vérités naturelles, la sauvegarde et le soutien de la raison : céder le trône à la foi, c'est pour elle régner avec plus de sécurité et de puissance ; la chasser pour régner sans partage, c'est perdre la pourpre et être traînée bientôt aux gémonies de l'extravagance. *Si quelqu'un estime savoir quelque chose, il ne connaît pas même encore le comment de la science à acquérir*[2]. — *Que personne ne s'abuse : Quiconque passe parmi vous pour sage de la sagesse du siècle, qu'il se fasse insensé pour devenir sage! car la sagesse de ce siècle est sottise pour Dieu, selon ce mot : je prendrai les sages au filet de leur propre astuce; et cet autre : Dieu connaît les pensées des sages, et elles sont vaines. Que personne donc ne se glorifie en l'homme*[3].

Ainsi l'homme est transporté par deux forces différentes, l'une humaine, l'autre divine, au royaume de la vérité ; la raison le porte jusqu'au seuil : la foi l'introduit et lui donne, avant la claire vue du ciel, une première vision des merveilles divines. La raison et la foi, d'une dignité et d'un rôle différents, mais toutes deux filles de Dieu et dépositaires de sa vérité, concourent ainsi à

[1] II Thessal. II, 10. — [2] I Cor. VIII, 2. — [3] I Cor. III, 18-22.

former dans un harmonieux travail, l'inébranlable conviction chrétienne, dont l'incertitude et le doute sont à jamais bannis.

La raison commence l'œuvre en montrant à l'homme qu'il doit croire : « La raison ne croirait pas, dit le Docteur Angélique, si elle ne voyait pas qu'il faut croire[1]. » Mais elle voit qu'il faut croire ! Elle le voit avec une merveilleuse clarté, tant Dieu « a dressé sa tente dans le soleil[2], » tant il a donné aux faits « qui témoignent, une excessive évidence de crédibilité[3]. » Dieu n'est pas venu incognito et n'a pas parlé furtivement à la terre : « il s'est vêtu de lumière comme d'un vêtement[4]. » Ses prophéties, ses miracles, ses prodigieuses œuvres rendues mille fois plus inexplicables humainement par l'inanité des moyens employés à les produire, tout l'ensemble des manifestations par où se révèle une action divine, tout un christianisme d'où le divin déborde de toutes parts, saisissent la raison, la subjuguent invinciblement, l'abattent aux pieds du Dieu qui se découvre : vraiment « vous êtes le fils du Dieu vivant[5] ! *Comment échapper*[6], *si nous négligeons un tel salut, qui fut d'abord prêché par le Seigneur, puis apporté et affermi au milieu de nous par les témoins auriculaires, auxquels Dieu rendit témoignage par les miracles, par les prodiges, par les effets les plus variés de sa puissance, par la distribution des dons de l'Esprit-Saint*[7]. Douze millions d'hommes sont morts pour attester le symbole catholique. « Les signes » infaillibles de la divinité de la foi ont éclaté « dans la patience, » la force, la confession surhumaines de ces

[1] II — II, q. I. art. ad. I. — [2] Psal. XVIII. 6. — [3] Psal. XCII, 5. — [4] Psal. CIII, 2. — [5] Math. XVI, 16. — [6] Hebr. II, 3. — [7] II Corinth. XII, 12.

millions de martyrs, « nuée immense qui plane sur nous[1] » et témoigne à toute génération qui se lève, de la présence et de l'action de Dieu. Enfin, par-dessus tous les miracles, ce monde transformé à la voix de douze pauvres, transformation prodigieuse dont témoigne la terre entière, qui a laissé d'impérissables traces, que l'histoire a gravées sur un airain immortel, dont les siècles ne font plus qu'affermir la réalité, et dont la raison humaine doit accepter, sous peine de folie, la prédication invincible. « Nul n'est sage s'il n'est croyant[2] » : *Nemo sapiens est nisi fidelis.*

Ici finit le rôle des motifs de crédibilité. La foi prend des mains de la raison l'âme de l'homme et la porte en plein sanctuaire de la vérité révélée. La parole de Dieu, voilà désormais le motif unique de notre adhésion aux vérités de la foi. *Dieu nous a parlé*[3]. — *Dieu nous a révélé*[4]. *C'est l'Esprit du Christ que nous avons*[5]. — *Ce n'est pas des hommes ni par l'homme, mais c'est par Jésus-Christ, c'est par Dieu le Père que nous avons reçu notre foi*[6] : — *Notre Évangile n'est pas selon l'homme*[7]... — *La parole ouïe de Dieu, — nous ne l'avons pas reçue comme la parole des hommes, mais (ce qu'elle est en effet) comme la parole de Dieu*[8]. « La révélation c'est la parole de Dieu, c'est la vérité de Dieu exprimée à nos oreilles par Dieu lui-même et certifiée, expliquée, défendue au besoin par l'Église son épouse, qu'il remplit de son Esprit. Nos facultés naturelles d'intellect et de volonté n'interviennent que comme libre récipient de cette lumière surnaturelle... La lumière de la foi ne peut donc pas nous tromper : elle éclaire infailliblement parce que, quoique

[1] Hebr. XII, 1.— [2] Tertull.— [3] Hebr. I, 2. — [4] I Cor. II, 10. — [5] I Cor. II, 16. — [6] Galat. I, 1. — [7] Galat. I, 11. — [8] I Thessal. II. 13.

voilée encore, elle est la pure et directe lumière de Dieu La véracité même de Dieu est ici en cause : s'il y avait erreur, elle procéderait de Dieu, ce qui est impossible[1]. »

II. — *Sans la foi, impossible de plaire à Dieu*[2]. — *C'est de la foi que vient la justification*[3], — *par la foi que nous sommes sauvés*[4]. — *Par la foi nous sommes les enfants de Dieu*[5]. Où elle n'est pas, Dieu n'a plus de fils, mais une créature rebelle et odieuse : *mon juste vit de la foi : que s'il s'y soustrait, il cesse de plaire à mon âme*[6]. C'est donc la foi qui décide en souveraine de la réprobation et du salut : la cité des élus est la cité où l'on croit ; la cité réprouvée est celle où une raison orgueilleuse *s'est soustraite*[7] au joug de la foi. *C'est par la foi que les ancêtres ont obtenu le témoignage*[8]. Depuis le juste Abel jusqu'au dernier des saints, *tous obtiendront le témoignage par leur foi*[9]. — *Et contre qui Dieu fut-il irrité?... A qui donna-t-il sa parole qu'ils n'entreraient point dans son repos? N'est-ce pas aux incrédules? Nous voyons en effet qu'ils n'y purent entrer à cause de leur incrédulité*[10]. — *La parole qu'ils entendirent ne servit de rien à ces auditeurs qui ne la recevaient point avec foi*[11]. — *Le peuple juif, tout en s'efforçant d'atteindre à la loi de justice, à cette loi de justice ne put parvenir. Pourquoi? parce qu'ils la voulaient sans la foi*[12]. — *Prenez donc garde, mes frères, qu'il n'y ait en quelqu'un d'entre vous le mauvais cœur de l'incrédulité,*

[1] Mgr Pie, t. III, p. 186. — [2] Hebr. xi, 6. — [3] Philip. iii, 9. — [4] Ephes. ii, 8. — [5] Gal. iii, 26. — [6] Hebr. x, 38. — [7] Hebr. x, 38. — [8] Hebr. xi, 2, 39. — [9] Hebr. xi, 2, 39. — [10] Hebr. iii, 17, 19. — [11] Hebr. iv, 2. — [12] Rom. ix, 31, 32.

qui vous fasse fuir le Dieu vivant[1]. Sachez-le bien : *ils ne purent entrer à cause de leur incrédulité*[2].

Assurément nous n'avons pas à demander au Très-Haut, notre maître, notre roi et notre bienfaiteur, pourquoi il a attaché notre salut à cette épreuve : *qui dira à Dieu, pourquoi m'avez-vous fait ainsi*[3] ? Si pourtant nous en scrutons avec respect et amour les adorables motifs, ici encore *la multiforme sagesse divine*[4] brille d'un merveilleux éclat.

L'acte de foi procure à Dieu la plus haute gloire qui lui puisse venir d'un être raisonnable et libre. Quand le « père des croyants[5], » Abraham, eut fait l'acte héroïque de foi qui immolait sa raison, et plus tard ensanglanta son cœur en armant son bras contre un fils, l'Esprit-Saint rendit de lui ce témoignage *qu'il avait procuré de la gloire à Dieu*[6]. Quelle gloire? L'exaltation de toutes ses perfections à la fois : son domaine, sa grandeur, sa puissance, sa véracité, sa bonté.

Que serait à ce dominateur suprême la soumission des mondes matériels ? Ce sont les intelligences dont il veut l'hommage. Or à quelle sublime prostration les courbe la foi! Dieu vient à elles, leur présente en son Fils fait chair, fait pauvre, fait pécheur, fait supplicié, tout un monde d'insondables mystères. O intelligences, prosternez-vous! *et adorent eum*[7]! Son souverain domaine pouvait-il jamais être plus magnifiquement reconnu et honoré? Sa grandeur ne l'est pas moins. Qu'est-ce que le Dieu du *credo* catholique? sinon le Dieu *qui habite une inaccessible lumière*[8] : le Dieu dont l'essence a de telles

[1] Hebr. III, 12. — [2] Hebr. III, 19. — [3] Rom. IX, 20. — [4] Ephes. III, 10. — [5] Rom. IV. — [6] Rom. IV, 20. — [7] Hebr. I, 6. — [8] I Tim. VI, 16.

profondeurs et de si insondables abîmes qu'un Dieu seul la peut *scruter*[1], et que tout ce que Dieu en daigne dire est mystère pour la faible intelligence de la créature. C'est le Dieu *dont la pensée reste inconnue*[2], *les jugements incompréhensibles*, *les voies inscrutables*, *les conseils fermés*[3], — *les richesses insondables*[4]. Voilà le Dieu dont la foi reconnaît et exalte l'infinie grandeur, comme aussi son infaillible véracité. Je crois, parce que Dieu a parlé. Le monde ne m'est plus rien; les créatures s'évanouissent; ma raison se tait, Dieu a parlé, tout est fini : sa véracité m'est tout. Que m'importent vos difficultés et vos doutes, et ces ombres épaisses, et ces impossibilités apparentes? Qu'importe tout cela à l'homme de foi ? Il fait ce que fit son magnanime ancêtre, *qui ne faiblit point dans la foi, qui ne considéra pas que sa chair était morte, à cet âge de près de cent ans qu'il avait déjà, ni qu'était mort de même le sein de Sara: devant la promesse divine pas d'hésitation, pas de défiance : il se fortifia dans la foi, glorifiant Dieu, car il savait avec une entière certitude que toutes ses promesses Dieu est assez puissant pour les accomplir*[5]. Et que d'amour encore dans un acte de foi ! L'Apôtre appelait tout à l'heure l'incrédule l'homme *au mauvais cœur*[6] : l'âme croyante sera donc le fils attaché avec amour aux lèvres d'un père. Oh ! « nous croyons à la charité de Dieu[7] ! » « Dieu a tant aimé[8] ! » « C'est là toute la foi des chrétiens, c'est la cause et l'abrégé de tout le symbole... disons donc pour toute raison dans tous les mystères : Dieu a tant aimé le monde[9] ! » Si par impossible je pouvais me défier de la

[1] I Cor. II, 10. — [2] Isai, LV, 8. — [3] Rom. XI, 33. — [4] Ephes. III, 8. — [5] Rom. IV, 19-22. — [6] Hebr. III, 12. — [7] I Joan. IV, 16. — [8] Joan. III, 16. — [9] Bossuet, *Or. fun. d'Anne de Gonzag.*

véracité de mon Dieu, ah! jamais je ne me pourrais défier de son cœur ! Ainsi l'acte de foi, en même temps qu'il offre à Dieu le tribut du plus sublime hommage, fait jaillir de l'intelligence et de la volonté humaines ses trois plus grandes richesses : l'adoration, l'immolation, l'amour. Croire, c'est adorer une majesté infinie, s'immoler dans la partie la plus haute de son être à d'impénétrables mystères; recueillir des lèvres d'un père, pour les féconder dans l'amour[1], de mystérieux et suaves entretiens.

Mais l'acte de foi s'offre à nous sous un nouvel aspect, celui de la réparation. Dieu fut grandement insulté par la raison humaine, aux jours où au lieu d'une croix effrayante, il ne lui présentait à lire qu'une splendide création, vêtement de gloire, miroir étincelant qui révélait sa divinité, ses attributs et sa présence. *L'invisible en Dieu, manifesté par la création du monde, par tous les êtres, a été aperçu, et aussi son éternelle puissance et sa divinité*[2]. Il fallait adorer : l'homme soumit cette vision révélatrice au critère de son infirme raisonnement, et bientôt il ne resta plus de Dieu dans sa pensée qu'un monstrueux fantôme au service de ses passions déchaînées[3]. Voilà le crime ; voici l'expiation. Cette raison humaine qui abandonna la sagesse pour une folie sacrilége, c'est par une folie divine qu'elle sera désormais ramenée à la sagesse répudiée : tel est le plan « de la puissance[4], » et de la sagesse de Dieu. La raison a dédaigneusement rejeté le livre de la création où Dieu se lisait en si visibles et si magnifiques caractères : un autre lui est substitué, effrayant d'incohérence et

[1] Galat. v, 6. — [2] Rom. I, 20. — [3] Rom. I, 25. — Rom. I, 21. — [4] I Cor. I, 18.

d'obscurités, où la raison éperdue ne retrouve plus rien de ses pensées ordinaires. *La parole de la croix est pour ceux qui périssent une extravagance : pour ceux qui se sauvent, c'est la puissance même de Dieu. Car il est écrit : je perdrai la sagesse des sages et je réprouverai la prudence des prudents. Où est le sage? où est l'écrivain? où est le chercheur de sagesse humaine? Est-ce que Dieu n'a pas fait de la sagesse de ce monde une folie? En voici la raison : en face de la sagesse déployée de Dieu, le monde refusa de se servir de cette sagesse pour connaître Dieu : alors il plut à Dieu de ne plus sauver que par la folie de la prédication ceux qui y voudraient croire. Et ainsi quand les Juifs nous demandent des miracles, quand les Gentils viennent chercher des raisonnements, nous autres nous prêchons Jésus-Christ crucifié, scandale aux Juifs, folie aux Gentils ; aux seuls élus d'entre Juifs et Gentils, Jésus-Christ, force de Dieu et sagesse de Dieu... Et que nulle chair ne se glorifie en face du Seigneur*[1] ! »

Aux excellences que nous venons d'exposer, ajoutons une dernière et précieuse prérogative de la foi : *sa fécondité.*

Étude double : car une double influence va de la foi aux œuvres et des œuvres à la foi. La foi a besoin des œuvres : les œuvres ont besoin de la foi. Sans les œuvres, la foi est morte et inutile au salut : sans la foi, les œuvres se déssèchent et dépérissent, et n'arrivent que par elle à la pleine et féconde maturité.

Pour l'hérésie, la foi seule suffit au salut : principe si cher à son cœur et si commode à ses vices, que depuis les rêveries gnostiques jusqu'au quiétisme de Molinos,

1 I Cor. I, 18-25, 29.

la devise de tous les hérétiques a toujours été ce mot effronté de Luther : *pecca fortiter et crede fortius*. L'erreur aboutit fatalement là, au profit de la chair. S'il faut, pour donner quelque ombre de crédit à une aussi scandaleuse affirmation, mutiler l'Écriture, elle la mutile; ou bien elle équivoque misérablement. Où saint Paul rejette les observances mosaïques, dont les judaïsants faisaient, au détriment de la foi, une condition essentielle du salut, l'hérésie lui fait rejeter les *œuvres* et regarder la foi toute seule[1] comme indispensable au salut. Certes! à défaut d'une parole divine, la raison seule ferait justice de ces lâchetés honteuses qui refusent de voir pour n'avoir plus à bien agir[2]. » Parcourons néanmoins les passages si formels, où l'Apôtre enseigne la nécessité des bonnes œuvres pour vivifier la foi et assurer le salut. Quel sera d'abord le signe qui manifestera au dehors la présence et le règne de la foi dans le secret de l'âme ? Les œuvres : *notre participation à la foi éclate aux yeux en se manifestant par toute sorte de bonnes œuvres*[3]. La foi est reine dans la vie chrétienne: elle a comme sujets toutes les facultés qui travaillent sous mon commandement. *Demeurez fermes... dans votre collaboration à la foi*[4]. Et la louange ne vient au chrétien que quand les travaux de sa foi ont été infatigables et féconds.... *Je conserve la mémoire des œuvres de votre foi, et de vos travaux, et de vos aumônes, et de vos souffrances*[5]..... *car l'Évangile que nous prêchons n'a pas consisté pour vous en paroles*[6]; non, *le royaume de Dieu ne consiste pas à parler, mais à agir saintement*[7].

[1] Rom. III, 20; — III, 28; — IV, 2, 6; — IX, 32; — XI, 6; — Galat. II, 16. — [2] Psal. XXXV, 4. — [3] Philem. 7. — [4] Philipp. I, 27. — [5] I Thessal. I, 3. — [6] I Thessal. I, 5. — [7] I Cor. IV, 20.

La foi est-elle vide des bonnes œuvres? Elle n'est plus, sous un nom dérisoire, qu'une véritable incrédulité. *Ils font profession de connaître Dieu; en réalité, par la conduite qu'ils tiennent, ils le nient*[1]: — *Donc, que nos frères apprennent à devancer tous les autres dans la pratique des bonnes œuvres, prêts à secourir chaque détresse afin de ne demeurer pas infructueux*[2].

Si les œuvres sont la vie de la foi, la foi à son tour est la vie des œuvres. La foi dans le chrétien est un moteur universel d'où naît, s'entretient et se perfectionne l'activité. C'est d'elle que la pensée reçoit ses inspirations, le cœur ses affections, la volonté ses forces et ses résolutions généreuses, l'être tout entier son mouvement et sa direction. *Le juste vit de la foi*[3]. — *Ma vie actuelle dans la chair est une vie toute dans la foi du Fils de Dieu*[4]. La foi est le principe éternel des exploits et des triomphes du christianisme. Le chrétien jette au monde, depuis dix-huit siècles, des paroles d'une énergie qui triomphe de toutes les persécutions et défie toutes les tyrannies; seul, au milieu des défaillances de la lâcheté, des calculs de l'intérêt, des silences honteux de la peur, le chrétien parle. Comme il parlait à Néron, il parle aux persécuteurs héritiers de ses haines et de ses projets. Ce que Pierre et Paul disaient au prétoire, Pie IX le dit au Vatican. Et d'où vient au chrétien cette force qui restera à jamais une énigme pour le monde? De la foi. *Ayant le même esprit de foi..., nous parlons*[5]! Qu'importent au chrétien les fureurs du temps, à lui qui possède, comme un refuge toujours sûr, l'éternité? *car nous savons que le Dieu qui a ressus-*

[1] I Tit. I, 16. — [2] Tit. III, 14. — [3] Rom. I, 17. — [4] Galat. I, 20. — [5] II Cor. IV, 13.

cité Jésus, nous ressuscitera avec lui[1]. Le monde, l'enfer, sa propre nature se réunissent contre lui, l'assaillent, le couvrent de traits enflammés ? Ah ! le chrétien n'a pas peur ! Il saisit l'impénétrable bouclier de la foi, et pas un de ces traits ne le peut transpercer. *Saisissez*, lui crie l'Apôtre, *le bouclier de la foi, sur lequel vous puissiez éteindre toutes les flèches brûlantes du pervers*[2]. Aussi quelle paix procure à l'âme la foi divine ; et dans cette paix, quelle joie ! Il faudrait prêter un instant l'oreille aux plaintes déchirantes des âmes que le doute torture, ou qu'une aride incrédulité livre, comme le voyageur au milieu des déserts, au supplice de la soif et de la faim ; il faudrait suivre dans les intelligences et les cœurs les secousses, les angoisses, les agonies effroyables d'une foi qui ne meurt jamais sans des résistances désespérées ; alors seulement nous pourrions savourer tout le charme de ces mots de l'Apôtre : *Que le Dieu d'espérance vous comble de joie et de paix en votre foi ! Que l'espérance vous remplisse, et aussi la force de l'Esprit-Saint*[3] !

Ces œuvres et ces victoires de la foi, écoutons l'Apôtre, dans un chant triomphal, nous en exposer la suite depuis l'origine du monde et à travers les siècles.

« C'est par la foi qu'Abel offrit à Dieu une plus riche victime que Caïn ; par elle qu'il fut déclaré juste quand Dieu rendit témoignage de l'excellence de ses dons ; par elle que, tout mort qu'il est, sa voix se fait toujours entendre. C'est par la foi qu'Hénoch fut enlevé pour ne pas subir la mort : on ne le trouvait plus, Dieu l'avait transporté ailleurs, car avant son enlèvement ce témoignage lui avait été rendu qu'il avait été

[1] II Cor. IV, 14. — [2] Ephes. VI, 16. — [3] Rom. XV, 13.

agréable à Dieu. Or sans la foi il est impossible de plaire à Dieu, car il faut croire qu'il existe et qu'il rémunère ceux qui le cherchent. C'est par la foi que Noé, saisi de crainte à l'annonce de ce qui n'apparaissait pas encore, bâtit pour le salut de sa famille l'arche dont il fit la condamnation du monde : aussi fut-il constitué héritier de la justice qui vient de la foi. C'est par la foi que celui qui reçut le nom d'Abraham obéit, partant pour la terre qu'il devait recevoir en héritage, partant sans savoir où il allait; par la foi qu'il demeura dans la terre de promission comme en une terre étrangère, habitant sous des tentes ainsi qu'Isaac et Jacob, cohéritiers de la même promesse : il attendait la cité bâtie sur des fondements, dont le fondateur et l'architecte est Dieu. C'est par la foi que Sara elle-même, stérile et trop avancée en âge pour concevoir, reçut la vertu d'enfanter : elle crut à la fidélité du Dieu qui lui avait promis, et ainsi, d'un seul homme, d'un mort, sortit une postérité innombrable comme les étoiles du ciel, comme le sable des bords de la mer. Et tous ces saints mouraient dans la foi sans avoir reçu les biens promis, mais ils les voyaient dans le lointain, ils les saluaient et se confessaient pèlerins et étrangers sur la terre. Parler ainsi, c'est bien dire que l'on cherche une patrie; entendaient-ils la patrie dont ils venaient de sortir? Le temps ne leur manquait pas pour y retourner; mais non, c'est une patrie meilleure qu'ils désiraient : la patrie céleste; aussi Dieu ne rougit point de s'appeler leur Dieu, lui qui leur prépara une cité. C'est par la foi qu'Abraham offrit Isaac, au jour où Dieu le mettait à l'épreuve. Il offrait un fils unique et l'héritier des promesses à qui il avait été dit : d'Isaac sortira ta postérité,

Mais Abraham songeait que Dieu peut bien ressusciter les morts ; aussi son fils lui fut-il redonné comme une figure. C'est par la foi que Jacob mourant bénit chacun des enfants de Joseph et adora le sommet de son sceptre. C'est par la foi que Joseph mourant parla de la sortie des enfants d'Israël et donna des ordres qui regardaient sa dépouille. C'est par la foi que Moïse, à sa naissance, fut tenu caché trois mois par ses parents : ils voyaient en lui une beauté singulière et ne redoutèrent point l'édit royal. C'est par la foi que Moïse, devenu grand, refusa l'adoption de la fille de Pharaon, préférant l'affliction avec son peuple aux délices passagères du péché, estimant un trésor supérieur aux richesses de l'Égypte l'ignominie de Jésus-Christ, c'est qu'il levait les yeux vers la récompense. C'est par la foi qu'il quitta l'Égypte sans craindre la fureur du roi ; car l'Invisible, il le voyait, pour ainsi parler ; aussi il supporta tout. C'est par la foi qu'il célébra la pâque et fit l'aspersion du sang, afin que l'ange qui exterminait les premiers-nés ne touchât pas aux Israélites. C'est par la foi qu'ils passèrent la mer Rouge comme la terre ferme, et les Égyptiens pour l'avoir tenté furent engloutis. C'est par la foi que les murailles de Jéricho, tournées sept jours durant, s'écroulèrent. C'est par la foi que Rahab la courtisane, recevant en paix les espions, ne périt pas avec les incrédules. Que dire encore ? Le temps me ferait défaut, racontant les œuvres de Gédéon, de Baruch, de Samson, de David, de Samuel et des prophètes, qui par la foi vainquirent les royaumes, accomplirent la justice, gagnèrent les promesses, fermèrent la gueule des lions, arrêtèrent l'impétueux assaut des flammes, échappèrent au tranchant de l'épée, aux extrémités de la maladie, devinrent puissants dans les batailles, mirent en

fuite les armées étrangères, rendirent aux mères leurs enfants arrachés des bras de la mort. Les uns appliqués aux tortures refusèrent la vie pour une résurrection meilleure; d'autres ont souffert les insultes et les fouets, les chaînes et les cachots; lapidés, sciés, mis à la question, il mouraient sous le tranchant du glaive. Fugitifs, couverts de peaux de brebis et de chèvres, dans la faim, dans l'angoisse, dans la douleur, ces saints dont le monde n'était pas digne, erraient dans les solitudes, sur les montagnes, au fond des antres et des cavernes de la terre, et tous, avec le témoignage d'une foi éprouvée, moururent sans recevoir l'effet des promesses[1] : c'est que Dieu a formé en notre faveur le dessein de ne les pas, sans nous, consommer dans la gloire[2]. »

II

L'ESPÉRANCE

Dès que l'homme a porté sur les biens invisibles le regard de la foi, son cœur s'en éprend, y aspire, les réclame avec de mystérieuses ardeurs : *tout gémit, tout est en proie aux douleurs de l'enfantement*[3] : — *tout attend la révélation de la gloire des fils de Dieu*[4]. Soutenir cette attente, entretenir ces ardeurs, telle est la mission de l'espérance. Née de la foi[5], l'espérance soutient, durant

[1] Nous avons, en exposant le dogme de la résurrection générale, donné le sens profond de ces dernières paroles. — [2] Hebr. XI. — [3] Rom. VIII, 22. — [4] Rom. VIII, 19. — [5] *Spes ex fide quodammodo oritur*. D. Thom. *in Epist. ad Rom.* c. VIII, lec. V.

les défaillances et les maux de l'exil, la volonté de l'homme et la tient sans cesse élevée vers les biens invisibles. Par l'espérance, l'homme détaché des choses périssables n'aspire plus qu'aux éternelles, et par elle encore, sûr de la promesse divine, appuyé sur l'infinie autorité d'un Dieu, *il garde sans être jamais ébranlé la confession des biens promis, car il est fidèle celui qui a fait ces promesses* [1] : promesses dont le double objet est la vie éternelle et les secours qui y font arriver.

C'est dire que l'espérance renferme à la fois pour l'homme une *grandeur* merveilleuse, la plus haute *certitude*, une décisive *influence* sur la direction de toute la vie.

1. *Notre gloire, c'est notre espérance* [2]. Quelle transformation opère l'espérance! Voyez cheminer sous un ciel inclément, par une terre aride, ce voyageur brisé de fatigue et torturé par la faim : vous le plaignez ? Ah! ne vous y trompez pas ! ce prétendu pauvre est l'héritier présomptif d'une grande couronne; exilé un instant, il regagne la patrie où l'attendent avec les splendeurs du trône toutes les joies et toutes les gloires d'une royale existence.

Un jour Dieu fit à l'homme cette étonnante ouverture qu'il lui destinait son propre repos. Quel est ce repos de Dieu ? Dieu parle-t-il en figure? S'agit-il pour l'homme du repos terrestre à goûter après les fatigues de ses œuvres [3]? Non, ce repos dominical, figure auguste du repos de Dieu après les six jours de la création, était institué dès longtemps avant la promesse dont nous parlons. *L'œuvre divine était achevée*, le repos dominical

[1] Hebr. x, 23. — [2] Rom. v, 2. — [3] Hebr. iv, 4, 5.

institué, *dès l'origine même des choses* [1]. Est-ce le repos de la terre promise ? Le repos, les puissances, la béatitude, ici-bas, dans une terre « coulante de lait et de miel [2] ? » Et le bonheur de l'homme a-t-il ce monde pour patrie ? Non encore. La promesse d'un repos est bien postérieure à l'établissement d'Israël dans la terre promise [3] ; et *si Josué les avait introduits dans le vrai repos, jamais depuis lors il n'eût été question d'un autre* [4]. Or c'est depuis, *c'est de nouveau, que Dieu fixe un aujourd'hui* en disant bien longtemps après David : *Aujourd'hui, si vous entendez sa voix,* si la promesse d'un repos frappe vos oreilles, *gardez-vous d'endurcir vos cœurs* [5]. O homme, lève donc au delà des mondes, au delà des puissances et des gloires de toute patrie inférieure, lève jusqu'à l'infini, jusqu'à l'éternel, jusqu'à Dieu, tes magnifiques espérances! On te parle d'une patrie, c'est la sienne ; d'un royaume, c'est le sien ; d'une gloire, c'est sa gloire ; *d'un poids éternel de gloire* [6], c'est cet infini qui va t'engloutir : être déifié [7], reflet même de Dieu, son fils [8], son héritier [9], son éternel compagnon de béatitude, monter, monter toujours, « aie la volonté magnanime [10] » de ne t'arrêter qu'aux pieds mêmes de Dieu. Navigateur dans l'océan de la gloire divine, ne reconnais aucun rivage, ne consens à aucune limite, avance sans cesse, et *jette ton ancre solide et assurée jusqu'au delà du voile, dans l'intérieur* [11], *dans l'inaccessible lumière qu'habite Dieu* [12] !

Voilà l'homme tel que le fait l'espérance : une autre

[1] Hebr. IV, 3. — [2] Deut. VI, 3. — [3] Hebr. IV. — [4] Hebr. IV, 8 — [5] Hebr. IV, 7. — [6] II Corinth. IV, 17. — [7] II Petr. I, 4. — [8] Rom. VIII, 15, 16. — [9] Rom. VIII, 15. 16. — [10] II Cor. V, 8. — [11] Heb·. VI, 19. — [12] I Tim. VI, 16.

révélation toute mystérieuse achève d'en esquisser la grandeur. L'homme qui attend un Dieu est lui-même l'attente des mondes. Des germes d'espérance sont répandus partout dans la création, où ils produisent de secrets tressaillements et de mystérieux désirs. *L'attente de la création c'est d'attendre la révélation des fils de Dieu. Car elle aussi sera alors délivrée de la corruption dont elle est esclave pour passer à la liberté de la gloire de Dieu. Aussi, nous le savons, toute la création gémit et souffre les douleurs de l'enfantement, soumise à la vanité, violentée* [1] sans cesse, et condamnée par Dieu à suivre l'homme dans ses douleurs et dans « son espérance [2]. »

Si tel est le gémissement des mondes : si une mystérieuse tristesse, cette tristesse entrevue du poëte : *Sunt lacrymæ rerum* [3], est déposée au fond des choses ; si l'espérance enveloppe pour ainsi parler la création matérielle tout entière d'un voile de douleur, que sera-ce de l'âme humaine ? Si les serviteurs sont ainsi dans les gémissements de l'attente, que se passera-t-il dans l'âme de leur roi ? *Ce n'est pas la création seulement, mais c'est nous-mêmes, nous qui avons reçu les prémices de l'Esprit, c'est nous qui au fond de l'âme poussons des gémissements dans l'attente du jour où se fera notre adoption comme fils de Dieu, et la rédemption de notre corps* [4]. Le fond de l'âme humaine, c'est la tristesse, le dégoût du présent, la lassitude des choses terrestres, l'aspiration vers quelque mystérieux idéal. On dit à l'homme : contente-toi de la terre, comme s'en contentent tous les êtres qui t'environnent et qui recevant de la terre leur quotidienne pâture, s'endorment contents ! On le dit, et voici qu'au-

[1] Rom. VIII, 19-23. — [2] Rom. VIII, 20. — [3] Virgile. — [4] Rom. VIII, 23.

cune force au monde ne peut enchaîner ses désirs; le monde entier ne remplit pas le vide de son âme et l'infini de ses aspirations. Après qu'il a tout possédé, tout goûté, tout épuisé, il jette à ces ruines une malédiction, et à l'avenir un cri d'espérance et d'amour. « En réalité notre âme a le caractère d'une exilée [1], » elle passe gémissante à travers les choses, plus grande que le *monde qui n'est pas digne d'elle* [2], — *et saluant de loin la cité qui ne finit pas* [3]. Cette tristesse et ces dégoûts sont la suprême grandeur de l'homme, la marque de sa céleste origine et de ses grandes destinées. *Nous osons toujours! sachant que tout le temps que nous sommes dans le corps, nous cheminons loin de Dieu (car nous marchons à travers la foi, et non dans la claire vision), nous osons et nous voulons ardemment sortir plus de nos corps, et nous aller présenter au Seigneur* [4]. Car, hôtes d'un monde supérieur, *citoyens* [5] d'une patrie « céleste [6], » *nous n'avons plus un regard pour les choses visibles; ce sont les invisibles que nous contemplons, car ce qui se voit n'est qu'éphémère; ce qui ne se voit pas est éternel* [7].

2. Quand nous déroulons devant le rationalisme contemporain les magnificences de notre divine élévation, il nous prend en pitié comme on fait d'un fiévreux qui dans une nuit de délire se voit maître d'une immense fortune, ou roi d'un vaste empire. Ah! s'écrie l'Apôtre : *l'espérance ne trompe pas* [8]! notre avenir est aussi certain qu'il est brillant : de même que notre foi est infaillible, reposant sur la véracité de Dieu, notre espérance

[1] Balmès. — [2] Hebr. XI, 38. — [3] Hebr. XI. — II Cor. V. — [4] II Corinth. V, 6-9. — [5] Ephes. II, 19. — [6] Hebr. XI. — [7] II Corinth. IV, 18. — [8] Rom. V, 5.

est assurée, ayant pour fondement la parole de Dieu, son serment, sa promesse, son testament.

Merveilleuse condescendance de notre Dieu ! En face de la transformation, qui de pauvre le fait riche d'une « insondable richesse [1] ; » de condamné à mort le fait ami et familier d'un Dieu ; de néant, d'être d'un jour, de frêle et chétive créature, le fait l'hôte d'une éternité ; de fils de l'homme, le fait fils de Dieu : l'homme est demeuré interdit et stupéfait. Impossible de croire à une pareille fortune ! Qu'a fait Dieu ? Il a commencé par donner sa parole : l'humanité hésitait encore. Dieu a prêté serment. Puis, comme s'il eût fallu plus encore, Dieu a testé ; et comme le testament n'a de force que quand la mort y a apposé son inviolable sceau, Dieu est mort ! Promesse, serment, testament : triple anneau d'une chaîne que le ciel et la terre ne sauraient rompre et qui enferme nos espérances dans des liens à jamais indissolubles. Oui, *notre espérance est inébranlable* [2] ; oui, *nous hériterons des promesses* [3]. Le premier fondement en est la parole de Dieu. Un Dieu nous en a donné sa parole : et comme si cette parole fût trouvée insuffisante, il y a ajouté le serment... *Quand Dieu promit... voulant surabondamment montrer aux héritiers des promesses l'immobilité de sa résolution, il fit intervenir le serment, afin que fondés sur ces deux inébranlables choses, où il est impossible que Dieu soit trouvé menteur, nous reçussions la consolation la plus puissante, nous autres dont le refuge est l'espérance qu'on nous propose et que nous devons garder. Et comme Dieu n'avait personne plus grand que lui par qui il pût jurer, il jura par lui-même, disant : je l'affirme, je te bénirai de ma bénédiction et te multiplierai à l'infini.*

[1] I Tim. VI, 16. — [2] Hebr. X, 23. — [3] Hebr. VI, 12.

Ainsi (Abraham) supportant tout avec patience, a obtenu la promesse. L'homme jure par plus grand que soi, et dans tous ses différends, la plus grande assurance qu'il puisse donner, c'est le serment [1]. Si le serment de l'homme a cette puissance, que sera-ce du serment d'un Dieu?

Dieu, pour affermir notre espérance, fit plus encore, il daigna tester, puis mourir, pour donner à son testament une force que rien au monde ne saurait plus ébranler..... *Le Christ est médiateur du testament nouveau, de telle sorte que, lui mort, les prévarications commises sous le premier testament sont pardonnées, et les élus reçoivent la promesse d'un héritage éternel. Où il y a testament il faut qu'intervienne la mort du testateur : les testaments n'ont de force que par la mort; ils ne valent pas, tant que vivent ceux qui ont testé* [2]. Quelques heures avant de mourir, ou plutôt quand il mourait déjà mystiquement à la cène, mon Dieu me remit le testament qui me faisait son légataire universel, l'héritier de toute sa fortune. Il est mort, son sang a scellé pour l'éternité sa donation, c'est fini, à jamais fini : « tout est consommé [3]. » Me voilà devenu « Dieu » par participation et par héritage; il ne me reste plus qu'à me relire avec la plus inébranlable assurance mon testament divin. *Voici le testament que j'ai fait après ces jours-là en faveur de la maison d'Israël, dit le Seigneur; inscrivant mes lois dans leur âme, les gravant dans leur cœur, je leur serai leur Dieu, ils me seront mon peuple.... Je serai propice à leurs iniquités, et ne me souviendrai plus de leurs crimes* [4].

L'Apôtre appelle Jésus-Christ *sponsor testamenti* [5].

[1] Hebr. VI, 13-19. — [2] Hebr. IX, 15-19. — [3] Joan. XIX, 30. — [4] Hebr. VIII, 10, 12. — [5] Hebr. VII, 22.

Ce seul mot dénoue la plus insoluble des énigmes, celle que Job posait en ces termes : O mon Dieu, « qu'est-ce donc que l'homme pour que vous l'exaltiez ainsi[1] ? » Ah ! c'est que derrière l'homme il y a Jésus-Christ, il y a le fils bien-aimé du Père, s'incarnant pour l'homme, vivant pour l'homme, mourant pour l'homme, revêtant l'homme de tous ses mérites, devenant *sa justice, sa sanctification, sa rédemption*[2], le couvrant de sa prière, *vivant toujours pour intercéder*[3], le faisant son frère, son autre lui-même, l'inséparable compagnon de sa fortune, l'emmenant avec lui jusqu'aux pieds du Très-Haut. *C'est par lui que nous avons accès près du Père*[4]. — *Une pareille assurance près de Dieu, c'est par le Christ que nous l'avons*[5]. — *C'est dans le sang du Christ que nous avons l'assurance de pénétrer dans le Saint des saints, par cette nouvelle et vivante route à travers le voile, c'est-à-dire sa chair*[6]; cette chair expiatrice dont le sang nous couvre, nous lave, nous déifie, nous vaut les regards, l'amour, les embrassements du Très-Haut. *Après nous avoir réconciliés par la croix*[7]; nous ayant assez aimés pour nous donner son Fils, pour le livrer à la mort, *comment supposer qu'il ne nous a pas, avec ce Fils, tout accordé*[8] ? Et le sang de ce Fils *poussant une plus puissante clameur que celui d'Abel*[9], comment n'obtiendrait-il notre grâce ? *Et un Dieu les justifiant, qui se portera accusateur des élus de Dieu ? qui les condamnera ? Voici Jésus-Christ qui est mort, bien plus qui est ressuscité, qui siége à la droite de Dieu, et qui interpelle en notre faveur*[10] ! Une seule chose ébranlerait notre espérance : notre

[1] Job. VI, 17. — [2] I Cor. I, 30. — [3] Hebr. VII, 25. — [4] II Cor. III, 4. — [5] II Cor. III, 4. — [6] Hebr. X, 19, 20. — [7] Ephes. II, 16. — [8] Rom. VIII, 32. — [9] Hebr. XII, 24. — [10] Rom. VIII, 33, 34.

séparation d'avec Jésus-Christ ; *mais qui nous séparera de la charité de Jésus-Christ*[1] ?

Non, non, *l'espérance ne trompe pas*[2] ! l'espérance, c'est l'ancre de l'âme, *ancre ferme et solide qui est jetée jusqu'à l'intérieur du voile, où est entré comme notre précurseur Jésus fait pontife éternel selon le rite de Melchisédech*[3].

3. De tout ce qui précède il nous est facile de conclure quel rôle immense jouera l'espérance dans la vie chrétienne : rôle à ce point prépondérant et absolu, que l'Apôtre ne craint point d'attribuer à l'espérance l'œuvre de notre salut : *c'est par l'espérance que nous sommes sauvés*[4]. Sœur cadette de la foi, magnanime et active comme elle, l'espérance fait la gloire, la sainteté, l'élévation, la force, la joie du chrétien durant son exil.

Comme la foi, l'espérance est une immolation de l'âme, un holocauste spirituel à la gloire *du Dieu de l'espérance*[5]; immolation dont Dieu paye à l'homme le mérite par d'éternelles récompenses : *spe salvi facti sumus*. Ce qu'il esquissait dans les Patriarches, Dieu le réalise pour l'humanité chrétienne tout entière; il vient à elle, l'arrache à la terre : *egredere*[6], sors ! lui désigne une patrie inconnue, où elle doit se rendre par des chemins douloureux et au sein d'effrayantes ténèbres. La gloire comme le mérite de l'humanité sera de se mettre en marche à cet ordre de Dieu, pour l'éternité mystérieuse dont elle n'a nulle connaissance et nulle idée. *Elle obéit, elle sort et se rend au pays qu'elle doit recevoir en héritage,*

[1] Rom. VIII, 35. — [2] Rom. V. 5. — [3] Hebr. VI, 19, 20. — [4] Rom. VIII, 24. — [5] I Tim. I, 1. — [6] Genes. XII, 1.

elle part, ne sachant où elle va[1]. Et ce terme inconnu n'est pas le seul mystère, la singularité même du voyage en referme d'autres aussi désespérants. Le bonheur lui est promis : la douleur seule l'enveloppe : elle est fille de Dieu, héritière d'une joie éternelle, et rien ne se montre à elle que le désolant cortége de tous les maux : le bien se dérobe dans le vague de l'éloignement, le mal est à ses pieds, devant sa face, dans sa réalité terrible. *Elle marche ne sachant où elle va*[2]..... *elle meurt sans recevoir l'effet des promesses*[3]. Mais Dieu a parlé, Dieu a promis ; il lui suffit, elle attend avec une imperturbable assurance, et « supporte avec une invincible longanimité[4]. » Elle immole à son Dieu les révoltes de sa raison comme celles de sa volonté, et c'est là l'holocauste *qui donne de la gloire à Dieu*[5]. C'est l'héroïsme qui lui vaut à elle-même le triomphe : *après avoir patiemment attendu, elle reçoit l'effet des promesses*[6].

Et voyez avec quelle admirable sagesse est coordonnée l'épreuve de l'espérance. C'est un avenir inconnu, c'est une difficile conquête qui sont proposés à l'homme. Voilà l'épreuve, il faut d'abord qu'il marche à l'inconnu : *si l'espérance s'apercevait, elle ne serait plus l'espérance, car ce que l'on a sous les yeux, comment l'espérer? Mais un terme invisible, nous l'espérons, nous y aspirons par la patience*[7]. Outre l'inconnu, il faut la tribulation, l'aspérité du chemin ; ce sera là le second élément de l'épreuve : *Notre gloire c'est d'espérer en la gloire des fils de Dieu : bien plus, notre gloire est dans nos tribulations : car, nous le savons, la tribulation donne lieu à la patience, la patience à l'épreuve, l'épreuve à l'espérance, et l'espérance ne*

[1] Hebr. XI, 8. — [2] Hebr. XI, 8. — [3] Hebr. XI, 13. — [4] Hebr. VI, 15. — [5] Rom. IV, 20. — [6] Hebr. VI, 15. — [7] Rom. VIII, 24-26.

trompe point[1]. Lorsqu'en face d'un lointain et obscur avenir, au milieu des douleurs de l'existence, le juste, sans jamais hésiter un instant, attendra tout de son Dieu, *espérera contre toute espérance*[2], ne jettera *à la promesse pas un seul regard d'indécision et de défiance*[3], — *pleinement convaincu que tout ce que Dieu promet, il est assez puissant pour l'accomplir*[4]; quand le juste montera, soutenu de la grâce jusqu'à cet héroïsme, l'épreuve sera faite : Dieu saura qu'il a un fils, et l'éternité *avec son poids immense de gloire*[5] sera la récompense d'un aussi magnanime courage.

Mais l'espérance n'attend pas la mort pour introduire l'âme juste dans les cieux. Dès l'exil, elle emporte ses pensées et ses désirs, et les fixe par avance dans cette patrie qui l'attend. Aussi quelle grandeur l'espérance communique à l'âme chrétienne! Quelle âme que cette âme du saint *qu'emplissent des années éternelles*[6]; qui ne vit plus sur la terre, mais dont *toute la vie se passe dans les cieux, d'où aussi elle attend Notre Seigneur Jésus-Christ*[7]. Le monde ne lui est plus rien : *il n'est pas digne d'elle*[8], — *c'est du fumier, c'est de l'ordure*[9] : il lui faut *l'immobile royaume*[10], et l'objet unique de son attente et de ses soupirs, *c'est la demeure d'en haut, bâtie par Dieu même, et non par l'homme, demeure éternelle dans les cieux*[11].

Ne cherchons pas ailleurs l'étonnante force du chrétien. Détaché de tout, dédaignant tout, quittant tout, que lui importe l'exil, à lui dont la seule patrie est le

[1] Rom. v, 2-5.— [2] Rom. iv, 18.— [3] Rom. iv, 20.— [4] Rom. iv, 21. — [5] II Corinth. iv, 17.— [6] Psal. LXXVI, 6. — [7] Philip. iii, 20.— [8] Hebr. xi, 38.— [9] Philip. iii, 8.— [10] Hebr. xii, 28.— [11] II Corinth. v, 1.

ciel? la prison, à lui dont l'âme « habite aux cieux[1]? » la mort, à lui dont le désir unique est *de tomber en dissolution pour vivre avec le Christ*[2]? — *Aussi nous ne défaillons jamais! mais bien qu'en nous l'homme du dehors tombe en pourriture, l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour; car la rapide et légère tribulation du moment actuel nous enfante un poids éternel de gloire au delà de toute mesure et de toute sublimité*[3].

Et là même où toute la force se brise, la force de l'espérance remporte son dernier triomphe : le triomphe sur la douleur. Autant que l'incrédule, le chrétien souffre, souvent même plus que lui; mais quelle différence! Où le premier ne voit qu'une stérile torture, l'autre contemple une moisson en fleurs. Chaque soupir de son cœur, chaque larme de ses yeux, chaque tressaillement douloureux de sa chair se transfigure sous le regard de son espérance en d'immortelles délices. La douleur est l'enfantement de la gloire, et la suprême douleur, la mort, n'est plus que la porte illuminée de la béatitude éternelle. *Aussi, mes frères bien-aimés, restez fermes et immobiles, soyez toujours remplis des œuvres de Dieu, sachant que votre travail n'est pas stérile dans le Seigneur*[4]. — *Pourquoi nous travaillons et supportons les malédictions? c'est que notre espérance est dans le Dieu vivant*[5]. Aussi l'espérance vous fera contempler le plus merveilleux spectacle que puisse offrir la terre : l'homme donnant à la douleur un tranquille sourire et recevant l'étreinte de la mort comme l'embrassement d'une amie: *dans l'espérance, la joie*[6].

Et combien cette transfiguration de la douleur et de

[1] Philip. III, 20. — [2] Philip. I, 23. — [3] II Cor. IV, 16, 17. — [4] I Corinth. XV, 58. — [5] I Tim. IV, 10. — [6] Rom. XII, 12.

la mort par l'espérance chrétienne nous semblera plus merveilleuse encore, si nous en rapprochons, comme l'ombre de la lumière, la vie et la mort de ces malheureux *en qui l'espérance n'est plus*[1]. Voici, tracée avec un calme qui la rend plus effrayante, l'horreur de leur position. *Ils sont sans Christ.... étrangers aux testaments, sans l'espérance d'aucune promesse*[2]. Ils n'ont pas de promesse, partant pas d'espérance. Ah! qu'importent la pourpre et l'or qui les couvrent, les joies qui les enivrent durant l'espace d'un jour ! Demain, quand la tombe sera béante, quand le souffle de la mort les aura jetés dans l'éternité..., que deviendront-ils? qui les accueillera? Est-ce le néant? Est-ce une justice devenue implacable pour avoir été trop méprisée? Ils ne savent, et voici les sinistres problèmes qu'ils se doivent poser. « Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde, ni que moi-même. Je suis dans une ignorance terrible de toutes choses... Je vois ces effroyables espaces de l'univers qui m'enferment, et je me trouve attaché à un coin de cette vaste étendue sans savoir pourquoi.... tout ce que je connais c'est que je dois bientôt mourir, mais ce que j'ignore le plus c'est cette mort même que je ne saurais éviter. Comme je ne sais d'où je viens, aussi ne sais-je où je vas, et je sais seulement qu'en sortant de ce monde je tombe pour jamais, ou dans le néant ou dans les mains d'un Dieu irrité.... Voilà mon état de misère, de faiblesse, d'obscurité[3]. » *Frères*, écrivait l'Apôtre, *je ne veux pas vous laisser dans l'ignorance au sujet de ceux qui meurent, afin que vous ne tombiez pas dans les désolations de ces autres hommes qui n'ont pas l'espérance*[4].

[1] I Thessal. IV, 12. — [2] Ephes. II, 12. — [3] Pascal, *Pensées*. — [4] I Thessal. IV, 12.

Cette privation de l'espérance qui désole leur tombe, abandonne encore leur vie à des infamies sans nom. *Privés d'espérance, ils se livrent eux-mêmes à l'impudicité; ils se souillent de toutes sortes d'immondices, et se donnent à l'avarice*[1]. Dieu et le ciel avec leurs inénarrables et infinies satiétés une fois enlevés à l'âme, il faut à sa faim délirante l'immonde pâture de la chair. Détaché des espérances divines, l'homme étreint alors avec frénésie les seules voluptés qui lui restent, les voluptés du vice: le pain de la maison paternelle ne lui vient plus, le prodigue réclame la pâture des pourceaux! « Quand l'homme a refusé sa fin surnaturelle, il se passe quelque chose d'effrayant... l'âme a faim! que fera l'homme? Il essayera de tuer son âme, ne trouvant pour elle, là où il est, aucun aliment[2]... » O triste, mais trop réelle histoire de ceux en qui l'espérance est éteinte! Que reste-t-il quand l'espérance a fui emportant ses splendeurs et laissant après elle la solitude? « Il reste debout deux choses : il reste la matière, et il reste les sens par où nous pouvons entrer en rapport avec la matière. Voilà le dernier mot. Quand l'homme, à force de se séparer de Dieu en se concentrant en soi, a vu baisser et s'obscurcir la lumière qui l'éclairait : quand tout ce qui a nom, Dieu, âme, justice, vérité, temps futur, éternité, est devenu problème et ruine pour lui, il voit se dresser à la place de toutes ces choses balayées une réalité d'autant plus forte que rien ne lui fait ombre et contrepoids : il voit seul à seul, dans un duel implacable, la nature vivante; il la voit se faisant jour malgré lui dans tous les pores de sa chair, et s'y assurant un invincible empire. Dépouillé de tout le reste, nu et pauvre, il se

[1] Ephes. IV, 19. — [2] Lamennais.

jette sur ce débris impur sauvé du naufrage universel, il s'y attache avec un enivrement désespéré, et dit à son âme, s'il en a une encore : ceci est bon, mange[1] ! »

Je vous le dis, je vous en adjure dans le Seigneur, ne marchez pas comme marchent les gentils, dans la vanité de leurs sens... N'ayant pas l'espérance, ils se sont abandonnés à l'impudicité, à des impuretés de toute sorte, à l'avarice[2]. Pour vous, *attendez la bienheureuse espérance et la venue de la gloire du grand Dieu et notre Sauveur Jésus-Christ*[3].

[1] Lacordaire, *LXIIIe Confér.* — [2] Ephes. IV, 19. — [3] Tit. II, 13.

CHAPITRE ONZIÈME

LA CHARITÉ

I

EXCELLENCE DE LA CHARITÉ

I. — La dernière, la plus haute, la plus divine des vertus, est la charité.

Si, embrassant du regard l'œuvre entière de Dieu, depuis ces décrets éternels qui en décidaient et en préparaient l'exécution, jusqu'à la grande parole du Calvaire qui en annonçait l'achèvement : *consummatum est*, nous nous demandons quel but poursuit le Très-Haut, quel terme magnifique il veut atteindre par d'aussi extraordinaires efforts : C'est, nous est-il répondu, que *celui d'où émane toute paternité au ciel et sur la terre*[1], s'est voulu donner des fils, créer des *dieux*[2] : de l'homme faire un Dieu par participation, comme il l'est lui-même par

[1] Ephes. III, 15. — [2] Psal. LXXXI, 6.

essence. Le *consummatum est* n'est rien moins que notre association à la vie même de Dieu. Or qu'est-ce que cette vie de Dieu? *Dieu est amour*[1] : la vie de Dieu, sa vie intime, comme celle que ses ouvrages manifestent au dehors, c'est d'aimer. Au dedans de soi-même, Dieu se voit reproduit dans un fils « qui est son image[2] » *vivante*[3], adéquate, parfaite, « l'éclat de sa gloire, et la figure de sa substance. » Ce fils, il l'aime à l'infini ! et cet amour substantiel, vivant, infini, bien ineffable de ce Père et de ce Fils, devient en Dieu Personne divine, infinie, éternelle comme les deux autres. Mais le torrent de l'amour a franchi ces bornes augustes de la vie intime de Dieu : il s'est versé sur les mondes, se creusant son lit le plus vaste dans les êtres raisonnables ; les remplissant *de la plénitude de Dieu*[4], et les rendant eux aussi « pleins de grâce et de vérité[5]. » Dieu alors, retrouvant dans ce monde le reflet de sa propre beauté, et les traces vives de ses perfections, Dieu s'est épris de lui, s'est penché vers lui, l'a saisi et étreint dans la plus incompréhensible charité : voilà l'histoire divine de l'amour.

Mais si l'homme, transfiguré par la grâce, vit désormais de la vie même de Dieu, lui aussi *sera charité*[6] ; lui aussi, à la vue de Dieu que lui découvre la foi, sera saisi pour ce Dieu du plus véhément et du plus souverain amour. Le fond de tout son être spirituel sera l'amour : la racine dont toute sa vie surnaturelle tirera sa subsistance sera l'amour : *in charitate radicati et fundati*[7]. Il vivra d'amour. Il aimera Dieu en lui-même « de tout son cœur, de toute son âme et de toute sa

[1] I Joan. IV, 8. — [2] Coloss. I, 15. — [3] Hebr. I, 3. — [4] Ephes. III, 19. — [5] Joan. I, 14. — [6] I Joan. IV, 8. — [7] Ephes. III. 17.

force[1]; » il l'aimera « de tout son esprit, de toute son intelligence, de toute sa pensée et de toute sa puissance[2]. » Il dédaignera tout, il quittera tout, il se quittera soi-même pour ce Dieu, « l'unique, le bien-aimé, le choisi entre mille[3]; » il criera : *l'amour de Jésus-Christ me presse*[4] il jettera au ciel et à la terre cette grande parole : *qui me séparera de la charité de Jésus-Christ*[5]? — *A la vie, à la mort, il sera au Seigneur*[6]. Si Dieu se retrouvant soi-même dans les c réatures, y aime ses propres perfections : ainsi fera l'homme. En lui-même comme en ses semblables, il aimera le Dieu *qui est tout en tous*[7]; qui est en chacun de nous *sagesse, justice et sanctification et rédemption*[8]; qui a mis en nous sa ressemblance, qui fait de nous sa demeure, « qui a posé sur nos fronts un rayon de sa face[9], qui enfin nous a faits *ses enfants très-chéris*[10]. Ainsi une même flamme se partagera en deux rayons : d'une même tige sortiront deux fleurs : le même amour qui étreint Dieu, étreindra pour Dieu tout ce qui en retire la ressemblance, en obtient la grâce, et en possède l'amitié.

Par ces deux actes du même amour l'homme sera vraiment associé à la vie de Dieu : « à ce signe tous connaîtront qu'il est son disciple[11], » son imitateur, son ami, son fils, qu'il n'a avec lui qu'une même pensée, qu'un même cœur, qu'une même vie. *Soyez les imitateurs de Dieu, comme de bien-aimés fils, et marchez dans la dilection, comme a fait le Christ qui nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous*[12]. — *Revêtez-vous comme*

[1] Deuter. v, 4, 5. — [2] Math. XXII, 37.— Marc. XII, 30.— Luc. x, 27 — [3] Cantic. Cantic. — [4] II Cor. v, 14. — [5] Rom. VIII, 35. — [6] Rom. XIV, 8. — [7] Ephes. I, 23. — [8] I Corinth. I, 30. — [9] Psal. IV, 7. — [10] Ephes. v, 1. — [11] Joan. XIII, 25. — [12] Ephes. v, 12.

élus, comme saints, comme bien-aimés, d'entrailles de miséricorde[1]. Le dernier mot de Dieu et de l'homme, c'est la charité : *Deus charitas est : et qui manet in charitate, in Deo manet*[2].

II. — Que conclure, sinon que sortie du sein de Dieu, et sa fille, la charité est reine, reine au ciel comme en la terre, reine du temps comme de l'éternité ? Dans le temps, elle consomme tout, elle renferme tout, elle supplée à tout, elle surpasse tout, elle édifie tout. Dans l'éternité, elle place sur les débris *des choses muables et passagères*[3] un trône immuable comme le Dieu dont elle est née.

La fin du précepte est la charité[4]. C'est elle qu'ont en vue tous les commandements, toutes les défenses, tous les conseils : c'est elle qui prépare, fait naître, entretient et défend l'Évangile entier. Pas un article du code divin sous lequel n'apparaisse la charité : trois préceptes nous ravissent aux sublimités de l'amour de Dieu, et nous y maintiennent ; sept autres font refluer sur le prochain ces flots de dilection jaillis de Dieu sur nous et de nous sur Dieu. C'est elle dont quatre mille ans de prodiges préparèrent la venue. « C'est là la loi et les prophètes[5]. » Qu'ont fait les prophètes que chanter l'Amour incarné, « attente des collines éternelles et le Désiré des nations[6] ? » Quel rôle remplissait la loi que de disposer l'homme *à la plénitude des temps où Dieu devait envoyer son fils*[7] ; à la délivrance *et à l'adoption de fils de Dieu que nous devions*

[1] Coloss. III, 12. — [2] I Joan. II, 16. — [3] Hebr. XII, 27 ; — I Corinth. XIII, 8-13. — [4] I Tim. I, 5. — [5] Matth. VII, 12. — [6] Genes. XLIX, 26. — [7] Galat. IV, 4.

recevoir[1]? Aussi la charité enlevée, tout se désagrège et s'écroule de l'œuvre divine, car la charité est le lien qui en tient unies les parties diverses. *Par-dessus tout ayez la charité, qui est le lien de la perfection*[2]. Sans elle, la foi « n'est rien[3]; » l'espérance est un non-sens; la grâce expire; les sacrements sont des sources taries; Dieu n'est plus à l'âme; la rédemption replie ses richesses et retire ses pardons; l'adoption d'enfants de Dieu se perd, avec elle l'héritage céleste, la béatitude éternelle; la terre n'est plus qu'un exil sans fécondité, la mort qu'une désolation suprême, l'éternité qu'une malédiction sans espoir. Donc, *par-dessus tout gardez la charité qui est le lien de la perfection*[4].

C'est donc elle aussi qui renferme tout et supplée à tout. *La dilection est la plénitude de la loi*[5]. Aimer, c'est d'un seul coup garder tous les préceptes, accomplir la loi entière : *qui aime, a accompli toute la loi*[6]. Un prophète rendait dans une parole toute mystérieuse ce qu'il voyait se produire aux jours de la venue du Messie. *Le Seigneur fera sur la terre une parole abrégée*[7]. Quoi de plus abrégé que cette loi nouvelle réduite à un mot: « aimez ? » Quoi de plus court qu'une telle parole: aimez ? *Qui aime son prochain a accompli toute la loi. En effet, vous ne commettrez point d'adultère, vous ne tuerez point, vous ne déroberez point, vous ne porterez point de faux témoignage, vous ne convoiterez point, et les autres commandements, tous se résument en ce mot : vous aimerez votre prochain. L'amour du prochain est incapable de mal; ainsi l'accomplissement entier de la loi, c'est lo*

[1] Galat. IV, 5. — [2] Coloss. III, 14. — [3] I Cor. XIII, 2. — [4] Coloss. III, 14. — [5] Rom. XIII, 10. — [6] Rom. XIII, 8. — [7] Isaïe, X; — Rom. IX, 28; — Vid. Corn. à Lap. in h. vers. B. Pauli.

dilection[1]. Autrefois, à l'humanité encore dans ses jours d'enfance, Dieu devait multiplier les commandements et les défenses afin de contenir dans d'étroites chaînes ses saillies désordonnées et ses mutineries dangereuses[2]. Mais l'homme *dans la plénitude de son âge*, — *l'homme délivré de ses tuteurs et de ses précepteurs*[3], l'homme *appelé à la liberté*[4] qui convient à un fils, l'homme devenu le chrétien, fils de Dieu, est noblement abandonné à son propre cœur, et doit trouver dans son amour pour son père son universelle et unique loi. *Toute la loi est contenue dans ce mot unique : tu aimeras*[5] ! S'il aime son père, et dans ce père ses frères qui en ont comme lui tiré l'existence et en possèdent le cœur, quelle autre loi lui faut-il? Une loi qui arrête ses projets méchants? *L'amour est incapable de mal*[6]. Une loi qui lui marque la série obligée de ses bonnes œuvres? L'amour les accomplit toutes. *La charité est patiente : elle est dévouée : la charité n'est point arrogante, ne s'enfle point d'orgueil ; elle n'est pas ambitieuse, ne cherche pas ses propres intérêts, ne s'aigrit jamais, ne pense mal de personne, ne met point sa joie dans le mal, mais se réjouit dans la vérité ; elle souffre tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout*[7]. Non, non, *pas de loi pour le juste*[8] ! A ceux-là seuls qui préfèrent la verge de l'esclave au baiser réservé au fils, *aux pervers, la loi*[9] ! Au fils tendre et généreux l'amour crie : *ama, et fac quod vis*[10] ! et il est libre ; et mieux que toute loi, l'amour pousse aux plus hautes et aux plus magnanimes vertus. « L'amour porte à de grandes entreprises, et soulève dans le cœur le désir d'une

[1] Rom. XIII, 8-11. — [2] Galat. III, IV. — [3] Ephes. IV, 13. — [4] Galat. V, 13. — [5] Galat. V, 14. — [6] Rom. XIII, 10. — [7] I Cor. XIII, 4-8. — [8] I Tim. I, 9. — [9] I Tim. I, 9. — [10] Sanct. Augustin.

perfection toujours plus haute..... Celui qui aime, court, vole, bondit ; il est libre ; rien ne l'arrête..... l'amour ne sait ce que c'est qu'un fardeau ; il oublie le travail ; il veut faire plus qu'il ne peut, et ne prétexte jamais l'impossible, car il croit qu'il peut tout [1]. » « La charité est donc si grande chose qu'où elle manque, en vain posséderait-on tout le reste [2] : » où elle règne « tous les biens arrivent en même temps à sa suite [3]. »

Plus grande est la charité ! et quelque excellence que vous rapprochiez d'elle, quelque vertu, quelque don, quelque grâce éminente que vous lui vouliez comparer, toujours devrez-vous répéter avec l'Apôtre : *plus grande est la charité* [4] ! Ce qu'est le soleil dans la nature, la charité l'est au firmament des âmes. Otez le soleil, qu'il s'éteigne au milieu des cieux, plus rien ne reste des plus belles, des plus fortes, des plus fécondes créations ; toute forme disparaît, toute beauté se voile, toute vigueur se retire, toute vie s'éteint ; l'univers n'est plus qu'un cadavre glacé au sein d'une nuit profonde. Otez la charité, plus rien ne reste à l'âme de méritoire, de vivant, de fécond pour la vie éternelle. Les dons les plus sublimes perdent leurs splendeurs, les vertus demeurent stériles, la grâce disparaît, la vie surnaturelle succombe, l'âme n'est plus qu'une solitude affreuse sans lumière, sans chaleur, sans fécondité, sans vie.

Comptez les dons les plus excellents : les voici réunis par l'Apôtre, et distribués sous trois chefs : *la parole, la science, l'action.* La parole, puissance mystérieuse qui remue à son gré les âmes, secoue les peuples, bouleverse le monde, multiplie les ruines ou les bienfaits, pousse à

[1] Imitation. — [2] Sanct. Augustin. *Senten.* 326. — [3] Sapient. VII, 11. — [4] I Cor. XIII, 13.

la mort ou rappelle à la vie. La science qui, loin des agitations du dehors, dans un vol solitaire, embrasse l'immensité des choses, scrute l'univers pour lui arracher ses secrets, pénètre dans le monde plus profond et plus vaste de la pensée, se pose tous les problèmes, poursuit toutes les vérités et ne s'arrête dans sa course audacieuse qu'après avoir dans un dernier et plus sublime effort entrevu Dieu! L'action qui associe l'homme à la fécondité divine, qui lui fait à lui aussi produire son œuvre et se reposer ensuite comme le Dieu créateur dans la joie et la gloire de son travail[1]. Et ce n'est ici ni la parole, ni la science, ni l'action dans leur éclat et leur puissance ordinaires que nous présente l'Apôtre : Il outre et pousse tout à l'extrême, afin d'assurer à la charité un plus magnifique triomphe. C'est une parole qui tiendrait à la fois suspendus le ciel et la terre, ferait tressaillir tous les peuples et, pénétrant dans le ciel, illuminerait les intelligences angéliques. C'est une science devant laquelle se seraient entr'ouvertes toutes les profondeurs, et éclairés tous les mystères. C'est une action qui toucherait aux perfections dernières de la bienfaisance envers l'homme, et de la piété envers Dieu. *Si je parlais les langues de tous les hommes, et celles des anges*[2], *et que je n'eusse point la charité, je ne serais plus qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante :* je ferais entendre une voix éclatante, mais cette voix expirerait en naissant, ne laissant rien après elle.

[1] Hebr. IV, 10. — [2] De quelle manière se parlent les anges, là est le mystère dont les théologiens réussissent difficilement à écarter l'obscurité. Mais que les anges se communiquent quand ils le veulent leurs pensées, l'Écriture, les docteurs et la raison sont d'accord pour l'affirmer.

Comme la cymbale, je multiplierais des sons brillants, mais perdus en échos stériles. *Et si je possédais la prophétie*[1], et qu'à sa lumière divine toutes les choses cachées *m'apparussent, et si je pénétrais tous les mystères*[2] de la divine essence, scrutant les profondeurs mêmes de Dieu, *et si j'avais la science dans sa plénitude*[3], double conquête de la raison naturelle et de la foi ; *et si j'avais la foi dans une plénitude à transporter les montagnes, si je n'ai point la charité, je ne suis rien*[4]. Et aussi bien que la parole et la science, l'action sans la charité me demeurerait stérile[5]. Et quelle action ? la plus sainte, la plus héroïque ; celle qui m'immolerait d'un même coup à mes semblables et à Dieu ; qui me ferait à la fois le bienfaiteur universel des pauvres et le martyr immolé à la gloire divine : aumône la plus parfaite, martyre le plus excellent. *Et si je distribuais pour la nourriture des pauvres mon bien tout entier, et si je livrais mon corps aux flammes pour en être dévoré, si je n'ai point la charité*[6], *rien ne me sert*[7] : rien n'est fécond pour la gloire éternelle, parce que Dieu ne retrouve en aucune de ces œuvres, ce qui seul les divinise, la charité.

Et cette charité qui peut seule accumuler « le poids éternel de gloire[8], » les richesses de l'autre vie, est la seule encore à asseoir sur le sol d'ici-bas les solides et grandioses édifices : *c'est charité qui édifie*[9], et c'est elle seule. L'homme essaye bien lui aussi de bâtir, et d'ordinaire il en a seul tous les moyens : il a l'or, le crédit, l'influence, les hauts patronages, les puissants concours. Or avec tout cela, son œuvre croule, ses institutions ne

[1] I Cor. XIII, 2. — [2] I Cor. XIII, 2. — [3] I Cor. XIII, 2. — [4] I Cor. XIII, 2. — [5] I Cor. XIII, 3. — [6] I Cor. XIII, 3. — [7] I Cor. XIII, 3. — [8] II Corinth. IV, 17. — [9] I Corinth. VIII, 1.

résistent ni au temps qui les mine, ni au choc des événements qui les renversent, ni seulement à la mobilité humaine qui n'en veut plus. Voyez à l'œuvre la charité. La charité? Ce sera quelque prêtre inconnu, quelque pauvre fille, rebut du monde. Eh bien! voyez-la dans une contemplation ardente, aux pieds et sur le cœur de Dieu. A peine s'est-elle enivrée d'amour, infailliblement passe entre elle et Dieu la vision des douleurs humaines: c'est l'heure marquée pour la création de quelqu'une des grandes œuvres catholiques. A l'Époux divin dont l'amour la possède et la « presse[1] » d'un impérieux aiguillon, la charité fait cette demande: « Qu'allons-nous faire pour notre sœur[2]? » La sœur du Christ brisé des douleurs de l'expiation, c'est l'humanité pauvre, souffrante, couronnée des mêmes épines, et clouée à la même croix. « Qu'allons-nous faire[3]? » Dans le mystère de l'extase une réponse est donnée: l'œuvre est faite: le monde va contempler une merveille de plus. La charité redescend enflammée sur la terre, elle fait un signe, elle pousse un cri: des milliers d'âmes écoutent, s'émeuvent, volent à elle; la sainte contagion de l'amour gagne de proche en proche; le cloître se bâtit; son enceinte est bientôt trop étroite, et la charité répand partout ces flots qui débordent, cette mer qu'aucun lit ne peut plus retenir! c'est l'ordre de la Merci, de Saint-Jean de Dieu, de la Charité, des Petites-Sœurs des pauvres, et mille autres....

Et quelle solidité, quelle puissance dans ces créations de la charité catholique! Rien ne les arrête, ni ne les enchaîne, ni ne les mine, ni ne les tue. Des haines tracas-

[1] II Corinth. v, 14. — [2] Cantic. Cantic. VIII, 8. — [3] Cantic. Cantic. VIII, 8.

sières lui barrent le chemin, la charité passe outre ; on la calomnie, elle se venge par l'éclat même dont elle s'illumine ; on la veut affamer, le pain se multiplie sur sa table ; on la chasse, elle va plus loin, attendre en faisant de nouvelles conquêtes, l'heure toujours prochaine du retour ; on la tue, ah ! c'est l'heure suprême de sa vigueur et de sa vie : *Quasi morientes et ecce vivimus*[1] ! Et dans cette force de la charité gît la plus grande force du catholicisme : *ibi fortitudo*[2] ! Qu'ils le sachent bien, nos insulteurs et nos bourreaux, tant qu'ils ne tueront pas définitivement et pour toujours la charité, rien ne sera fait, et nous vivrons, également invulnérables à leurs fascinations et à leurs coups. Nous leur prendrons leurs enfants, leurs vieillards, leurs malades, leurs pauvres, leurs infirmes, leurs moribonds, tout ce qui au milieu d'eux élève quelque voix gémissante, et montre quelque plaie! Et c'est par là qu'invinciblement nous entrerons : par toutes les portes de la douleur et de l'amour !

Et Dieu sait si la charité rend innombrables ces issues ! Tous les postes du dévouement sont occupés par elle : comme le Dieu dont elle émane, elle aussi « s'est arrêtée et a mesuré la terre[3], » distribuant sa vaste armée sur toute l'étendue du sol qu'envahit la misère ; recueillant chaque cri de détresse pour y députer un secours; poursuivant l'humanité du berceau à la tombe; donnant un baume à chaque plaie, un remède à chaque infortune, une consolation à chaque douleur ; opposant aux assauts de la misère l'assaut du bienfait ; persévérante comme le mal, invincible plus que la souffrance, immuable comme l'éternité!

[1] II Cor. VI, 9. — [2] Habac. III, 4. — [3] Habac. III.

« *Caritas nunquam excidit*[1]. » C'est sa dernière puissance et sa dernière gloire : la charité est éternelle comme Dieu. Quand tout l'ordre actuel des choses sera détruit ; quand *sur la terre nouvelle et les cieux nouveaux*[2] tout ce qui a nom maintenant ne sera plus qu'un souvenir, seule survivante aux choses du temps, la charité plus grande qu'elles continuera pour des siècles sans fin son immuable et éternelle domination. *Jamais la charité ne doit finir. Les prophéties cesseront, les langues seront muettes, la science sera détruite. Nous n'avons actuellement qu'une demi-science et de demi-prophéties : mais quand sera venu l'état parfait, tout ce qui est partiel disparaîtra. Quand j'étais petit enfant, je parlais en enfant, j'appréciais en enfant, je pensais en enfant ; mais devenu homme fait, j'ai dépouillé cet état de l'enfance. Nous ne voyons maintenant que dans un miroir, en énigme, mais alors face à face. Je ne connais maintenant qu'imparfaitement, alors je connaîtrai comme je suis connu. Maintenant existent la foi, l'espérance, la charité ; ces trois vertus : or la plus grande des trois, c'est la charité*[3]

II

EXERCICE DE LA CHARITÉ

Soyez jaloux des dons plus excellents : et voici que je vous indique une plus éminente voie[4]. Quelle est cette

[1] Corinth. XIII, 8. — [2] Apocal. XXI, 1. — [3] I Cor. XIII, 8-13. — [4] I Cor. XII, 31.

voie ouverte par l'amour, et comment la parcourir? Qu'attend de nous la charité?

Commençons par étudier son œuvre par excellence sur la terre; nous saurons ainsi le concours qu'il nous y faut prêter et qu'elle attend de nous.

I. — Cette œuvre, c'est l'union. L'amour ne fait jamais qu'une chose, unir; ne trouvant que dans l'union qu'il opère son repos et sa joie. Écoutez l'amour s'en expliquer lui-même, lorsqu'à la veille de donner de lui la preuve suprême, résumant toute l'œuvre qu'il est venu accomplir, il s'écrie : « Père, qu'ils soient un[1] ! » Toute la rédemption est dans ce mot. Le péché avait tout divisé : l'homme d'avec Dieu, l'homme d'avec l'homme, l'homme d'avec soi-même.

L'œuvre de Jésus-Christ fut de tout réunir, *en pacifiant tout*[2], — *en tuant les inimitiés*[3], — *en nous réconciliant au Père*[4], en nous réconciliant entre nous. *Lui-même s'est fait notre paix*[5]. Qu'est-ce à dire : « il s'est fait notre paix? » Il a par elle accompli le plus merveilleux des ouvrages : il a rassemblé les débris épars de l'ancienne unité rompue, les tronçons gisants de l'humanité brisée dans sa chute; éléments les plus disparates et les plus disjoints, il a tout jeté en Lui comme en un divin creuset, et dans la fusion de l'amour, de toutes ces matières si viles et si contraires est sorti *un seul homme nouveau*[6]. — *Il n'est plus question de Juif ni de Gentil, d'homme libre ou d'esclave, d'homme ni de femme, vous n'êtes tous qu'un en Jésus-Christ*[7]. Un seul tout, un

[1] Joan. XVII. 22, 23. — [2] Coloss. I, 20. — [3] Ephes. II, 16. — [4] Ephes. II, 16. — [5] Ephes. II, 14. — [6] Ephes. II, 15. — [7] Galat. III, 28.

seul corps, un seul cœur et une seule âme. *La multitude n'est plus en Jésus-Christ qu'un seul corps*[1]; — *corps compacte et lié, où les parties jointes ensemble se servent mutuellement, chaque membre ayant sa fonction et ses forces propres*[2]. Union mystérieuse, union admirable qui commence par faire de nous *le corps même du Christ, membre par membre*[3], et qui ensuite en Jésus-Christ, *comme dans le principe qui se rattache et retient uni le tout*[4], nous lie si étroitement entre nous *que nous sommes les membres les uns des autres*[5]. — *Car de même que le corps humain est un, quoique composé de plusieurs membres, de même que ces plusieurs membres ne sont à eux tous qu'un seul corps : ainsi en est-il de Jésus-Christ*[6], de ce corps mystique dont il est l'âme et la vie, et dont nous sommes les membres. A ce magnifique mystère reviennent les plus continuelles leçons du divin Maître. « Par une foule d'exemples, Jésus-Christ nous marque cette union. Voyez : il est la tête, nous sommes le corps; un vide peut-il se concevoir entre la tête et le corps? il est le fondement, nous sommes l'édifice ; il est la vigne, nous sommes les branches; il est l'époux, nous sommes l'épouse ; il est le pasteur, nous sommes les brebis ; il est la voie, nous sommes les voyageurs; nous sommes le temple, il l'habite ; il est le premier-né, nous sommes ses frères ; il est l'héritier, nous sommes les cohéritiers ; il est la vie, nous en vivons ! il est la résurrection, nous ressuscitons ; il est la lumière, nous les illuminés[7]. » De l'union si intime de chaque fidèle avec

[1] Rom. XII, 5. — [2] Ephes. IV, 16. — [3] I Corinth. XII, 27. — [4] Coloss. — Ephes., *passim*. — [5] Rom. XII, 4 ; — Ephes. IV. 25. — [6] I Corinth. XII, 12. — [7] Sanct.. Chrys. *in I ad. Corinth.* hom. VIII.

Jésus-Christ résulte, ainsi que l'établit si énergiquement saint Paul, l'union des fidèles entre eux : *membres les uns des autres*[1]; — *un seul tout à eux ensemble*[2].

Cette unité, Dieu la fonde, l'entretient, l'accroît, la défend avec une sollicitude, un déploiement de forces, et une profusion de merveilles qui nous en relèvent l'importance et la grandeur. C'est son but unique, tout y revient, tout y est subordonné. *Mettez votre sollicitude à conserver l'unité de l'esprit dans le lien de la paix. Un seul corps, un seul esprit, comme vous n'êtes appelés tous qu'à une même espérance, un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu et Père de tous, au-dessus de tous, en tous*[3]. Un même père engendre les fidèles : *un même baptême*[4] les met au jour ; une même pensée les confond ; une même espérance les attire ; une même éternité les doit rassembler. En attendant une même table les réunit, une même nourriture devient à la fois l'enblème et le principe de leur union : *Le pain que nous rompons, n'est-ce pas la participation au corps du Seigneur ? et ainsi nous ne sommes à nous tous qu'un même pain, un même corps, nous tous qui mangeons d'un même pain*[5]. Ce pain eucharistique figure donc en même temps qu'il produit notre unité, de même pour le vin céleste qui nous abreuve : *Est-ce que le calice que nous bénissons n'est pas la communion du sang du Christ*[6] ? — *Or tous nous buvons du même breuvage spirituel*[7]. — *Tous, nous sommes abreuvés dans le même Esprit*[8] ; — *pleins du Saint-Esprit*[9]. Avec ce vin du ciel, *la charité est répandue dans nos cœurs*[10], et avec elle,

[1] Rom. XII, 4. — [2] I Corinth. XII, 12. — [3] Ephes. IV, 3-7. — [4] Ephes. IV, 3-7. — [5] I Cor. X, 16, 17. — [6] I Cor. X, 16. — [7] I Cor. X, 4. — [8] I Cor. XII, 13. — [9] Ephes. V, 18. — [10] Rom. V, 5.

l'amour qu nous unit tous jusqu'à ne plus faire qu'une seule âme et un seul cœur. Voilà l'œuvre de la sagesse et de la puissance de Dieu : voici maintenant le sublime hommage que sa gloire en reçoit.

Si Dieu nous donne *de n'avoir entre nous tous par Jésus-Christ qu'une seule pensée et un seul sentiment, c'est afin qu'unis en un seul chœur, d'une même bouche, s'échappent nos louanges vers Dieu et le Père de Notre Seigneur Jésus-Christ*[1]. L'univers n'est plus qu'une lyre aux mille cordes, qui, sous les doigts de l'Esprit-Saint, rend à la gloire du Très-Haut une seule et divine harmonie : harmonie commencée dans le temps, consommée dans l'éternité ; union qui se prépare dans la grâce et se parfait dans la gloire. La multitude des fidèles n'est plus qu'un seul édifice qui se construit et s'accroît en ce monde[2], pour étaler dans l'autre ses splendeurs; un seul corps qui s'augmente et grandit chaque jour[3] jusqu'au moment de sa pleine maturité dans le ciel.

« La consommation des saints » s'achève; le corps du Christ s'édifie, *jusqu'au jour où tous, dans l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, nous parvenions à l'état d'homme parfait, à la mesure de l'âge du Christ dans sa plénitude*[4]. Alors sera achevée toute l'œuvre de la charité, l'union sera parfaite, quasi infinie, entre Dieu et ses élus : *il sera tout en tous*[5], — *tous seront remplis de toute sa plénitude*[6] : tous en lui ne feront entre eux *qu'un même corps*[7].

Étudions maintenant en détail la structure et les propriétés du corps mystique des fidèles. Les devoirs

[1] Rom. xv, 5, 6. — [2] Ephes. ii, 21, 22. — [3] Ephes. iv, 12-17. — [4] Ephes. iv, 12-14. — [5] I Corinth. xv, 28. — [6] Ephes. iii, 19. — [7] Ephes. iv, 4.

que nous impose la charité s'en feront mieux encore pressentir.

Ce corps est formé à l'instar du corps humain: et ainsi brille une fois de plus l'admirable harmonie que Dieu fait régner entre ses œuvres, imprimant à la vie de la grâce la ressemblance de la vie naturelle ; faisant de la grâce une esquisse de la gloire; retraçant en la communauté chrétienne, corps mystique de Jésus-Christ, l'image du corps humain.

Ce qui frappe tout d'abord dans le corps, c'est l'unité qui y règne dans la variété des membres et la complication infinie des mouvements et des fonctions : moteur unique, rouage aussi nombreux que divers, voilà le corps humain. *Ita Christus*, dit l'Apôtre. *De même que dans notre corps unique nous avons bien des membres, et que ces membres n'ont pas la même fonction, ainsi nous tous, corps du Christ et membres les uns des autres, nous avons, suivant la grâce qui nous est donnée, des attributions différentes*[1]. L'unité dans la diversité : *les dons sont divers, l'Esprit est un, les ministères diffèrent, c'est toujours le même Seigneur; les opérations changent, mais c'est le même Dieu qui opère tout en tous. C'est pour l'utilité de tous que la manifestation de l'Esprit est donnée à chacun. Par l'Esprit les uns reçoivent la parole de la sagesse ; d'autres, par le même Esprit, le don de la science; à un autre, dans le même Esprit, est donnée la foi; à un autre, dans cet Esprit unique, la grâce des guérisons ; à un autre, le don des miracles ; à un autre, celui de prophétie; à un autre, le discernement des esprits; à un autre, le don des langues; à un autre, celui de les interpréter*[2]. — *Par le même Dieu, quelques-uns ont été donnés pour apôtres, quelques-uns*

[1] Rom. XII, 4-6. — [2] I Cor. XII, 4-10.

pour prophètes, d'autres pour évangélistes, d'autres pour pasteurs et docteurs, et cela pour concourir à la perfection des saints, aux fonctions du ministère, à l'édification du corps du Christ[1]. — *Ainsi Dieu a établi dans son Église, premièrement des apôtres, secondement des prophètes, troisièmement des docteurs; puis, le pouvoir des miracles, les dons de guérir, l'assistance des nécessiteux, les charges de gouverner, le don des langues, celui de les interpréter*[2].

Cette variété est indispensable au fonctionnement comme à la beauté du corps de l'Église. Continuez à regarder le corps humain. *Si tout le corps était œil, où serait l'ouïe? si tout ouïe, où l'odorat? Mais non, Dieu a placé des membres dans le corps, et chacun d'eux comme il a voulu. Si le tout n'était qu'un seul membre, où serait le corps? Nous voyons maintenant plusieurs membres, mais un seul corps*[3]. Que l'hérésie en prenne son parti l'égalité n'existe que dans sa pensée et ses orgueilleux désirs : en réalité Dieu a placé dans l'Église les parties nobles, les hautes charges, une hiérarchie de dignités et de pouvoirs; puis, au-dessous, les simples fidèles : la tête et les pieds : l'œil qui domine, le pied qui touche la poussière. *Tout cela, c'est le seul et même Esprit-Saint qui l'opère, distribuant à chacun comme il lui plaît*[4]. — *Dieu place ces membres dans le corps, chacun selon son bon plaisir*[5]. L'homme se heurte donc ici et bien vainement à une volonté absolue du Très-Haut : *Tous sont-ils apôtres? tous prophètes? tous docteurs? tous font-ils des miracles? tous ont-ils la grâce des guérisons? tous parlent-ils les langues? tous les peuvent-ils interpréter*[6]? Non sans doute, et l'inégalité des conditions, la variété des minis-

[1] Ephes. IV, 11, 12. — [2] I Corinth. XII, 28. — [3] I Corinth. XII, 17. [4] I Corinth. XII, 17-21. — [5] I Corinth. XII, 18. — [6] I Corinth. XII, 29.

tères reste l'invincible et immuable fond de la société religieuse et civile, telles que Dieu les a construites, et qu'il les maintient.

Mais quoi! de cette inégalité, grosse de jalousies amères, d'ambitions et de haine, ne jaillira-t-il pas d'éternels déchirements et des commotions violentes? quel frein à la grandeur hautaine? quelle compensation aux humiliations et aux tristesses des déshérités? Ah! Dieu y a pourvu! Et c'est l'une des merveilles de sa providence. *Dieu a mis des tempéraments et des compensations dans le corps* [1]. Et d'abord, dans la distribution des biens véritables, *Dieu ne fait acception de personne* [2]; petits et grands, tous entendent et se doivent appliquer également cette parole : « je l'ai dit : vous êtes des dieux et les fils du Très-Haut, vous tous [3]! » Une même grâce les déifie, une même promesse leur ouvre les mêmes destinées splendides, la même éternité leur garde le même trésor de gloires et de délices ; *le même Dieu est le père de tous, règne sur tous, veille sur tous, réside en tous* [4]. A la même « table du Seigneur [5], » tous viennent indistinctement prendre place, recevoir la même divine nourriture, et avec elle « le même gage, — la même onction [6], » la même vie, la même immortalité. De quoi se plaindra donc le membre appelé à de plus humbles fonctions? En quoi cette infériorité apparente lui peut-elle nuire, dès là qu'il participe aux biens et aux honneurs du corps entier? *Si le pied se mettait à dire : puisque je ne suis pas la main, je ne suis pas du corps : est-il vrai que pour cela il ne soit pas du corps? Et si l'oreille se*

[1] I Cor. XII, 24. — [2] Coloss. III, 25; — Coloss., Rom., Ephes. — [3] Psal. LXXXI, 6. — [4] Ephes. IV, 6. — [5] I Corinth. X, 21; — I Corinth. X, 3. — [6] II Corinth. I, 21, 22.

met à dire : puisque je ne suis pas l'œil, je ne suis pas du corps : est-il vrai que pour cela elle ne soit pas du corps[1] ? Mais la Providence a fait plus encore pour arrêter les dédains des uns, et soustraire les autres à l'humiliation d'un poste inférieur. Elle a rendu les petits indispensables aux grands. Si l'œil dirige la marche sans le pied, quelle marche est possible ? Si la tête conçoit l'entreprise, que deviendraient ses plans sans la main qui les exécute ? Comment se soutiendrait l'opulence sans le peuple qui la sert ? Que serait le général sans ses troupes ? le roi sans ses sujets ? Non, non, *l'œil ne peut pas dire à la main : je n'ai que faire de votre aide ; ni la tête ne peut pas dire aux pieds : vous ne m'êtes pas nécessaires. Tout au contraire, les membres du corps qui nous paraissent les plus faibles, sont les plus indispensables*[2].

Une troisième disposition de la Providence parfait l'équilibre et consomme l'union. L'Apôtre ajoute : *Les membres du corps que nous regardons comme les moins honorables sont précisément ceux auxquels nous accordons plus d'honneur ; et les parties les moins honnêtes, nous les traitons avec plus de respect. C'est que les parties honnêtes n'en ont pas besoin ; et Dieu a tout compensé dans le corps, accordant plus d'honneur aux plus déshérités, afin qu'il n'y ait point de schisme dans le corps*[3]. Comme l'Église a compris et retenu cette leçon de l'Apôtre ! Comme elle se souvient de sa naissance, alors que *peu de sages selon la chair, peu de puissants, peu de nobles*[4] venaient à elle ; mais que son berceau était visité par *ce qu'il y avait d'insensé, de faible, de vil, de méprisable, de néant, au jugement du monde*[5]. Les petits, les faibles, les pauvres, voilà ses

[1] I Cor. XII, 15. — [2] I Cor. XII, 21. — [3] I Cor. XII, 23. — [4] I Cor. I, 25, 26. — [5] I Cor. I, 27.

amis, ses fils, ses princes, les joyaux de sa couronne, les élus de sa tendresse. Comme elle traite ses pauvres! A eux ses bénédictions : « heureux les pauvres[1] ! » à eux ses louanges et ses premières places partout ; à eux ses illuminations plus radieuses, ses révélations plus hautes, car « ce qui est caché aux puissants, » « aux princes de ce monde[2] » « est découvert aux humbles et aux petits[3]. » « Qu'on ne traite plus la pauvreté de roturière. Il est vrai qu'elle était de la lie du peuple : mais le roi de gloire l'ayant épousée, il l'a ennoblie par cette alliance, et ensuite il accorde aux pauvres tous les priviléges de son empire[4]. » Voyez comme tout se remue pour servir ces princes de l'empire! comme tout se met à leurs pieds, et quels serviteurs leur envoie l'Église! A un signe de la charité, les rois, détachant leur pourpre et leur diadème, ont servi la table de ces pauvres, lavé leurs pieds, pansé leurs plaies vives, et touché leurs ulcères. Les filles des rois ont délaissé pour eux les splendeurs du trône, et flétri à leurs chevets la fraîcheur de leurs joues. N'est-ce pas pour l'un d'eux que le grand Paul adressait des supplications ardentes[5]? N'est-ce pas eux qu'il appelait *les saints*, priant Dieu qu'ils daignassent agréer ses offrandes[6]? A quel genre de services l'Église n'a-t-elle pas songé? Elle fait garder leur berceau comme leur tombe ; elle recueille leur enfance et leur vieillesse, accourt à chaque plainte qu'ils poussent, et pour chacune de leurs détresses fait surgir un dévouement nouveau. Le portrait des rois se retrouve partout, l'image de ceux que nous chérissons nous accompagne toujours : voyez comme l'Église a

[1] Luc, VI, 20. — [2] I Cor. II, 8. — [3] Math. XI, 25. — [4] Bossuet *Serm.* tom. VIII, p. 437, éd. Vivès. — [5] Philem. — [6] Rom. XV, 30, 31.

multiplié l'image de ses pauvres, combien d'ordres religieux chargés par elle d'en retracer l'existence, en en portant les douleurs.

Afin qu'il n'y ait pas de schisme dans le corps [1]. Hélas ! ce schisme est venu, nous en voyons grandir les dangers, et nous en constatons avec effroi les déchirements incurables. L'apostasie du seizième siècle, devenue l'incrédulité du dix-huitième et la révolution du nôtre, ont tramé contre l'œuvre séculaire de l'Église un vaste complot, celui d'arracher le peuple des bras de la charité catholique. Et ils ont réussi ! Le peuple ne connaît plus sa mère, souvent même il la maudit. Le peuple n'a plus ni le crucifix, ni l'autel, ni le prêtre, ni l'espérance : il n'est plus fils de Dieu, oint de son onction royale, marqué de son sceau et destiné aux splendeurs de son empire. Il est ce que trois siècles d'efforts sataniques l'ont voulu faire : il est fils de la boue, et roi de la douleur. Ah ! le *schisme* est fait ! Ce peuple affamé de tout, ne s'est plus trouvé, après qu'on lui eut arraché son Dieu et son paradis, qu'en face de ses haillons sans honneur et de ses dénûments sans espérance ; alors, voyant passer devant lui la richesse, le peuple s'est dit à lui-même ce mot terrible : pourquoi suis-je pauvre ? Naguère, quand ce doute montait au cœur du peuple, l'Église le serrait dans ses bras, étouffait les premiers feux de la haine, lui montrait le Christ, puis le ciel, puis la tombe, et lui expliquait pourquoi il est pauvre, et ce que c'est qu'être pauvre. Cette voix bénie est éteinte ; personne ne répond plus à la question du pauvre que pour lui dire : Imbécile, pourquoi t'es-tu laissé dépouiller, et qui t'empêche de reprendre ? Voilà *le schisme* [2] !

[1] I Corinth. XII, 25. — [2] I Corinth. XII, 25

Voilà où nous en sommes, côtoyant sans espoir l'abîme de la guerre sociale, où la plus légère secousse peut à chaque instant nous précipiter.

Dieu a mis dans le corps des tempéraments et des compensations, accordant plus d'honneur au plus déshérité afin qu'il n'y ait jamais de schisme dans le corps [1]. L'Apôtre ajoute : *mais que parfaitement unis ensemble, les membres aient les uns pour les autres une même sollicitude* [2]. C'est là un dernier et touchant phénomène que nous offre le corps humain, et que doit reproduire le corps mystique des fidèles. *Si un membre souffre, tous souffrent avec lui : si un membre est glorifié, tous se réjouissent avec lui. Or vous êtes le corps du Christ, membre par membre* [3]. « Le bien comme le mal devient un lien pour les membres. Une épine s'est-elle enfoncée dans la plante du pied, tout le corps en ressent la douleur, et en fait avec anxiété sa propre affaire, le dos se courbe, le ventre se contracte, les jambes se replient, les mains, comme des ministres et des satellites chargés de l'exécution, s'avancent et retirent l'épine, la tête se penche, les yeux regardent avec la plus anxieuse sollicitude... Qu'y a-t-il de moins noble que la plante du pied? de plus précieux que la tête? la tête pourtant vient au pied, entraînant tout le corps à sa suite. Sont-ce les yeux qui souffrent? tout souffre avec eux, tout demeure dans l'inaction; les pieds s'arrêtent, les mains n'agissent plus, l'estomac lui-même s'en ressentira. Mais quoi donc! c'est aux yeux qu'est le mal, pourquoi ces défaillances de l'estomac, cette immobilité du pied, ces entraves de la main? Ah! c'est que tout est enchaîné à la souffrance des yeux; c'est qu'un lien ineffable unit le corps entier aux dou-

[1] I Corinth. XII, 24. — [2] I Cor. XII, 24. — [3] I Cor. XII, 26.

leurs d'un membre. Voyez d'autre part, quand on couronne la tête, comme l'homme tout entier est dans la gloire. Loue-t-on la beauté des autres membres, l'élégance du nez, la rectitude du cou, aussitôt les yeux deviennent brillants de joie : ces mêmes yeux qui verseront des larmes, bien qu'épargnés eux-mêmes par la souffrance, quand ils verront les autres membres dans l'infirmité et la douleur [1]. » *Ita Christus.*

Le grand docteur auquel nous empruntons ce gracieux commentaire, ajoute : « Songeant à ces dispositions merveilleuses du corps humain, imitons, nous autres, l'amour mutuel qui unit ses membres ; et gardons-nous des vices qui lui sont opposés. » La communauté chrétienne est fondée par Dieu à l'instar du corps ; *Vous êtes le corps du Christ* [2]. A chacun de nous d'y garder l'union, de compatir aux maux des autres, de secourir nos frères ; *union, sympathie, secours :* voilà le faisceau de nos devoirs envers nos frères ; voilà « le lien de la perfection [3], » qui lie ensemble tous les préceptes de la charité fraternelle.

II. — 1. Le premier de nos devoirs est l'union. *Qu'il n'y ait pas de schisme dans le corps* [4] ! — *A nous tous, nous ne formons qu'un seul corps* [5]. Donc, *ayez grand soin de garder l'unité de l'esprit dans le lien de la paix* [6]. — *Aimez-vous les uns les autres d'un amour de fraternité* [7]. — *Que la charité de fraternité demeure en vous* [8].

Tel est le précepte général : en voici en détail le suave

[1] Sanct. Chrys. *in I Corinth.* hom. XXXI. — [2] I Cor. XII, 27. — [3] Coloss. III, 14. — [4] I Cor. XII, 25. — [5] Rom. XII, 5. — [6] Ephes. IV, 3. — [7] Rom. XII, 10. — [8] Hebr. XIII, 1.

exercice. Tous fils de Dieu et de l'Église, vivant sous l'œil paternel, dans la même demeure, les fidèles ne peuvent pas sans blesser le cœur de Dieu se diviser en fractions rivales, en partis opposés. Quoi ! *J'apprends qu'il se forme des partis parmi vous* [1], l'intérêt vous divise ; les questions d'amour-propre, les prétentions de l'orgueil, le faste des positions vous désunissent ! *Est-ce que le Christ est divisé* [2] ? Pourquoi donc désagréger ses membres, désunir son corps dont il a si parfaitement lié toutes les parties ? *Avoir entre vous ces jalousies et ces divisions, qu'est-ce sinon être encore charnels, sinon marcher selon l'homme* [3], quand il ne faudrait plus vivre qu'en fils de Dieu ? *Quoi ! un frère plaide contre son frère* [4] ! vous vous faites tort les uns aux autres, puis vous vous traînez devant les tribunaux ! *Vraiment, de quelque côté qu'on examine, on vous trouve coupables dans ces procès que vous avez entre vous. Bien mieux vaudrait supporter l'injustice, bien mieux vaudrait souffrir ces fraudes. Mais quoi ? ces injustices, ces fraudes, c'est vous-mêmes qui les commettez, et cela à l'égard de frères* [5] ! Ce n'est plus là *manger la pâque du Seigneur* [6], ni *devenir un seul pain, un seul corps par la participation au même pain* [7] de l'Eucharistie ; ni n'avoir *qu'un seul père* [8], ni *être membres les uns des autres* [9].

Et combien l'union fraternelle demande plus encore de nous ! Non-seulement elle nous rassemble en une seule famille de frères, nous défendant *de déserter cette réunion* [10], mais elle prétend faire de nous un seul cœur, une seule âme, une même pensée, une même parole,

[1] I Cor. I, 11 ; — XI, 18. — [2] I Corinth. I, 13. — [3] I Corinth. III, 3. — [4] I Corinth. VI, 6. — [5] I Corinth. VI, 6-9. — [6] I Cor. XI, 20. — [7] I Cor. X, 17. — [8] Ephes. IV, 6. — [9] Rom. XII, 5. — [10] Hebr. X.

une même action, une même vie. Voilà le faîte où nous doit élever la perfection de la charité dont nous sommes les fils. Pas de joie ni de repos pour l'Église que nous ne soyons parvenus à ce sommet. *S'il est une consolation dans le Christ; s'il est une union des âmes, s'il est des entrailles de commisération, comblez ma joie, en n'ayant tous qu'un cœur, qu'un amour, qu'une âme, qu'une pensée* [1]. Il est des âmes chagrines et irascibles que tout irrite ; que blessent les plus innocentes paroles, qu'exaspèrent les plus légères contradictions; il est des esprits brouillons, semeurs de discordes qui s'ingèrent partout pour y porter le trouble, les amères défiances, les querelles, les jalousies : peste des communautés et des familles; n'imitons pas tous ces sacriléges qui « dénouent le Christ [2]; » qui rompent l'union de sa charité, comme les hérétiques rompent l'unité de sa foi. Notre Père *est un Dieu de paix et non de discorde* [3]; c'est *à la paix qu'il nous a appelés* [4], et notre Rédemption n'est qu'une immense et universelle *paix* [5]. — *Poursuis donc tout ce qui est paix* [6] et concorde. *Suivons avec tout le monde les voies de la paix* [7]. Soyons les fils de la paix. Il est d'autres ennemis de l'union fraternelle, ce sont ces esprits dominateurs, si esclaves de leur sens, si entêtés dans leurs idées, que jamais ils ne consentent à entrer dans celles des autres ; ou encore, ces hommes avides d'autorité et d'influence, qui voudraient pour eux seuls la moisson des âmes et l'empire des consciences; et auxquels nul ne peut jamais se joindre pour un commun travail et de communs succès ; ou ces esprits bizarres, opposés à toute idée reçue et commune, cherchant sans cesse, dans des pensées un

[1] Philipp. II, 1-3. — [2] I Joan. IV, 3. — [3] I Cor. XIV, 33. — [4] I Cor. VII, 15. — [5] Ephes. I. — [6] Rom. XIV, 19. — [7] Hebr. XII, 14.

langage, une conduite extraordinaires, le cachet de la singularité; ou encore, ces transfuges et ces traîtres qui renient les traditions de famille, *adultèrent la parole divine* [1], le langage chrétien, par le mélange d'idées mondaines, faussent leur foi, dénaturent l'Évangile, et rapportent à la maison de leur père la langue, les idées et les manières de ses ennemis. Pour nous *ne désertons pas la famille* [2]; restons avec nos frères *une même âme* [3]; — *ayons le même esprit, les mêmes sentiments* [4]. — *Je vous en prie, mes frères, par le nom de notre Sauveur Jésus-Christ, parlez tous le même langage; qu'il n'y ait pas de division parmi vous : restez fermement unis dans un même esprit et un même cœur* [5]. Ne soyons pas non plus hautains et méprisants. Rien autant qu'une fierté arrogante ne détruit l'union fraternelle. Par elle, le supérieur rend son autorité insupportable; l'égal, tout commerce impossible avec ses égaux; l'inférieur, sa soumission plus à charge qu'une rébellion déclarée. A la première approche de l'orgueil, les cœurs se contractent et se ferment comme les fleurs touchées des froideurs de la nuit. *Soyons simples* [6] *et droits* sans prétention, sans faste, sans fierté; *tout ce qu'il y a d'aimable* [7], de paroles gracieuses, de bons procédés, de sourires doux et épanouis, usons de cela avec nos frères. *Prévenons-nous mutuellement de témoignages de respect* [8]. Ne traitons personne avec le laisser-aller de l'impolitesse, ou les façons hautaines et dédaigneuses de l'orgueil. Sommes-nous constitués en dignité? *Ne dominons pas comme le font les gentils* [9]. Nos égaux, *regardons-les par humilité*

[1] II Cor. iv, 2. — [2] Hebr. x, 25. — [3] Act. iv, 32. — [4] Rom. xv, 5. — [5] I Cor. i, 10. — [6] Philipp. ii, 15. — [7] Philipp. iv, 8. — [8] Rom. xii, 10. — [9] Math. xx, 25-29.

comme nous étant supérieurs [1]; et vers nos inférieurs, vers les petits et les humbles, penchons-nous avec une aimable condescendance, *sans prétentions, sans visées sublimes, nous accommodant à ce qu'il y a de plus humble* [2].

Voilà tout ce que de votre côté vous devez donner à l'union fraternelle. Mais le prochain payera-t-il toujours cette même dette? Et que faire, quand il opposera à votre douceur et à votre paix les saillies d'un caractère intraitable et les attaques désordonnées de la colère? Ah! c'est alors que vous *devez poursuivre la paix* [3]! comme le chasseur poursuit en se meurtrissant aux pierres et aux ronces de la montagne la proie qu'il convoite et qu'il voit lui échapper. *Laissez là les menaces* [4], les réponses aigres et irritantes; *Recueillez* ce malade, *ce prochain infirme* [5]; faites-le reposer sur le sein de la miséricorde. « Quel est ce prochain infirme, si ce n'est le prochain en colère et le prochain qui s'emporte? Il est brisé par sa propre colère, et ce faible roseau s'est cassé en frappant : n'achevez pas de le rompre en le foulant encore aux pieds, c'est encore ce que veut dire « la mèche fumante : » elle brûle, c'est la colère dans le cœur; elle fume, c'est quelque injure que le prochain irrité profère contre vous; gardez-vous de l'éteindre avec violence. Écoutez ce que dit saint Paul : *Ne vous vengez point, ne vous défendez point, mes bien-aimés, mais donnez lieu à la colère* [6]. Laissez-la fumer un peu et s'éteindre comme toute seule. Si elle fume, c'est qu'elle s'éteint : ne l'éteignez pas avec force, mais laissez cette fumée s'exhaler et se perdre inutilement au milieu

[1] Philipp. II, 3. — [2] Rom. XII, 16. — [3] Hebr. XII, 14. — [4] Ephes. VI, 9. — [5] Rom. XIV, 1. — [6] Rom. XII, 19.

de l'air, sans vous blesser ni vous atteindre[1]. « *Si cela est possible, autant qu'il dépend de vous, conservez la paix, avec toute sorte de personnes*[2]. « Si cela est possible. » Car il est des états et des occurrences où *c'est avec la verge qu'il faut venir*[3], et où « la colère est sans péché[4]; » mais en dehors de ces rares extrémités où l'urgence de la répression oblige à courir les risques d'une rupture, *faites toujours tout ce qui dépend de vous pour vivre en union avec tous*[5].

Comme le mot de l'Apôtre cité plus haut : *poursuivez la paix*[6], indique admirablement l'effort que l'homme déchu doit faire pour tirer de son cœur le trésor de la bonté, qui provoque, maintienne et sauvegarde l'union! Hélas! s'écrie Bossuet, sondant l'un des plus étranges mystères du cœur humain : « l'homme est celui des animaux qui est le plus né pour la concorde, et l'homme est celui des animaux où l'inimitié et la haine font de plus sanglantes tragédies. Nous ne pouvons vivre sans société, et nous ne pouvons y durer longtemps. La douceur de la conversation et la nécessité du commerce nous font désirer d'être ensemble, et nous n'y pouvons demeurer en paix. Nous nous cherchons, nous nous déchirons, et dans une telle contrariété de nos désirs, nous sommes contraints de reconnaître, avec le grand saint Augustin, qu'il n'y a rien de plus sociable ni de plus discordant que l'homme : le premier par la condition de notre nature, le second par le déréglement de nos convoitises[7]. » L'homme n'aime pas l'homme parce que l'homme voit dans son semblable un compétiteur

[1] Bossuet, *Médit.*, *IIIe jour*, *serm. s. la montagne.* — [2] Rom. XII, 18. — [3] I Cor. IV, 21. — [4] Psal. IV, 5. — [5] Rom. XII, 18. — [6] Hebr. XII, 14. — [7] Bossuet, *Serm.*, t. VIII, 513, éd. Vivès.

qui le trouble dans la jouissance de ses faux biens Orgueilleux à la poursuite des honneurs, tout ce qui ne se courbe pas devant lui, ou s'élève au-dessus de lui, ou lui dispute le trône auquel il aspire, l'irrite et l'éloigne; égoïste, il veut jouir seul; avare, il a horreur de donner; sensuel, tout dévouement lui pèse; amateur passionné de soi-même, ce qui ne se met pas au service de ses convoitises trouve en lui un adversaire plein d'aigreur. Voilà l'homme tel que l'a fait la déchéance, et que l'Apôtre définit d'un mot : *sine pace*[1]. Pourquoi sans paix ? » *Erunt homines seipsos amantes, cupidi, elati, superbi, sine affectione*[2]. L'homme nouveau, le chrétien, né de la grâce pour aimer, n'arrivera donc à l'amour, et par l'amour à l'union « où Dieu l'appelle[3], » qu'en *poursuivant*[4] cet amour et cette paix au travers des âpres sentiers de l'humilité, de l'abnégation, du dévouement et du sacrifice. Aucune autre route possible à l'union fraternelle; aucune autre espérance de paix. *N'ayez tous qu'un même sentiment dans le lien d'un même amour : ne soyez qu'une même âme, une même pensée*[5]. Mais le moyen ? *Rien par esprit de contention, rien par vaine gloire : mais que chacun par humilité croie les autres au-dessus de soi*[6]. Le moyen encore ? *Que chacun ait égard non point à ce qui le touche, mais à ce qui touche ses frères*[7]. Humilité, abnégation : voilà les deux uniques mais inébranlables bases de l'union fraternelle. Car *la charité n'est point jalouse, ni ne s'enfle, ni n'est ambitieuse, ni ne cherche ses intérêts, ni ne s'irrite*[8]. — *Elle ne cherche point ses intérêts. — Elle regarde, non point ce qui la touche,*

[1] II Tim. III, 2, 3. — [2] II Tim. III, 2, 3. — [3] I Corinth. VII, 15. — [4] Hebr. XII, 14. — [5] Philipp. II, 2. — [6] Philipp. II, 3. — [7] Philipp. II, 4. — [8] I Corinth. XIII, 4-5.

mais ce qui touche le prochain[1]. Ainsi la même charité qui unit les membres, les rend *pleins de sollicitude les uns pour les autres*[2], et de l'union naît la sympathie.

2. La sympathie ! quelle stupéfaction et quel cri de surprise arracha au monde, il y a dix-huit siècles, l'apparition de ce sentiment si nouveau au sein des glaces et des inhumanités du paganisme, quand jaillirent du cœur de l'homme pour l'homme des émotions plus tendres, une sympathie plus sincère et plus vive que celle que suscite l'amitié; quand on vit l'adorateur du Christ attentif à toute voix de la souffrance se pencher amoureusement vers toutes sortes d'affligés, à ses larmes donner des larmes, et recevoir le contre-coup douloureux de ses douleurs! « Voyez donc ces chrétiens, comme ils s'aiment ! » cri sublime qui marquait dans le monde la plus vaste et la plus profonde résolution. Rien de tel ne s'était jamais vu. Aimer l'homme, ou plutôt feindre de l'aimer, quand l'intérêt nous y lie : on l'avait vu. Aimer l'homme tant que reluit à son front un rayon de beauté; l'aimer en suivant les ondulations si capricieuses du cœur; l'aimer aujourd'hui; puis demain, rester froid, s'éloigner, peut-être haïr : tout cela s'était vu. Aimer quelques êtres choisis; resserrer son cœur dans l'étroite enceinte du foyer, et le livrer à peine à quelques rares amis : c'est vulgaire, *nonne et Ethnici hoc faciunt?* Mais aimer l'homme d'un amour absolument gratuit : mais, pour l'aimer, se détruire soi-même et bâtir la dilection fraternelle sur les ruines de tout égoïsme, de tout intérêt, de tout amour-propre? Aimer l'homme partout et toujours; étreindre dans un même

[1] I Corinth. x, 24. — [2] I Corinth. XII, 25.

amour la terre entière; et rencontrant dans les glaces du Nord comme aux solitudes brûlantes du Midi l'homme descendu jusqu'à la brute, le sauvage, l'embrasser en lui disant dans la vérité du plus incompréhensible amour : frère, je t'aime! Aimer l'homme dans ses difformités et ses laideurs; l'aimer quand les flétrissures du temps, ou les ravages de l'infirmité, ou les dégradations du vice ne font plus de lui, sous des haillons pleins de fange, qu'un objet du plus invincible dégoût; réunir toutes ces plaies repoussantes, se faire une famille de ces malheureux de tout nom, et puis, crier comme ce moine de Florence, comme nos milliers de religieux et de religieuses : ô peuple, ô peuple, je t'aime à la folie! Voilà la plus grande merveille qu'aient vue les siècles; l'œuvre par excellence de l'Amour incarné, quand il criait au monde : « Vous tous qui souffrez, venez à moi [1] ! »

L'océan de l'amour versé sur le monde ne s'y peut plus tarir, il inonde l'Église, pénètre les âmes, fond toutes les glaces, engloutit tous les égoïsmes, verse partout la merveilleuse fécondité des œuvres de la charité catholique; et ce que l'ancien monde eût traité d'extravagance et d'imbécillité, est devenu la grande loi des sociétés chrétiennes : loi de sympathie réciproque, de commisération mutuelle, de sollicitude et de dévouement. Ces mots sinistres : « Suis-je le gardien de mon frère [2] ? » restent le cri de Caïn, et voici le nôtre : *Qui est faible, que je me rende faible avec lui? Qui est scandalisé, que je ne me consume* [3] ? — *Ne suis-je pas indépendant et libre?... Eh bien! libre et indépendant de tous, je me suis fait l'esclave de tous.... devenu infirme avec les infirmes...*

[1] Math. XI, 28. — [2] Genes. IV, 9. — [3] II Corinth. XI, 29.

devenu tout à tous[1]. Ah! *notre cœur s'est dilaté! et personne n'est à l'étroit dans le sein de notre charité*[2]!

Sans doute la sympathie portée à l'héroïsme de la complète immolation de soi pour les autres est le glorieux apanage des seules âmes d'élite; tous la doivent néanmoins, à des degrés divers, sentir et exprimer. C'est une condition de vie pour le corps, que les membres *y aient de la sollicitude les uns pour les autres : que, l'un souffrant quelque mal, tous souffrent avec lui : recevant quelque honneur, tous se réjouissent avec lui*[3]; et que *nul ne cherche son intérêt propre, mais celui de son frère*[4]. Le cri de Caïn : « Suis-je donc le gardien de mon frère[5] ? » n'est pas seulement une insulte au christianisme, il en est le renversement et la négation, puisqu'il détruit ce qui en fait le fond : la paix, la fusion universelle, la formation par Dieu *d'où vient toute paternité*[6], d'une famille de frères[7] unis dans l'étreinte d'un même amour et la réciprocité des mêmes bienfaits. Impossible depuis la venue au milieu de nous du Dieu qui a échangé nos ignominies contre sa gloire, qui a touché nos plaies, versé sur nos morts de brûlantes larmes[8], frémi de nos malheurs, épousé nos sanglantes infortunes, donné sans honte à des misérables le « nom de frère[9] : impossible de nous désintéresser de l'homme, *du frère pour lequel le Christ est mort*[10].

Et comment nous intéresser à notre frère? Quelle sympathie lui montrer? Goûter ses joies : ressentir ses douleurs. *Se réjouir avec ceux qui sont dans la joie*,

[1] I Cor. IX, 1, 19, 22. — [2] II Cor. VI, 11. — [3] I Cor. XII, 25, 26. — [4] I Cor. X, 24. — [5] Genes. IV, 9. — [6] Ephes. III, 15. — [7] Hebr. II, 10. — [8] Joan. XI, 33, 35. — [9] Hebr. II, 11. — [10] I Cor. XIII, 11.

pleurer avec ceux qui pleurent[1] : ni fausses joies, ni fausses larmes. La politesse du monde, riche de démonstrations, pauvre de sentiments véritables, sait feindre la joie alors même que le bien du prochain lui ronge d'envie tout le cœur : elle sait trouver des larmes alors que les infortunes d'autrui ou la laissent froide ou la réjouissent en servant son ambition : *Ce n'est pas là le Christ qui vous a été enseigné*[2]. « Jésus pleura[3]. *Dans les jours de vie mortelle, il offrait... des prières et des supplications avec larmes*[4]. » Comme il a pleuré sur Jérusalem! Avec quelle tendresse il a présenté ses ailes maternelles à ses enfants qui voulaient périr! « Une poule[5], » c'est la plus tendre des mères, elle voudrait reprendre ses petits, non pas sous ses ailes, mais dans son sein, s'il se pouvait ; digne d'être le symbole de la miséricorde divine. Je trouve trois lamentations de notre Sauveur, dont celles de Jérémie n'égaleront jamais la tendresse. A son entrée : « Ah! si tu savais[6]!... » Ici : « Jérusalem, Jérusalem[7]! » Allant au Calvaire : « Filles de Jérusalem, pleurez sur vous-mêmes. Heureuses les stériles; heureuses les entrailles qui n'ont point porté d'enfant et les mamelles qui n'en ont point allaité[8]! » O malheureuse Jérusalem! O âmes appelées et rebelles! Que vous avez été amèrement pleurées[9]! Jésus pleura[10]. » Où sont ces faux sages qui veulent qu'on soit insensible? Ce n'est pas là la sagesse de Jésus: « Voyez comme il l'aimait[11]! » Soyez loué, ô Jésus-Christ, d'avoir bien voulu qu'on pût remarquer la ten-

[1] Rom. XII, 15. — [2] Ephes. IV, 20. — [3] Joan. XI, 25. — [4] Hebr. V, 7. — [5] Matth. XXIII, 37. — [6] Luc. XIX, 42. — [7] Math. XXIII, 37. — [8] Luc. XXIII, 28. — [9] Bossuet, *Médit.*, LXIIIe jour. — [10] Luc, XIX, 41. — [11] Joan. XI, 36.

dresse que vous avez pour vos amis. Qu'il nous soit permis de l'imiter, et d'aimer à votre exemple : les cœurs durs et insensibles ne sont pas ceux qui vous plaisent[1]. »

Chacun de vous doit donc avoir de la complaisance pour son prochain en tout ce qui est bon et peut édifier. Car le Christ n'a jamais cherché sa propre satisfaction... Aussi accueillez-vous les uns les autres, comme vous l'avez été du Christ pour la gloire de Dieu[2]. Soyez si liés, si fondus les uns dans les autres, si *un*, que l'âme de votre frère soit votre âme, son cœur votre cœur, ses joies vos joies, ses peines vos peines; poussez, s'il était possible, cette mutuelle sympathie jusqu'à ressentir dans votre corps ce que votre frère souffre dans le sien. *S'il est dans les fers, pensez à lui comme si vous y étiez avec lui : s'il souffre, souffrez comme si vous habitiez le même corps*[3]. C'est le dernier mot de la charité fraternelle, le sommet même de l'œuvre de l'amour incarné. *Ah! vous tous, vous n'êtes plus dans le Christ qu'un seul corps*[4] ; Corps *si lié, si uni*[5], que *si l'un des membres souffre, tous les autres souffrent avec lui*[6].

3. Mais la sympathie sans l'aumône serait une fleur sans son fruit ; fleur parfumée et brillante tant qu'on voudra, mais déshonorée par sa stérilité même. Que serait votre plainte inféconde en face de la détresse de votre frère, sinon une ironie amère, une cruauté de plus? « Un de nos frères ou une de nos sœurs sont nus; ils manquent du pain de chaque jour, et quelqu'un

[1] Bossuet, *Médit. prép. à la der. sem.*, Ve jour. — [2] Rom. xv, 7. — [3] Hebr. xiii, 3. — [4] Rom. xii, 5. — [5] Ephes. iv, 16. — [6] I Cor. xii, 26.

vient leur dire : Allez en paix, chauffez-vous, rassasiez-vous, et ne leur fournit aucun de ces secours corporels[1]. » Qu'y a-t-il là qu'une moquerie barbare, et le coup de mort de la charité ? Après l'union, après la sympathie, et fille de toutes deux, viendra donc l'aumône.

Et que sera l'aumône ? C'est demander ce que sont les détresses de l'homme. L'homme déchu se traîne à travers l'exil couvert de deux blessures, brisé de deux douleurs, celle de l'âme, celle du corps : l'aumône s'adressera donc à la fois à son âme et à son corps : il y aura l'aumône spirituelle ; il y aura l'aumône corporelle.

Que nos âmes sont faibles et malades ! que nos défauts ont besoin d'indulgence, nos illusions et nos ignorances de lumières, nos méchancetés d'infatigables et continuels pardons ! Telle sera la triple aumône spirituelle que nous nous ferons les uns aux autres. Tout d'abord nous nous supporterons : puis allant plus avant dans la charité, nous nous avertirons : enfin sans cesse, non pas « sept fois, » mais « septante fois sept fois[2], » nous nous remettrons nos dettes mutuellement.

Je vous en conjure, moi le prisonnier pour Dieu, marchez, dignes de la vocation à laquelle vous avez été appelés, en toute humilité, mansuétude et patience ; supportez-vous les uns les autres dans la charité[3]. — *Portez les fardeaux les uns des autres : c'est ainsi que vous accomplirez dans sa plénitude la loi du Christ*[4]. — *Revêtez-vous donc, comme les élus de Dieu, des saints, des bien-aimés, d'entrailles de miséricorde, de bénignité, d'humilité, de modes-*

[1] Jacob. II, 15, 16. — [2] Math. XVIII, 22. — [3] Ephes. IV, 1, 2. — [4] Galat. VI, 2.

tie, de patience ; vous supportant les uns les autres ; vous remettant mutuellement vos dettes, lorsqu'un frère a contre son frère des sujets de plainte. Comme Dieu vous a tout remis, remettez-vous les uns aux autres[1]. Voici maintenant les motifs de ce mutuel support de la charité chrétienne, et en voici la manière. Vous êtes frères, vous êtes fils du même Dieu, fils bien-aimés; vous êtes élus pour la même gloire, en marche vers la même patrie ; le Christ est mort pour vous tous, alors que *tous vous étiez ses ennemis*[2] ; et il vous a tous réconciliés à son père : *ita et vos!* faites donc de même, ou vous entendrez ce foudroyant reproche : « Méchant serviteur, ta dette tout entière, je te l'ai remise quand tu m'en as prié. Ne fallait-il pas que toi aussi, tu eusses pitié de ton frère, serviteur comme toi ; de même que je t'avais pris moi-même en pitié[3] ? » *Supportez-vous donc les uns les autres*[4]. Et comment ? l'Apôtre vous l'a dit : laissez là ces airs chagrins, ces brusqueries, ces aigreurs, ces dédains : n'opposez aux défauts du prochain *que l'humilité, la mansuétude, la patience*[5]. Quoi ! vous vous irritez ! ou bien vous vous échappez en paroles dures et menaçantes, en plaintes acrimonieuses, en disputes aigres et violentes ! Insensé, vous n'avez point encore compris que vous avez devant vous un malade que le délire de la fièvre possède, et pousse à ces excès dont vous vous montrez si ému ? *Laissez donc là les menaces*[6]. C'est la commisération qu'il faut ici... *Recevez-le sans contestations*[7]. — *Si vous contristez ce frère, vous ne marchez déjà plus dans la voie de la charité*[8]. Il use envers vous de

[1] Coloss. III, 12, 13. — [2] Rom. V, 10. — [3] Math. XVIII, 32. — [4] Ephes. IV, 2. — [5] Ephes. IV, 2. — [6] Ephes. VI, 9. — [7] Rom. XIV, 1. — [8] Rom. XIV, 15.

procédés injustes et méchants ? ses défauts vous sont à charge ? son commerce vous importune ? Songez qu'il est encore *un tout petit enfant dans le Christ*[1], incapable des vertus qui nous rendraient son commerce doux et facile. Quelle mère s'irrite, quand son enfant cherche de ses petites mains agitées par la colère à égratigner le sein qui le nourrit ? Voyez au contraire comme elle lui sourit, et s'efforce d'apaiser avec des caresses ses inconscientes violences : faites ainsi : Soyez *comme la nourrice qui prend soin de ses petits enfants*[2].

Les défaillances du prochain demandent de nous plus que le support : elles demandent les avertissements de la charité. Nous devons être à nos frères non-seulement « une lampe ardente » par l'amour, mais « lumineuse[3] » aussi par l'éclat du bon exemple et les clartés bienfaisantes de la correction fraternelle. Dans une certaine mesure, tous les fidèles participent au glorieux devoir de l'Apostolat. *Dans leurs cœurs*, à eux aussi *Dieu étincelle*[4], et fait d'eux *des astres destinés à briller au sein des peuples, comme les astres qui éclairent le monde*[5]. — *Fils de lumière*[6], ils doivent répandre tout autour d'eux les clartés divines dont ils sont remplis. *N'ayez aucune part aux œuvres infécondes des ténèbres : tout au contraire condamnez-les. Ce qu'ils font dans l'ombre est honteux même à dire ! Or pour reprendre ces infamies, que votre lumière les mette au jour : n'y ayant que la lumière qui découvre tout*[7]. — *Vous voici lumière dans le Seigneur, marchez en enfants de lumière, et le fruit de la lumière c'est, en toutes choses, bonté, justice, vérité*[8]. Que ces

[1] I Corinth. III, 1. — [2] I Thessal. II, 7. — [3] Joan. V, 35. — [4] II Cor. IV, 6. — [5] Philipp. II, 15. — [6] I Thess. V, 5. — [7] Ephes V, 11-14. — [8] Ephes. V, 8, 9.

rayons différents de la même lumière s'échappent de vous et jaillissent sur vos frères pour les illuminer. *Que tout se fasse pour édifier*[1]. Que là tendent vos actions comme vos paroles : *observez tout ce qui vous peut édifier les uns les autres*[2]. — *Que vos paroles soient toujours gracieuses, assaisonnées du sel de la sagesse*[3] ; — *et plaisez au prochain en ce qui est bon pour l'édifier*[4].

Ce premier devoir urge à tout instant : en voici un second plus délicat, plus difficile, qui réclame un temps, des circonstances, un mode convenables, et ne peut fructueusement s'accomplir que grâce à beaucoup de sagacité, de discrétion et d'amour. Nous voulons parler de la correction fraternelle : instrument de salut dans un main habile, fer meurtrier dans celle d'un maladroit. *Frères, si quelqu'un est tombé par surprise en quelque faute, vous qui êtes spirituels, relevez-le dans un esprit de douceur, chacun se considérant soi-même, et tremblant de tomber dans les mêmes tentations*[5]. Voici expliqué en ces quelques mots tout le précepte de la correction fraternelle. Elle doit être *nécessaire*. N'allez pas sur de vagues rumeurs frapper dans le vide un coup douloureux, ou changer sans espérance une faute matérielle en des péchés formels, ou gourmander un frère déjà repentant et guéri, ou vous charger d'une correction odieuse sur vos lèvres, quand sur celles d'un autre elle se ferait accepter. Elle doit être *fructueuse :* pourquoi toucher à cette plaie si vous ne faites que l'envenimer et la rendre inguérissable ? Elle doit être *sainte,* jaillie des plus purs motifs de la charité, faite par ceux « qui sont spirituels, » et « dans un esprit de douceur[6]. » Elle doit être enfin

[1] I Cor. XIV, 26. — [2] Rom. XIV, 19. — [3] Coloss. IV, 6. — [4] Rom. XV, 2. — [5] Galat. VI, 1. — [6] Galat. VI, 1.

discrète, aimable, pleine *d'amour* et de *mansuétude*, et pour l'être, partir d'une âme humble *qui se regarde elle-même*[1] et songe en tremblant à ses propres dangers. « Gardez-vous bien de sortir des bornes de la discrétion. Je hais ceux qui se glorifient des avis qu'ils donnent, qui veulent s'en faire honneur plutôt que d'en tirer de l'utilité, et triompher de leur ami plutôt que de le servir. Pourquoi le reprenez-vous, ou pourquoi vous en vantez-vous devant tout le monde : c'était une charitable correction, et non une insulte outrageuse que vous aviez à lui faire..... N'épargnez-pas le vice, mais épargnez la pudeur, et que votre discrétion fasse sentir au coupable que c'est un ami qui parle[2]. » D'autre part facilitons nous-mêmes à nos frères ce devoir si pénible, ne nous rendons pas âpres et amers à la correction fraternelle; qu'après nous avoir courageusement repris et éclairés, notre frère n'ait pas à nous adresser avec une surprise douloureuse, ces paroles : *me voici donc devenu votre ennemi pour vous avoir dit la vérité*[3] ! S'il faut être humble pour bien faire la correction fraternelle, combien le faut-il être aussi pour la bien recevoir ! Soyez humbles : croyons à nos « ignorances et à nos errements[4], » croyons à nos illusions grossières, aux ténèbres de l'amour-propre qui nous cachent à nous-mêmes notre état; et combien, alors que nous nous disons « riches, opulents, sans besoin d'aucune aide, » nous sommes en réalité « malheureux, et misérables, et pauvres, et aveugles, et nus[5]. »

Déchu deux fois et dans son âme et dans sa chair, l'homme traîne, nous l'avons dit, une double misère,

[1] Galat. VI, 1. — [2] Bossuet, *Serm. mardi, IIIe sem. de Carême*, 2e point. — [3] Galat. IV, 16. — [4] Hebr. V, 2. — [5] Apoc. III, 17.

celle de l'âme, celle du corps. La première est secourue par la correction, la seconde par l'aumône. « L'homme ne vit pas seulement de pain[1] : » et voilà pourquoi des lèvres amies « la parole de Dieu » tombera sur son âme ; mais ses membres nus et son corps affamé réclament « le pain quotidien » et « le vêtement pour se couvrir[2] : » une seconde aumône, « nouvelle fleur » de la charité, vient au-devant de cette seconde détresse, et par elle *les entrailles torturées du pauvre connaissent l'apaisement*[3] de la satiété.

L'aumône, au point où se place l'Apôtre pour en considérer les magnificences, nous apparaît tout ensemble : 1° « comme un don inénarrable[4] » fait par Dieu à l'homme ; et 2° comme un culte suréminent rendu par l'homme à Dieu : sublime deux fois, et en ce qu'elle reçoit et en ce qu'elle donne.

L'aumône n'est rien moins aux riches de ce monde que l'entrée même dans la rédemption de Jésus-Christ, *dans cette grâce où nous vivons actuellement, et cette glorieuse attente de la glorification des enfants de Dieu*[5]. L'Évangile, la grâce, l'Église, trésors du Dieu pauvre : sont le patrimoine propre et naturel des pauvres : c'est eux que le Verbe Incarné vient appeler[6], eux dont il s'entoure, eux qui forment primitivement son Église[7], eux à qui sont proclamées les promesses de la vie future[8]. Mais les riches ? Sans aucun doute Dieu les appelle aussi ; mais *comme nourriciers de ses pauvres*. Renient-ils cette mission qui est leur raison d'être ? Dieu n'en veut plus ; et alors tombe sur eux la malé-

[1] Math. IV, 4. — [2] I Tim. VI, 8. — [3] Philémon, 7. — [4] II Cor. IX, 15. — [5] Rom. V, 2. — [6] I Cor. I, 26-30. — [7] I Cor. I, 26-30. — [8] Luc, X, 21.

diction du Sauveur : « Malheur à vous, riches[1] ! » Le Prophète-Roi avait déjà chanté : « Ils n'ont plus rien trouvé entre leurs mains, ces hommes d'opulence[2] ! » Stériles pour eux-mêmes, après l'avoir été pour les pauvres et le Dieu des pauvres. *Servir les saints*[3] : telle sera donc l'occupation par excellence du riche, s'il veut tenir la place que l'ordonnateur suprême lui assigne dans l'ensemble des choses, et ne pas briser l'harmonie des plans divins. « Venez donc, ô riches, dans son Église ; la porte enfin vous en est ouverte : mais elle vous est ouverte en faveur des pauvres, et à condition de les servir..... Dans l'Église de Jésus-Christ, vous êtes seulement serviteurs des pauvres[4]. » Voyez aussi comme saint Paul traite les pauvres ! Comme il en fait ses seigneurs et ses maîtres ! Il ne les appelle jamais que *les saints*[5]. Après qu'il leur a recueilli de riches aumônes, et quand il se dispose à les leur communiquer, il semble ne plus avoir qu'une préoccupation ni qu'un désir : faire agréer ses présents et ses hommages des pauvres, ces hauts dignitaires du royaume de Jésus-Christ. *Je vous en prie, mes frères, par Notre Seigneur Jésus-Christ et par la charité du Saint-Esprit, aidez-moi de vos prières auprès de Dieu afin que l'hommage de mon offrande soit agréé des saints qui sont à Jérusalem*[6]. Comme s'il disait : ce sont les privilégiés, les princes, les puissants de l'empire, prions afin que nos offrandes nous en puissent attirer les faveurs, et faire d'eux auprès du trône de Dieu des auxiliaires et des défenseurs.

Sublime dignité, efficacité merveilleuse de l'aumône !

[1] Luc, VI, 24. — [2] Psal. LXXV, 6. — [3] Rom. XV, 25. — [4] Bossuet, *Serm. Dignité des pauvres dans l'Église.* — [5] Rom. XV, 31 ; — I Cor. XVI, 1 ; — II Cor. IX, 1, 12. — [6] Rom. XV, 30-31.

après avoir fait entrer le riche dans l'Église de Jésus-Christ, elle l'y comble de toute sorte de grâces et de bénédictions. L'aumône, c'est la *grâce*[1] tout court, la grâce par excellence ; c'est la *bénédiction*[2], l'ensemble, la source de toutes bénédictions. Comme la piété, l'aumône « *est utile*[3] à tout, ayant la clef des trésors du temps comme de ceux de l'éternité. *L'aumône vous est utile*[4] : utile, si vous êtes pécheur ; utile, si déjà vous êtes juste. « L'aumône délivre de la mort, c'est elle encore qui délivre du péché, elle qui fait trouver la miséricorde et l'éternelle vie[5] ; » « l'eau éteint une flamme ardente; l'aumône se rend maîtresse des péchés[6]. » Et si la main qui s'ouvre au pauvre est la main du juste, toute une moisson de grâces germe et s'épanouit au soleil divin de sa charité. *Celui qui sème la bénédiction moissonnera la bénédiction.... Dieu est assez puissant pour faire abonder en vous toute grâce... pour faire affluer toutes sortes de saintes œuvres. Car il est écrit : le juste a distribué, il a donné aux pauvres, sa justice demeure au siècle des siècles. Dieu donc qui fournit la semence au semeur... fera croître sans cesse la moisson de vos vertus ; et riches de tous les biens spirituels, vous parviendrez à la plénitude de l'abnégation*[7]. — *La suréminence de cette grâce divine en vous*[8] vous élèvera par l'aumône au sommet de la foi : vous confesserez excellemment Jésus-Christ[9] ; d'un coup vous accomplirez son Évangile[10], obéirez à tous ses ordres, et comblerez tous ses désirs.

Mieux encore. Vous vous transformerez en lui et serez sa parfaite image. Qu'est-ce à dire, être la parfaite

[1] II Cor. VIII. — [2] II Cor. IX, 5. — [3] II Cor. VIII, 10. — [4] II Cor. VIII, 10. — [5] Tob, XII, 9. — [6] Eccl. III, 33. — [7] II Cor. IX, 6-11. — [8] II Corinth. IX. — [9] II Corinth. IX, 13. — [10] II Cor. IX. 13.

image de Jésus-Christ? C'est être tout d'abord magnifique comme le Dieu qui, de sa main, ouverte par l'amour, laisse tomber sur la création entière la plénitude de tous les dons. L'aumône fait de vous ce Dieu distributeur tout-puissant de la vie. Qu'est-ce encore qu'être l'image du Christ? c'est être expiateur, « c'est boire en passant par le chemin l'eau[1] » du pauvre, l'eau de la misère et de la douleur, c'est *porter sur sa chair mortelle la mortification du Christ*[2]; c'est *porter ses stigmates*[3] comme de royales livrées, et suivre pauvre le roi des pauvres. C'est là être l'image du Christ. Mais comment sera-t-il l'image du Christ, le riche dont toute l'existence n'est qu'une longue contradiction à la vie du Christ, roi des pauvres? O merveilleuse ressource de la bonté de Dieu, également « riche envers tous[4] ! » Le pauvre communiquera au riche cette empreinte sacrée en le rendant participant des mérites et des promesses de sa pauvreté. L'Église appelle « un admirable commerce[5] » l'échange par lequel *le Christ si riche par lui-même s'est fait pauvre, pour nous enrichir de son dénûment*[6]. Un commerce analogue donne au pauvre la substance du riche, et au riche l'empreinte sacrée de la pauvreté du pauvre, et son intercession toute-puissante. La richesse *supplée à ce qui manque aux saints*[7]. Et *la prière des saints*[8] paye la dette de la richesse. *Dans le temps présent, votre abondance supplée à leur pauvreté, afin que votre pauvreté soit soulagée par leur abondance, et qu'ainsi l'égalité s'établisse selon ce mot de l'Écriture : celui qui recueillait beaucoup, n'avait pas plus : celui qui recueillait peu, n'avait pas*

[1] Psal. CIX. — [2] II Cor. IV, 10. — [3] Galat. VI, 17. — [4] Rom. X, 12. — [5] *Offic. de la Circoncis.* — [6] II Cor. VIII, 9. — [7] II Cor. VIII, 12. — [8] II Corinth. IX, 14.

moins[1]. « Donc, ô pauvres, que vous êtes riches! Mais, ô riches, que vous êtes pauvres! Si vous tenez à vos propres biens, vous serez privés pour jamais des biens du Nouveau Testament, et il ne vous restera pour votre partage que ce *væ*[2] terrible de l'Évangile. Ah! pour détourner ce coup de foudre, pour vous mettre heureusement à couvert de cette malédiction inévitable, jetez-vous sous l'aile de la pauvreté; entrez en commerce avec les pauvres; donnez et vous recevrez; donnez les biens temporels, et recueillez les bénédictions spirituelles; prenez part aux misères des affligés, et Dieu vous donnera part à leurs priviléges..... Sans cette participation des priviléges des pauvres, il n'y a aucun salut pour les riches... D'où se prendront ces priviléges sinon de la société avec son prince, c'est-à-dire avec Jésus-Christ? Que s'il faut être uni avec le Sauveur, ne cherchons pas dans les riches les priviléges de la sainte Église. La couronne de notre monarque est une couronne d'épines; l'éclat qui en rejaillit, ce sont les afflictions et les souffrances. C'est dans les pauvres, c'est dans ceux qui souffrent, que réside la majesté de ce royaume spirituel. Jésus étant lui-même pauvre et indigent, il était de la bienséance qu'il liât société avec ses semblables et qu'il répandît ses faveurs sur ses compagnons de fortune[3]. Donc *que leur abondance supplée à votre pénurie*[4]. « Ces priviléges sont donnés aux pauvres, mais vous pouvez les obtenir d'eux et les recevoir de leurs mains: c'est là que le Saint-Esprit vous renvoie pour obtenir les grâces du ciel... Voulez-vous entrer au royaume? Les portes, dit Jésus-Christ, vous seront

[1] II Cor. VIII, 14, 15. — [2] Luc. VI, 24. — [3] Bossuet, *Serm. pour la Septuagés.* — [4] II Cor. VIII, 14.

ouvertes, pourvu que les pauvres vous introduisent. « Faites-vous, dit-il, des amis qui vous reçoivent dans les tabernacles éternels[1]. » Ainsi la grâce, la miséricorde, la rémission des péchés, le royaume même, est entre leurs mains, et les riches n'y peuvent entrer, si les pauvres ne les y reçoivent[2]. »

Grâces soient rendues à Dieu pour son inénarrable don[3] ! D'autres splendeurs de l'aumône nous doivent arracher encore ce même cri. Riche en bénédictions pour la terre, l'aumône est en second lieu *pleine pour Dieu d'actions de grâce*[4], de louanges et d'honneurs. L'aumône est un culte, « une religion pure et immaculée devant Dieu[5] » qu'elle glorifie d'une manière suréminente. Et comment l'aumône glorifie-t-elle Dieu ? Par les vertus qu'elle suppose ; par l'acte qu'elle produit ; par les hommages qu'elle entraîne après elle. L'aumône est comme le résumé des plus hautes vertus du Christianisme, un parfum de toutes les fleurs évangéliques. Dans quelle âme s'engendre l'aumône ? Dans l'âme *simple*[6] ; l'âme qui, plus haute que les choses terrestres, libre de la glorieuse « liberté des fils de Dieu[7], » n'a plus qu'un regard, un soupir, un amour, celui de l'éternité, et qui jette *comme le fumier et l'ordure*[8] les richesses de ce monde, c'est l'âme héroïque, qui déjà a bien plus fait que *donner ses biens, mais qui s'est donnée elle-même pardessus*[9], atteignant d'un vol le sommet de la perfection qui est le don de soi. Vous admirez cette profusion de largesses, ces flots de charité que rien n'épuise ? Ah !

[1] Luc. XVI, 9. — [2] Bossuet, *Serm. pour la Septuagés.* 3e point. — [3] II Cor. IX, 15. — [4] II Corinth. IX, 11, 12. — [5] Jacob. I, 27. — [6] II Cor. VIII, 2. — [7] Galat. V, 13. — [8] Philipp. III, 8. — [9] II Cor. XII, 15.

voici bien plus : « peut-être est-ce un labeur facile que d'abandonner ses biens, mais quel dur travail que de s'abandonner soi-même! quitter ce qu'on a est peu de chose; quitter ce qu'on est, est immense[1].» Et voilà par où commence l'aumône; l'âme se donne tout d'abord à Dieu, le reste suit : et la source ainsi ouverte se fait intarissable. *Il faut, mes frères, que je vous fasse connaître la grâce que Dieu vient d'accorder aux églises de Macédoine. Au comble de la tribulation, les fidèles débordaient de joie : du dénûment le plus profond, ils savaient faire jaillir des trésors de charité. Selon leurs forces, je leur en rends témoignage, ils vinrent d'eux-mêmes nous conjurer avec des supplications ardentes, de les faire participer à la grâce et au ministère de l'aumône qui s'organise pour les saints. Ils ont dépassé toutes nos espérances*[2]. Merveilleux héroïsme de ces pauvres, qui donnent, non plus de leur pauvreté, mais de leur détresse : *altissima paupertas*[3]. Eh bien! d'où leur venait tant de force et d'amour? d'où découlaient de si prodigieuses aumônes ? L'Apôtre ajoute : *C'est que tout d'abord, ils s'étaient donnés à Dieu*[4]. Ce premier sacrifice rendait possibles tous les autres; donnés à Dieu, *ils se donnèrent à nous*[5], à l'aumône, au service des pauvres, *pour remplir la volonté de Dieu.* Ne nous étonnons plus de voir l'Apôtre, et après lui les docteurs, faire de l'aumône le plus sublime de tous les actes religieux, en la déclarant un véritable holocauste. Si l'avarice est l'adoration de l'or, *le culte de l'idole*[6], l'aumône est l'immolation, à la louange du dominateur suprême, d'une véritable victime, victime de suave odeur, et d'une efficacité sans bornes : *parfum exquis,*

[1] Saint Grégoire. — [2] II Cor. VIII, 2-5. — [3] II Cor. VIII, 2. — [4] II Cor. VIII, 5. — [5] II Cor. VIII, 5. — [6] Ephes. V. 5.

hostie suave agréée de Dieu[1]. « L'aumône fait de nous des pontifes d'un sacerdoce riche en bénédictions. Vêtus de la bienfaisance comme de l'aube sacrée; oints, non pas d'une huile matérielle, mais de l'huile spirituelle de l'Esprit-Saint, la miséricorde est notre couronne ; car il est écrit : Dieu t'a couronné de miséricorde et de commisération..... Voulez-vous voir l'autel ? c'est le corps même du Christ, partout se dresse cet autel ; dans les rues et les places publiques, partout, à toute heure, nous y pouvons offrir le sacrifice. Là aussi se fait l'oblation. Quand vous apercevez un frère pauvre, voilà l'autel où s'offrent vos holocaustes. Demandez-vous ce que deviennent vos offrandes? Approchez et contemplez; l'encens fume à l'autel, les parfums s'en élèvent ; c'est la bénédiction, c'est l'action de grâces. Et jusqu'où monte cet encens ? jusqu'au ciel ! Ah ! il le traverse tout entier, et par delà le ciel des cieux, il embaume le trône du grand Roi : « vos aumônes, dit l'Écriture, ont monté jusqu'à Dieu [2]. » C'est la seconde œuvre : elle procure à Dieu la louange, la bénédiction, la reconnaissance et l'amour. *Ce ministère fait plus que secourir la détresse des saints ; il fait jaillir sur Dieu d'innombrables actions de louanges. Recevant ces témoignages de votre charité, les pauvres glorifient Dieu de votre obéissance à l'Évangile du Christ, de cette abnégation qui vous fait partager vos biens avec eux et tous les autres; ils prient pour vous ; ils aspirent à vous voir, ornés comme vous l'êtes de ces faveurs éminentes de Dieu. Grâces soient rendues à Dieu pour son inénarrable don* [3] !

Voilà l'excellence de l'aumône : l'Apôtre nous apprend

[1] Philipp. IV, 18. — [2] Sanct. Chrys. in II *ad Cor.*, hom. XX. — [3] II Corinth. IX, 12-15.

maintenant quelles qualités elle doit avoir, et quelles formes elle peut revêtir.

L'aumône doit être *sainte* et généreuse dans le sentiment qui l'inspire, *large* dans sa mesure, *réglée* pourtant et *discrète* dans les dons qu'elle répand et les personnes qu'elle favorise, *aimable* enfin et gracieuse dans la manière dont elle se fait.

Sainte. Où l'aumône chrétienne plonge-t-elle ses racines? En Dieu. Nous donnons aux pauvres, parce que nous et nos biens sommes à Dieu[1]; parce que nous rendons à des frères la divine aumône que nous a faite Jésus-Christ Fils de Dieu[2]; parce que dans les pauvres nous voyons « des frères[3], » « notre propre chair[4] » pour ainsi parler, des frères de Jésus-Christ, des élus et des « saints[5] ». Considérée ainsi des yeux de la foi, l'aumône nous apparaîtra « une grâce[6], » « une bénédiction[7] » dont nous deviendrons avides. « De nous-mêmes[8] » et ardemment nous nous porterons à l'aumône : nous serons, non pas de paresseux mercenaires, mais *des volontaires*[9] ardents et magnanimes dans ces combats de la charité. Arrière l'aumône forcée, l'aumône de bienséance et de respect humain, où l'âme est sans joie et sans élan : *Que la volonté soit prompte*[10]. *Que chacun donne l'aumône qu'il s'est fixée, sans tristesse, sans contrainte : Dieu aime qui donne joyeusement*[11]. Libre et joyeuse, l'aumône sera *large.* Quoi! des calculs; des appréhensions, des regards inquiets sur l'avenir! Des aumônes qui cessent d'être *les bénédictions de la charité,*

[1] Rom. XIV, 8. — [2] II Cor. VIII, 9. — [3] Passim. — [4] Isaïe. LVIII, 7. — [5] II Cor. VIII, 4. — [6] II Cor. VIII, 1. — [7] II Cor. IX, 5. — [8] II Cor. VIII, 3. — [9] II Cor. VIII, 3. — [10] II Cor. VIII, 11, 12. — [11] II Cor. IX, 7.

pour n'être plus que le tribut arraché à l'avarice[1]! Ame inintelligente, âme étroite, que tu connais peu ton Dieu! *Voici ce que j'ai à te dire : qui sème peu, moissonnera peu; à qui sème abondamment, abondante sera la moisson. Le Dieu qui donne la semence au semeur te donnera le pain qui fait vivre, multipliera tes semences, fera croître les fruits de ta sainteté... et tu seras riche de toute sorte de biens*[2]. Pourtant, ici comme partout, la mesure est à garder, et l'indiscrétion ne sied pas à l'aumône chrétienne. Qu'est-ce que l'aumône faite des biens que l'on déroberait? ou l'aumône qui frustrerait la famille d'un patrimoine nécessaire? *Que la volonté se porte à donner généreusement, mais des biens que l'on possède. L'aumône est agréée de Dieu, mais Dieu ne demande pas des biens que nous n'avons pas. Il ne s'agit pas de soulager les autres en nous jetant nous-mêmes dans la détresse : il faut l'équilibre*[3]. La discrétion nous fait encore discerner où doivent se porter nos secours. L'aumône intelligente saura, mais sans jamais se faire impitoyable, atteindre les vrais pauvres. *Qui refuse de travailler, ne doit pas manger non plus*[4]. Parmi les pauvres, nos frères les plus proches, à quelque titre que ce soit, doivent être les premiers soulagés. *Faites du bien à tous, mais principalement aux membres de notre famille chrétienne*[5]. — *Sans tristesse*[6], *car Dieu aime celui qui donne joyeusement*[7]. Entrez dans la sombre demeure du pauvre comme un rayon de soleil. *Si vous prenez pitié du pauvre, faites-le avec les sourires de la joie*[8]. Voilà le parfum de l'aumône : là est son prix, là est sa puissance. Ah! le pauvre non

[1] II Cor. IX, 5. — [2] II Cor. IX, 8, 10, 11. — [3] II Cor. VIII, 12, 13. — [4] II Thess. III, 10. — [5] Galat. VI, 10. — [6] II Cor. IX, 7. — [7] II Cor. IX, 7. — [8] Rom. XII, 8.

plus « ne vit pas seulement de pain[1]. » Le pauvre a une âme : le pauvre a un cœur : votre morceau de pain ou votre pièce de monnaie ranimeront sa vie physique, mais son âme flétrie, qui la ranimera? Qui fera luire au sein de cette nuit du pauvre, nuit de tempêtes, de malédictions et de mort, le rayon de joie qui apaise et la consolation qui refait? Qui? La douce parole, la consolation gracieuse et aimante, le sourire d'un bon cœur. Qui n'a vu et admiré comment après une nuit d'orage, le soleil, en dardant sur les fleurs courbées et flétries ses chauds rayons, les ranime, les relève, leur rend leur éclat et leurs parfums? Entrez ainsi chez le pauvre : soyez-y toujours *ce bienfaiteur au doux sourire*[2] dont parle l'Apôtre, et qui est chéri de Dieu. N'affligez jamais le cœur du pauvre[3]... Dans les réunions de pauvres où vous entrez, faites-vous affable[4] » et souriant : « Prêtez sans tristesse, » ni ennui, « votre oreille à la conversation du pauvre[5]. » En un mot, *faites-vous tout à tous pour les gagner tous à Dieu*[6].

Et pour se faire ainsi *tout à tous*[7], l'aumône sera ingénieuse : elle prendra toutes les formes, recherchera toutes les détresses, s'efforcera de leur ménager à toutes les secours convenables. Pleine de délicatesse pour les indigences secrètes, de respect *pour la vraie veuve*[8], la veuve laissée seule, sans appui et sans secours; de sollicitude pour les dénûments du sanctuaire et les besoins des prêtres pauvres[9], l'aumône recherchera toutes ces diverses misères pour les soulager toutes. Elle trouvera un gîte pour le voyageur et l'étranger ; *se*

[1] Math. IV, 4. — [2] II Corinth. IX, 7. — [3] Eccl. IV, 3. — [4] Eccl. IV, 7. — [5] Eccl. IV, 8. — [6] I Corinth. IX, 22. — [7] I Corinth. IX, 22. — [8] I Tim. V, 3. — [9] I Thess. IV, 12.

souvenant d'être hospitalière, car c'est en pratiquant l'hospitalité que plusieurs ont, à leur insu, reçu pour hôtes des anges[1]. Elle pénétrera même dans l'horreur des prisons ; elle fera entendre aux malheureux qui s'y flétrissent, les seules voix de l'amour que leur oreille puisse recueillir. *Elle se souviendra des prisonniers*[2], si tendre, si sympathique au milieu d'eux, qu'on la dirait chargée des mêmes chaînes, et l'hôte des mêmes cachots : *tanquam simul vincti.* Enfin, fille de Dieu, sœur de son Verbe fait chair, la charité n'aura ni d'autres sentiments ni d'autres cris passionnés que les siens. Le Christ se plaçant au milieu des douleurs humaines, les appelait toutes par ce cri d'amour : « O vous tous qui êtes affligés, venez à moi[3] ! » à moi, revêtu de la même chair, courbé sous les mêmes misères, écrasé sous les mêmes fardeaux. Telle est au milieu du monde la charité catholique, appelant à elle *tous ceux qui souffrent, et souffrant avec eux*[4].

III

LA RUINE DE LA CHARITÉ

La charité fraternelle, comme tous les biens transplantés du ciel dans l'exil, au milieu des dégradations de la déchéance, peut s'y altérer, s'y dessécher, y mourir. *Si vous attristez votre frère, vous ne marchez déjà plus dans la charité*[5] : vous rompez l'union, vous brisez cette paix

[1] Hebr. XIII, 2. — [2] Hebr. XIII, 3. — [3] Math. XI, 28. — [4] Hebr. XIII 3. — [5] Rom. XIV, 15.

que le Rédempteur a payée des flots de son sang[1], vous déchirez le corps dont vous êtes membre ; *vous pêchez contre le Christ*[2], qui déclare « que tout ce que vous faites au moindre de ses frères, c'est à lui que vous le faites[3]. »

Et comment *contriste-t-on son frère ?* comment *sort-on du chemin de la charité*[4] ? Hélas ! c'est demander de combien de blessures une main cruelle et ingénieuse dans sa cruauté peut frapper sa victime : elles sont innombrables et infiniment variées. Nous blessons notre frère de mille manières différentes : dans sa qualité de frère par la haine, l'inimitié, les rancunes, les injures, les envies, les mauvais procédés ; dans son intelligence, par le mensonge ; dans sa réputation par nos discours médisants et calomniateurs qui l'attaquent au dehors, par nos jugements téméraires, nos interprétations sinistres, nos préventions et nos préjugés qui la perdent au dedans ; dans ses biens par nos injustices, nos vols, nos âpres convoitises ; dans sa vie par les persécutions dont nous la désolons, parfois même par les blessures qui l'altèrent et l'homicide qui la détruit ; dans son âme, dans sa divine et infiniment précieuse existence, par le mauvais exemple et le scandale. O sombre et désolante route que l'Apôtre nous fait maintenant parcourir ! rendue plus désolante encore par ce terrible mot qui l'ouvre, et dont l'écho doit nous y suivre constamment : *péchant contre votre frère, c'est contre le Christ que vous avez péché*[5] !

Résumons en deux classes ces péchés si innombrables et si divers dont « nous contristons notre frère[6], » et qui

[1] Ephes. II. — [2] I Corinth. VIII, 12. — [3] Math. XXV, 40. — [4] Rom. XIV, 15. — [5] I Corinth. VIII, 12. — [6] Rom. XIV, 15.

nous font sortir « du chemin de la charité. » Ou nous haïssons le prochain, ou, de plus, nous nuisons au prochain : *inimitié, injustice :* tout découle de ces deux sources empoisonnées.

I. — 1. Voici quelle hideuse genèse et quelle postérité hideuse l'Apôtre donne au monstre de la haine, en même temps qu'il nous indique les moyens d'éviter et de guérir ses effroyables morsures.

L'amertume[1] vient de s'insinuer dans votre âme. Qui a déposé ce germe fatal ? tantôt l'orgueil froissé[2], tantôt une insulte qui vous a blessé au vif[3], tantôt une secrète et ignominieuse envie[4]. Ah ! prenez garde ! l'heure est décisive : le péril est tout proche : reculez, étouffez à l'instant ces premières émotions d'une haine naissante ; *que le soleil ne se couche pas sur votre colère*[5]. La nuit avec ses heures silencieuses, ses insomnies irritées, donnera à votre colère des proportions effrayantes; l'injure dont vous souffrez passera devant votre âme comme une vision provocatrice et les plans de vengeance s'y agiteront en tumulte. Malheureux ! *ne donnez pas entrée au démon*[6] dans une âme déjà si furieusement agitée. Comment vaincre demain, quand à vos propres concupiscences il aura ajouté ses haines homicides, et allumé en vous le feu dont il est éternellement dévoré ? Que faire ? *Enlevez de votre âme toute amertume, tout sentiment de colère et d'indignation*[7]. — *Vous avez contre un frère des sujets de plainte? supportez, pardonnez*[8]. Vous demandez

[1] Ephes. IV, 31. — [2] Ephes. IV, 31. — [3] Ephes. IV, 31. — [4] Ephes. IV, 31. — [5] Ephes. IV, 26. — [6] Ephes. IV, 27. — [7] Ephes. IV, 13. — [8] Coloss. III, 13.

comment adoucir cette aigreur? comment éteindre cette flamme? En pensant à vos propres péchés, en songeant aux dettes que vous avez contractées[1], en méditant sur les bienfaits de Dieu, et comment il vous a tout remis, et par quelle mort de son Fils unique vous fûtes arrachés des mains de la justice, et quelle nécessité pressante vous oblige à pardonner comme vous l'avez été vous-même. *Soyez bons et miséricordieux les uns pour les autres : pardonnez-vous mutuellement comme Dieu dans le Christ vous a pardonnés*[2].

Mais non, la passion l'emporte : l'âme s'agite et se retourne dans sa colère, enfonçant toujours plus avant l'épine qui l'a blessée[3]; le soleil s'est couché sur son ressentiment, la nuit l'a fomenté, le temps lui a donné d'invincibles forces : âme infortunée, au lieu d'un monstre, en voici mille pour te dévorer! Les abîmes s'ajoutent aux abîmes; si une dernière miséricorde ne t'arrête, tu y rouleras jusqu'à cette dernière profondeur d'où l'on ne se relève plus. Ce ne fut tout d'abord qu'une simple *aigreur*[4], un froissement, un mouvement de dépit, une irritation passagère. Bientôt imprudemment entretenue en nous, cette aigreur est devenue *de la colère*[5]; puis une colère *indignée*[6] et frémissante : le silence l'eût adoucie, les paroles violentes, *les cris*[7] dont nous la prétendons soulager l'enveniment et la rendent implacable. Parvenus à ce point, nous ne respectons plus rien : *les blasphèmes*[8] s'échappent de nos lèvres; *toute sorte de malice*[9], de projets de vengeance jaillissent

[1] Sanct. Chrys. *in Ephes.* hom. XIV. — [2] Ephes. IV, 32; — Coloss. III, 13. — [3] Psal. XXXI, 4. — [4] Ephes. IV, 31. — [5] Ephes. IV, 31. — [6] Ephes. IV, 31. — [7] Ephes. IV, 31. — [8] Ephes. IV, 31. — [9] Ephes. IV, 31.

impétueusement de notre âme. « Les injures que l'on nous fait nous fâchent excessivement, la douleur allume la colère, la colère pousse à la vengeance, le désir de vengeance nourrit des inimitiés irréconciliables, de là les querelles et les procès, de là les médisances et les calomnies, de là les guerres et les combats, de là presque tous les malheurs qui agitent la vie humaine [1]. » Fécondité hideuse, succession fatale de crimes et de maux que l'Apôtre et, d'après son texte, le Docteur Angélique nous exposent ainsi. *Les inimitiés* [2] une fois formées et grandies engendrent infailliblement les *querelles* [3] : tout nous est odieux en cet homme : ses paroles nous irritent, ses procédés nous fâchent, sa présence seule nous exaspère, l'inimitié doit se traduire en *contestations* pleines d'amertume et de violence. Impossible dès lors à notre ressentiment de le laisser cheminer tranquillement sur la route de la fortune : ses succès nous remplissent de dépit, et par mille efforts nous essayons d'entraver et de perdre un compétiteur si odieux ; voici *les jalousies* [4], d'où naissent perpétuellement *des colères* [5], des éclats d'indignation et de fureur. Comment contenir ces flots débordants qui rompent déjà toutes leurs digues, et se répandent de toutes parts? *les rixes* [6], les sanglantes collisions, les vengeances qui amoncellent les ruines, sortent de la haine comme les laves meurtrières de l'intérieur du volcan. *Les rixes :* c'en est fait, le sceau de l'éternité est apposé à l'inimitié de ces deux hommes, de ces deux familles : c'est la complète, l'irrévocable *désunion* [7], désunion aussi opiniâtre,

[1] Bossuet, *Serm. Ve dim. ap. la Pentecôte*, exorde. — [2] Galat. v, 20. — [3] Galat. v, 20. — [4] Galat. v, 20. — [5] Galat. v, 20. — [6] Galat. v, 20. — [7] Galat. v, 20.

aussi invincible dans le monde, que l'est dans l'Église la haine et la séparation *des sectes* [1]. Nous approchons des dernières profondeurs de l'abîme : nous touchons à Caïn. Le terme dernier de la haine, c'est *l'homicide* [2]. Notre irréflexion nous dérobe cet épouvantable mystère que l'homicide fait le fond de toute haine. Sans doute la haine n'arrive pas toujours à cet affreux enfantement ; le plus souvent Dieu l'arrête, mais d'elle-même et par sa perversité naturelle, elle irait jusque-là. « La haine mène droit au meurtre [3], » dit, avec la hardiesse du génie, saint Thomas. Et comment? Bossuet nous l'explique en quelques mots. « C'est le naturel de la haine de vouloir détruire son objet, comme de l'amour de le conserver. Sans que vous donniez la mort à votre ennemi, vous le tuez déjà par votre haine qui porte toujours dans l'âme une disposition d'homicide. C'est pourquoi l'Apôtre dit : *Omnis qui odit fratrem suum homicida est* [4]. Il le compare à Caïn. Il ne dit pas : celui qui trempe les mains dans son sang, ou qui renferme un couteau dans son sein, mais celui qui le hait est homicide. C'est que l'Esprit-Saint qui le guide n'arrête pas sa pensée à ce qui se fait au dehors : il va approfondissant les causes cachées, et c'est ce qui lui fait toujours trouver dans la haine une secrète intention de meurtre. Car si vous savez observer toutes les démarches de la haine, vous verrez qu'elle voudrait détruire partout ce qu'elle a déjà détruit dans nos cœurs, et les effets le font bien connaître. Si vous haïssez quelqu'un, aussitôt sa présence blesse votre vue, tout ce qui vient de sa part vous fait soulever le cœur ; se trouver avec

[1] Galat. v, 20. — [2] Galat. v, 20. — [3] D. Thom. *Comment. ad Galat.* cap. v, lec. 5. — [4] I Joan. III, 5.

lui dans le même lieu vous paraît une rencontre funeste. Au milieu de ces mouvements, si vous ne réprimez votre cœur, il vous dira que ce qu'il n'a pu souffrir en soi-même, il ne le peut non plus souffrir nulle part; qu'il n'y a bien qu'il ne lui ôtât, après lui avoir ôté son affection; qu'il voudrait être délivré sans réserve aucune de cet objet odieux : c'est l'intention secrète de la haine. C'est pourquoi l'apôtre saint Jean a raison de dire qu'elle est toujours « homicide [1], » et saint Paul, de faire aboutir finalement *au meurtre* la haine et « l'inimitié [2] » conçues contre le prochain.

Et si l'âme est ainsi dévorée vive par le monstre de la haine, quels ravages ne causera-t-il pas dans les communautés, les familles, les sociétés, où il a pu trouver entrée? Parmi les traits dont Jésus-Christ nous dépeint la société où trônera l'antechrist, la haine occupe le premier rang. « La charité d'un grand nombre sera refroidie [3]. » Aux temps *périlleux* [4] dont parle saint Paul, la haine déchaînée amoncelle les ruines. *Les hommes sont égoïstes, cupides, arrogants, orgueilleux... Sans affection, sans paix* [5]. L'œuvre d'amour du Christ est détruite, et dans ses ruines erre en rugissant la bête païenne « aux dents de fer, qui dévore, qui broie ses victimes, et foule aux pieds leurs débris [6]. » L'antique férocité est de retour. Voici les mêmes hommes et les mêmes horreurs. Les voici *remplis de méchanceté, pleins d'envie, d'homicide, querelleurs, perfides, malicieux, semeurs de calomnies, détracteurs, ennemis de Dieu, outrageux..... inventeurs de maux, sans affection, sans bonne foi, sans*

[1] Bossuet, *Serm. IIe p. le dim. de la Passion,* 1er point. — [2] Galat. v, 21. — [3] Math. xxiv, 12. — [4] II Tim. iii, 1. — [5] II Tim. iii, 2, 3. — [6] Dan. vii, 7.

pitié [1]. Hélas! ces peintures effrayantes ne sont plus les souvenirs d'un monde disparu ; les mêmes haines viennent de ramener parmi nous les mêmes crimes : ils ne sont pas loin les jours néfastes où elles répandaient dans Paris le sang des plus inoffensives et des plus nobles victimes! *Qui odit fratrem suum homicida est* [2]!

2. Que faire pour garantir à jamais notre âme des atteintes meurtrières de la haine? Une chose unique, mais d'une efficacité infaillible : sachons pardonner. Le pardon des injures prompt, généreux, complet, mettra entre nous et la haine un rempart que les plus furieux assauts des passions ne franchiront jamais. Pardonner, quoi de plus divin? quoi de plus juste? quoi de plus grand et de plus magnanime? Quoi de plus sûr et de plus triomphant?

Qu'est-ce que Dieu fait autre chose que de pardonner? Qu'est-ce que la rédemption tout entière, sinon une immense amnistie, un universel pardon ? Qu'est-ce que cette grâce sanctifiante si perpétuellement rendue au pécheur, sinon la continuation ineffable du pardon divin? Qu'est-ce que ce soleil aussi riant aux ennemis qu'aux amis de Dieu, sinon la marque éclatante de la mansuétude qui pardonne et de la patience qui attend? *Voici en quoi Dieu fait éclater sa charité en nous : c'est qu'alors que nous étions encore pécheurs... nous fûmes réconciliés à lui par la mort de son fils* [3]. — *Jésus-Christ nous pardonna toutes nos fautes, déchira l'acte de notre condamnation, le décret porté contre nous, l'enleva et le cloua à la croix* [4]. Chrétien, quand tu pardonnes, tu fais donc une

[1] Rom. I, 29-32. — [2] I Joan. III, 5. — [3] Rom. V. 8, 10. — [4] Coloss. II, 13, 14.

action divine : c'est la marque sacrée que tu es fils de ton Dieu, animé de son esprit, comme lui magnanime, élevé comme lui au-dessus des orages des passions humaines, et doué pour ainsi parler de sa glorieuse impassibilité : *sicut filii carissimi* [1] : *donantes invicem sicut Deus in Christo donavit* [2].

Mais le pardon n'est pas seulement une gloire, il est une nécessité pressante, une condition essentielle de salut. Homme dur, homme impitoyable, *pourquoi méprises-tu ton frère, puisque tous nous comparaîtrons devant le tribunal du Christ... rendant compte à Dieu, chacun pour soi* [3] ! « Quelle indignité et quelle injustice ! nous voulons que Dieu souffre tout de nous, et nous ne pouvons rien souffrir de personne ! l'homme, ver de terre, croit que le presser tant soit peu c'est un attentat énorme, pendant qu'il compte pour rien ce qu'il entreprend hautement contre la souveraine majesté de Dieu et contre les droits de son empire [4]... Furieux qui ne veux pas pardonner, ne vois-tu pas que toi-même tu vas prononcer ta sentence ? Si tu penses qu'il est juste de pardonner, tu te condamnes toi-même en disant ce que tu ne fais pas. S'il n'est pas raisonnable qu'on t'oblige de pardonner à ton frère, combien moins est-il raisonnable que Dieu pardonne à son ennemi [5] ? » Donc *bénissez vos persécuteurs ; bénissez, et gardez-vous de maudire* [6].

Voyez de plus : ce frère qui nous a si fort outragé quel est-il ? C'est *un malade,* dit l'Apôtre ; dans la crise furieuse dont il est victime, emporté par cette manie insensée qui le domine, il nous a poursuivi de ses inju-

[1] Ephes. v, 1. — [2] Rom. xii, 19. — [3] Rom. xiv, 10. — [4] Bossuet, *Serm. Mardi IIIe sem. de Carême.* — [5] Bossuet, *Serm. Ve dim. ap. la Pent.* — [6] Rom. xii, 14.

res et de ses coups ? c'est *un malade*[1] ; et nous, *forts* et en santé, *n'est-il pas juste que nous ayons compassion de lui ?* Votre frère vous outrage, vous poursuit de sa haine, vous persécute à outrance? « c'est le plus pressant motif de laisser là tout sentiment de colère : ce frère est blessé; une plaie mortelle lui est faite, le démon vient de le percer de ses traits. Ah ! ne le frappez pas vous aussi! Ne tombez pas vous aussi, blessé du même dard! tant que vous restez debout et fort, vous le pouvez sauver; mais si, pour vouloir repousser l'injure, vous tombez vous-même avec une large blessure béante, qui sera là pour le relever ? Gisant, il ne le peut; gisant avec lui, le pourrez-vous? Restez ferme, opposez le bouclier aux traits mortels qui pleuvent sur vous, et mort ou vif, emportez votre frère de la mêlée[2] ! »

Si la colère n'entend rien à cette magnanimité, si elle prétend se satisfaire à tout prix, soit ; mais qu'elle n'entreprenne pas sur les droits de Dieu. *Ne vous vengez pas vous-mêmes, mes bien-aimés ; donnez le temps à la colère. Car il est écrit : à moi la vengeance; c'est moi qui la ferai, dit le Seigneur. Si votre ennemi a faim, nourrissez-le ; s'il a soif, donnez-lui à boire; par cette conduite vous amassez des charbons de feu sur sa tête*[3].

Mais quoi ! ce seront là les seules pensées d'un chrétien! Il ne pardonnera que pour attirer à son frère de plus dures représailles? A Dieu ne plaise ; *Ne vous laissez jamais vaincre par le mal, mais par le bien triomphez du mal*[4]. O le noble, ô le magnanime triomphe ! La lutte est engagée; elle est ardente; le ciel et la terre sont attentifs, Dieu et la cour céleste vous regardent, prêts

[1] Rom. XIV-XV, 1. — [2] Sanct. Chrys. hom. VIII, *in Rom.* — [3] Rom. XII, 19, 20. — [4] Rom. XII, 21.

à applaudir, si vous restez vainqueur. Vainqueur de qui ? de trois adversaires acharnés à vous renverser et à vous perdre; votre passion qui vous pousse, le prochain dont l'insulte fait bondir tout votre être, le démon, ardent à entretenir une lutte où il espère tuer l'un par l'autre ses deux ennemis à la fois. Apaisez-vous, taisez-vous, pardonnez; par là vous restez seul maître du champ de bataille; votre passion est foulée à vos pieds; le démon est en fuite, votre frère est subjugué; tous ceux qui vous ont contemplé se sentent gagnés à votre cause et deviennent les admirateurs de votre héroïsme; par là l'Église est puissamment servie, les bons se réjouissent, les faibles sont fortifiés, et Dieu, comme au jour de Job, vous montre à l'enfer avec un paternel orgueil; « avez-vous vu mon serviteur..... il n'a pas son semblable sur la terre[1] ! »

II. — Nous pouvons nuire au prochain, dans son intelligence en le privant, par le mensonge, du commun patrimoine de la vérité; dans sa réputation, par la médisance, la calomnie, les rapports, les jugements téméraires; dans les biens de la fortune, par le vol; dans les biens de l'âme, par le scandale.

1. L'homme est fait pour la vérité : c'est le pain de son intelligence et l'apanage de sa ressemblance divine. Il la veut, il la cherche avec une ardeur et des efforts qui révèlent combien elle lui est nécessaire et précieuse. Aussi Dieu l'a-t-il répandue dans les âmes comme la lumière au sein des mondes : son œuvre a été *la mani-*

[1] Job. I, 8.

festation de la vérité[1]; son royaume est le royaume de la vérité; son Christ, *la vérité*[2]; ses apôtres, les hérauts de la vérité; son Église, *la colonne et le rempart de la vérité*[3]. Une première difformité du mensonge se tirera donc de sa contradiction impie avec l'essence divine qui est la vérité substantielle; avec l'œuvre de Dieu qui est l'établissement sur la terre de la vérité; une seconde se tire de sa profonde injustice. La vérité est le patrimoine commun des intelligences ; tous y ont droit comme à l'air qu'on respire, comme à la lumière qui guide, comme au pain qui nourrit. De quel droit privez-vous votre frère de l'un de ses biens les plus sacrés; semblable à ces hommes dont saint Paul flétrit l'injustice, qui *retenaient la vérité de Dieu dans un inique silence*[4]? Si la retenir quand il la faut manifester est un mal, comment pourrait-il être permis de l'altérer? Ne soyez donc pas de ces hommes *pleins d'artifice*[5] qui, *sous des voiles hypocrites, disent des mensonges*[6]. — *Ne vous mentez pas les uns et les autres*[7]. — *Dépouillez-vous du mensonge; que chacun de vous dise à son prochain la vérité*[8]. Et pourquoi? Parce que fils du même père céleste, habitant le même toit, vivant de la même vie; bien plus, n'étant à nous tous *qu'un même corps*, le mensonge, vol injurieux fait à des frères, amènerait parmi nous les troubles, les divisions, les perturbations profondes, et éteindrait bien vite la charité dans la famille entière. *Que chacun dise la vérité à son frère, parce que nous sommes tous les membres les uns des autres*[9].

[1] II Cor. IV, 2. — [2] Joan. XIV, 6. — [3] I Tim. III, 15. — [4] Rom. I, 18. — [5] Rom. I, 29. — [6] I Tim. IV, 2. — [7] Coloss. III, 9. — [8] Ephes. IV, 25. — [9] Ephes. IV, 25.

2. Si le mensonge détend les liens de la charité fraternelle, combien les briseront avec plus de violence les vices qui ravissent au prochain son bien le plus précieux et le plus cher, sa réputation ? Vices vraiment homicides qui ne tuent pas seulement la victime à laquelle ils s'attaquent, mais qui dévastent la famille entière, en y détruisant l'estime et la confiance mutuelles, les liaisons d'amitié, les concours et les aides réciproques, tout ce qui en fait la force et la vie. « Sa renommée une fois perdue, l'homme est arrêté dans presque tout le bien qu'il pourrait opérer[1]; et Dieu, atteint du même trait qui transperce sa créature, se voit frustré de la gloire qu'elle lui allait procurer. Aussi de quelles véhémentes indignations ces vices remuent-ils l'âme du grand Apôtre ! de quels anathèmes sa bouche inspirée et infaillible les foudroie! Quelles humiliations il leur inflige ! *Ni les médisants non plus..... ne posséderont le royaume de Dieu* [2] ! Les voilà rangés dans cette troupe abominable *livrée par Dieu au sens réprouvé... remplie de toute sorte d'iniquités, de malice... de perversité, odieuse à Dieu*[3], — *haïssable et haïssant*[4]. Ces hommes tout venimeux, ces langues pleines « du poison de l'aspic[5],» ces âmes *sans affection*, *sans paix* [6], toujours altérées de dénigrements et d'injures, il les faut fuir, écarter de toute réunion, frapper d'un ostracisme impitoyable : *si l'un des frères est un médisant..... avec un tel homme ne prenez pas même votre repas*[7] ! Un serpent qui mord en silence, voilà absolument l'homme qui dénigre en secret[8]. » Aussi « le détracteur est-il en abomination à Dieu[9]. »

[1] D. Thom. 2, 2, q. LXXIII, a. 2. — [2] I Cor. VI, 10. — [3] Rom. I. — [4] Tit. III, 3. — [5] Psal. XIII. — [6] Rom. I. — [7] I Cor. VI. — [8] Eccl. I, 10, 11. — [9] Prov. XXIV, 9.

« Tout à coup surviendra la perdition de ces hommes, et cette double ruine, qui la pourra connaître[1]? » *Ceux qui font cela sont dignes de mort*[2]. Sans doute l'énergie et l'absolu de ces textes laissent place encore à la faute légère; de nombreuses circonstances varient à l'infini les degrés de culpabilité, mais la pente est rapide, l'abîme tout proche; l'excellence de la charité, sa noblesse divine, la nécessité et le prix de son règne, l'excessive délicatesse de sa complexion qui aggrave ses moindres blessures, doivent nous faire redouter les fautes mortelles, là où une fausse sécurité voudrait ne voir que de légers manquements.

Parcourons rapidement les formes diverses que prend notre malignité, et de quelles différentes manières nous blessons le prochain dans sa réputation.

Et d'abord, nous pouvons, avant de la détruire au dehors, la blesser et la tuer au dedans de nous-mêmes par les suspicions injurieuses et les jugements téméraires : jugements iniques à trois titres, péché revêtu d'une triple malice : à cause de ce qu'est Dieu, de ce qu'est notre frère, de ce que nous sommes nous-mêmes.

Celui qui me juge, c'est le Seigneur[3]. Voilà ce que tout homme a le droit de répondre à nos sentences : voilà le tribunal où il faut en appeler. *Un seul Maître*[4], un seul juge *qui jugera les vivants et les morts*[5]; car c'est *au Seigneur que vivants ou morts nous appartenons*[6]. Dès lors qui vous donne le droit de juger vos frères? qui vous permet de siéger au tribunal du Très-Haut? Ou depuis quand *connaissez-vous ses pensées intimes, et vous a-t-il pris pour conseiller*[7]? Vos frères sont les sujets de ce

[1] Prov. XXIV, 22. — [2] Rom. I. — [3] I Corinth. IV, 4. — [4] Ephes IV, 5. — [5] II Tim. IV, 1. — [6] Rom. XIV, 8. — [7] Rom. XI, 34, 35.

grand roi et non pas les vôtres, ni soumis à votre juridiction : *qui êtes-vous donc pour juger un sujet qui ne vous appartient pas? qu'il reste ferme ou qu'il tombe, c'est son Maître que cela regarde*[1]. — *Il est écrit : à moi la vengeance; c'est moi qui la ferai, dit le Seigneur*[2]. — *Donc gardez-vous de juger avant que le temps en soit venu, avant que vienne le Seigneur qui illuminera les secrets des ténèbres, et manifestera les pensées des cœurs : alors, de par le Seigneur, chacun obtiendra la louange qu'il mérite*[3]. *Ante tempus*[4] : ces mots fixent la limite de nos droits et la légitimité ou l'injustice de nos jugements. Dès que Dieu a jugé et manifesté sa sentence, notre droit comme notre devoir est de juger avec lui. Un scandale énorme, public, se produit sous vos yeux : Dieu a jugé : *Jam judicatus est !* vous tairez-vous? Fermerez-vous sur le pécheur des yeux non plus indulgents, mais lâches et traîtres? Ah! ce n'est plus là respecter l'autorité divine, c'est la méconnaître et la trahir. *Il fallait bien plutôt faire éclater votre douleur, et chasser du milieu de vous l'auteur de ce crime*[5] ! — *Il y a donc des péchés qui précèdent le jugement*[6], si évidents, si publics, si scandaleux, que *nous savons* à ne pouvoir nous y méprendre *que le jugement de Dieu est porté contre ceux qui font de pareilles choses*[7]. Jugeons alors : nous abstenir serait complicité ou sottise. Mais *il est des fautes dont le jugement doit suivre*[8], doit être connu plus tard; en attendant, ce jugement reste caché dans la pensée divine et fait partie de l'inaliénable domaine de sa justice. Ici, il nous est défendu de prononcer des sentences prématurées et attentatoires aux droits divins. « Blâmez ce que Dieu

[1] Rom. XIV, 4. — [2] Rom. XII, 19. — [3] I Cor. IV, 5. — [4] I Cor. IV, 5. — [5] I Cor. V, 2. — [6] I Tim. V, 24. — [7] Rom. II, 2. — [8] I Tim. V, 24.

blâme : condamnez ce que Dieu condamne, mais ne passez point ces limites sacrées. Autant qu'il a plu à ce grand Dieu de nous découvrir ses jugements, ne craignez point de les suivre, mais croyez que tout ce qui est au delà est un abîme effroyable où notre audace trouvera un naufrage infaillible[1]. » Oui, comment pourriez-vous juger, créature infirme, créature ignorante, créature pécheresse et frappée des mêmes condamnations dont vous prétendez flétrir les autres? Être d'un jour qui prétends me juger, tu n'es rien! *Il m'importe infiniment peu à moi d'être jugé par vous ou par tous ces êtres d'un jour*[2]! Quoi! ils croient pouvoir percer les ténèbres qui m'enveloppent? Mais ces ténèbres me dérobent moi-même à moi-même : *moi-même, il m'est impossible de me juger*[3]! Et pourtant *qui peut savoir ce qui est dans l'intime de l'homme sinon l'esprit de l'homme qui est au dedans de lui*[4]? Et si l'homme qui se voit ne se peut pas apprécier justement, comment ceux qui ne pénètrent pas l'intérieur le pourront-ils? vous jugez cette action de votre frère, mais que savez-vous des intentions qui la peuvent profondément modifier? Mais êtes-vous si assuré de la véracité ou des lumières de ceux qui vous l'ont fait connaître? Mais connaissez-vous actuellement l'état de cette âme qui trouve en vous un si impitoyable censeur? D'ailleurs eussiez-vous les lumières dont votre faiblesse est si constamment privée, eussiez-vous la droiture, hélas! bien éloignée trop souvent de vos voies, *qui êtes-vous donc, vous qui jugez*[5]? — *Quels sont vos titres à juger ou à mépriser votre frère*[6]? — *Quoi donc?*

[1] Bossuet *Serm., Samedi IIIe sem. de Carême.* — [2] I Cor. IV, 3. — [3] I Cor. IV, 3. — [4] I Cor. II, 11. — [5] Rom. XIV, 4. — [6] Rom. XIV, 16.

leur sommes-nous supérieurs? Non certes[1]; — *tous ont péché, tous*[2] *ont besoin de la gloire de Dieu*[3]; — *car il est écrit : il n'y a pas un juste*[4]! Où a-t-on vu des criminels épouvantés dans l'attente de leur commune sentence, se la jeter d'avance l'un à l'autre, au pied même du tribunal terrible qui les doit tous perdre à la fois? *Qui êtes-vous donc pour juger votre frère, ou pour mépriser votre frère! Tous nous comparaîtrons devant le tribunal du Christ*[5]. — *O homme qui que tu sois qui juges les autres, tu demeures sans excuse : tes jugements sur les autres sont ta propre condamnation, puisque ces fautes que tu juges, toi-même les commets.... crois-tu donc, ô homme qui juges ceux qui font ces choses, et qui les fais toi-même, pouvoir échapper au jugement de Dieu*[6]? Tu te dis pur de ces taches, juste et sans reproche? soit! *par la foi tu restes droit et ferme. Garde-toi d'en concevoir d'orgueilleuses prétentions*[7]. Mot terrible! *Quiconque se croit debout, qu'il prenne bien garde de tomber*[8]! Songeons à notre fragilité et nous renoncerons à nos injustes rigueurs envers nos frères. *Si quelqu'un de vos frères tombe par surprise en quelque faute, vous autres, âmes spirituelles, redressez-le en esprit de douceur, chacun se considérant soi-même, et tremblant d'être aussi tenté*[9]. — *Gardons-nous donc de nous juger davantage les uns les autres*[10].

Hélas! comme nous prenons le contre-pied de ces leçons de la charité fraternelle! Par les jugements téméraires nous avons déchiré, souillé, rendu méconnaissable en nous-même l'image de notre frère : il faut maintenant exposer à tous les yeux, pour lui attirer le mépris

[1] Rom. III, 9. — [2] Rom. III, 9. — [3] Rom. III, 23. — [4] Rom. III, 10. — [5] Rom. XIV, 10. — [6] Rom. II, 1-4. — [7] Rom. XI, 20. — [8] I Cor X 12. — [9] Galat. V, 1. — [10] Rom. XIV, 13.

et la haine universelles, cette victime ainsi défigurée. Nous lui ferons monter les degrés du prétoire : nous la montrerons à la foule sous ses plaies repoussantes et ses haillons ensanglantés : « Voilà l'homme[1] ! » Et cette flagellation publique, déshonorante, comment la ferons-nous? Tantôt en face de la victime : c'est alors l'insulte; le plus souvent en son absence : c'est alors l'œuvre de la médisance, de la calomnie, des rapports.

Si nous laissons croître et éclater la colère; si notre âme frémissante ne sait pas se contenir, ni nos lèvres reconnaître aucun frein, nous deviendrons *des insulteurs*[2]; de ces hommes violents, à charge au ciel et à la terre, qui ne respectent rien, dévastent et désolent les réunions qui les subissent, toujours semblables au ciel sombre et irrité des jours d'orage où frémit la foudre et d'où tombe avec fracas une grêle meurtrière. *Hommes odieux à Dieu*, *insulteurs*, *orgueilleux*[3].

Ces grands éclats sont les plus rares; d'ordinaire. nous frappons bassement, dans l'ombre. Tout odieuse qu'est l'insulte, elle a encore ce reste de grandeur sauvage qui veut la lutte au grand jour et sait frapper en face un ennemi. Nous autres, nous nuisons plus lâchement à la réputation du prochain : la médisance, la calomnie et les rapports injurieux, voilà nos armes favorites. O illusions! O légèreté! apprendrons-nous enfin au langage irrité et terrible de l'Apôtre l'étendue des maux que causent ces vices, et la gravité des fautes dont ils nous rendent coupables? *Le médisant*[4], l'homme envenimé, qui découvre par pure méchanceté les fautes cachées de son frère, qui lui ravit l'estime dont il jouis-

[1] Joan. XIX, 5. — [2] I Rom. I, 30. — [3] Rom. I, 30. — [4] I Gor. V, 11; — VI, 10.

fait, qui lui aliène les cœurs, qui le rend odieux et méprisable, et lui cause ainsi d'irréparables torts : cet homme-là *ne possédera pas le royaume de Dieu*[1], éternellement confondu avec la troupe immonde *des fornicateurs, des idolâtres, des adultères, des impudiques, des abominables, des avares, des ivrognes..., des ravisseurs*[2]. Si ce formidable arrêt nous étonne, songeons aux incalculables désastres que peut causer d'un seul mot celui qui révèle les fautes cachées. Et si telle est la médisance, que sera la calomnie? Que seront devant Dieu *les inventeurs de maux*[3]? Ceux qui ne noircissent pas le prochain de ses propres fautes, mais de fautes imaginaires ? Qui le déshonorent gratuitement, sans l'ombre d'un prétexte, sans la plus légère excuse, sans autres raisons que l'envie, l'orgueil, ou la haine dont ils sont dévorés ? qui tuent leur frère pour l'affreuse jouissance de le voir à leurs pieds mutilé et sanglant ? *Calomniateur*[4]! quel mot! sur le calomniateur tombent à l'envi les malédictions du ciel et de la terre : en lui comme en un fangeux égout tous les vices se déversent à la fois : *hommes dénaturés, ennemis de la paix, calomniateurs... inhumains, sans bonté, traîtres, insolents, orgueilleux*[5]. Abominables en elles-mêmes et par leur malice intime, combien la médisance et la calomnie le deviennent plus encore par leurs procédés qui sont les procédés mêmes de l'envie, la plus basse et la plus ignoble des passions? « l'envie ne va que par des menées secrètes. Ainsi le médisant : il se cache. L'envie est une passion timide qui a honte d'elle-même, et ne craint rien tant que de paraître. Ainsi le médisant : il ronge secrètement.

[1] I Cor. v, 11 ; — vi, 10. — [2] I Cor. v, 11 ; — vi, 10. — [3] Rom. i, 30. — [4] II Tim. iii, 3. — [5] II Tim. iii, 2, 3.

Saint Chrysostome dit : *ancilla fur, contumelia et maledicentia*[1] : elle observe et se cache, le médisant de même : il diminue, il biaise ; il prend de beaux prétextes. Combien honteuse est donc cette passion[2]. » Reste une dernière et aussi honteuse forme de la détraction : les rapports, *susurrones*[3]. Ce dernier vice frappe au cœur l'œuvre par excellence de la charité qui est l'union des fidèles, des familles, des communautés. Il rampe dans l'ombre, verse entre les amis des semences de division, empoisonne la confiance mutuelle, fait naître des soupçons, et *gagnant comme le cancer*[4], ronge les chairs vives, et finit par tout remplir de pourriture et de mort. Écoutons saint Thomas : « On nuit d'autant plus qu'est plus précieux le bien qu'on ravit. Or, entre les biens extérieurs, l'ami tient la première place : ce qui fait dire à l'Ecclésiastique « que rien n'est comparable à l'ami fidèle[5]. » La bonne réputation elle-même que détruit la détraction a surtout pour objet indispensable de rendre l'homme apte à l'amitié. Le péché du semeur de rapports aura donc plus de gravité que celui du détracteur ; d'autant qu'un ami a plus de prix que l'honneur, et qu'être aimé vaut mieux qu'être honoré[6]. » Cette doctrine nous explique l'étonnante énergie de l'Écriture quand elle foudroie ce vice. « Au semeur de rapports la haine, l'inimitié, l'infamie[7] ! » « Le semeur de rapports et l'homme double en ses paroles seront maudits[8]. » « Il est six choses que Dieu hait, mais la septième, son âme l'a en abomination, c'est l'homme qui sème la discorde entre des frères[9]. »

[1] In act. Apost. XXIX. — [2] Bossuet, *Serm.*, *Mardi de la IVe sem. de Carême.* — [3] Rom. I, 29. — [4] II Tim. II. 17. — [5] Eccli. VI, 15. — [6] D. Tom. 2-2 q. LXXIV, a. 2. — [7] Eccli. V, 17. — [8] Eccli. XXVIII, 15. — [9] Prov. VI, 16.

D'où naissent ces vices? Dernière question qui achèvera de nous en faire apparaître la laideur. Ces vices naissent dans l'âme à mesure qu'y meurt la charité : *corruptio optimi pessima :* vers immondes nés d'un cadavre, bêtes malfaisantes surgies des ruines d'un temple renversé. *La Charité est patiente et douce... la charité souffre tout, croit tout, espère tout, supporte tout.* Que restera-t-il dans l'âme où cette bonté céleste est morte, où cette chaude et bienfaisante lumière est éteinte? une nuit malfaisante, « où erreront toutes les bêtes de la forêt,[1] » les aigreurs, les froissements, les rancunes, les défiances, traduites bientôt par des paroles méchantes et envenimées qui mordent, qui déchirent, qui ne laissent plus d'une réputation que des lambeaux informes et hideux. Il est de ces âmes méchantes *remplies de malignité*[2], qui ne se plaisent qu'aux maux du prochain. A l'inverse de la charité, *qui ne se réjouit pas du mal, mais partage les joies que fait naître la vérité*[3], ces âmes malheureuses n'ont leurs joies qu'où leurs semblables souffrent : pareils à ces oiseaux immondes qu'on ne trouve qu'où gît un cadavre. Pourquoi ces langues déchirent et tuent? Nulle autre raison que le plaisir odieux de nuire, de faire pâtir les autres, souvent de leur faire expier trop de qualités et de vertus. *Repletos malitia... nequitia*[4]. Autre source inépuisable : l'orgueil. L'Apôtre l'insinue, lorsque pour corriger et détourner de ces vices il fait cette recommandation *: Ayez tous la même charité... rien par esprit de contention, rien par vaine gloire*[5]. — *Ne devenons pas avides de vaine gloire, nous provoquant mutuellement, nous portant envie les uns aux*

[1] Psal. CIII ,20. — [2] Rom. I, 29. — [3] I Cor. XIII, 6. — [4] Rom. I, 29. — [5] Philipp. I, 2, 3.

autres[1]. L'esprit superbe veut tout voir à ses pieds ; voilà le secret de ses dénigrements perpétuels. Il amoncelle les ruines pour s'y dresser plus aisément un trône, et régner sans rivaux. L'Apôtre ajoute : *ne nous portons jamais envie les uns aux autres*[2]. C'est qu'en effet l'envie est la dernière cause de nos détractions et de nos injures : cause la plus puissante peut-être et la plus universelle. Il nous semble que tout ce que possèdent les autres soit un vol fait à notre propre excellence : sœur de l'orgueil, l'envie épouse sa querelle avec acharnement, et s'efforce par d'incessantes détractions et d'injurieuses invectives, de venger sur le prochain trop favorisé les pertes que nous croyons que sa fortune nous fait subir.

Une ironie de l'Apôtre est sanglante entre toutes. A contempler le monde, les haines dont il est plein, les agressions sauvages dont nous y sommes ou coupables ou victimes, les hurlements de la haine, les morsures de la détraction, les rixes sanglantes, suites de propos injurieux, les provocations, les représailles, les blessures : ce monde n'apparaît plus que comme une forêt de bêtes féroces ou une mêlée d'animaux furieux qui s'entre-dévorent en hurlant. A ce monde l'Apôtre jette ce mot, digne châtiment de nos fureurs : *vous mordant et vous dévorant ainsi les uns les autres, prenez garde que les uns par les autres vous ne soyez tous anéantis*[3] !

3. *Que celui qui dérobait ne dérobe plus*[4]. L'Apôtre a ici en vue les torts que, sous mille formes différentes, nous pouvons causer à la fortune du prochain. Laissons ces

[1] Galat. v, 26. — [2] Galat. v, 26. — [3] Galat. v, 15. — [4] Ephes iv, 28

torts matériels; allons de suite à d'autres vols plus coupables parce qu'ils s'attaquent à des biens plus précieux. Le voleur ravit un or «que ronge la rouille[1]» et que le tombeau enfouit pour jamais : le *scandale* ravit à l'âme, fille de Dieu et héritière d'un trône, « les inscrutables richesses du Christ[2]. » De noble, il la fait méprisable et dégradée; d'opulente, la réduit à la plus affreuse indigence; des gloires du ciel, la traîne aux gémonies infernales ; des espérances éternelles, la chasse jusqu'aux éternels désespoirs. Ah ! *songez à ne pas donner à votre frère une occasion de chute et de scandale*[3].

Comment donne-t-on le scandale ? comme le démon, si l'on a directement en vue la ruine spirituelle du prochain : crime énorme qui vous fait devenir dans la force absolue du mot *ministre de Satan*[4].

Nous le donnons encore, lorsque sans vouloir directement la ruine spirituelle de nos frères, nous cherchons dans cette ruine la satisfaction de nos convoitises et la pâture de nos passions. *Ils corrompent votre conscience, ils vous font déchoir de la simplicité qui est dans le Christ*[5], pervertissant à la fois votre intelligence et votre cœur, faussant les règles si simples, si droites, si claires de l'Évangile et pourquoi? pour vous *dévorer*[6], pour vous *ravir vos biens*[7], pour faire de vous des disciples[8], donner à leurs vices un cortége d'honneur, *et trouver dans votre chair une gloire*[9] détestable, qui précipite corrupteurs et victimes dans la même perdition.

Nous nous rendons coupables de scandale, alors même que nous ne songeons pas au mal que nous faisons au

[1] Matth. VI, 19. — [2] Ephes. III, 8. — [3] Rom. XIV, 13. — [4] II Cor. XI, 15. — [5] II Cor. XI, 3. — [6] II Cor. XI, 20. — [7] II Cor. XI, 20. — [8] Galat. IV, 17. — [9] Galat. VI, 13.

prochain ; ce mal il le fallait prévoir ; impossible d'ailleurs que nous ne l'ayons pas aperçu au moins confusément. Ah ! la loi divine vous force à prendre garde ; vous oblige à plus de circonspection. Elle vous dit : *faites attention ; — regardez ; — rendez-vous bien compte si cette licence que vous prenez, ne deviendra pas une occasion de chute pour votre frère*[1]. Nous répandons du scandale, alors même que nos paroles ou nos actes, innocents en eux-mêmes, ne revêtent qu'à cause de circonstances étrangères l'apparence du mal et les dangers de la corruption. *Ah! sans doute, tout cela m'est permis, mais tout cela n'est pas expédient; tout cela m'est permis, mais tout cela ne porte pas à l'édification*[2]. Par exemple[3], *je le sais bien: j'en ai dans le Seigneur Jésus la ferme conviction, aucune viande n'est impure en elle-même; mais pour celui qui la croit impure, elle est impure.* Gardez-vous donc de l'entraîner à en manger ; *il est bien de s'abstenir de manger une viande, de boire du vin, de faire quelqu'autre chose lorsqu'un de nos frères y doit trouver une occasion de chute, de scandale, d'affaiblissement spirituel.... Vous avez une foi ferme* et éclairée? une conscience à l'abri de ces infirmités qui font chanceler les autres ? *gardez-la pour vous sous le regard de Dieu; heureux celui que sa conscience ne condamne pas dans les partis qu'il prend*[4]. *Mais tous n'ont pas la science. — Plusieurs ont encore cette persuasion que l'idole*[5] peut réellement souiller les viandes, et *mangeant ces viandes, ils les mangent comme viandes souillées par l'idole; et ainsi leur conscience, qui est faible, en reste entachée*[6]... *Prenez donc garde que votre licence ne*

[1] I Cor. VIII, 9. — [2] I Cor. VI, 12 ; — I Cor. X, 23. — [3] Rom. XIV, 14, 20, 21. — [4] Rom. XIV, 14, 21, 22. — [5] I Cor. VIII, 7. — [6] I Cor. VIII, 7, 10.

présente à vos frères infirmes une occasion de chute[1]... *Quoi! votre science causera la perte d'un frère, pour lequel le Christ est mort*[2]! .. *Pour moi, si la viande que je mange scandalisait mon frère, éternellement je ne mangerais de viande pour ne pas scandaliser mon frère*[3]! Ah! sans doute, le scandale pharisaïque qui ne naît que de la malice d'autrui, et se prend à des actes que nous devons accomplir, nous le mépriserons sans hésitation. Quand l'Apôtre, pour triompher de dangereux adversaires, doit étaler avec magnificence ses titres de grandeur, il le fait, quelque étonnement qu'un si étrange langage puisse soulever[4]. Mais la règle conserve toujours son inflexible rigueur. *Prenez garde de donner à votre frère aucune occasion de chute ou de scandale*[5].

Ah! oui, *prenez garde*[6]! car « malheur à cet homme par qui le scandale arrive[7]! » Qui nous révélera la maladie de ce péché? qui nous en fera concevoir assez d'horreur? *omnino delictum!* toutes les perversités à la fois sont là renfermées; tous les désastres s'y accumulent; c'est par excellence le chef-d'œuvre infernal; péché monstrueux, soit que nous considérions la victime qui tombe, le coup qui est porté, le Dieu dont le scandale est l'insulte la plus sanglante.

Qu'est-ce que la victime? *un frère infirme*[8]. Infirme! Et qui jamais a poussé la fureur jusqu'à achever, en lui plongeant un fer dans le sein, le malade déjà brisé par la douleur et l'infirmité? Quelle cruauté ne sait au moins respecter la couche de l'infirme et l'impuissance du moribond? Voici une perversité à part; voici l'œuvre

[1] I Cor. VIII, 9. — [2] I Cor. VIII, 11. — [3] I Cor. VIII, 13. — [4] II Cor. III, 1; — V, 12; — XI, 1, 18, 21; — XII, 11. — [5] Rom. XIV, 13. — [6] Rom. XIV, 13. — [7] Math. XVIII, 7. — [8] I Cor. VIII, 11.

même du démon. Le démon ne s'attaque pas à l'homme dans sa force, il frappe des coups lâchement cruels là où quelque pauvre âme malade se débat sous l'étreinte de ses passions. Ainsi fait le corrupteur. Lui non plus « il ne s'attaque pas à l'homme dans sa force, mais dans sa faiblesse; il n'ira pas tenter l'homme qui peut le regarder en face, il va bassement, comme le ver de terre, se glisser au sein des fleurs que le printemps vient d'ouvrir et qui n'ont qu'un jour. Il va solliciter ce qui ne peut pas se défendre, il se présente à un être faible et trop facile à séduire[1]. » Il se prévaut de sa faiblesse; il tire avantage de sa crédulité; il s'insinue dans sa confiance sous les dehors du dévouement et de l'amitié. Et bientôt, comme le ver entré au cœur du fruit, il le dévore à l'aise et le remplit de pourriture et de mort. *Un frère infirme*[2]. Si le malheureux que le scandale entraîne sent de temps à autre l'horreur de sa position et se débat sur le bord de l'abîme, le scandaleux dissipera ses craintes, étouffera ses aspirations, endormira les tortures de sa conscience, se rira de ses scrupules et le plongera dans une plus irrémédiable perdition.

Et peribit frater[3]. Un frère! Caïn, qu'as-tu fait de ton frère? de celui que tu devais aimer comme toi-même et garder comme la prunelle de tes yeux? Si tu avais frappé un ennemi, on te demanderait compte encore de ta haine et du sang versé par ta main; mais *un frère*[4]! mais *pécher contre un frère*[5]! mais enlever traîtreusement son frère de la maison paternelle, l'arracher à l'amour d'une commune mère, l'entraîner « dehors[6], »

[1] Lacordaire, *Confér.* — [2] I Corinth. VII, 11. — [3] I Cor. VIII, 11. — [4] I Cor. VIII, 11. — [5] I Cor. VIII, 12. — [6] Genes. IV, 8.

loin de son père qui le protégerait, loin de sa mère qui le garderait sous son aile, lui dire amicalement; « sortons au dehors[1], » puis l'immoler à sa passion, l'abattre à ses pieds, n'en plus faire qu'un cadavre souillé de sang et de boue!... Ah! scandaleux, qui *as péché contre un frère*[2], qui l'as *fait périr*[3], — *qui as donné à sa conscience le coup*[4] *de la mort*, « qu'as-tu fait? le sang de ton frère crie vers moi de la terre... tu seras maudit[5]! » Si tu doutais de la malédiction qui t'est réservée, entends-la sortir comme un éclat de tonnerre des lèvres mêmes de ton Dieu : « Malheur à cet homme par qui le scandale arrive[6]! »

L'extrême rigueur de ces arrêts de la justice divine à l'égard du scandaleux, nous est amplement expliquée par ce mot : *peribit*[7]. Car tel est le foudroyant effet de ce mal : il tue, comme ces poisons qui à peine inoculés dans les veines, altèrent, corrompent, causent dans l'organisme entier d'affreuses perturbations, et bientôt une mort foudroyante, *peribit frater*. Cette âme aurait résisté à ses passions, triomphé du démon, gardé *sans tache son âme et son corps*[8], peut-être aurait-elle franchi les limites d'une vertu commune, et serait-elle montée jusqu'aux plus hauts sommets de la perfection. Hélas! *peribit :* le souffle glacé du scandale l'a touchée; fleur desséchée et flétrie, cette âme ne sera plus demain qu'une herbe morte et pourrie : *consummatum est!* O étrange, ô effrayante puissance du scandale! qui comptera ses victimes? qui le suivra à la trace de ses dévastations? Toutes ces âmes *avaient si bien pris leur vol dès*

[1] Gen. IV, 8. — [2] I Cor. VIII, 12. — [3] I Cor. VIII, 11. — [4] I Cor. VIII, 12. — [5] Genes. IV, 10, 11. — [6] Math. XVIII, 7. — [7] I Corinth. VIII, 11. — [8] I Thess. V, 23.

l'aurore[1] ; — *elles s'élançaient si puissamment dans le chemin de la vertu*[2]: qui a brisé leur essor? qui a cassé leurs ailes et les a fait lourdement retomber dans la fange? qui les *a fascinées*[3]? toujours la même force infernale, le scandale. Pauvre enfant! pauvre jeune fille! pauvre adolescent! pauvre moribond! Il était si candide l'enfant sorti des bras et du cœur de sa mère! Le scandale l'a souillé. O mère reconnais-tu dans ces lambeaux salis « la tunique de ton fils[4]? » Elle était si pure la jeune vierge, ange du ciel sans la plus légère idée des fanges de la terre. Le scandale est venu et a détruit en elle ce qui jamais plus ne se réédifiera. Qui a brusquement fait fuir le jeune homme du sanctuaire où s'épanouirent ses premières années? qui lui a fait renier la foi de sa mère? qui l'a jeté dans une précoce incrédulité? le scandale. Qui l'y retiendra, alors même que dans le silence des passions, prise entre les déceptions amères du passé et les anxiétés de l'avenir, son âme poussera vers le Dieu d'autrefois de douloureux soupirs? la chaîne de fer du scandale? Qui enfin jusque sur sa couche de mort écartera de son âme le Dieu rédempteur qui la vient miséricordieusement réclamer ? Qui fera de son agonie une malédiction, et de sa mort la consommation suprême du crime? Le scandale, toujours le scandale.

Et, remarquons-le, le péché de scandale n'est pas unique comme les autres péchés; il a la malédiction d'une fécondité inépuisable, il est *multitude;* « il s'appelle légion[5] ! » *il gagne comme le cancer*[6]. Mêlé à la masse, il la pénètre, il la corrompt, il lui communique sa mortelle saveur. *Ignorez-vous qu'un peu de levain*

[1] Psal. CXXXVIII, 9. — [2] Galat. v, 7. — [3] Galat. III, 1. — [4] Genes. XXXVII, 32. — [5] Marc. v, 9. — [6] II Tim. II, 17.

suffit à corrompre la masse entière? je vous l'écris : si l'un de ceux qui s'appelle votre frère est fornicateur, ou avare, ou idolâtre, ou médisant, ou ivrogne, ou ravisseur, ne communiquez pas avec lui; avec un tel homme ne prenez pas même votre repas[1]; tant la maladie est contagieuse ; tant un mot, un geste, une attitude, un sourire, une raillerie, suffirait à vous inoculer les germes pestilentiels. Et vous, atteints du mal, vous le communiqueriez à d'autres; ceux-ci feraient de nouvelles victimes, et le regard divin peut seul suivre à travers les générations l'abominable postérité d'un seul crime. Grand Dieu! quel moment d'inénarrables angoisses pour le scandaleux, qui retrouve au seuil de l'éternité l'implacable multitude des victimes qu'il a frappées à son insu, et qui voit, pour ainsi parler, sortir des enfers les âmes que ses mauvais exemples y ont précipitées et qui réclament vengeance. *Væ homini illi!*

Et pourquoi cette sanglante immolation de tant d'âmes? Pourquoi ces morts accumulés? *Propter cibum*[2]! O comble de la perversité! pour une puissance si mince; pour un plaisir si grossier; pour une passion si ignoble! Il s'en ira, ce corrupteur, cherchant partout des victimes, étendant les ravages, accumulant les ruines. Ces cœurs, il les a gâtés; ces âmes, il les a perdues; ces corps, il leur a jeté la fange à pleines mains; ces existences, il les a pour jamais flétries. Ces êtres si grands et si beaux sous la parure de l'innocence, la pourpre et le diadème de la grâce ; ces êtres, fils de Dieu, héritiers d'un trône, gloire et délices de leur famille des cieux, il les a dépouillés, déshonorés, jetés dans la dégradation présente et la perdition éternelle : *propter cibum!* Ah!

[1] I Corinth. v, 11. — [2] Rom. xiv, 15.

malheureux! *garde-toi donc, pour cette pâture, de détruire l'ouvrage de Dieu* [1]; — *garde-toi, pour cette pâture, de perdre l'âme pour laquelle Jésus-Christ est mort* [2]!

Ces derniers mots nous font toucher aux dernières profondeurs de la malice du scandale; voici Dieu, voici Jésus-Christ, voici le Seigneur, le maître, le père, le frère de ta victime, ô pécheur scandaleux! Dieu t'appelle : « qu'as-tu fait [3]? » *tu as détruit l'ouvrage de Dieu* [4]! Dieu travaillait depuis l'éternité à la formation de son plus bel ouvrage, son élu : *omnia propter electos* [5]. Pour ce chef-d'œuvre, il avait dépensé tous les trésors de son inépuisable nature : sa bonté, sa sagesse, sa puissance, toute son âme et tout son cœur! Pour lui, il avait créé les mondes, construit le ciel, étendu les siècles, ouvert l'éternité; aussi comme il l'aimait! « avec excès [6], » avec passion, à l'infini. Comme il l'attendait et ouvrait déjà pour le recevoir les bras de son amour, et les splendeurs de son paradis! Malheureux, ces espérances d'un Dieu, ces œuvres de sa puissance, ce travail de longs siècles, ces fruits des plus extraordinaires efforts, tu les as anéantis d'un seul coup! *Tu as détruit l'ouvrage de Dieu* [7], tu as brisé l'œuvre de l'Incarnation. Ce n'est plus seulement d'un Dieu Créateur, c'est d'un Dieu Rédempteur que tu as détruit l'ouvrage; passe maintenant « sous le regard irrité de la colombe [8], » de Jésus-Christ qui te redemande le frère *pour lequel il est mort*. — *Tu as perdu celui par lequel le Christ est mort* [9]! Oui, *il a péri... ce frère infirme pour lequel le Christ est mort* [10]. Comprends ton crime et la vengeance qui en doit être tirée.

[1] Rom. XIV. 15. — [2] Rom. XIV, 15. — [3] Genes. — [4] Rom. XIV, 20. — [5] II Cor. IV, 15. — [6] Ephes. II, 4. — [7] Rom. XIV, 20. — [8] Jérém. XXV, 38. — [9] Rom. XIV, 15. — [10] I Cor. VIII, 11.

Pour lui, Jésus-Christ est mort [1] : il l'aimait donc plus que sa vie. *Il est mort* pour cette âme : cette âme valait donc la vie d'un Dieu. *Jésus-Christ est mort* [2]. — *Il s'est livré pour elle, pour la sanctifier, pour la laver du baptême de l'eau dans la parole de vie, pour la faire apparaître..... radieuse, sans tache, sans ride, sans rien de semblable, toute sainte et immaculée* [3] : il l'a plongée dans son sang, pénétrée de sa vie, couverte de sa gloire, nourrie et engraissée de sa chair, c'est donc *les membres du Christ dont tu as fait les membres d'une impudique* [4] ? et voici, dernière et affreuse conséquence, qu'on te fait *coupable du corps et du sang du Seigneur* [5]. — *Péchant contre des frères, blessant leur conscience infirme, c'est contre le Christ lui-même que tu as péché* [6].

Ah ! *frères, prenons garde ! les mauvais discours corrompent les bonnes mœurs* [7]. — *Qu'aucun mauvais discours ne s'échappe de nos lèvres : mais s'il est de bonnes paroles, dites-les pour édifier la foi, pour communiquer la grâce chez ceux qui vous entendent* [8]. — *Ne placez aucune pierre d'achoppement et de scandale sous les pas de votre frère* [9]. Souffrez, faites-vous violence, consentez à des privations et des sacrifices, plutôt que de perdre l'âme d'un frère en le scandalisant. Voyez l'Apôtre. A quoi ne se réduit-il pas, plutôt que d'exposer les faibles au scandale ? Il est pauvre, dénué de tout, *dans le travail, dans la peine, dans les veilles continuelles, dans la faim et la soif, dans des jeûnes incessants, dans le froid et la nudité* [10]. Il gagne un pain rare et amer *en travaillant à des ouvrages*

[1] I Cor. VIII, 11. — [2] I Cor. VIII. 11. — [3] Ephes. V, 25-28. — [4] I Cor. VI, 15. — [5] I Cor. XI, 27. — [6] I Cor. VIII, 12. — [7] I Cor. XV, 33. — [8] Ephes. IV, 29. — [9] Rom. XIV, 13. — [10] I Cor. VI, 4; — II Cor. XI, 27.

manuels. Pourquoi ce dénûment au milieu d'enfants *qui s'arracheraient les yeux pour les lui donner* [1], bien loin de lui disputer la subsistance de chaque jour ? Qui le force à ce surcroît inattendu de souffrances ? Le scandale. Ses ennemis le regardent, prêts, s'il accepte des secours, à flétrir son apostolat sous l'accusation d'avarice et de supercherie [2]. Ah ! dit-il, cette détresse dont je fais ma force et *ma gloire, nul n'en arrêtera le cours... et pourquoi ? Est-ce donc que je ne vous aime pas ? Dieu le sait ! Mais ce que je fais, je ne cesserai de le faire, pour retrancher à ceux qui la poursuivent l'occasion de se glorifier de m'avoir comme leur pareil* [3], sordide comme eux, trafiquant comme eux des choses saintes, pour des gains honteux. Pauvre par crainte du scandale, la même crainte le livrait à de bien autres tortures ! *Par-dessus tout cela qui n'est qu'extérieur, mes anxiétés quotidiennes, la sollicitude de toutes les Églises* [4] ! Ah ! comme toutes retentissaient tour à tour de ses cris déchirants, sitôt qu'un scandale y ébranlait les âmes ! A Corinthe, quand l'inceste laissé impuni menaçait de corrompre les mœurs [5] et l'incrédulité de renverser la foi [6]. En Galatie, lorsqu'en face d'une défection presque complète, il poussait ce cri : *qui donc vous a fascinés, Galates insensés* [7] ? A Thessalonique, où des imposteurs troublaient les âmes par l'annonce mensongère des terreurs du dernier jour [8]. A Rome, à Jérusalem, de l'orient à l'occident : *qui est scandalisé, que je ne me sente dévoré dans les flammes* [9] d'un zèle qui m'est à lui seul une inexprimable torture et fait couler mes larmes à torrents [10] ? Si le scandale arra-

[1] Galat. IV, 15. — [2] II Cor. XI ; — XII, 14. — [3] II Cor. XI, 12. — [4] II Cor. XI, 28. — [5] I Cor. V. — [6] I Cor. XV. — [7] Galat. III, 1. — [8] Thessal. I-II. — [9] II Cor. XI, 29. — [10] II Cor. II, 3, 4.

chait ses larmes les plus brûlantes, il armait aussi sa main de ses foudres les plus terribles; agneau sans défense, brebis muette et douce sous le couteau de l'égorgeur [1], il devenait un lion rugissant et implacable, sitôt que le scandale lui arrachait un de ses enfants. *Non, je ne ferai pas grâce* [2]. — *Voulez-vous donc que je vienne la verge à la main* [3]? *le coupable, je l'ai livré à Satan* [4]!

Imitons l'Apôtre, soyons intrépides contre le scandale; poursuivons-le dans les autres; poursuivons-le surtout en nous-mêmes. — *Ne perdons pas les âmes de nos frères* [5].

Ne leur donnons pas cette autre espèce de scandale qui consiste à coopérer à leurs œuvres mauvaises, à nous faire leurs complices dans les fautes qu'ils commettent. *Gardez-vous de vous faire leurs coopérateurs... Gardez-vous de participer à leurs œuvres de stérilité et de ténèbres; reprenez-les plutôt* [6]. — *Excitez-vous dans le bien les uns les autres continuellement* [7]. — *Veillons les uns sur les autres pour nous entr'exciter à la charité et aux œuvres saintes* [8]. — *Soyons jaloux des dons les plus excellents* [9]. Or voici que dans la charité, *je vous montre la plus noble et la plus éminente des voies* [10].

[1] Rom. VIII, 36. — [2] II Cor. XIII, 2. — [3] I Cor. IV, 21. — [4] I Cor. V, 5. — [5] Rom. XIV, 15. — [6] Ephes. V, 7, 11. — [7] Galat. IV, 18. — [8] Hebr. X, 24. — [9] I Cor. XI 31. — [10] I Cor. XII, 31

NOTES

Note A

Primo. Ecclesia educta est è Christi in cruce dormientis seu mortui latere quatenus ex hoc effluxerunt sanguis et aqua atque per istud utrumque sacramenta quibus formatur Ecclesia. Non autem ità tunc educta fuit quasi priùs non fuisset verè Christo seu Verbo divino per incarnationem, quà Verbum idem cum naturâ humanâ conjugium contraxit conjugata : etenim educta est Ecclesia jam indè ex hominibus ad vitam Christi regeneratis formanda et coalitura, ea scilicèt, cujus ex hominibus condendæ causâ *Verbum caro factum est et habitavit in nobis*[1]; *quam Christus dilexit*, et pro quâ seipsum *tradidit, ut illam sanctificaret*[2], quæ condita est *in ædificationem corporis Christi*, et in *augmentum corporis*[3] ejusdem ; quæ est *corpus Christi et plenitudo ejus*[4]. Porrò Ecclesia hæc quatenùs est Christi corpus è cujus carne educta est et formata adeò ut sit *de carne ejus et de ossibus ejus*[5], fuit Verbo divino, dum *caro factum est* in hac ipsâ ejus carne, in quâ gerebatur, conjugata. Undè Ecclesia è latere Christi educta fuit non ut ipse

[1] Joan. I, 14. — [2] Ephes. V, 25, 26. — [3] Ephes. IV, 12, 16. — [4] Ephes. I, 23. — [5] Ephes. V, 30.

sibi alteram altero conjugio jungendam conjugem formaret, sed ut ad augmentum plenitudinemque corpus suum seu carnem Verbo divino conjugatam, perduceret. Itaque illa Ecclesia eductio fuit Incarnationis sive unius individuique conjugii Verbi divini cum naturâ humanâ jam ab incarnatione constantis effectus, ac veluti quædam expansio et evolutio, vi cujus eadem Ecclesia ex hominibus constans quamvis non sit Verbo divino hypostaticè unita, est tamen verè conjux Christo conjugi per incarnationem juncta et adhærens. Jam verò propter significandam atque figurandam hanc Ecclesiæ ex latere Christi eductionem, Deus *tulit unam de costis Adami dormientis et eam ædificavit in mulierem et adduxit eam ad Adam qui*, ac per quem Christus ipse, dixit: *Hoc nunc os ex ossibus meis et caro de carne mea*[1]. Eductio autem hæc Evæ ex Adamo quamvis tempore præcesserit, hujus utriusque conjugium, fuit tamen quasi anticipatus hujus conjugii effectus; quia peracta est vi et efficaciâ divini decreti quo matrimonium instituendum erat, utque ostenderetur specialis ea caritas arctissimaque adhæsio quâ conjuges debent invicem alter alteri tanquàm carni suæ agglutinari et agglutinati remanere. Unde eductio hæc Evæ verè proprièque peracta fuit ad exemplar Ecclesiæ ex latere Christi educendæ, et ad hunc finem, ut esset hujusmet eductionis signum ac repræsentatio.

Secundo. Verbum divinum ut sibi naturam humanam copularet, Patrem suum æternum aliquo modo reliquit, quatenùs è sinu ejus quasi exiit ut habitaret *in nobis*[2], *ac propter nos homines et propter nostram salutem descendit de cœlis;* quod testatur Christus ipse,

[1] Genes. II, 21 et seq. — [2] Joan. I, 14.

dicens : *exivi à Patre et veni in mundum*[1]. Item Christus ut Ecclesiæ suæ adhæreret, synagogam judaïcam, in quâ, veluti ex matre, secundum humanitatem ortus erat, dimisit ; imo à Beatissimâ Virgine, è quâ propriè natus fuit, discessit, cùm ipse illi dixerit : *Quid est quod me quærebatis? Nesciebatis quia in his quæ Patris mei sunt oportet me esse*[2] ? Et *Quid mihi et tibi est mulier*[3] ? Porro ad hoc utrumque significandum constitutum ab initio fuit hoc : *Quamobrem relinquet homo patrem suum et matrem et adhærebit uxori suæ.*

Tertio. Verbum divinum actu libero voluntatis naturam humanam sibi conjunxit, et ipsâ hujusce naturæ suæ sive humanâ voluntate, uno eodemque ipso quo illo condebatur simulque assumebatur temporis puncto Christus ut homo conjunctioni, illi plenè ac liberè consensit et Verbo adhæsit, atque consensum illum expressit dum *ingrediens mundum dicit.... corpus autem aptasti mihi.... tunc dixit ecce venio.... Deus meus, volui*[4]. Ad hoc autem significandum constitutum est matrimonium mutuò viri et mulieris consensu ritè expresso contrahendum.

Quarto. Per hoc, *quod Verbum caro factum est* divinum Verbi et naturæ humanæ seu Ecclesiæ contractum est peractumque conjugium, vi cujus natura humana assumpta est in unam Verbi divini personam. Porrò ad unitatem hanc personæ figurandam et repræsentandam, ità constitutum est matrimonium ut ex viro et muliere fieret una caro unumque totum personale, unàve, quantùm attinet ad conjugium propriosque hujus actus, substantia vero sensu personalis. Quamvis autem per-

[1] Joan. xvi, 28. — [2] Luc, ii, 1, 9. — [3] Joan. ii, 4. — [4] Hebr. x, 5 et seq. ; — Ps. XXXIX.

sona hæc conjugalis propriè constet ex viro et muliere nec mulier assumatur in ipsam viri personam, vir tamen, ad hoc significandum, quòd persona Verbi sola in Christo sit quâ assumpta terminatur subsistitque natura humana, verè exercet in mulierem officium aliquo modo personale quatenùs ipse est *caput mulieris*, neque *vir ex muliere est sed mulier ex viro ; nec est creatus vir propter mulierem sed mulier propter virum*, licet *neque vir sine muliere neque mulier sine viro sed sicut mulier de viro, ita et vir per mulierem*[1]. Undè viri est mulierem totumque conjugale regere salvo dominio ac jure, quod, quum uterque ad carnis unius principiique generativi constitutionem æqualiter conferat, alter in alterius corpus habet mutuo et æquali. Ergo est in hâc unitate viri et mulieris proprio modo personali imago ac figura unitatis illius perfectè personalis, quâ *Verbum caro factum est* et permanet. Quùm autem conjugium, physicè hoc Verbi et naturæ humanæ, per incarnationem peractum consummatum fuerit ipso actu, quo contractum est, significatur ac repræsentatur propriè *per actum* quo conjuges matrimonium carnisque suæ unitatem consummant. Undè incarnatio causa fuit exemplaris illius carnis unitatis, quam contractu conjugali èffectam absolvit consummatque matrimonii actus et consummatio.

Quinto. Verbum divinum naturam humanam Christusve Ecclesiam sibi conjugavit *propter nos homines et propter nostram salutem*, id est, ut unum individuumque esset principium hominum ad vitam spiritualem supernaturalem ac divinam regenerandorum, in novosque homines procreandorum et informandorum, quod, cùm

[1] I Cor. xi.

Deo statuente non nisi pro hominibus per peccatum mortuis satisfaciendo et novam generationem vitamque merendo præstari potuerit, nec a solo Verbo, nec a solo homine, sed a solo Verbo naturæ humanæ seu Ecclesiæ per Incarnationem conjuncto peragi potuit. Jam verò matrimonium quo unum istud individuumque generationis vitæque divinæ principium figuraretur ac repræsentaretur, constitutum est et ordinatum ad carnem unam ex viro ac muliere efficiendam, quæ sit unum et individuum prolis generandæ et informandæ principium.

Sexto. Quùm Verbum divinum caro factum sit seu Christus Ecclesiæ sese conjunxerit propter divinam prolem generandan, unio illa et unitas aliquatenùs per hanc prolem, quasi per quoddam medium contracta est ac consistit; adeòque proles hæc est, non quidem hypostaticæ Verbi divini naturæque humanæ unionis vinculum proprium, sed tamen sensu aliquo divini illius conjugii veluti vinculum aliquod physicum. Ad hoc vero significandum ac referendum unio conjugalis ità fuit divinitùs constituta ut prole tanquàm physico vincula constaret.

Septimo. Deus solus unionem Filii sui cum naturâ humanâ, sive Christi cum Ecclesiâ, efficienter operatus est; ad quod significandum vir ac mulier non nisi à Deo solo in carnem unam conjunguntur.

Octavo. Verbum divinum habuit dominium ac potestatem carnis seu naturæ humanæ sibi conjunctæ; et homo iste, qui per hanc conjunctionem fuit Filius Dei et Deus, habuit naturæ divinæ Verbo terminatæ ac subsistentis illud veluti dominium et potestatem, vi cujus potuit naturâ istâ tanquàm suâ quasi uti et quas usus est ad actus theandricos seu veluti conjugales, qui-

bus scilicet exercuit officium mediatoris ac salvatoris, seu principii regenerantis novumque hominem procreantis et omni modo informantis. Unde et Christus Ecclesiæ sibi conjunctæ, et Ecclesia corporis Christi potestatem habet ad homines regenerandos et informandos. In signum vero hujus veluti conjugalis dominii, constitutum est matrimonio operandum mutuum in corpora conjugum dominium, vi cujus *mulier sui corporis potestatem non habet, sed vir : similiter autem et vir sui corporis potestatem non habet, sed mulier*[1].

Nono. Verbum divinum naturam humanam sibi conjunctam summâ perpetuâque caritate diligit, et Christus voluntate suâ humanâ quàm perfectissimè et constantissimè diligit verbum, seu etiam Christus purissimè et fortissimè *dilexit diligitque Ecclesiam et seipsum tradidit pro eâ, ut illam sanctificaret..., ut exhiberet ipse sibi gloriosam non habentem maculam aut rugam aut aliquid hujusmodi, sed ut sit sancta et immaculata* et ideò eam sic diligit, quia ipsa est *corpus ejus de carne ejus et de ossibus ejus*[2] atque pariter Ecclesia Christo, sponso suo, inviolabili caritate adhæret. Porrò matrimonium, ut esset castissimæ illius inviolabilisque caritatis signum, ità constitutum est quod debeant conjuges sese invicem ut carnem propriam puro castoque amore diligere, ita ut amanter *uxor timeat virum suum, ipsique subdita sit in omnibus, sicut Domino, et sicut Ecclesia subjecta est Christo; vir autem uxorem diligat, sicut et Christus dilexit Ecclesiam et seipsum tradidit pro eâ.*

Decimo. Verbum divinum naturam humanam à se assumptam Christusve Ecclesiam sibi conjugatam nunquam dimisit, nec dimittet; sed eam intimo perpetuoque

[1] I Cor. vii, 4. — [2] Ephes. v, 25 et seq.

nexu sibi sociatam et colligatam retinet ac retinebit. Ad hoc vero significandum, Deus statuit matrimonio inducendam et à conjugatis retinendam perpetuam vitæ individuæ societatem et consuetudinem.

Undecimo, Verbum divinum naturam humanam Christusve Ecclesiam assumpsit sibique conjugavit quasi in adjutorium ad homines novos ad vitam divinam regenerandos, curâ et actione continuâ atque communi, nutriendos, conservandos, fovendos, instituendos ac omnimodo informandos. Undè Ecclesia ad officium istud exercendum in terrâ militans, indefessè laborat et omnia adversantia fortiter sustinet atque superat et à cooperatione suâ Christo præstandâ nunquàm vel levissimè defecit : ipsi vero sic laboranti ac sustinenti Christus, qui seipsum pro eâ tradidit, continuo amoris et gratiæ influxu auxilioque adest ac succurrit, eamque omni officio et ope prosequitur. In signum autem mutui hujus quasi juvaminis, constitutum est virum ac mulierem matrimonio conjungendos in mutuum adjutorium ad prolem procreandam et informandam et ad onera vitæ conjugalis sustinenda.

Duodecimo. Christus *caput est Ecclesiæ ; ipse Salvator corporis ejus*[1] ; ità et in conjugio *vir caput est mulieris*, quam debet ut carnem suam fovere, salvamque servare.

Tertio decimo. Fide seu fidelitate mutuâ et inviolatâ intemerandum constat ac permanet Verbi divini et naturæ humanæ, Christi et Ecclesiæ conjugium. — Ita, etc.

Quarto decimo. Tandem, Verbi divini et naturæ humanæ, Christi et Ecclesiæ sanctissimum conjugium

[1] Ephes. v, 23.

est perfecte unum, seu unius cum una... quo exprimitur conjugii absoluta unitas et indissolubilitas.

(*De Matrimonio*, auct. PETRO MARTIN, t. I, page 73.

Note B

(*Ex Concil. Vatican. : Constitut. Dei Filius :* cap. II, III, IV.)

DE LA RÉVÉLATION

La même sainte Mère l'Église tient et enseigne que, par les choses créées, la lumière naturelle de la raison peut connaître avec certitude Dieu, principe et fin de toutes choses : car les perfections invisibles de Dieu sont devenues visibles depuis la création du monde, par la connaissance que ses ouvrages nous donnent de lui ; que cependant il a plu à sa sagesse et à sa bonté de révéler au genre humain, par une autre voie, par une voie surnaturelle, et lui-même et les décrets éternels de sa volonté. C'est ce que dit l'Apôtre dans ces paroles : *Dieu qui avait parlé autrefois à nos pères en diverses manières et en diverses occasions par les prophètes, nous a parlé en ces derniers temps par son Fils.* Quant à celles des choses divines qui par elles-mêmes ne sont point inaccessibles à notre raison, c'est bien à la divine révélation que nous devons, dans l'état présent de l'humanité, de pouvoir tous facilement les connaître avec une certitude inébranlable et sans aucun mélange d'erreur. Toutefois, ce n'est pas là une raison pour affirmer que la révélation est nécessaire,

d'une nécessité absolue, mais elle est nécessaire parce que Dieu, dans son infinie bonté, a destiné l'homme à une fin surnaturelle, c'est-à-dire à participer aux biens divins qui dépassent absolument la portée de l'intelligence humaine, car *ni l'œil n'a vu, ni l'oreille n'a entendu, ni le cœur de l'homme n'a senti ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment.*

Or, cette révélation surnaturelle, selon la foi de l'Église universelle, foi déclarée par le saint Concile de Trente, est contenue dans des livres et dans les traditions non écrites que les apôtres ont reçues de la bouche de Jésus-Christ même, ou que les apôtres eux-mêmes, sous la dictée de l'Esprit-Saint, ont transmises comme de main en main, et qui sont parvenues jusqu'à nous. Ces livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, dans leur intégrité, avec toutes leurs parties, tels qu'ils sont reconnus par les décrets du même Concile, et tels qu'ils se lisent dans l'ancienne édition de la Vulgate latine, doivent être reçus pour sacrés et pour canoniques. Et l'Église les tient pour sacrés et canoniques, non parce que, fruits d'une conception purement humaine, elle les aurait approuvés dans la suite par son autorité, ni même seulement parce qu'ils contiennent la révélation sans aucune erreur, mais parce que, écrits sous l'inspiration du Saint-Esprit, ils ont Dieu pour auteur, et parce qu'ils ont été comme tels confiés à l'Église.

Et parce que certains hommes exposent dans un mauvais sens les choses que le saint Concile de Trente, pour tenir en bride les esprits pétulants, a sainement décrétées sur l'interprétation des divines Écritures, nous, renouvelant le même décret, déclarons que sa pensée est que, dans les choses de la foi et des mœurs, qui regardent l'édification de la doctrine chrétienne, on

doit tenir pour le vrai sens de la sainte Écriture celui qu'a tenu et que tient la sainte Mère l'Église, à qui il appartient de juger du vrai sens et de l'interprétation des saintes Éérítures ; et qu'en conséquence, il n'est permis à personne d'interpréter la sainte Écriture contrairement à ce sens, ni, non plus, contre le sentiment unanime des Pères.

DE LA FOI

Puisque l'homme dépend tout entier de Dieu comme son Créateur et maître, et puisque la raison créée est entièrement sujette de la vérité incréée, nous sommes tenus de donner par la foi à Dieu qui révèle, le plein assentiment de notre intelligence et de notre volonté. Et cette foi, qui est pour les hommes le commencement du salut, l'Église catholique professe qu'elle est une vertu surnaturelle par laquelle, au souffle de Dieu et aidés par sa grâce, nous croyons vrai ce qu'il nous révèle, non à cause que la lumière naturelle de notre raison nous découvre la vérité intrinsèque des choses, mais à cause de l'autorité de Dieu même, l'auteur de la révélation et qui ne peut ni se tromper, ni nous tromper ; car, au témoignage de l'Apôtre, la foi est la substance (ou le fondement) des choses que nous devons espérer, et l'argument (ou la conviction) de celles que nous ne voyons pas.

Néanmoins, pour que la soumission de notre foi fût en parfaite conformité avec la raison, Dieu a voulu joindre aux secours intérieurs du Saint-Esprit les arguments extérieurs (ou les preuves extérieures) de sa révélation ; à savoir les faits divins, et principalement les miracles et les prophéties qui, en montrant avec évi-

dence la toute-puissance et la science infinie de Dieu, sont les signes de la divine révélation ; signes très-assurés et appropriés à toutes les intelligences. C'est pourquoi Moïse et les prophètes, et principalement Notre-Seigneur Jésus-Christ, ont fait en grand nombre les miracles les plus manifestes et des prophéties; et nous lisons des apôtres : « Eux, étant partis, prêchèrent partout, le Seigneur coopérant avec eux et confirmant leur parole par les miracles dont elle était accompagnée. » Et il est encore écrit : « Nous avons des oracles des prophètes, dont la certitude est encore mieux établie, sur lesquels vous faites bien d'arrêter les yeux comme sur un flambeau qui luit dans un lieu obscur. »

Mais, quoique l'assentiment de la foi ne soit point un mouvement aveugle de l'âme, nul cependant ne peut adhérer, comme il est nécessaire pour le salut, à la prédication de l'Évangile, s'il n'est éclairé et mû par le Saint-Esprit, qui nous fait trouver la douceur à consentir et à croire à la vérité.

Aussi la foi, considérée en elle-même et quand même elle n'opère point par la charité, est un don de Dieu, et son acte est une œuvre qui appartient au salut, acte par lequel l'homme rend à Dieu même une obéissance libre, en consentant et en coopérant à sa grâce, à laquelle il pourrait résister.

Or, par la loi divine et catholique, nous devons croire tout ce qui est contenu dans la parole écrite et traditionnelle de Dieu, et que l'Église, soit par un jugement solennel, soit par son magistère ou enseignement ordinaire et universel, propose à notre foi comme divinement révélé.

Mais parce que, sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu et de parvenir à être compté dans le nombre de

ses enfants, personne sans la foi ne peut jamais être justifié, et personne, à moins qu'il ne persévère jusqu'à la fin dans la foi, n'obtiendra la vie éternelle; et afin de pouvoir satisfaire à l'obligation d'embrasser la foi véritable, comme aussi d'y persévérer constamment, Dieu, par son Fils unique, a institué l'Église, et il l'a marquée au front des marques visibles de son institution, afin que tous puissent reconnaître en elle la gardienne et la maîtresse de la parole révélée. Et, en effet, ce n'est qu'à la seule Église catholique qu'appartiennent tous ces caractères si nombreux et si admirables que la divine Providence a disposés pour rendre évidente la crédibilité de la foi chrétienne. Il y a plus : l'Église, grâce à sa prodigieuse propagation, à sa sainteté incomparable, à sa fécondité inépuisable par toutes sortes de biens, grâce à son unité catholique et à son invincible stabilité l'Église est par elle-même un grand et perpétuel motif de crédibilité et un irréfragable témoignage de sa divine mission.

De là vient qu'elle est elle-même comme le signe élevé parmi les nations, et qu'elle invite à venir à elle ceux qui n'ont pas encore cru, et qu'elle rend ses enfants certains que la foi qu'ils professent repose sur le fondement le plus assuré. A ce témoignage se joint encore le secours efficace de la puissance d'en haut. Le Dieu très-bon, en effet, excite et aide par sa grâce ceux qui sont dans l'erreur, pour qu'ils puissent venir à la connaissance de la vérité ; et quant à ceux qu'il a transportés de leurs ténèbres dans son admirable lumière, il les confirme par sa grâce dans cette même lumière, afin qu'ils persévèrent : n'abandonnant jamais que ceux qui l'abandonnent. Il n'y a donc aucune parité entre la condition de ceux qui, par le don divin de la foi, adhè-

rent à la vérité catholique, et la condition de ceux qui, conduits par des opinions humaines, suivent une fausse religion. Ceux, en effet, qui, sous le magistère de l'Église, ont reçu la foi, ne peuvent jamais avoir une juste raison de changer ou de révoquer en doute cette même foi. Les choses étant ainsi, rendons grâce à Dieu le Père, qui nous a faits dignes de partager, dans sa lumière, le sort des saints ; ne négligeons pas un salut d'une telle importance ; mais, tenant les yeux attachés sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi, soyons inébranlables dans la confession de notre espérance.

Le consentement perpétuel de l'Église a tenu aussi et tient qu'il y a deux ordres de connaissance, et que les deux ordres sont distincts, non-seulement par leur principe, mais par leur objet; par leur principe d'abord, parce que dans l'un c'est par la lumière naturelle de notre raison, et dans l'autre par la foi divine, que nous connaissons. Par leur objet ensuite, parce que indépendamment de ce que peut atteindre la raison naturelle, des mystères cachés en Dieu sont proposés à notre croyance, et ces mystères ne peuvent être connus à moins que Dieu ne daigne les révéler. C'est pourquoi l'Apôtre, qui assure que Dieu a été connu des Gentils par ses œuvres, lorsqu'il disserte sur la grâce et la vérité que nous a apportées Jésus-Christ, s'écrie : Nous prêchons la sagesse de Dieu dans son mystère, qui est restée cachée, que Dieu a prédestinée, préparée avant tous les siècles pour notre gloire, qu'aucun des princes de ce monde n'a connue, mais que Dieu nous a révélée par son Saint-Esprit, car l'Esprit pénètre tout, même les profondeurs de Dieu. Et le Fils unique de Dieu rend à son Père ce témoignage qu'il a caché ces mystères

aux sages et aux prudents, et qu'il les a révélés aux petits.

Mais la raison, il est vrai, illuminée par la foi, lorsqu'elle cherche avec soin, avec piété et modération, acquiert à l'aide de Dieu une certaine intelligence des mystères, et cette intelligence est très-fructueuse. La raison acquiert cette intelligence, soit par analogie avec les choses qu'elle connaît naturellement, soit par le lien que les mystères ont entre eux et avec la fin dernière de l'homme; toutefois elle n'est jamais rendue capable de les voir à l'instar des vérités qui constituent son objet propre. Car les mystères divins dépassent tellement par leur nature l'intelligence créée, que, même après qu'ils nous ont été transmis par la révélation et que nous les avons reçus par la foi, ils demeurent cependant couverts du voile de la foi et comme enveloppés d'un certain nuage, tant que nous voyageons dans cette vie mortelle loin du Seigneur; car nous marchons vers lui par la foi et nous ne le voyons pas à découvert.

Mais quoique la foi soit au-dessus de la raison, il ne peut jamais y avoir entre la foi et la raison une opposition véritable. Car c'est le même Dieu qui révèle les mystères et infuse la foi, et qui a donné à l'esprit de l'homme la lumière de la raison. Nous définissons donc que toute assertion contraire à la vérité connue par la foi est absolument fausse. L'Église, qui a reçu, avec la charge apostolique d'enseigner, l'ordre de garder le dépôt de la foi, a aussi la mission et le droit divin de proscrire toute fausse science, pour que personne ne soit trompé par la philosophie et les vaines subtilités. C'est pourquoi, quant à ces sortes d'opinions connues pour être contraires à la doctrine de la foi, surtout si elles ont été réprouvées par l'Église, non-seulement il

est interdit à tous les chrétiens fidèles de les soutenir comme des conclusions légitimes de la science, mais ils sont absolument obligés de les tenir pour autant d'erreurs qui portent le masque trompeur de la vérité.

Et non-seulement la foi et la raison ne peuvent jamais se combattre, mais elles se portent un mutuel secours, puisque la droite raison démontre les fondements de la foi, qu'éclairée par sa lumière elle cultive la science des choses divines. Quant à la foi, elle délivre et préserve la raison des erreurs, et lui fournit d'amples connaissances. Tant s'en faut donc que l'Église s'oppose à la culture des arts et des sciences, qu'au contraire elle aide cette culture et la fait progresser de mille manières. Ni elle n'ignore, en effet, ni elle ne méprise les avantages qu'apportent aux hommes les sciences et les arts; bien plus, elle avoue que, de même que ces grandes choses viennent de Dieu, qui est le Seigneur des sciences, de même elles doivent, si elles sont traitées ainsi qu'il convient, avec le secours de la grâce, nous ramener à Dieu. La religion n'empêche certes pas que ces sortes de sciences n'usent dans leur domaine des principes et des méthodes qui leur sont propres; mais, tout en reconnaissant cette juste liberté, elle est pleine de vigilance et prend garde que les sciences, dans leur opposition avec la doctrine divine, n'embrassent des erreurs, ou que, franchissant leurs propres frontières, elles ne se jettent, pour y porter la perturbation, sur le terrain de la foi.

Ce n'est pas, en effet, comme une découverte philosophique susceptible de recevoir les perfectionnements de l'esprit humain, que la doctrine de la foi révélée de Dieu nous a été proposée, mais c'est comme un dépôt divin confié à l'épouse de Jésus-Christ pour qu'elle le

garde et le proclame infailliblement. Il suit de là qu'on doit retenir à jamais pour les dogmes saints le sens qu'a une fois défini notre sainte Mère l'Église ; et jamais sous le faux prétexte de les mieux entendre, il ne faut s'écarter de ce sens. Qu'elles croissent donc et progressent magnifiquement et avec rapidité, avec le progrès des âges et des siècles, l'intelligence, la science, la sagesse de chacun et celles de tous, celles d'un seul homme comme celles de toute l'Église, pourvu que ce soit seulement dans leur genre, c'est-à-dire dans le même dogme, dans le même sens, dans le même sentiment!

APPENDICES

Appendice A

CARACTÈRES DE LA DOCTRINE CHRÉTIENNE

La doctrine chrétienne est *excellente*, c'est-à-dire qu'elle atteint parfaitement son but, son objet ; en d'autres termes, est en parfaite harmonie avec les besoins qu'elle doit satisfaire.

Une doctrine religieuse a des rapports avec toutes les facultés humaines ; à l'intelligence elle manifeste le vrai ; à la volonté, en tant que faculté d'aimer, elle montre le bien ; à la volonté, en tant que capable d'action, conséquemment aussi à l'activité extérieure, elle donne des motifs de vertu et trace les règles à suivre pour la pratiquer. Une doctrine est donc bonne quand elle atteint toutes ces fins d'une manière satisfaisante ; elle est excellente quand elle les atteint parfaitement. Or la doctrine chrétienne offre satisfaction parfaite aux besoins de l'intelligence, aux besoins de la volonté en tant que faculté d'aimer et en tant que faculté d'agir.

I

La doctrine catholique satisfait pleinement aux besoins de l'intelligence.

A l'intelligence de l'homme il faut une connaissance de Dieu *certaine, complète, claire, éternelle.* — Donc il

faut une doctrine religieuse qui, sans être démentie par les faits, s'attribue une valeur supérieure à toute discussion ; qui développe l'idée de Dieu d'une manière complète, claire, et qui promette la vision de Dieu pour l'éternité. — Or la doctrine chrétienne possède éminemment toutes ces propriétés.

1. — A l'intelligence de l'homme il faut une connaissance de Dieu résumant les caractères précités.

Il faut une connaissance de Dieu : L'homme a besoin de se connaître lui-même, de connaître les êtres avec lesquels il soutient des rapports, ces rapports eux-mêmes et les conséquences qui en dérivent; or ces connaissances impliquent la notion de Dieu, on peut même dire qu'elles y sont toutes comprises. Donc — Que l'homme ait besoin de se connaître, de connaître les êtres, cela se déduit : 1° d'un désir invincible, inné, que l'homme a de posséder cette connaissance ; 2° du devoir imposé à l'intelligence d'éclairer et de diriger la volonté, devoir dont l'accomplissement suppose les connaissances précitées, puisque l'homme doit agir d'après sa propre nature et celle des êtres avec lesquels il soutient des rapports. — Ces connaissances impliquent la notion de Dieu, puisque les principaux rapports de l'homme sont ceux qu'il soutient avec Dieu. — Elles sont même toutes résumées dans la notion de Dieu ; car l'homme et les autres êtres n'ont telle nature, telle destination, tels rapports, telles lois, tels moyens, telle fin, que parce que Dieu les a créés tels. D'ailleurs l'exposé de la doctrine chrétienne donné précédemment prouve la vérité de cette affirmation. Donc il faut à l'intelligence de l'homme une connaissance de Dieu.

Cette connaissance doit réunir les caractères indiqués :

Autrement elle serait incapable de satisfaire les désirs de l'homme, qui, dans toutes ses connaissances, aspire à la vérité, à la certitude, à la plénitude, à la clarté, et qui, surtout en matière religieuse, aspire à une connaissance éternelle. Autrement, en second lieu, elle serait incapable de fournir à l'intelligence les lumières nécessaires pour éclairer à son tour et diriger la volonté.

Il lui faut une doctrine religieuse réunissant les conditions que nous avons indiquées.

Il lui faut une doctrine religieuse : 1° Nous venons de voir qu'il faut à l'intelligence une connaissance de Dieu ; mais l'intelligence humaine n'étant pas sur la terre en rapport immédiat avec Dieu, donc il lui faut un intermédiaire, ou une doctrine religieuse. 2° Tous les hommes ont l'idée de Dieu ; or il est impossible qu'ils possèdent la notion de Dieu sans exprimer sur son existence, sa nature, ses rapports, des jugements positifs ou négatifs, sans avoir par conséquent une doctrine religieuse. Les faits d'ailleurs confirment cette nécessité : chez tous les peuples on a trouvé et on trouve une doctrine religieuse positive, plus ou moins vraie ou fausse. Les incrédules mêmes, peut-on dire, ont une doctrine religieuse, mais doctrine négative. Donc à l'intelligence de l'homme est nécessaire une doctrine religieuse.

Cette doctrine doit réunir les conditions précitées : 1° Cette doctrine doit s'attribuer, sans être démentie par les faits, une valeur qui la mette au-dessus de toute discussion. Elle doit s'attribuer une valeur qui la mette au-dessus de toute discussion : autrement elle se reconnaîtrait incertaine, se livrerait à la discussion, par conséquent à l'altération, à la destruction. Sans être démentie par les faits : dans l'hypothèse contraire elle serait sans valeur.

2° Elle doit être complète. Cette qualité ne peut pas se prendre dans un sens absolu, mais dans un sens relatif, accommodé à l'état d'épreuve où l'homme se trouve placé sur la terre. La proposition signifie donc que l'homme doit avoir une doctrine religieuse qui lui enseigne tout ce qui lui est nécessaire pour obtenir sa fin : réduite à ces limites, la proposition est évidente.

3° Elle doit être claire. Cette proposition encore ne peut se prendre que dans un sens relatif. La doctrine doit être claire dans ce sens : 1° que ses enseignements doivent être accessibles aux intelligences les moins cultivées; car autrement cette classe qui forme la masse du genre humain serait privée des connaissances nécessaires à l'obtention de sa fin; 2° dans ce sens que la raison ne doit apercevoir aucune contradiction entre les termes de ses propositions, entre ses propositions elles-mêmes, entre ses propositions et les réalités extérieures constatées par la raison et l'expérience; autrement la fausseté de cette doctrine serait prouvée.

4° Elle doit promettre la vision de Dieu pour l'éternité. Car la connaissance de la vérité est une des conditions essentielles du bonheur parfait auquel l'homme aspire pour l'éternité.

2. *La doctrine chrétienne possède éminemment toutes ces qualités.*

Elle s'attribue, sans être démentie par les faits, une valeur qui la place au dessus de toute discussion.

Elle s'attribue une valeur.... : En effet elle compte au nombre de ses dogmes les plus fondamentaux : celui de la divinité de son auteur, celui de l'institution divine et de l'indéfectibilité de l'Église qui la professe, celui de l'institution divine et de l'infailli-

bilité du ministère chargé de la transmettre. Sa valeur est donc permanemment celle d'une doctrine divine. Elle se place donc dans l'intelligence au-dessus de toute discussion.

Cette prétention n'est jamais démentie par les faits : — Pour démentir par des faits son origine divine, il faudrait constater des erreurs dans son enseignement ; pour démentir l'indéfectibilité de la société qui la professe et l'infaillibilité de l'autorité qui la transmet, il faudrait constater des variations dans son histoire : or l'incrédule n'a jamais pu constater ni erreur dans son enseignement, ni variation dans son histoire.

Elle est complète à un degré suffisant. — En effet, ses données primitives sur Dieu, sur l'homme, sur les autres êtres de la création, sur leurs rapports respectifs, sur les conséquences de ces rapports, sont assez explicites et développées pour donner à l'homme les connaissances nécessaires à l'obtention de sa fin.

Elle est complète à un degré plus que suffisant. — Car ses principes ont engendré par voie de conséquence, et sans rien perdre de leur fécondité, les vérités dogmatiques, morales et sociales, contenues soit dans les actes des Conciles, soit dans les codes des nations civilisées, soit encore dans les écrits des SS. Pères, des Théologiens, des Philosophes, des Moralistes, des Jurisconsultes et des Publicistes.

La doctrine chrétienne est claire.

Elle est claire à un degré suffisant, — à un degré plus que suffisant.

Avant d'entrer dans le développement de cette proposition, il est nécessaire de poser quelques observations sur la clarté.

Une doctrine vraie est un ensemble de propositions

réduites à l'unité par des rapports naturels. Sa clarté consiste dans sa visibilité pour l'intelligence. Elle peut varier quant à l'étendue, quant au mode, et quant à l'intensité. — Quant à l'étendue : L'intelligence peut voir les parties de la doctrine, leurs rapports ; et dans ces deux objets, trois choses peuvent être perceptibles : le sens des formules qui expriment la doctrine, leur possibilité négative et positive, leur unité. — Quant au mode : La visibilité peut être directe ou intérieure, réflexe ou extérieure. Elle est directe ou intérieure, quand l'objet possède en lui-même une évidence immédiate ou déductive. Elle est réflexe ou extérieure, quand l'objet invisible en lui-même est rendu visible par ses rapports avec des réalités constatées par la raison ou l'expérience. — Quant au degré : La visibilité peut être plus ou moins éclatante, ce qui rend l'objet probable à différents degrés ou certain.

Cela posé, nous disons :

La doctrine chrétienne est claire à un degré suffisant.

Pour le prouver, il suffit de montrer : 1° qu'elle est accessible aux intelligences les moins cultivées ; 2° que les propositions qui la composent ont une possibilité négative, c'est-à-dire ne sont point en contradiction dans leurs termes, ne sont contradictoires ni les unes avec les autres, ni avec les réalités extérieures constatées par la raison et l'expérience.

La Doctrine chrétienne est accessible aux intelligences les moins cultivées : Car les vérités qu'elle enseigne, quoique sublimes en elles-mêmes, sont analogues aux vérités les plus généralement connues, aux faits les plus ordinaires. De plus, les termes dont elle les revêt appartiennent pour la plupart au langage commun ; et si quelquefois, pour s'exprimer d'une manière plus concise et plus exacte,

elle est forcée d'employer des expressions scientifiques, ces expressions peuvent encore être facilement ramenées à une forme accessible au vulgaire. Ces assertions, suffisamment claires par elles-mêmes, établissent notre proposition qui d'ailleurs est prouvée par la facilité avec laquelle les intelligences les moins cultivées, le peuple, les enfants, les sauvages même conçoivent et admettent la doctrine chrétienne.

La Doctrine chrétienne ne renferme aucune contradiction intrinsèque ou extrinsèque : Pour voir des contradictions dans les Mystères du Christianisme, il faut altérer ou les termes ou les rapports des termes des formules. Cette assertion est prouvée par l'examen des objections des incrédules. Les Mystères sont donc simplement incompréhensibles, et non contradictoires. Ces considérations générales, dont la justesse est démontrée dans les traités particuliers, seront confirmées plus bas par l'exposition des harmonies qui existent entre les Mystères chrétiens et les réalités constatées par la raison et l'expérience.

La doctrine chrétienne est claire à un degré plus que suffisant.

Car : 1° sa partie rationnelle est évidente intrinsèquement ; 2° l'obscurité de sa partie supra-rationnelle est atténuée par la lumière extrinsèque de la raison et l'expérience ; 3° les rapports qui constituent l'unité de la doctrine chrétienne sont évidents.

La partie rationnelle de la doctrine chrétienne est évidente intrinsèquement.

Sont évidents immédiatement les premiers principes de la raison et les données immédiates de l'observation. Sont évidentes médiatement les conclusions clairement déduites de ces principes. Donc la partie rationnelle de

la doctrine chrétienne est évidente intrinsèquement, si elle se compose de principes rationnels, de faits constatés par l'observation immédiate, et de conclusions clairement déduites de ces deux sources. Or il en est ainsi; l'exposé suivant le prouve.

Cet exposé, pour être complet, devrait d'abord présenter toutes les vérités de la doctrine, puis les preuves de ces vérités fournies par la raison et l'observation. Mais les premières étant déjà posées précédemment, nous nous bornerons ici à leur mettre en regard, suivant l'ordre de leur exposition, les considérations déduites de la raison et de l'observation qui les établissent.

Sur Dieu considéré en *Lui-même :* la logique conclut qu'il existe un Être nécessaire, infini, ou un Dieu. Car, d'un côté, la raison affirme que le contingent et le fini supposent le nécessaire et l'infini ; de l'autre, l'observation et la raison attestent qu'il existe des êtres contingents et finis.

Sur Dieu considéré dans ses *Propriétés :* la logique conclut de son *asséité* qu'il est *Indépendant ;* car la raison affirme que l'être *à se* tient tout de lui-même. — De l'*infinité*, la logique conclut : qu'il est *Un*, car la raison affirme que dans l'hypothèse contraire il ne serait point infini, étant composé de parties limitées en elles-mêmes; et quant à leur nombre, qu'il est *Unique*, car la raison affirme que si la plénitude de l'être est partagée par deux ou plusieurs individualités, aucune n'est infinie ; qu'il est *Immuable* dans ses perfections et ses décrets : dans ses perfections, car la raison affirme qu'un être qui acquiert ou perd des perfections ou des degrés de perfection ne possède pas éternellement la plénitude de l'être, n'est pas infini ; dans ses décrets, car la raison affirme qu'un être qui change de résolution n'est pas infini, puisqu'il

est ignorant ou léger ; qu'il est *Éternel et Immense*, car la raison affirme qu'un être limité quant au temps, quant à l'espace, n'est pas infini.

Sur Dieu considéré dans ses *Attributs :* la logique conclut collectivement : qu'il possède *intelligence, volonté, liberté, puissance* et conséquemment *personnalité*. Car la raison affirme que l'infinité, caractère primitif de Dieu, implique toute perfection, et spécialement intelligence, volonté, etc. ; que la contingence et l'ordre du monde constatés par l'expérience, la mutabilité de ses lois prouvée par des miracles, supposent dans sa cause intelligence, volonté, liberté, puissance, personnalité ; que l'homme ne peut avoir reçu l'intelligence, la volonté, la liberté; la puissance, la personnalité que d'une cause possédant elle-même ces attributs. — En particulier elle conclut : que Dieu est *Intelligent*, car la raison affirme que les vérités spéculatives et pratiques, nécessaires, universelles, constatées par l'observation dans l'intelligence humaine supposent comme sujet primitif une intelligence nécessaire dont elles soient la modification ; que Dieu possède une *Volonté libre,* car la raison affirme que la destination naturelle des vérités pratiques, dont l'existence dans l'intelligence divine a été constatée précédemment, est de diriger la volonté et la liberté ; que Dieu possède le *Pouvoir législatif*, car la raison affirme que la société est nécessaire à l'homme, que les lois sont nécessaires à la société, que les lois ne se peuvent expliquer que par un pouvoir législatif, que le pouvoir législatif ne se peut expliquer que par Dieu. Elle conclut à l'*Infinité* de tous ses attributs, car la raison affirme que Dieu étant essentiellement infini, toutes ses perfections doivent être elles-mêmes infinies.

Sur les attributs de Dieu considérés *in actu ad intrà :*

la logique conclut : que Dieu *est*, qu'il *se connaît* et *s'aime* infiniment de toute éternité ; car la raison affirme qu'en Dieu l'asséité, l'intelligence, la volonté ne sont pas infinies, si elles sont à l'état de simple puissance ; que, pour avoir ce caractère, elles doivent passer en acte. — Sur le bonheur de Dieu, la logique conclut qu'il est infini ; car la raison affirme que le bonheur n'étant que la satisfaction complète des facultés, il est nécessairement infini en Dieu dont l'intelligence infinie connaît infiniment la vérité infinie, dont la volonté infinie jouit infiniment du bien infini.

Des vérités établies jusqu'ici, la logique conclut avec la doctrine chrétienne que Dieu est l'Être, le Vrai, le Beau, le Bien absolu, infini ; car la raison affirme que l'infini, caractère primitif de Dieu, n'est que la plénitude de l'être ; que le vrai n'est que l'être dans ses rapports avec l'intelligence ; le beau, l'être dans ses rapports avec la sensibilité esthétique ; le bien, l'être en tant que pouvant être possédé par la faculté d'aimer, réalisé par la faculté d'agir.

Sur les manifestations *extrinsèques* des attributs divins considérés en général : la raison affirme que la substance des êtres physiques et de l'homme, dont l'existence et les propriétés sont constatées par l'observation, est réelle, distincte de la substance divine, contingente. — Elle est *réelle :* autrement il faudrait nier la valeur du témoignage des sens qui nous atteste les réalités physiques, la valeur de la raison qui de ces principes conclut nécessairement à l'existence de l'homme ; admettre le scepticisme universel, ce qui est absurde et répugne à la nature. — Elle est *distincte* de la substance divine : autrement la substance divine est composée, divisible, limitée par conséquent, impersonnelle dans la portion

d'elle-même qui compose la matière, entachée de désordre physique et moral ; il faudrait encore dire que l'homme est une portion de Dieu, sans personnalité propre, sans liberté, sans lois, sans avenir personnel ; toutes choses absurdes. — Elle est *contingente :* autrement tous les êtres de la création ne peuvent pas être conçus non existants, ils sont infinis, indépendants, uns, immuables, éternels, immenses; la création tout entière n'est qu'un seul être doué d'une intelligence, d'une volonté, d'une liberté, d'une puissance, d'une personnalité infinie : conséquences absurdes. De là, la logique conclut : 1° que le monde a été créé par Dieu; car sa substance étant réelle, distincte de la substance divine, contingente, son existence ne peut s'expliquer que par la création.

Elle conclut : 2° que la création a été précédée d'un décret qui a déterminé toutes les œuvres que Dieu devait accomplir dans le temps et après le temps, car la raison affirme qu'il serait indigne de la sagesse de Dieu d'agir sans plan déterminé; que ce décret est éternel, parce que l'indétermination supposant ignorance ou faiblesse dans la volonté est incompatible avec la souveraine perfection ; 3° que Dieu dans ce plan s'est posé pour fin principale sa propre gloire, car la raison affirme qu'un acte dont la créature serait la fin dernière serait indigne de la sagesse divine; qu'il s'est proposé pour fin secondaire la perfection et le bonheur des créatures, car la raison affirme que la perfection et par conséquent le bonheur des créatures résulte de l'obtention de leur fin; 4° que dans ce décret éternel, Dieu a déterminé la destination spéciale, la nature, la fin, les secours qu'il destinait aux êtres qu'il se proposait de créer, car la raison affirme que la conduite contraire est indigne de sa sagesse.

Sur la manifestation extrinsèque des attributs divins considérée dans ses rapports avec les êtres particuliers.

Relativement aux *êtres physiques :* l'observation scientifique constate dans ces êtres : une nature, des lois et des forces capables de produire le bien des individus qui composent le monde physique ; des rapports au moyen desquels chaque individu peut concourir à la perfection du tout, au bien physique de l'homme ; des perfections de détail et d'ensemble, qui manifestent la puissance, la sagesse et la bonté de Dieu. De là, la logique conclut : 1° que la nature, les lois, les forces, les rapports du monde physique ont Dieu pour auteur, car la raison affirme, comme il a été dit plus haut, que Dieu est Créateur universel ; 2° que la nature, les lois, les forces et les rapports sont destinés à procurer le bien des individus, du tout, de l'homme sous le rapport physique et moral ; car la raison affirme que Dieu, sagesse infinie, proportionne toujours la fin au moyen.

Relativement à l'*homme :* l'observation unie à la raison constate qu'il est intelligent, libre, actif, immortel, social. La logique conclut : 1° qu'il tient toutes ces perfections de Dieu, son auteur ; 2° qu'il est destiné de Dieu à connaître, aimer son créateur dans le temps et l'éternité, à travailler à son propre bien et à celui de ses semblables sous le rapport intellectuel, moral et physique ; car la raison affirme que pour les intelligences comme pour les corps, Dieu proportionne les fins à la nature et aux facultés des êtres ; 3° qu'il a reçu de Dieu le droit de disposer de lui-même et des choses créées ; qu'il a reçu une loi qui lui prescrit : par rapport à Dieu, adhésion aux vérités qu'il lui manifeste, espérance du bien qu'il lui promet, amour souverain de ses

perfections infinies, adoration manifestée par un culte intérieur, extérieur et public; par rapport à lui-même, un amour dirigé par la raison; par rapport à ses semblables, respect de leurs personnes et de leurs droits, amour et secours, soumission à l'ordre hiérarchique qui régit la société, et obéissance aux devoirs qui en résultent; car la raison affirme que ces droits et ces devoirs étant nécessaires pour conduire l'homme à sa fin, il répugnerait à la sagesse de Dieu, qui doit proportionner les moyens à la fin, de ne pas les lui donner; 4° qu'il sera récompensé ou puni dans une autre vie, proportionnellement à ses mérites ou à ses démérites; car la raison unie à l'observation constate qu'on ne trouve point en ce monde la juste proportion entre la récompense et la vertu, la punition et le vice, proportion exigée cependant rigoureusement par la justice divine.

L'obscurité de la partie supra-rationnelle est atténuée par la lumière extrinsèque de la raison et de l'observation.

Cette proposition suppose que la partie supra-rationnelle est obscure intrinsèquement; que l'obscurité intrinsèque d'une vérité peut être atténuée par les données de l'observation et de la raison. Elle affirme qu'en fait l'obscurité de cette partie supra-rationnelle est atténuée par ces deux moyens. D'où trois propositions à prouver.

1° *La partie supra-rationnelle est obscure intrinsèquement.*

Nous appelons partie supra-rationnelle : les dogmes 1° de la Trinité; 2° de la Création en général; 3° spécialement de la Création des Anges; 4° les dogmes suivants relatifs à l'homme : la surnaturalité de son état primitif, son état de chute, son état de séparation, son état futur. Or tous ces dogmes sont obscurs intrinsèquement à différents degrés. En effet, pour qu'une vérité possède

une clarté intrinsèque complète, il faut qu'elle soit compréhensible dans sa nature, évidente ou démontrable quant à sa possibilité, à sa réalité. Donc sont obscurs intrinsèquement les dogmes susmentionnés, si aucun d'eux ne possède toutes ces conditions d'une parfaite clarté. Or aucun d'eux ne les possède complétement. Aucun d'eux n'est complétement et intrinsèquement compréhensible dans sa nature, aucun n'est évident intrinsèquement. La plupart sont indémontrables quant à leur possibilité ou quant à leur réalité, ou sous ces deux rapports.

Ainsi la réalité, la possibilité même de la trinité de personnes dans l'unité de substance ne peut être déduite avec rigueur et clarté d'aucun principe de la raison et de l'expérience. La création des Anges et les dogmes relatifs aux différents états de l'homme, étant des faits positifs en dehors de l'expérience, ne peuvent être constatés dans leur existence ni par la raison ni par l'observation. — La puissance de la raison se borne, relativement à ces dogmes, à constater indirectement la réalité, et par conséquent la possibilité de la création en général par les absurdités résultant de l'hypothèse contraire; la possibilité de la création des Anges, à supposer que l'on attribue à Dieu la faculté créatrice; la possibilité de quelques-uns des actes particuliers employés comme moyens pour la réparation de l'humanité.

2° *L'obscurité intrinsèque d'une vérité peut être atténuée par la lumière extrinsèque de l'observation et de la raison.*

L'obscurité d'une vérité renferme trois degrés : elle peut être, comme nous avons vu, incompréhensible dans sa nature, indémontrable quant à sa possibilité, indémontrable quant à sa réalité. Or ces trois degrés d'obscurité peuvent être atténués.

L'incompréhensibilité peut être atténuée par les analogies de la vérité obscure avec les faits de l'observation. Car il est certain que les faits de l'observation considérés en eux-mêmes sont plus saisissables et plus clairs que les vérités de l'ordre purement rationnel; que les vérités purement rationnelles ont leurs analogies dans l'ordre des faits; que par conséquent la vérité pure peut, quant à ses éléments et à leurs rapports, être représentée par les faits, incarnée dans les faits. Cette incarnation fixe la vérité pure, la rend plus facile à contempler, ajoute à la simple lumière de la raison la lumière plus saisissable de l'expérience, atténue par conséquent l'obscurité intrinsèque qui enveloppe la vérité pure.

L'obscurité qui enveloppe la possibilité, la réalité d'une proposition indémontrable peut être atténuée par les données de l'expérience et de la raison. Sous le rapport de la possibilité et de la réalité, il y a obscurité complète dans une proposition, lorsque ces deux points ne peuvent établis par aucun procédé. Il y a clarté complète, quand elle peut être rigoureusement démontrée. Il y a par conséquent demi-jour ou atténuation de l'obscurité complète, lorsque des données de l'observation et de la raison la logique peut tirer des preuves plus ou moins probables de la réalité ou de la possibilité. — Or il est des cas où la preuve probable est possible : celui où la raison et l'expérience ne fournissent pour établir la proposition que des principes privés de l'évidence rigoureuse exigée par la démonstration; celui où le principe étant évident, la conclusion n'a pas avec le principe un rapport assez clair pour participer pleinement à son évidence et à sa certitude.

3° *De fait, l'obscurité intrinsèque des vérités supra-*

rationnelles est atténuée par les données de la raison et de l'observation.

D'après ce qui précède, pour établir cette proposition il suffit de montrer que ces vérités ont des analogues dans les faits de l'observation, sont confirmées quant *à leur possibilité* et *à leur réalité* d'une manière plus ou moins probable par la raison et l'expérience. Or ces doux choses sont certaines quant aux vérités supra-rationnelles considérées *en général* et *en particulier*.

Entrons dans le détail de ces vérités obscures, à demi éclairées par des analogues.

Analogies. — Ces vérités ont des analogies dans les faits de l'observation. En effet, les vérités supra-rationnelles sont marquées aux caractères suivants : elles sont incompréhensibles dans leur nature, certaines et en même temps inévidentes et indémontrables intrinsèquement. Or les caractères analogues se trouvent, séparés ou réunis, dans des vérités qui, de l'aveu de tout le monde, ne sont point supra-rationnelles. Ainsi l'existence de la matière, de la force, de la vie, de l'homme, de Dieu, n'est nullement douteuse pour l'intelligence; cependant l'intelligence ignore profondément la nature intime de la matière, de la force, de la vie, de l'âme, du rapport qui unit l'âme au corps, de la substance et des perfections divines, de toute chose. Ainsi les faits de l'histoire possèdent, quand ils sont revêtus de toutes les conditions exigées par une critique sévère, la certitude la plus incontestable ; et cependant ils ne sont ni évidents en eux-mêmes, ni démontrables par l'observation et la raison. Ainsi une multitude de vérités scientifiques deviennent, par le témoignage des savants, certaines pour les ignorants; et cependant ceux-ci ne peuvent ni en comprendre la nature, ni en voir l'évidence, ni en

saisir la démonstration. L'homme même le plus développé sous le rapport intellectuel est aux vérités supra-rationnelles de la doctrine chrétienne ce que l'ignorant est aux vérités scientifiques, il les admet sans les comprendre, et ne les constate pas autrement que par le témoignage.

Preuves probables de la Possibilité. — La doctrine chrétienne peut contenir des éléments supra-rationnels ou incompréhensibles, indémontrables. Cette proposition, que nous avons prouvée précédemment d'une manière certaine, en montrant que Dieu peut révéler des mystères, faire des institutions positives, est confirmée par les faits que nous venons d'exposer. Car, si les connaissances profanes, qui ont le fini pour objet, contiennent des éléments incompréhensibles et indémontrables, *à fortiori* la doctrine religieuse qui a pour objet l'infini.

De la Réalité. — Il est probable que la doctrine religieuse renferme de fait des éléments supra-rationnels.

La doctrine religieuse doit enseigner à l'homme tout ce qui lui est moralement nécessaire de connaître pour diriger sa conduite. Pour diriger sa conduite, il faut qu'il connaisse non-seulement en général, mais encore en particulier sa fin, ses rapports avec Dieu, avec lui-même, avec les autres hommes, avec la nature, ses moyens, son avenir. Or toutes ces choses, dépendant dans ce qu'elles ont de spécial de la volonté positive de Dieu, ne peuvent être connues ni par l'évidence, ni par la démonstration, mais seulement par la révélation ou témoignage divin. Ainsi l'homme ne peut connaître que par la révélation si sa fin est simplement naturelle ou si elle est surnaturelle; si Dieu veut être honoré par tel moyen particulier ou par tel autre;

quel est le degré de ses obligations vis-à-vis du prochain et de lui-même, de ses droits sur la nature ; si Dieu veut lui accorder des secours pour accomplir ses obligations immédiatement ou médiatement, et, dans cette dernière hypothèse, quels sont ces moyens ; si ses péchés sont rémissibles ou non ; si la récompense et la punition de l'autre vie sont éternelles ou temporaires, etc. Donc il est au moins probable que la doctrine religieuse contient des éléments supra-rationnels.

II

La doctrine catholique satisfait pleinement aux besoins du cœur.

Deux sentiments dominent le cœur de l'homme : la *crainte* du mal, le *désir* du bonheur pour le temps et pour l'éternité. Donc il faut à l'homme une doctrine dont les enseignements préviennent ou atténuent l'impression du mal, et lui assurent la possession du véritable bien pour le temps et pour l'éternité. Or le Christianisme atteint parfaitement ces deux buts :

Il prévient ou atténue l'impression du mal.

Le mal est la crainte de la privation ou la privation réelle d'un bien. Or il est pour l'homme en cette vie deux espèces de biens : ceux de l'ordre naturel, ceux de l'ordre surnaturel. A la première classe appartienent les richesses, la réputation, le commerce des personnes auxquelles l'homme tient par les liens du sang ou de l'amitié, la santé, la vie. A la seconde classe se rattachent l'espérance d'un bonheur éternel dans l'autre vie, la possession des moyens qui peuvent nous y conduire. Conséquemment pour l'homme deux espèces de maux :

maux de l'ordre naturel, pauvreté, diffamation, séparation ou mort des personnes chères à son cœur, maladie, mort; maux de l'ordre surnaturel, crainte de perdre les biens éternels. Or la doctrine chrétienne oppose à ces différents maux des remèdes capables de les prévenir ou d'en atténuer l'impression.

En effet, 1° Aux maux de l'*ordre naturel* elle oppose : ses enseignements sur le néant des biens temporels, si capables de produire le détachement et par là de prévenir la crainte excessive de les perdre, d'atténuer la peine d'en être privé ou de les avoir perdus ; ses enseignements sur la sanctification, la divinisation même en Jésus-Christ de la pauvreté, de l'humiliation, de la souffrance et de la mort, dogmes si capables de transformer l'horreur naturelle de l'homme pour tous ces maux en noble émulation de les souffrir à l'imitation de Jésus-Christ, son Dieu et son chef; ses enseignements sur le mérite spécial attaché aux souffrances, dogme si capable de faire envisager les afflictions comme un bien inappréciable, puisque ces maux passagers peuvent nous obtenir, dans l'éternité, la participation au bonheur de Dieu même. — Pour calmer la douleur résultant de la perte des personnes qui nous sont chères, aux dogmes précédents elle ajoute : celui de l'immortalité de l'âme, qui donne à l'homme l'espérance de se réunir bientôt dans une vie meilleure aux personnes qu'il regrette; celui de la communion des Saints, qui lui assure la possibilité de communiquer encore avec elles par des prières et par des services réciproques.

2° A la crainte de perdre les biens *surnaturels* par le péché, la doctrine catholique oppose : le dogme de la bonté de Dieu, si souvent répété et symbolisé d'une manière si touchante dans l'Écriture; celui de la grâce,

de la rémission des péchés dans le sacrement de Pénitence, dogmes bien capables de faire naître la confiance dans l'âme du pécheur, de la conserver et de lui donner une nouvelle intensité dans l'âme du juste.

Le Christianisme assure à l'homme la possession du véritable bonheur pour le temps et pour l'éternité.

Le bonheur pour l'âme est la jouissance résultant de son union avec le bien; il croît à proportion de la perfection du bien possédé, de la nature et de l'intimité du rapport qui unit l'âme à ce bien. De là il suit que le bonheur parfait consiste pour l'homme dans l'union immédiate avec Dieu par voie d'amour réciproque. — Il faut : 1° union de l'âme avec Dieu ; puisque Dieu seul est le bien parfait et absolu, seul capable de rassasier le désir de bonheur infini qui tourmente le cœur de l'homme. — Il faut, 2° que cette union soit immédiate ; car plus les rapports sont étroits, plus la jouissance est grande. Ainsi ne suffirait pas au bonheur de l'homme son union avec un bien considéré d'une manière abstraite comme le bien infini. Il faut à son âme un bien réel et personnel ; ainsi encore ne suffirait pas à son cœur une union même personnelle avec un Dieu éloigné, il lui faut un Dieu présent, un Dieu intime avec lequel il puisse entrer en rapport réel. — Il faut : 3° que l'union de l'âme avec Dieu s'opère par voie d'amour réciproque. Il faut amour ; car de tous les modes d'union de l'âme avec une personne, l'amour est le plus béatifiant. Cette proposition prouvée par le fait est confirmée par la raison, surtout en ce qui concerne les rapports de l'âme avec Dieu ; car la personne qui aime, jouissant du bonheur de la personne aimée autant et plus que de son propre bonheur, l'union par voie d'amour entre l'âme et Dieu est le moyen de faire

participer le cœur de l'homme au bonheur infini de Dieu même. Il faut réciprocité : car l'amour sans réciprocité est pour le cœur de l'homme le tourment le plus cruel.

Or le Christianisme enseigne relativement au temps et à l'éternité : la possibilité de l'union immédiate de l'âme avec Dieu; la possibilité pour l'âme d'aimer Dieu, la réalité de l'amour infini de Dieu pour l'homme, la possibilité pour l'âme d'entrer en rapport réel avec Dieu.

Pour le temps. — 1° Possibilité de l'union immédiate de l'âme avec Dieu ; car, d'après la doctrine chrétienne, Dieu est personnellement présent dans la nature tout entière; il honore d'une présence spéciale l'âme de l'homme juste; le Saint-Esprit l'a choisie pour son temple ; le Verbe incarné se l'est unie de la manière la plus intime; il en a fait un de ses membres, il lui insuffle continuellement sa vie, et par là il l'élève à la filiation divine; il veut être son compagnon sur la terre jusqu'à la consommation des siècles en demeurant sous les espèces eucharistiques; enfin sous cette forme, il veut être immolé chaque jour sous ses yeux au saint sacrifice de l'autel, et pénétrer dans le plus intime de sa substance par la communion.

2° Possibilité pour l'âme d'aimer Dieu : L'amour de Dieu est non-seulement permis par le Christianisme, mais recommandé, encouragé par les motifs les plus puissants, prescrit même sous les peines les plus terribles. Pour nous en faire produire les actes, Dieu, d'après le dogme chrétien, communique à l'âme non-seulement la charité infuse, mais encore le secours puissant de la grâce actuelle.

3° Réalité de l'amour infini de Dieu pour l'homme :

Le dogme de l'amour infini de Dieu pour l'homme enseigné explicitement par la religion chrétienne, est de plus la conséquence nécessaire des rapports du créateur avec sa créature; c'est par amour que Dieu a créé l'homme, qu'il l'a surnaturalisé; c'est par amour que Jésus-Christ l'a racheté après sa chute par l'ignominie et la souffrance, qu'il s'unit à lui de la manière la plus intime, comme nous l'avons dit précédemment.

4° Possibilité de rapport réel entre l'âme et Dieu : D'un côté l'homme se donne à Dieu par la pratique des devoirs spécialement par le culte ; il peut converser avec Dieu par la prière. De l'autre côté, Dieu à son tour se donne à l'homme par la grâce immédiate, par les sacrements, et spécialement par la communion.

Pendant l'éternité. — Les rapports d'amour de l'âme avec Dieu, si étroits pendant le temps, deviendront encore plus intimes pendant l'éternité où Dieu « sera tout en tous. »

III

La doctrine catholique satisfait aux besoins de l'activité humaine.

L'activité est une force destinée à réaliser l'ordre dans ses dispositions et dans ses actes. D'une part, la fin dernière de l'activité humaine étant d'honorer et de servir Dieu en lui-même et dans l'humanité, l'ordre considéré dans ses lois les plus fondamentales consiste dans les dispositions de renoncement à soi-même, de dévouement à Dieu et à l'homme, dirigées dans leur expression par des règles sûres. D'autre part, l'homme prouvant par sa conduite et par ses erreurs morales

qu'il ne possède point instinctivement le degré de renoncement, de dévouement, de connaissance morale qui lui est nécessaire pour agir toujours suivant les règles de l'ordre, il faut à son activité une doctrine qui lui inspire l'énergie suffisante pour élever ses dispositions à la hauteur de ce double sentiment de renoncement et de dévouement ; qui lui enseigne de plus une règle sûre et suffisamment détaillée pour diriger tous ses actes.

Or la doctrine chrétienne offre satisfaction parfaite à ces deux besoins de l'activité humaine.

1° Elle inspire le renoncement : En effet, le chrétien, sous peine de renoncer à ce titre, est obligé de croire avec la conviction la plus profonde que l'égoïsme est le plus grand mal de l'homme, parce qu'il est opposé à la fin que Dieu s'est proposée en le créant, parce qu'il a perdu le premier homme et dans le premier homme toute sa postérité, parce qu'il est la raison de tous les crimes et de toutes les fautes qui ont dû être expiés par les humiliations et les souffrances d'un Dieu, parce qu'il nous met en opposition avec l'esprit de Jésus-Christ, dont nous devons être animés cependant, puisque nous sommes ses membres, parce qu'il expose l'homme à des peines éternelles dans l'autre vie. — Elle inspire le dévouement envers Dieu : Car le chrétien doit croire en outre que le dévouement à Dieu est une vertu nécessaire à l'homme, parce qu'il a été créé pour travailler à la gloire de Dieu, parce qu'en devenant chrétien il a été incorporé à Jésus-Christ dont l'esprit manifesté par sa doctrine et ses exemples est dévouement et sacrifice, parce que cette disposition est la racine de toutes les vertus chrétiennes, parce que les actes qu'elle aura inspirés à l'homme seront récompensés dans

l'éternité par la participation au bonheur de Dieu même. — Elle inspire le dévouement envers l'homme : Car le fidèle doit croire encore que le dévouement qui le consacre à Dieu l'oblige de même vis-à-vis de l'humanité entière, parce que l'homme a été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, parce que par son union avec Jésus-Christ, il est devenu le membre d'un Dieu-Homme, le fils adoptif de Dieu, le frère de tous ses semblables. Or il est évident que la foi à tous ces dogmes est capable d'inspirer à la volonté humaine l'esprit de renoncement et dévouement au degré le plus énergique. — Pour augmenter encore sa force morale, en l'appuyant sur la puissance divine elle-même, le chrétien doit croire que Jésus-Christ lui communique d'une manière infuse les vertus de foi, d'espérance et de charité; lui influe sa force divine par la communication incessante de la grâce, par la vertu infinie du sacrifice qu'il a institué, par les sacrements, spécialement par l'Eucharistie qui l'unit de la manière la plus intime à sa personne divine.

2° La doctrine chrétienne enseigne à l'homme une règle sûre et suffisamment détaillée pour diriger ses actes. En effet, la perfection des lois religieuses, morales et sociales du Christianisme, évidente pour tout esprit sérieux, est prouvée encore par les témoignages qui leur sont rendus par tous les hommes de bonne foi, par les ennemis même les plus acharnés de ses dogmes [1].

[1] Ce travail est extrait des *Lieux théologiques* de FRAIGNIER.

Appendice B

Mgr Berteaud expose ainsi la nature et les excellences de la foi.

L'Église a reçu le dépôt de la doctrine. Elle n'y ajoute pas, elle n'en retranche rien. Elle n'est pas une cause agissant par sa force propre. Le génie, le raisonnement, l'arbitre humain n'inventent pas les choses divines. L'Eglise est un instrument imperturbable ; ce caractère est assez beau. Dieu a dit tout ce qui est nécessaire ; les trésors intellectuels laissés au monde furent composés de sa main. L'Église fidèle en tire la vérité, au fur et à mesure du besoin des âmes. Et par exemple, quand le successeur de Pierre dont la lèvre n'est jamais troublée, annoncera bientôt à l'univers, qu'il est bien vrai que Marie, mère de Jésus, a été conçue Immaculée, c'est que cela aura été dit, dès les commencements, par Dieu lui-même. Ce dogme suave, tant attendu, ne s'épanouira qu'à la condition d'avoir été un des rayons enfermés dans le soleil des révélations saintes.

Si Dieu avait laissé aux vérités surnaturelles leur splendeur native, il n'y aurait pas eu de place dans l'âme humaine pour le plus léger acte de liberté. En

face de ce vrai infini découvert, l'intelligence et la volonté eussent été vaincues soudainement. La liberté ne se serait jamais redressée. Il n'y aurait pas eu d'épreuve possible; par conséquent, pas de mérite, aucune coopération, rien de notre part.

Il était donc de la bonté de Dieu et de notre dignité, que les révélations, objet de la foi, fussent obscures. Alors la carrière s'ouvrait devant la liberté; la volonté libre était conviée à prendre parti, ses adhésions devenaient méritoires.

Voyez ce que nous serions, sans les heureuses obscurités de la foi. Nos facultés, si bien faites pour grandir dans une noble agitation, sont arrêtées court. Mis à l'état de terme, tous les esprits se trouvent posés sur les socles du paradis, comme des statues façonnées par une main extérieure. Le perfectionnement surnaturel, cette propriété ineffable, nous prétendions, avec un légitime orgueil, y mettre nos concours. Nous disions notre opulence construite par la grâce de Dieu et par nous, en même temps. Deux ouvriers faisaient ce travail : Dieu et l'âme unis. Nous ne sommes plus que des sujets passifs; nous subissons la gloire, nous n'y aidons pas. L'histoire illustre des âmes, cette démonstration incomparable de splendeur divine, de beauté humaine, elle n'est qu'une chimère. Il y a des groupes étincelants d'hommes, comme il y a des masses d'étoiles dans le firmament. Dieu est seul dans toutes ces profusions. Nous n'avons d'intelligence que pour nous regarder, ébahis. La liberté, noble outil, est couchée au fond de notre être ; la rouille l'a gagnée à sa naissance. Ce drame, où avec l'aide d'en haut, nous apportions tant de vérité, de vaillance, d'éclat; la scène sur laquelle nous vivions de Dieu et de nous, en même temps, que sert d'y songer?

La couronne ne nous attend pas. Nous ne sommes plus les athlètes aux fatigues illustres.

A quoi bon, désormais, le siècle présent? Que faisons-nous ici attardés dans ce monde des réalités grossières? En mettant à distance le terme auquel il nous appelle, Dieu avait dû étendre sous nos pieds un chemin, l'orner des choses nécessaires aux voyageurs. Qu'il en soit ainsi, puisque nous allons, puisque nous ne sommes pas arrivés, à la bonne heure. Mais si nous sommes dans le terme, si nous n'avons pas même un seuil à franchir, évidemment Dieu s'est trompé ; il étale un luxe gênant. Des êtres qui le contemplent face à face, ne s'accommodent pas d'une région semblable à celle-ci. La vue claire de Dieu met à néant mille besoins, mille usages des sens épais. Cela est si vrai que, quand nous aurons cette vue, ils recevront des transfigurations nécessaires; le monde physique lui-même sera changé. L'ordre de foi répond donc exactement à l'état de l'homme ici-bas. Il n'y avait, sa destination surnaturelle admise, d'autre ordre possible que celui-ci. Ce n'est pas pour nous crucifier, pour se délecter arbitrairement dans les abaissements de notre intelligence, que Dieu nous donne son vrai infini à croire et non à contempler. Il procède miséricordieusement selon la loi obligée de son être et du nôtre. Il nous assure la condition de la vraie grandeur.

S'il y a des ombres dans l'objet de la foi, il y a aussi de la lumière ; cette lumière d'un ordre tout surnaturel, dépasse en vigueur la lumière de simple raison. L'intelligence du chrétien est élevée par Dieu à la connaissance de vérités que le génie humain n'atteindrait jamais. Ces vérités ne sont rien moins que Dieu lui-même, en son essence infinie ; il faut donc à l'esprit de l'homme la lumière divine. Car quelle autre lumière que

celle même de Dieu, pourra le faire connaître? Que nous le voyions en énigme, c'est vrai; mais nous le voyons. Et encore une fois, Dieu n'est visible qu'à son propre regard ou aux regards qu'il illumine de ses feux.

L'apôtre saint Paul dit expressément que, par la foi, Moïse soutenait avec Dieu, l'invisible souverain, des rapports tels qu'il semblait le voir. Il est parlé en mille lieux des écrits des Pères, du regard perçant, de l'œil ardent de la foi. Les patriarches placés dans le lointain des âges, armés de sa puissance, voyaient les promesses divines et les saluaient avec transport. Toute l'école affirme la réalité de la lumière de la foi. Le caractère de cette lumière, qui prend immédiatement ses origines au foyer immense de Dieu, lui assure une autorité incomparable.

La foi est maintenue dans l'intelligence par un acte de la volonté aidée de la grâce. Voilà un élément de certitude d'une grande énergie. L'objet sacré de la foi est vu par l'intelligence qu'éclaire une lumière divine : cela suffirait à élever en certitude la connaissance du chrétien au-dessus de toutes les certitudes attachées à des lumières d'un ordre subalterne. Mais la liberté fortifiée par la grâce, s'est passionnée pour les notions divines de la foi. Elle les garde vaillamment. Les chrétiens sont morts par millions pour soutenir la vérité de leur foi ; des millions mourraient encore.

La foi n'est pas issue de l'autorité créée ; elle n'est pas le produit de l'extase ou de l'enthousiasme. Elle ne vient pas davantage du bel entêtement d'un savant pour sa science, où de la naïve spontanéité de l'esprit, comme ils disent deçà et delà. Elle vient de Dieu immédiatement. Cette origine est meilleure. Dieu

aide notre intelligence et notre volonté aux heures de cette grande initiation. La foi correspond à la connaissance que Dieu a de lui-même. On conçoit qu'une telle connaissance n'est possible qu'à l'heureuse créature qui aura été mise dans la lumière et dans la main de Dieu. Cependant, N. T.-C. F., nous ne voulons pas dire que rien ne précède la foi en l'esprit de l'homme ; il a de grands et sérieux motifs pour se déterminer ; ce sont là les préliminaires naturels de sa croyance prochaine. Cette sorte d'arguments a une vigueur rare. Il était juste que Dieu ornât la foi de signes inimitables. Il devait lui donner les plus forts appuis. La foi divine s'élève au-dessus de toutes ses rivales, les éclipsant par la splendeur de ses preuves: le fidèle possède la plus grande certitude morale qui se puisse rencontrer ici-bas. Les arguments externes les plus nerveux appartiennent à sa croyance. Richard de Saint-Victor a pu dire : « Mon Dieu, si c'est une erreur, ce que nous croyons, vous-même, vous nous avez trompés. La doctrine de notre foi est fondée sur des démonstrations que vous seul étiez capable de fournir. » N'oublions pas, néanmoins, que ces démonstrations ne sauraient être considérées comme le principe de la foi en nous. Elles ne dépassent pas l'ordre de simple raison. La foi est surnaturelle ; qu'elle n'aille pas lâchement convoiter des origines humaines.

Par la foi, l'intelligence brise donc ses barrières naturelles ; elle entre dans les espaces d'un vrai supérieur, où d'elle-même elle n'aurait jamais pénétré. Il n'est pas surprenant que l'évidence lui manque en ces hautes régions. L'évidence est le caractère des rapports qui supposent l'égalité entre les facultés et l'objet. Il n'y a pas à faire les dédaigneux, disant que l'évidence n'est

pas là. Cette lumière est de bas étage. Elle éclaire son humble monde: elle n'est pas de mise sur les hauteurs où Dieu nous mène. Si un objet nage dans ses flots, nous le déclarons de condition commune. Il n'est si saisissable que parce qu'il est prés de nos facultés et, par conséquent, très-peu grand. Remarquez-le : il y a plus d'évidence là où les objets sont petits. Elle est le signe de l'abaissement des êtres, et non le titre de leur grandeur. Nous avons plus d'évidence dans les sphères mathématiques que dans celles de la métaphysique. Cependant, les dernières sont plus nobles que les autres. Ne nous récrions pas parce qu'il faut croire. Nous sommes trop heureux; cela doit être ainsi; notre objet, c'est l'essence de Dieu lui-même. Je ne veux pas de l'évidence dans mon savoir divin; si je l'avais, je deviendrais défiant. Que les vérités qui descendent de si haut, restent dans leur forme indomptée. Je ne les courbe pas à mes mesures; je salue et j'aime leur supériorité. Pourtant elles sont à moi. J'ai laissé les vains instruments que j'aurais agités dans le vide, qui seraient émoussés contre ces objets superbes. Le Ciel m'a vêtu d'une armure sacrée. Avec elle j'entreprends la lutte, j'emporte une proie sublime.

Croire, c'est faire l'œuvre de Dieu. La grande œuvre de Dieu, c'est de se connaître. Il se contemple. Il est un esprit attaché à ses perfections souveraines. Par la foi, nous le connaissons, nous aussi. Notre intelligence le tient. Elle s'exerce à cette heure sur l'objet même de l'intelligence infinie ; elle est son émule. Les ombres s'en iront; sans changer d'objet, sans recherche nouvelle, nous trouverons sous notre œil l'essence divine. Il sera démontré que nous avions Dieu pour terme de notre connaissance par la foi. Ce petit germe contenait l'infini.

Quelques-uns se plaignaient du peu de beauté et d'éclat des formules de la foi : on les disait minces et ternes. Cependant les splendeurs sans bornes y étaient contenues, non gênées, non amoindries. Une graine d'arbre est fort médiocre. Qui oserait dire, si l'expérience ne l'attestait, que là-dedans sont rangés à l'aise, selon une parfaite règle, le tronc, les rameaux, les feuilles, les fleurs, les fruits? Tout y est néanmoins; c'est de cet écrin obscur que l'arbre s'élance. L'objet infini s'est mis en son intégrité, dans de faibles syllabes. Il en jaillira un jour à nos yeux, étincelant. Ceux qui s'exercent à la foi, font un grand emploi de l'intelligence.

L'apôtre saint Paul définit la foi : La substance des choses que nous espérons[1]. Entre tous les beaux sens que renferment ces paroles, nous retenons le plus frappant, substance, commencement des choses : cela se dit. La foi est donc le commencement de la gloire, puisque c'est la gloire que nous espérons. Celle-ci s'est laissé appréhender par ses racines. Elle plonge dans notre âme comme dans une terre. Au ciel, Dieu n'est pas vu dans des idées qui le représentent, par cette raison qu'aucune idée n'est de nature à exprimer la similitude exacte de l'essence divine. C'est donc l'essence divine elle-même qui est l'objet de la vision des bienheureux. Or, puisqu'ici-bas la foi est le rudiment de la gloire, puisque nous connaissons par la foi ce que nous verrons par la gloire un jour, nous avons donc plus que des idées représentatives, plus que des formes froides, simples vicaires de la divine réalité. Ces idées, ces formes ne contiennent pas l'objet de la foi, elles sont le moyen par lequel nous tendons vers lui. Notre intel-

[1] Rom. XI, 1.

ligence et notre cœur touchent Dieu immédiatement. Il n'est pas à distance; il est en nous. Aussi nous ne sommes les justiciables de personne. Qui s'aviserait de juger les âmes dans lesquelles Dieu est commencé[1].

La vérité de la connaissance que possède Dieu, vient de ce qu'elle a, pour objet premier et principal, sa propre essence incréée. En se connaissant, Dieu connaît tout. Car rien n'aura l'être, qu'en participant à l'essence de Dieu. Il n'y a donc pour la connaissance divine, ni dissonances, ni contrariétés possibles. Tout dérive de Dieu comme d'une source. Dieu est le suprême modèle des êtres, leur principe originel, leur idée immanente; les êtres n'ont de vérité qu'en lui et par lui. Eh bien! la foi élève l'homme à la connaissance divine; par la foi, nous délaissons nos modes infirmes de connaître, nos objets restreints. Au moyen d'un saint et audacieux élan, nous atteignons l'immuable vérité de Dieu. Notre intelligence est affranchie désormais. Semblable à l'intelligence divine, elle plane sereine; son objet contient tout éminemment. Qu'aurait-elle à craindre? L'erreur seule, c'est-à-dire le néant véritable, jette des clameurs contre Dieu et contre ceux qui savent comme lui.

L'ordre de foi et l'ordre de raison sont donc liés étroitement. Nous pourrions invoquer, N. T.-C. F., les travaux que le génie a mis au service de la foi, nobles entreprises, se terminant toujours par des conclusions pieuses. La foi, reine et maîtresse de l'intelligence, ne ne l'a jamais désolée. Toute saisie qu'elle est de meilleures préoccupations, elle a souvent doté les terres stériles du savoir humain, de germes précieux. Sous sa tutelle, le génie a grandi. Cela devait être; Dieu n'est

[1] S. Joan. Damasc., *Indistabilis et injudicabilis spes.*

pas, en vain, mieux connu de l'homme; la condition naturelle de celui-ci doit s'en ressentir.

Bien loin que la foi nuise aux progrès de l'intelligence, dans l'ordre de raison, elle l'y pousse énergiquement. Certain, comme il l'est, que l'objet de sa croyance est inexpugnable, le chrétien est possédé du besoin de la glorifier, par les épreuves les plus hardies. Il est sûr d'avance que tout en lui et hors de lui, est en accord parfait avec la foi. Cela lui sert d'aiguillon pour explorer les domaines de ces sciences disciplinées, de toute éternité. Chaque course qu'il y achève est un triomphe. Il le sait; pourquoi s'arrêterait-il? Ceux qui redoutent les jougs splendides de la croyance, qui, sous couleur de liberté, ne veulent ressortir qu'à leur raison, prétendraient vainement à l'allure audacieuse du chrétien, en ce point de l'investigation scientifique. Ce qui fait la force et l'impétuosité du génie chrétien, c'est sa complète certitude que rien ne lui est hostile dans l'univers créé. Les axiomes, les lois, les faits intellectuels, les faits de l'ordre physique, tout est un fragment d'hymne en l'honneur de son symbole. Il a donc hâte de ramasser ces notes éparses. L'homme de simple raison n'a pas cette forte quiétude, ni des espérances aussi vastes. Un système n'est pas le symbole catholique, formule infrangible et souveraine. Combien de systèmes brisés! C'est le sort qui les attend tous, un peu plus tôt un peu plus tard. Ils doivent craindre de marcher par peur des rencontres fâcheuses. Une idée inopportune va être leur signal de mort; que d'expédients pour ajourner le supplice! Le symbole catholique ne peut pas mourir. Il vit, lui, de la vie de Dieu dont il est la pensée, les idées humaines se réforment sur ses lignes sévères; les faits incompris s'expliquent aux lueurs qu'il projette. La for-

mule de la foi est la législation immuable devant laquelle se prosterne la création tout entière. Elle redresse avec empire; elle ne subit le contrôle de quoi que ce soit.

N'allez pas craindre pour le droit légitime des sciences. La foi, expression de la plus haute vérité, ne jalouse rien. Si elle a cette félicité incomparable de posséder le vrai souverain, pourquoi le vrai inférieur lui serait-il odieux? Loin de là : elle l'aime partout; il est partout un argument de sa gloire. La foi n'a donc garde de demander des ruines; elle n'entend pas régner sur le chaos.

La foi est si peu antipathique aux sciences, qu'elle les appelle toutes dans la citadelle où elle fait sa demeure. Elle prend leurs richesses pour en composer sa parure; elle saisit leurs armes pour lutter. Aucune science ne peut se dispenser d'accourir. La plus étrangère, en apparence, n'est-elle pas marquée à l'avance du signe de la souveraineté de la foi? Son objet, quel qu'il soit, n'est-ce pas Dieu qui le lui a assuré? certainement la foi n'a pas besoin de ces servantes pour démontrer son objet. Elle le reçoit d'en haut; il vient de très-bon lieu et par un intermédiaire inimitable. Mais sa dignité lui commande de réclamer leur concours; à la souveraine il faut un cortége. D'ailleurs, sinon dans son intérêt propre, au moins dans celui des esprits pour qui elle est faite, il est bien que les sciences militent sous sa bannière.

BIBLIOTHECA PROV. TORONTIENSIS FUNDATUS

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE SIXIÈME

L'ÉGLISE

I. — Ce que c'est que l'Église.

I. — Idée générale. — Magnifique définition que l'Apôtre nous donne de l'Église : elle est l'extension et la permanence de Jésus-Christ dans le monde, à travers tous les siècles. — L'apostolat du Verbe incarné en Judée, durant les années de sa vie mortelle, n'était qu'un faible commencement de son apostolat dans tous les siècles et au milieu du monde entier. — Ce que fut au Verbe incarné, pour agir dans la Judée, le corps auquel il s'était uni, l'Église catholique le lui est maintenant pour agir d'une extrémité à l'autre du monde. — En résumé, d'après saint Paul, l'Église est « le corps de Jésus-Christ, » et « sa plénitude. » 1

Corollaires de cette doctrine. — L'Église est une société à la fois divine et humaine, composée qu'elle est d'un double élément, l'un divin, l'autre humain. — « Corps » organisé et harmonisé, l'Église aura à la fois la tête et les membres, les pouvoirs et les sujets, les pasteurs et les brebis, les princes et le peuple. — Tempérament admirable apporté par Dieu dans cette composition de l'Église : les laïques n'y sont frustrés d'aucune faveur : les petits privés d'aucun bien : tout au contraire, les plus faibles sont l'objet d'une sollicitude plus dévouée..... 5

II. — Les notes de l'Église de Jésus-Christ. — L'Apôtre poursuit sa même profonde idée de l'identification de Jésus-Christ et de l'Eglise, pour fixer à celle-ci les notes qui la feront reconnaître. — Les signes qui marquaient Jésus-Christ, marqueront l'Église, continuation et permanence de Jésus-Christ..... 11

1. Unité de l'Église. — Ce qu'est cette unité. — Ce qui brise cette unité : l'hérésie et le schisme. — Comment l'Apôtre veut qu'on traite les hérétiques et les schismatiques..... 12
2. Sainteté de l'Église. — Principe de cette sainteté. — Ses objets : ce que fait la sainteté de l'Église. — Quelle est la manifestation extérieure de cette sainteté..... 15
3. Catholicité de l'Église. — Comme Jésus-Christ, l'Église est « l'héritier de tout, » son domaine est le monde..... 17
4. Apostolicité de l'Église. — Jésus-Christ a fondé son Église sur les Apôtres. — Textes de saint Paul. — Succession légitime, transmission des pouvoirs, unité d'enseignement : conditions indispensables pour reposer véritablement sur le fondement des Apôtres..... 18

III. — Merveilleuse existence de l'Église. — La vie du Christ résumée en un mot : faiblesse triomphante, mort pleine de force et de vie. — Continuation de ce miracle dans l'Église. — Tous les genres de faiblesse et de néant réunis dans l'Eglise ; ses folies divines, ses défaites, ses agonies. — Et dans cette faiblesse, force prodigieuse, où se sont heurtées et brisées toutes les puissances de ce monde..... 21

IV. — Indépendance et royauté de l'Église. — Sa céleste origine et l'héritage qu'elle a fait des droits du Christ, assurent à l'Église une indépendance que n'entameront jamais ses oppresseurs. — Elle est reine : nature, exercice, extension de cette royauté. — Pouvoir législatif. — Pouvoir coercitif : textes de l'Apôtre qui établissent ces deux pouvoirs. — Les diverses peines qu'inflige l'Église : un mot des peines temporelles.

Rapports de l'Église et de l'État. Ces deux puissances créées de Dieu — faites pour vivre unies, et s'aider mutuellement. — Rôle et droits de l'Église par rapport à la puissance civile ; devoirs de celle-ci envers l'Église. — Bienfaits immenses de l'Église envers la puissance civile. — Le divorce des deux Sociétés, source des maux présents et des dangers à venir..... 26

V. — Enseignement de l'Église. — Ses caractères. — 1. Certitude. — L'Église seule, organe de Dieu, donne au monde la vérité pure, absolue, sans indécision, ni mécompte. — Ridicules objections du rationalisme contre l'infaillibilité de l'Église : l'Église de Dieu *faillible* serait le plus grand des miracles..... 35

2. Universalité et profondeur. — L'enseignement de l'Église atteint tous les hommes indistinctement, et les illumine tous des mêmes splendeurs. — Il atteint toutes les vérités, donnant seul la solution des plus redoutables problèmes. — Faiblesse de la raison humaine laissée à elle-même en face de ces abîmes. — Magnifique spectacle que présente l'intelligence humaine illuminée par l'Église 41
3. Inébranlable fermeté de la vérité catholique dans les âmes. — Partout ailleurs, doutes, indécisions, intelligences flottant à tout vent de doctrine. — Ici croyance fixe, irrévocable, sans l'ombre d'une hésitation ni d'un doute 43
4. Immutabilité. — Variations misérables de l'erreur. — Au contraire : *Christus heri et hodie, ipse et in sæcula.* — Toujours immuable, le symbole développe néanmoins à travers les siècles ses inépuisables richesses 44
5. Fécondité. — Désolante stérilité de l'hérésie et de la philosophie. Où sont leurs œuvres? Ils disent, mais ne font point. — Sublime puissance de l'Église! A chacune des paroles qui tombent des lèvres de l'Église correspond quelque vertu, quelque héroïsme, quelque institution bienfaisante, — L'Église vraie mère de l'humanité 46

II. — Les combats de l'Église.

L'Église destinée à retracer au monde durant tous les siècles la passion de Jésus-Christ. — Elle sera perpétuellement en butte à trois grandes persécutions : celle du monde : celle de l'hérésie ; celle des vices de ses propres enfants 48

1. — L'Église naissante en face du monde païen. — Deux armes terribles employées contre elle : les tortures et la mort, puis la séduction — l'infamie, la haine, les supplices de tout genre poussaient d'abord les fidèles à l'apostasie. — L'arme la plus dangereuse était la séduction. L'Apôtre expose les multiples périls que créaient à la communauté chrétienne ses relations souvent inévitables avec le paganisme — les fêtes et les festins — les viandes provenant des sacrifices idolâtriques — les mariages — germes de rationalisme et d'incrédulité. — Dessein de Dieu en mélangeant ainsi les deux sociétés ; double miséricorde, sur les fidèles, sur les païens 50

II. — L'Église naissante en face de l'hérésie. —

1. L'Apôtre nous fait d'abord connaître l'hérésie sous ses traits généraux : son origine, ses moyens d'action, son œuvre. — Son origine. L'orgueil et la volupté sources ordinaires de l'hérésie. — Ses moyens d'action. — Astuce et hypocrisie. — Hardiesse outrecuidante de l'hérétique, ses basses flatteries envers le pouvoir et sa tyrannie sur les faibles. — La calomnie, arme habituelle de l'hérésie. — Dernier et honteux auxiliaire de l'hérésie : l'incontinence. Rôle de la femme dans l'établissement de toutes les hérésies.

Son œuvre. — L'hérésie détruit, sans jamais pouvoir reconstruire : elle s'attaque, pour le miner et le dissoudre, au dogme, fondement de toute la religion, l'incarnation de Jésus-Christ : « elle dénoue Jésus. » — Où aboutit invariablement toute hérésie après ses agitations, ses triomphes, ses ravages ? — A l'athéisme ou à l'indifférence absolue... 61

2. Après cette peinture générale, l'Apôtre nous fait connaître les sectes qui désolèrent l'Église à sa naissance.

Hérésies juives. Ce ne fut d'abord qu'un zèle mal entendu pour la loi de Moïse. — Bientôt les judaïsants renversent par des négations impies le christianisme entier, qu'ils remplacent par un mélange informe des deux religions. — Leurs rêveries insensées : leurs vices.

Rationalisme païen. — Ravages qu'il cause dans plusieurs Églises. — Énergique répression de l'Apôtre.

La Gnose. — Son origine clairement énoncée dans l'Apôtre. — Ensemble du système doctrinal des gnostiques, mélange des rêveries judaïques et du philosophisme païen. — Comment l'Apôtre défendait contre eux l'incarnation, la rédemption, la divinité de Jésus-Christ..... 73

III. — L'Église naissante et les vices de ses propres enfants. — Deux opinions extrêmes à éviter. Ni les premiers siècles de l'Église ne furent exempts de scandales et de vices : ni les nôtres ne sont priyés, malgré leurs désolantes apostasies, des héroïsmes de la sainteté.

Tableau tracé par l'Apôtre des désordres qui affligeaient l'Église apostolique. — Divisions. — Procès. — Abus dans les assemblées des fidèles, les agapes dégénérées, les communions tièdes ou même indignes, la mise des femmes, les troubles causés à l'occasion des dons miraculeux, la désertion des synaxes. — Les vices de la chair, les excès de la gourmandise, les fornications, les adultères, l'inceste..... 85

Parfois le sanctuaire lui-même était envahi par le vice. — Vaine gloire chez quelques prêtres. — Prédication frivole et mondaine. — Amour de la popularité, des louanges, du bien-être. Défaillances passagères dans les plus saints pasteurs..... 97

CHAPITRE SEPTIÈME

LES APOTRES FONDATEURS DE L'ÉGLISE

Suréminente perfection des apôtres. — Triple suréminence; de sainteté, de lumières, de pouvoirs. — Doctrine de saint Thomas..... 101

I. Plénitude de sainteté. — Les apôtres ont été confirmés en grâces. — Ils ont été ornés de toutes les vertus : ils ont reproduit dans une perfection suréminente la vie du Sauveur. — Tous les dons miraculeux sont réunis en eux..... 101

II. — Plénitude de lumières. — Raison qu'en donne saint Thomas. — Textes de l'Apôtre qui l'affirment et en montrent le magnifique rayonnement à travers le monde et les siècles..... 104

III. Plénitude des pouvoirs. — Fondements de l'Église : tout repose sur les apôtres : tout part d'eux et vient aboutir à eux. — Leurs pouvoirs sont absolus, universels, divins. — Tableau de la domination prodigieuse des Apôtres..... 106

CHAPITRE HUITIÈME

LE PRÊTRE

I. — La Dignité du Prêtre.

I. — Les grandeurs du prêtre. — 1. Le prêtre, l'élu de Dieu. Dieu seul le choisit et l'élève du milieu des créatures. — Sa place assignée au-dessus de tous les êtres, au sommet de la création..... 111

2. Le prêtre médiateur. Besoin qu'a le monde d'un intermédiaire entre lui et Dieu, d'un médiateur chargé de lui transmettre les volontés du Très-Haut, de plaider sa

cause, de lui obtenir toutes les grâces qui lui sont nécessaires. — Le sacerdoce se retrouve chez tous les peuples, tant ce besoin d'un médiateur est profond et universel. — La toute-puissance de la médiation du prêtre jaillit d'un grand et magnifique mystère : son identification avec Jésus-Christ, pontife suprême et unique, vivant, agissant, triomphant dans ses prêtres..... 112

3. Le prêtre rédempteur. Reproduction vivante de Jésus-Christ, associé à l'œuvre de la rédemption du monde ; rédempteur en Jésus-Christ, le prêtre apparaîtra, tout à la fois, comme son Maître, sous les stigmates de la déchéance et l'auréole de la sainteté.

Il sera l'homme déchu : l'homme associé à toutes les misères et les faiblesses de ses frères. — Ainsi pourra-t-il comprendre, compatir, soulager..... 113

Il sera l'homme tout céleste et tout divin, couronné des gloires de la sainteté la plus éminente. — Cette sainteté jaillit d'une triple source : séparation, virginité, immolation. — Le prêtre est seul : plus aucun lien qui le retienne dans la vulgarité des choses terrestres : sa sublime image en Melchisédech. — Le prêtre est vierge. Cette virginité est à la fois réclamée par Dieu et par le monde ; par Dieu, dont le prêtre touche à tout instant les mystères ; par le monde, dont il doit conquérir la confiance, embrasser les intérêts, procurer le salut. La chasteté du prêtre catholique, miracle de puissance, grand triomphe de l'Église, admirable fécondité. — Enfin le prêtre est une victime immolée. L'Apôtre commence par montrer cette multiple immolation : tableau des tribulations du prêtre. L'Apôtre en expose ensuite les profondes raisons. La souffrance chez le prêtre est nécessaire. Nécessaire en premier lieu au prêtre lui-même : comme contre-poids à ses honneurs sublimes qui le pourraient enorgueillir : comme manifestation de la force miraculeuse du Dieu qui triomphe par la faiblesse, et perpétue la vie par la mort ; comme ressemblance obligée avec le souverain prêtre, Jésus-Christ. Nécessaire en second lieu au salut du peuple. Mystère sublime de la solidarité ; la rédemption du monde tout entière dans une divine solidarité, le mystère continué dans le prêtre ; par sa souffrance, le prêtre expie ; par sa mort, il rachète..... 117

II. — Continuation des grandeurs du prêtre. — Le prêtre au milieu du monde : salut universel, domination la plus haute, principe des seules joies véritables.

1. Le prêtre seul donne la vraie vie, la vie divine et éternelle. — Seul, il entretient cette vie par la parole sainte, par les sacrements, par la grâce qu'il communique dans toutes les fonctions de son ministère. — Seul, il rend cette vie par la puissance de son absolution..... 123

2. Le prêtre est roi. — Son règne merveilleusement fécond dans l'Europe chrétienne. C'est lui et lui seul qui a fondé les nations chrétiennes et fait l'Europe. — Secret de cette royauté du prêtre : le prêtre seul domine l'homme par ses côtés les plus intimes et les plus profonds..... 125

3. Le prêtre, à chacune des phases de la vie humaine, apporte ses bénédictions fortifiantes ; il suit l'humanité du berceau à la tombe, associé à toutes ses joies, consolateur de toutes ses souffrances..... 129

II. — Les Devoirs du Prêtre.

Anxiétés de l'Église dans le choix de ses prêtres, trop bien motivées par l'importance et la difficulté des fonctions sacerdotales..... 130

I. — Le prêtre dans ses rapports intimes avec les ames. — Il les doit : aimer, diriger, édifier.

1. Il les doit aimer. Il a au cœur toutes les tendresses de l'amour maternel, il en souffre toutes les tortures, il en exprime tous les héroïsmes..... 132

2. Il doit les diriger. Tâche éminemment difficile et qui réclame une sagesse consommée. La direction varie selon l'état des âmes ; le prêtre doit prendre garde : — Au degré de vertu où l'âme est arrivée. — A la situation présente de l'âme qui réclame tantôt la douceur, tantôt la sévérité, tantôt l'encouragement, tantôt l'humiliation. — Aux vices particuliers qui la travaillent. Comment l'Apôtre traitait les âmes orgueilleuses. — Aux diverses conditions. Comment l'Apôtre dirigeait les petits, les faibles, les âmes abattues par la souffrance. — Aux âges et aux sexes différents. Comment traiter les vieillards ? Comment les jeunes gens ? Comment les femmes ? Comment se conduire avec les femmes âgées ? Comment avec les jeunes femmes ? Comment avec les veuves ? les maîtres et les domestiques ? les riches et les pauvres ?..... 137

3. Il les doit édifier. Importance de cette édification. Là est la gloire du prêtre ; là sa force, la sécurité et la fécondité de son ministère..... 151

II. — Le prêtre dans son ministère extérieur. — 1. Première condition du ministère extérieur du prêtre au milieu du monde : la force. — Merveilleuse force du sacerdoce catholique depuis dix-huit siècles. — Cette force ne doit jamais cesser d'être accompagnée de mansuétude et de prudence. — A quelle source le prêtre puisera-t-il cette invincible force? Tout ensemble dans la grâce de l'ordination et dans l'esprit de foi..... 152
2. Seconde condition du ministère extérieur : une bonne réputation. Toujours sous les regards malicieux du monde, le prêtre doit être à jamais « irréprochable. » — Exemple de l'apôtre : à quelles extrémités il se condamne pour éviter les suspicions sinistres. — Circonstance qui aggrave cette obligation : la jeunesse du prêtre; vices à éviter..... 156
3. Troisième condition, le désintéressement. Combien admirable chez l'Apôtre. — Au désintéressement qui repousse toute avarice, le prêtre doit ajouter la magnanimité qui donne au pauvre de son indigence même..... 159
4. Quatrième qualité : l'humilité. — Désastres que cause un zèle ambitieux : jalousies, esprit de domination, conduite dure et tyrannique, entêtement..... 161
5. Enfin, humble et désintéressé, le prêtre saura pour le bien des âmes qu'il dirige, les reprendre, même au risque de se les aliéner..... 163

III. — Le prêtre dans la chaire de vérité. — 1. Prodigieuse puissance du ministère de la parole! Ce qu'aucun des Sages n'a jamais obtenu, le prêtre l'obtient, courbant sous sa parole les intelligences, les cœurs, les volontés. — Raison de cette puissance ; le prêtre seul est « la vérité ; » seul il a la lumière, mission, autorité..... 164
2. Quelle importance le prêtre doit attacher au ministère de la parole. — Pressantes exhortations de l'Apôtre..... 167
3. Qualités de la prédication : elle doit être *sérieuse*. Quels sujets traitera le prêtre? Quels sujets il évitera? — Elle doit être *exacte*. Combien sacré est le dépôt des vérités divines : étrange anathème de l'Apôtre. — Elle doit être *sainte*; pure de toute recherche humaine. Le prédicateur mondain : le prédicateur à la mode, flétrissure que lui inflige l'Apôtre. — Faut-il conclure que le prédicateur peut négliger de plaire à son auditoire..... 169

IV. — Le prêtre dans sa vie intime. — En dehors de ses fonctions extérieures, le prêtre mène une vie de solitude, de prière, d'étude.

Le prêtre est retiré du monde, il ne peut ni en subir le

tumulte, ni en partager les affaires, ni en goûter les plaisirs. — Le prêtre prie : chacune de ses divines fonctions exige de lui une prière incessante. — Le prêtre étudie : recommandations pressantes de l'Apôtre ; entre toutes, l'étude assidue de l'Écriture sainte, trésor universel du prêtre 176

III. — Les Droits du Prêtre.

Le prêtre qui se livre corps et âme à la communauté chrétienne, a droit aux hommages d'une double gratitude. Les fidèles lui doivent à la fois le soutien spirituel et le soutien corporel.

I. — Le soutien spirituel. — Les fidèles sont tenus d'aimer leurs prêtres, de les vénérer. — Crime et châtiment des insulteurs du prêtre. — Les fidèles sont tenus d'écouter leurs prêtres et de leur obéir 179

II. — Le soutien corporel. — Les fidèles doivent pourvoir aux nécessités temporelles de leurs prêtres. Doctrine de l'Apôtre : dette de justice, dette de convenance. — Combien coupable est l'avarice qui refuse au prêtre le nécessaire, ou l'injure dont on accompagne les dons qu'on lui fait 185

CHAPITRE NEUVIÈME

LES SACREMENTS

Notion générale des Sacrements. — Qu'est-ce qu'un sacrement ? — Le signe sensible, sa convenance ; doctrine de saint Thomas.

Le rôle des sept sacrements dans la vie et la société chrétiennes : harmonies admirables exposées par saint Thomas 191

I. — Le Baptême. — Étude, d'après les textes de saint Paul, de la matière et de la forme du baptême. — Convenances. — Significations profondes, admirables figures.

Les effets du baptême. — Doctrine d'une mort et d'une renaissance, continuellement exposée dans saint Paul. — Quelle est cette mort ? Quelle est cette vie nouvelle ? — Incorporation à Jésus-Christ. — Le caractère imprimé au baptême 196

II. — La Confirmation. — Doctrine de l'Apôtre sur les deux âges de l'homme spirituel : l'enfance et l'âge viril. Le baptême donne l'être, la confirmation communique la force et mène à la virilité. — Parvenu à cette plénitude de l'être, l'homme spirituel est fait soldat, et doit prendre part à la plus gigantesque des luttes. — Son armure divine 203

III. — La très-sainte Eucharistie. — L'Eucharistie, centre de tout le christianisme, vie de l'humanité entière. — Son rayonnement magnifique jusque sur le monde qui le méconnaît. — Que deviendrait le monde si l'Eucharistie lui était enlevée? 207

1. Jésus-Christ vraiment présent dans l'Eucharistie..... 209

2. L'Eucharistie, grandeur de l'homme. — Union ineffable du fidèle avec Jésus-Christ. Par l'Eucharistie, l'Incarnation et la Rédemption deviennent notre bien propre et particulier. L'Eucharistie, union céleste, mariage sacré qui nous donne tout droit sur la personne de Jésus-Christ..... 211

3. L'Eucharistie, principe d'union fraternelle..... 214

4. L'Eucharistie, mémorial de mort. — C'est la mort mystique de Jésus-Christ. — C'est le viatique des mourants..... 215

5. Dispositions à la communion. — Crime et châtiment de la communion indigne..... 218

IV. — La Pénitence. — Le sacrement de Pénitence étudié à sa source : Jésus-Christ à la croix, pénitent universel, type sacré du pécheur repentant et pardonné : Jésus-Christ, cause méritoire de la divine amnistie.

Le sacrement de Pénitence, baptême laborieux. — Les trois actes du pénitent. — L'aveu. Pourquoi l'aveu? Pourquoi l'aveu fait à un homme? — La contrition : tableau tracé par l'Apôtre de la contrition véritable; douleur du passé ; ferme propos pour l'avenir. — Profonde doctrine de l'Apôtre sur la satisfaction..... 226

V. — L'Ordre. — Résumé doctrinal. — Chacune des décisions du saint Concile de Trente a ses racines dans les textes du grand Apôtre..... 226

VI. — Le Mariage. — Grandeurs et obligations du mariage chrétien. — 1. Source mystérieuse d'où le mariage chrétien tire toutes ses divines splendeurs : il figure l'union du Verbe avec la nature humaine. — Magnifique doctrine de saint Paul. — L'union d'Adam et d'Ève, au paradis terrestre, première esquisse des noces du Fils de Dieu. Perfection de cette figure. — Perfection plus haute, ressem-

blance plus admirable encore dans le mariage élevé à la dignité de sacrement. — L'union, l'aide mutuelle, la fécondité, l'édification, la sanctification réciproques, fins principales du mariage, étudiées dans leur type divin, c'est-à-dire dans l'union ineffable du Verbe avec l'Église. — Ces mêmes fins étudiées dans l'union devenue sacrement, de l'homme et de la femme. — Devoirs réciproques des époux, tous remplis dans une perfection divine par Jésus-Christ et l'Église..... 228

2. Indissolubilité du mariage chrétien. — Si l'on en donne de multiples et solides raisons. La plus profonde reste toujours l'essentielle obligation qu'a le mariage chrétien de représenter l'unité et l'indissolubilité du mariage de Jésus-Christ avec l'Église. — Du mariage des infidèles..... 237

3. Les vertus à pratiquer. — Dispositions où doit être le chrétien par rapport à l'état de mariage. — Si les âmes d'élite sont seules capables d'affronter la virginité volontaire, tous doivent néanmoins réfréner les appétits de la chair. Sorte d'indifférence demandée par l'Apôtre. — Dans le mariage même, les époux doivent se garder une inviolable fidélité : se préserver des appesantissements de la vie charnelle ; se supporter et se consoler dans une mutuelle charité..... 240

CHAPITRE DIXIÈME.

LA FOI ET L'ESPÉRANCE

I. — La Foi.

I. — Nécessité de la Foi. — Nécessité absolue dans l'ordre des vérités surnaturelles. — Combien le monde supérieur, le monde divin, Dieu vu en lui-même, dans ses pensées, ses volontés, ses dessins intimes, reste inaccessible au regard de la raison naturelle. — Il fallut dès lors que Dieu, qui appelait l'homme à ce monde surnaturel, le pourvût d'une lumière proportionnée et du même ordre : cette lumière c'est la foi. — Magnificences de cette lumière surnaturelle de la foi. Par elle l'homme pénètre au delà de toutes les choses créées jusque dans les profondeurs de la Divinité : il a comme une première vue des merveilles de l'autre vie. — Objec-

tions misérables du rationalisme. La foi détrône la raison. Combien au contraire la foi élève, grandit, fortifie la raison naturelle. Autre objection : la foi anéantit la raison en la réduisant à une inaction complète. Absurdité de cette seconde objection, puisque la foi réclame la raison comme son seul fondement possible. Rôle magnifique laissé à la raison au milieu même de l'ordre surnaturel, domaine propre et inaliénable de la foi..... 244

Du rôle de la foi dans l'ordre des vérités naturelles. Triste histoire de la philosophie séparée de la foi : traits sanglants dont l'accable l'Apôtre. Soutenue par la foi, la raison acquiert dans son propre royaume une domination plus forte, plus sûre, plus étendue..... 252

Conclusion. Du rôle, des rapports respectifs de la raison et de la foi. — Dans quel harmonieux accord, elles concourent toutes deux à conduire l'homme au terme de ses destinées 256

II. — Excellence de la Foi. — Grandeur et fécondité de l'acte de foi. Grandeur. — Dans l'acte de foi est renfermé le plus sublime des holocaustes, celui qui immole à Dieu l'intelligence. — Dans l'acte de foi se trouvent reconnues et exaltées à la fois toutes les perfections de Dieu : son autorité souveraine, son inaccessible grandeur, sa puissance, sa véracité, sa bonté. — Dans l'acte de foi une réparation est excellemment offerte à Dieu pour les orgueilleuses révoltes de la raison..... 259

Fécondité de l'acte de foi. Influence décisive de la foi sur les œuvres : stérilité désolante du philosophisme et de l'hérésie : magnificence et multiplicité des œuvres catholiques écloses aux rayons de la foi. — Influence décisive des œuvres sur la foi. — Conclusion. Hymne triomphal à la louange de la foi..... 263

II. — L'Espérance.

Grandeur, assurance, fécondité de l'espérance chrétienne 269

I. Grandeur. — L'espérance enveloppe la création entière, rattachant tous les êtres, fixant les créatures raisonnables à des destinées éternelles. — L'homme par l'espérance s'élève des humiliations de l'exil jusqu'aux splendeurs de la vie d'un Dieu. La gloire, la béatitude, le repos d'un Dieu, terme magnifique de l'espérance de l'homme. —

L'homme lui-même qui attend un Dieu, est l'attente des mondes. La création entière espère : elle attend le jour du triomphe des élus. — L'espérance déposée en germe mystérieux au fond de l'âme humaine..... 270

II. Assurance. — L'espérance du chrétien a pour fondement trois divines certitudes : une promesse de Dieu, un serment de Dieu, un testament de Dieu. — Le dernier mot de notre espérance est Jésus-Christ..... 273

III. Fécondité. — A Dieu elle procure une excellente gloire. Exemple d'Abraham et des patriarches. Comment l'humanité chrétienne suit leurs traces. — A l'homme elle communique une magnanimité singulière : une invincible force, d'ineffables consolations en face de la douleur et de la mort.

Sort affreux de ceux qui n'ont pas l'espérance ; les plus effrayants problèmes les enveloppent d'obscurité, et torturent leur vie. — Sans espérance future, ils demandent à la vie présente toutes leurs jouissances, et se souillent de turpitudes sans nom..... 277

CHAPITRE ONZIÈME

LA CHARITÉ

I. — Excellence de la Charité.

I. — La Charité, terme dernier de tout. — Elle est la consommation de toutes les œuvres de Dieu. Création, incarnation, rédemption, grâce, vie divine, tout aboutit à la charité ; tout concourt à la produire dans l'âme de l'homme..... 286

II. — La Charité, reine au-dessus de tout. — Elle est la seule reine du temps et de l'éternité.

Du temps. A elle seule, elle accomplit la loi chrétienne tout entière. — Elle en renferme et en retient unis tous les préceptes. Où elle n'est pas, les vertus se désagrégent et disparaissent. — Elle supplée à tout : l'ancien peuple, l'esclave, eut besoin de commandements et de défenses sans nombre : au peuple nouveau, au fils, n'est plus donné qu'un précepte, l'amour.

La charité l'emporte sur les dons les plus sublimes et les vertus les plus excellentes. — La charité catholique a seule la puissance d'édifier. Force, persistance des œuvres de la charité catholique.

De l'éternité. Seule survivante des choses du temps, elle obtient au ciel un trône immuable; elle remplit le ciel de ses délices et de ses splendeurs, éternellement consommée par l'union de Dieu avec les élus et des élus entre eux..... 288

II. — Exercice de la Charité.

I. — Doctrine fondamentale. — La Rédemption qui nous unit les uns les autres de la plus étroite union, jusqu'à ne plus faire de nous tous *qu'un seul corps.* — Belle et féconde doctrine de l'Apôtre sur le corps mystique de Jésus-Christ. Formation, entretien, croissance de ce corps.

Constitution intime du corps mystique des fidèles. Il est formé par Dieu à l'instar du corps humain. — Unité dans la diversité : corps unique, membres et fonctions diverses : hiérarchie, admirable d'unité et de multiplicité. — Tempérament apporté dans ce corps : ni les membres les plus nobles n'ont lieu de s'enorgueillir, ni les plus humbles de se plaindre et de s'irriter. Conduite de l'Église envers les petits, les pauvres, les deshérités : splendeurs divines dont elle les revêt. — Le divorce d'avec l'Église, principe de tous nos périls sociaux. Le puissant n'est plus contenu, le pauvre n'est plus consolé et apaisé.

Merveille d'union, de charité, de mutuelle condescendance, de secours réciproque entre les différents membres du corps humain. — Merveille reproduite dans le corps mystique..... 296

II. — Application en détail de cette doctrine. — Corps mystique formé à l'instar du corps humain, le corps des fidèles doit reproduire surnaturellement tout ce qu'un instinct naturel dépose de charité dans le corps humain. — L'exercice de cette mutuelle charité se résume en trois actes principaux; conserver l'union, compatir, soulager..... 308

1. L'union fraternelle. — Elle défend toute division, tout esprit de parti, tout ce qui peut nous éloigner de nos frères. Enumération des défauts et des travers qui le plus ordinairement rompent les liens de l'union fraternelle. — Oppositions que l'homme déchu trouve à l'union, et vertus dont la pratique la peut seule conserver et affermir..... 308

2. La sympathie réciproque. — Stupéfaction du monde à l'apparition de la charité fraternelle : merveilles qu'elle ne

cesse depuis les siècles d'enfanter dans l'Église catholique. — Son type divin dans la tendre compassion, les larmes, les frémissements douloureux de Jésus en face de nos misères et de nos souffrances..... 315

5 L'aumône. Deux sortes d'aumônes longuement exposées par l'Apôtre : 1° L'aumône spirituelle ; 2° l'aumône corporelle..... 319

Aumône spirituelle. — Le support charitable des défauts du prochain : motifs, pratique. — La correction fraternelle. — Le fidèle associé à l'apostolat de Jésus-Christ doit éclairer, reprendre, transformer. — Difficultés de la correction fraternelle : prudence délicatesse, bonté qu'elle exige..... 320

Aumône corporelle. — Son excellence, sa pratique. — Son excellence : excellence d'abord par ce qu'elle obtient ; en second lieu par ce qu'elle donne. — Admirables vues de la Providence sur le riche. — Le riche n'a pas droit de cité dans l'Église, l'Église pauvre du Dieu pauvre ; seuls, les pauvres en sont les habitants et les citoyens naturels. Or par l'aumône, au moyen d'un merveilleux échange, le le riche reçoit du pauvre, avec le droit de cité, toutes les faveurs et tous les priviléges du grand roi. Car, non-seulement l'aumône introduit le riche dans le royaume du Christ, mais elle l'y comble de grâces. Elle efface les péchés, elle augmente la justice, elle purifie les uns, elle revêt les autres des plus éclatants mérites. — L'aumône est grande et précieuse en second lieu par ce qu'elle donne. Elle glorifie Dieu excellemment : comme renfermant en elle les plus hautes vertus : comme étant un holocauste riche et pur offert au Très-Haut : troisièmement, comme obtenant à Dieu, par la conversion des pauvres, autant d'actions de grâces et de louanges qu'elle soulage de misères..... 324

Voyons 2° la pratique de l'aumône et les formes diverses qu'elle revêt. — L'aumône doit être *sainte*, faite pour Dieu sans recherche humaine ni intentions naturelles ; *libre*, non pas contrainte, non pas chagrine ; *généreuse*, sans la secrète avarice qui resterait cachée sous les dehors de l'aumône : l'aumône avare rend avares les redevances de Dieu ; *discrète*, Dieu n'agrée pas des largesses sans règle, sans discernement, ou faites avec le bien d'autrui ; *joyeuse*, c'est elle surtout qui apporte au cœur affamé du pauvre le rassasiement et la paix. — L'aumône se diversifie comme la misère, ingénieuse à appliquer à chaque détresse son secours particulier. — Elle soulage l'indigence, console et

soutient le délaissement des veuves, revêt la nudité du sanctuaire, visite le cachot des prisonniers, se fait tout à tous pour les gagner tous à Dieu..... 332

III. — Ruine de la Charité.

Effrayante multiplicité des fautes contre la charité. — Elles se résument en deux classes : 1° celles où nous haïssons le prochain ; 2° celles où, non contents de haïr, nous nuisons au prochain..... 336

I. — La haine contre le prochain. — Combien il importe d'en étouffer les premiers germes dans notre âme. — Gradation effrayante qui d'une légère aigreur nous mène aux derniers excès de la haine. — Les effets de la haine : elle amène à sa suite tous les désastres, elle commande tous les forfaits. — Révélation terrible! Dans la haine est enfermé l'homicide. Textes de l'Apôtre, commentaire de Bossuet. — La haine dans les familles, dans les communautés, dans les sociétés : peinture d'une société où règne la haine..... 338

Remède unique et tout-puissant à la haine : le pardon des offenses. — Motifs : 1° l'exemple de Dieu; 2° le triste état où se trouve notre offenseur : c'est un malade, c'est un blessé qui ne mérite que la pitié ; 3° la vengeance que Dieu saura tirer en notre faveur; 4° la grandeur et la fécondité d'un généreux pardon..... 343

II. — Les torts envers le prochain. — Nous pouvons faire tort au prochain : 1. Dans son intelligence. — Le *mensonge*. Malice du mensonge tirée de ce que nous devons à Dieu : de ce que nous nous devons mutuellement..... 346

2. Dans sa réputation. *Jugement téméraire, injure, médisance, calomnie, rapports*. Extrême gravité de ces vices clairement marquée dans les textes de l'Apôtre. — Le jugement téméraire : il renferme une insulte à Dieu, une injustice envers notre frère, un oubli coupable de notre faiblesse, de notre ignorance, de nos péchés. — Après avoir perdu de réputation notre prochain au dedans de nous par le jugement téméraire, nous le perdons au dehors devant les autres : tantôt par l'injure ; le plus souvent par la médisance; parfois même par la calomnie et les rapports. — Effrayantes condamnations dont l'Apôtre frappe tous ces vices.

Sources honteuses d'où jaillissent ces vices : la malignité, l'orgueil, l'envie..... 348

3. — Dans ses biens. — Dans ses biens temporels par le *vol*. Dans ses biens spirituels par le *scandale*..... 357

Épouvantable péché que le péché de scandale. — La conduite de l'Apôtre suffirait toute seule à nous en révéler la perversité et les désastres. — Mais étudions ce péché en lui-même. Sa malice se prend : soit du côté de la victime, soit du côté du scandale lui-même, soit du côté de Dieu. — La victime c'est un frère, c'est un frère faible et malade, c'est un frère que l'on frappe traîtreusement sous les dehors de l'amitié. — Si nous le prenons en lui-même, le scandale tue. Son effroyable puissance, ses désastreux effets. De plus le scandale est un crime multiple dont la fécondité inépuisable remplit le monde et embrasse les siècles. — Le scandale est le plus insolent et le plus acharné des adversaires de Dieu. Il renverse l'œuvre entière du Dieu créateur : il rend inutiles tous les efforts du Dieu rédempteur.

Sort affreux qui attend le scandaleux. — Les grandes indignations et les coups terribles de l'Apôtre sont amenés presque tous par le scandale.

De la coopération aux péchés d'autrui, dernière espèce de scandale..... 358

NOTES

Note A..... 369
Note B..... 376

APPENDICES

Appendice A..... 385
Appendice B..... 409

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME.

LE MANS. — TYPOGRAPHIE EDMOND MONNOYER.

BIBLIOTHECA
PROV. TORONTIAE
STUDENDATUS

BS 2506 .D68 1881 v.2 SMC
Doublet, Jules,
Saint Paul : etudie en vue
de la predication 47231681
AWW-4342